

Survivre dans l'enfer
d'un cabinet d'avocats new-yorkais

Helen Wan

PLAN

de carrière

ROMAN



l'Archipel

Survivre dans l'enfer
d'un cabinet d'avocats new-yorkais

Helen Wan

PLAN *de carrière*

ROMAN



l'Archipel

OceanofPDF.com

HELEN WAN

PLAN DE CARRIÈRE

*traduit de l'américain
par Maryline Beury*

l'Archipel

OceanofPDF.com

Ce roman a été publié sous le titre
The Partner Track
par St. Martin's Griffin, 2014.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/editionsdelarchipel

E-ISBN 978-2-8098-4465-8
Copyright © Helen Wan, 2013.
Copyright © L'Archipel, 2023, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

*À ma famille,
et en souvenir de ma bien-aimée grand-mère,
An Ching-Chun*

OceanofPDF.com

« *Je n'aimerais pas être la seule femme officiant au sein d'une Cour.* »

Ruth Bader Ginsburg

OceanofPDF.com

Sommaire

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

OceanofPDF.com

1

La cantine de chez Parsons Valentine – que nous surnommions le Jury Box – n’avait rien d’une cafétéria de lycée. Nous étions tous plus âgés, bien sûr, savamment coiffés et vêtus de costumes ou tailleurs de luxe. Les repas étaient bien meilleurs et servis dans de la vaisselle raffinée, une porcelaine blanche bordée d’un liseré platine. Et puis, il y avait la vue : ici, elle ne donnait pas sur un terrain de foot ou une piste d’athlétisme, mais sur la 5^e Avenue et l’immense étendue de Central Park. On n’y trouvait pas plus de vitrine à trophées que de bannière sportive, juste une monumentale toile d’Ellsworth Kelly et quelques photos signées Chuck Close ornant les murs d’un blanc par ailleurs immaculé. Des trophées d’un autre genre, pourrait-on dire.

Chez Parsons Valentine & Hunt LLP, le moindre pas relevait d’une décision soigneusement réfléchie, y compris celui menant à l’endroit où l’on prendrait place pour le déjeuner – surtout l’année où on s’apprêtait à devenir associé. Les gros bonnets du cabinet notaient scrupuleusement les alliances qui se formaient là. Si on s’asseyait régulièrement à une table pour papoter avec d’autres collaborateurs, on passait pour un fainéant dénué d’ambition. Si on choisissait de manger uniquement avec les associés, on était taxé de lèche-bottes. Naturellement, déjeuner seul revenait à un suicide professionnel pur et simple – autant se balader dans les bureaux avec un panneau « HANDICAPÉ SOCIAL » autour du cou. Et le pire défaut imaginable chez Parsons Valentine était de ne pas être sociable.

Côté cuisine, on n’avait que l’embarras du choix au Jury Box. Je naviguai entre les stands du bar à salades, du coin sushis où opérait un expert en la matière, passai devant la vitrine du traiteur, le four à pizza et la file d’attente pour le teppanyaki, pour m’arrêter au comptoir des plats chauds. Mason – formé chez Le Bernardin – était posté derrière la vitre en Plexiglas, sa toque de chef sur la tête et son tablier d’un blanc éclatant autour de la taille. Mason était l’une des personnes que j’appréciais le plus dans la firme. Un soir, il m’avait fait porter un délicieux sandwich à la

viande alors que j'étais coincée au bureau par une visioconférence qui ne semblait plus vouloir finir. Je ne l'avais jamais oublié.

— Salut, Mason, qu'est-ce que tu me proposes aujourd'hui ?

— Tiens, tiens. Ingrid Yung. Ma cliente préférée.

Il tendit un bras vers l'assortiment de plats étincelants devant lui.

— Aujourd'hui, nous avons de magnifiques steaks de thon grillés avec un tartare d'avocat.

— Mmm. Ça a l'air bon.

— Et ici, mes fameuses lasagnes aux épices et trois fromages.

— Allez, vendu.

J'emportai mes lasagnes et une bouteille de Perrier en direction de la caisse. Le type qui faisait la queue devant moi, un collègue des Litiges en quatrième année à qui je n'avais jamais parlé, inscrivait un numéro de client sur un chèque avec un gros stylo doré.

Les avocats de chez Parsons Valentine avaient deux possibilités pour régler leurs repas au Jury Box : de leur propre poche, ou en les faisant passer en frais sur le compte des clients pour lesquels ils travaillaient. Nous étions censés procéder ainsi uniquement lorsque nous travaillions tard le soir et étions forcés de dîner au bureau, mais nombre d'avocats ajoutaient leurs déjeuners à la facture du client quand ça leur chantait. Ainsi, Microsoft pouvait payer le bagel de votre petit déjeuner et Time Warner votre sandwich au poulet du midi. Personnellement, je payais tout moi-même. C'était plus rapide et, naturellement, plus honnête.

Mon plateau entre les mains, j'entrai dans la salle à manger et évaluai rapidement les possibilités qui s'offraient à moi.

Jeff Murphy se leva à demi pour me faire signe de le rejoindre à la table où il était installé avec Hunter Russell, un autre collègue de notre promotion. Ce bon vieux Murph. C'était un de mes meilleurs amis dans la boîte. Nous avions partagé un bureau pendant un été, il y a tout juste neuf ans. Pour tout dire, je ne pensais pas l'apprécier, au début. À première vue, je l'avais trouvé bien trop sûr de lui et familier à mon goût – le genre de type à vous taper tout de suite dans le dos comme si vous étiez les meilleurs amis du monde. Et puis, j'avais appris à le connaître. En fait, Murph était un chic type, en dépit de son pedigree de bourgeois sportif.

Je posai mon plateau près du sien sur la nappe d'un blanc immaculé et pris place en adressant un signe de tête à Hunter, qui releva à peine les yeux vers moi, trop occupé qu'il était à jouer des pouces sur son BlackBerry.

Hunter était fou de son BlackBerry. L'objet lui donnait l'air de répondre à des messages urgents de clients, alors qu'il consultait les statistiques de son club de baseball préféré.

— Quoi de neuf, Yung ? lança Murph en me décochant un coup de coude.

Il me gratifia de son plus beau sourire tandis que je le regardais en biais.

Murph était bel homme, et il le savait. Je ne pus m'empêcher de le constater une fois de plus en le voyant dans sa chemise d'un blanc impeccable ouverte au col, ses manches retroussées dévoilant ses avant-bras bronzés et musclés qui reposaient avec décontraction sur la table. Ses cheveux ondulés d'un blond foncé effleuraient le haut de son col et son bronzage tout frais faisait ressortir l'éclat de ses yeux verts. La famille de Murph possédait une maison à Cape Cod, où il passait une semaine à chaque Memorial Day. Il venait juste de rentrer et irradiait d'autosatisfaction et de bien-être.

Murph et moi avions eu un semblant d'histoire, des années auparavant. Quand on recrute chaque année quatre-vingt-quinze jeunes gens intelligents, séduisants et ambitieux qui sortent tous des cinq plus grandes facs de droit et se retrouvent à Manhattan pour travailler ensemble vingt heures par jour, la tension sexuelle est inévitable. Lors de notre première année ici, Murph avait organisé une énorme fête pour Halloween dans le loft qu'il partageait avec un copain d'école à Tribeca. Je n'étais pas très motivée pour y aller et n'avais pas de tenue pour la soirée, mais tous les autres collègues de notre promo y allaient, et je détestais me sentir à l'écart.

À la dernière minute, je courus donc du bureau jusqu'à chez moi et enfilai ma robe de bal du lycée – celle que je portais le soir où j'avais été couronnée reine de la soirée de Potomac Valley High, la toute première d'origine asiatique. (Oh là là ! s'était extasiée Mrs Salzman, la conseillère d'orientation. Elle avait entendu parler de majors de promo d'origine orientale avant, mais d'une reine de bal chinoise, jamais !) La robe était en taffetas rose et il me fallut un certain doigté pour remonter la fermeture éclair. Mon buste pigeonait un peu trop mais, bon sang, force était d'admettre que cette robe m'allait sacrément bien.

Lorsque le taxi me déposa au loft de Murph, la fête battait déjà son plein.

— Yung ! s'écria un Murph bien éméché en m'ouvrant la porte.

Il était déguisé en Jean Paul II. Nous nous sommes fait la bise – c'est drôle comme on s'autorise ce genre de choses avec ses collègues dans les

fêtes –, puis il m’a emmenée vers le bar dans la cuisine. Plusieurs heures et margaritas plus tard, Murph, Hunter, la femme de ce dernier et moi étions agglutinés autour de sa collection de CD (tout cela, c’était avant l’âge de l’iPod), et quelqu’un mit alors la chanson « Son of a Preacher Man ». Murph m’a alors scrutée d’un œil vitreux et a marmonné :

— Yung... Qu’est-ce que c’est que cette robe ?

J’ai battu des cils en minaudant.

— C’est ma robe de bal du lycée.

La femme de Hunter est partie dans un grand éclat de rire avant de lancer :

— Et les suçons, alors ? Tu ne peux pas être la reine du bal sans avoir de suçons dans le cou !

En un clin d’œil, Murph se porta volontaire pour me les faire et, sans me laisser le temps de réagir, il se jeta sur ma gorge dénudée pour y déposer la marque rituelle. Je me rappelle avoir été surprise par la chaleur qui émanait de lui, et charmée par la sensation de sa barbe naissante contre ma peau. Cela me chatouillait, je riais et Dusty Springfield chantait qu’il n’est pas toujours facile d’être vertueux, mais lorsque Murph se redressa et me dévisagea avec une gravité déconcertante, pleine d’attente, je me rendis compte que je venais de commettre une erreur. En fin de soirée, lorsqu’il vint m’aider à retrouver mon manteau parmi la pile de vêtements des invités sur son lit, il me fixa avec un regard aussi sérieux que le permettait son état d’ébriété avancée et se pencha vers moi ; l’angle de son visage invitait au baiser. Je m’écartai doucement et fis semblant d’en rire.

— Si seulement tu n’étais pas habillé en pape, dis-je afin de l’éconduire avec autant de légèreté que possible.

C’était Murph, tout de même ; je le considérais comme mon frère. De plus, tout le monde au travail savait que c’était un dragueur invétéré. Le lundi venu, nous avons fait comme si l’alcool avait été l’unique responsable de cet épisode. C’était il y a huit ans déjà. Nous n’en avons jamais reparlé depuis.

— Tu es au régime, je vois ? ironisa-t-il avec un signe de tête vers mon assiette.

— Oh, la ferme. C’est délicieux, répliquai-je en engloutissant une énorme bouchée de lasagnes.

Je n’aimais pas que Murph ou quiconque scrute ce que je mangeais. Cela me rappelait toujours les fois où, à la cafétéria du collège, je déballais

timidement les galettes à la ciboule ou les crevettes frites faites maison que ma mère enveloppait de papier aluminium pour mon déjeuner.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Becky Noble grimaçait, immobilisant son sandwich club à mi-chemin de sa bouche, faisant ricaner toutes les autres filles du groupe. Des années plus tard, lors d'un rencard au Campbell Apartment, mon martini à 20 dollars était arrivé accompagné de cette galette à la ciboule en guise d'apéritif, coupée en petits triangles à tremper dans une sauce au gingembre. Mon rencard – un anesthésiste nommé Ethan – les avait poussés vers moi.

— Goûte ça, c'est délicieux, tu vas voir, dit-il avant d'en porter un morceau à sa bouche.

— Délicieux, en effet, répondis-je en souriant vaguement tout en me demandant ce qu'avait pu devenir Becky Noble.

Murph secoua la tête en me regardant.

— Je n'ai jamais vu une femme manger autant et rentrer encore dans du trente-six, Yung.

Je haussai les épaules.

C'était une autre manie des avocats hommes avec qui je travaillais : ils m'appelaient tous par mon nom de famille au lieu de mon prénom, Ingrid. Je me demandais même si certains connaissaient mon prénom. Mais au fond, cela m'était égal – j'avais passé suffisamment de temps dans le monde de l'entreprise pour savoir que c'était plutôt bon signe. Lorsque les hommes se sentaient suffisamment à l'aise pour jurer comme des charretiers à côté de moi, je me sentais intégrée.

Je levai les yeux vers Hunter. Il était maintenant penché sur une feuille de papier, où il dessinait ce qui ressemblait à un arbre.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Hein ? fit-il en relevant la tête. Oh, c'est le tableau de notre équipe de softball. Regarde.

Il tourna la feuille vers moi.

— Voilà comment la suite de la saison se présente. Wachtell est éliminé. Tout ce qu'on a à faire, maintenant, c'est battre Simpson Thacher dans deux semaines. Et c'est plié, tu peux me croire, ils sont nuls, cette année. Donc, si Davis Polk bat Skadden la semaine prochaine, et s'ils battent les gars du DA après ça, on les affrontera en finale, conclut-il avec un sourire radieux.

Murph me coula un regard oblique.

— Alors, contente de le savoir ?

Hunter était le capitaine de l'équipe de softball de notre firme, les Procureurs de Parsons Valentine, et s'était fixé pour objectif de remporter le trophée du Central Park Lawyers League. Il passait deux fois plus de temps à s'occuper de ses tâches de capitaine que de celles relevant de son travail d'avocat, mais il pouvait se le permettre. Hunter était pistonné et protégé. Neuf ans auparavant, au cours de sa dernière année d'études de droit, il avait eu la chance de séduire la fille d'un client historique de Parsons Valentine. Ce directeur de banque s'était empressé de transmettre le CV de Hunter au principal associé de la firme, assorti d'une invitation à déjeuner et d'une note manuscrite suggérant aimablement que son jeune gendre serait un atout de taille pour n'importe quel cabinet réputé. Hunter fut embauché dans les semaines qui suivirent. Il était là depuis lors, et facturait environ deux tiers des heures que nous autres rapportions à la firme. Nous l'acceptons bon gré mal gré parmi nous, tout en sachant qu'il ne serait jamais promu associé – la boîte ne voudrait pas risquer de procès en népotisme –, mais il jouirait d'un poste peinard au sein de la firme aussi longtemps que la banque de son beau-père continuerait de payer ses factures.

— À bon entendeur..., souffla Murph à voix basse. J'ai ouï dire qu'Adler cherche quelqu'un pour un gros dossier, une vraie usine à gaz. Si vous le voyez se pointer, essayez d'avoir l'air débordé.

Habituellement, c'est lors des réunions de service que l'on nous attribuait les affaires à traiter, afin que la procédure ait l'air juste et transparente ; mais il arrivait que des associés arpentent les couloirs en cherchant de l'aide au petit bonheur la chance. Si votre bureau était trop peu encombré ou si vous étiez surpris à surfer sur Internet quand un associé passait par là, on pouvait vous coller d'office un nouveau dossier dans les pattes, sans préavis. Tout le monde redoutait ce genre de tuile.

— Ce n'est pas le mode opératoire d'Adler, objectai-je.

Marty Adler était l'associé numéro un chez Parsons Valentine, c'est lui qui y faisait la pluie et le beau temps. Il n'avait nul besoin d'arpenter les couloirs : tout le monde voulait travailler avec lui. S'il vous aimait bien, votre carrière était assurée.

Murph haussa les épaules.

— Eh bien, crois-le ou non. Je passe juste le message.

— Quand on parle du loup...

Je regardai vers l'autre bout de la salle. Marty Adler, Harold Rubinstein, Sid Cantrell et Jack Hanover – tous des poids lourds du cabinet et des membres du Comité de direction – se levaient de table et rangeaient leur BlackBerry dans leur poche. (Les associés laissaient leur plateau sur la table après le repas. Les collaborateurs normaux, comme nous, les débarrassaient.) Nous regardâmes les quatre huiles de la firme franchir les portes vitrées du Jury Box et continuer à discuter devant les ascenseurs. Adler parlait en gesticulant avec véhémence tandis que les autres acquiesçaient, n'ayant visiblement pas conscience que toute la cantine les regardait.

Je pris une autre bouchée de lasagnes. L'intérêt confinant à l'adoration que suscitaient les grands associés chez les autres m'amusait. Nous étions des collaborateurs confirmés, mûrs pour devenir associés, et pourtant nous les considérions toujours avec une sorte de crainte et d'admiration irrévérencieuse, un peu comme des gamins parlant de leurs profs au lycée. Les associés évoluaient parmi nous. Nous leur parlions tous les jours. Mais en dépit de ce simulacre d'équité, ils demeuraient nimbés de mystère à nos yeux. Nous ne pouvions nous empêcher de les observer et de les révéler, de les aimer et de les haïr – et de commérer sur leur compte. Il était de mise de tous les appeler par leur prénom quand nous nous adressions à eux, mais en privé, nous n'utilisions que leur nom de famille pour les désigner, comme pour maintenir une distance.

La bande des quatre disparut dans l'ascenseur.

— Allez, au boulot, lança Murph en froissant sa serviette, qu'il jeta sur son plateau. J'ai une tonne de trucs à finir aujourd'hui.

Hunter repoussa sa chaise et se leva à son tour.

— Oui, il faut que j'y aille, moi aussi.

Murph me regarda avec une petite moue.

— Ça ne t'embête pas ? Tu préfères peut-être qu'on reste avec toi jusqu'à ce que tu aies terminé ?

En réalité, cela m'embêtait. Manger seule au Jury Box me donnait l'impression de me retrouver toute nue en public. Mais je ne pouvais évidemment pas le leur dire ainsi.

— Allez-y, ne vous en faites pas, dis-je en agitant une main. À plus tard, les gars.

J'avalai deux autres bouchées de lasagnes aux épices et trois fromages et m'empressai de débarrasser mon plateau.

Mon bureau se trouvait au trente et unième étage, avec ceux d'autres collaborateurs confirmés – seniors, comme nous disions. Le bureau de Hunter était le premier sur mon chemin quand je sortais de l'ascenseur – « HUNTER F. RUSSELL », pouvait-on lire sur la plaque en laiton poli. À côté se trouvait celui de Murph, puis celui d'un collègue en septième année nommé Todd Ames, qui avait fait officiellement modifier son nom alors qu'il était encore en école de droit, pour ne plus s'appeler Abramowicz. Orthographe trop compliquée, l'avais-je un jour entendu dire.

Les bureaux de Hunter, Murph et Todd se situaient tous du bon côté de l'immeuble, dans une portion de couloir surnommée l'Enfilade de la fraternité. Ils avaient obtenu ces beaux espaces avec vue panoramique en flirtant sans vergogne avec la responsable logistique du cabinet, Liz Borkofsky. Le bruit courait que Liz avait choisi ce poste dans l'espoir de se dégoter un mari avocat, n'importe lequel, du moment qu'il soit un possible futur associé. Et puis, l'hiver dernier, elle s'était fiancée avec le directeur des services informatiques de la boîte, un homme assez timide et assez chauve. Une blague récurrente dans les étages disait qu'elle avait finalement préféré passer ses nuits sur le mont Chauve.

Je tournai à l'angle du couloir et arrivai à mon bureau. Il était assez agréable, mais donnait sur Madison Avenue, pas sur le parc. J'avais essayé de le rendre aussi confortable que possible, vu le temps que j'y passais. J'y avais apporté un vase aux couleurs vives toujours garni de fleurs fraîches. Des affiches de voyage vintage pour décorer les murs. Et une photographie encadrée de la *skyline* de Manhattan, que j'avais prise du pont de Brooklyn.

Margo revenait juste de sa pause de midi. La règle était ridicule, mais les secrétaires n'avaient pas le droit de déjeuner dans la cantine des avocats. Margo apportait donc des sandwiches de chez elle, qu'elle allait manger au parc.

— Ça va, Margo ? demandai-je. C'est comment, dehors ?

— Il fait chaud et ça grouille de monde, soupira-t-elle. Ah, ces touristes européens... Ils ont tout l'été de libre, eux.

J'adorais Margo. C'était l'une des meilleures secrétaires de Parsons Valentine, et j'avais de la chance de l'avoir pour moi. (J'avais autrefois fait pression pour pouvoir l'appeler « mon assistante » au lieu de « ma secrétaire », mais je m'étais heurtée au veto strict des associés, aux yeux desquels cela pourrait créer « un précédent fâcheux ».) En tant que jeune collaboratrice, j'avais connu quelques débuts difficiles avec des secrétaires,

comme Dolores, qui fumait comme un pompier et m'avait complimentée sur le fait que je parlais « très bien anglais » la première fois que je lui avais dicté un courrier. Je lui expliquai que j'étais née dans le Maryland, mais cela n'eut guère d'effet. Après deux ou trois autres remarques déplacées – « Je n'ai jamais trop aimé les sushis, sans vouloir vous vexer » –, je finis par le signaler aux Ressources humaines, et Dolores fut vite affectée à un autre cabinet. La firme n'aimait pas les boulets de ce genre.

— Des messages ?

— Non, aucun, mais voici ton courrier du jour.

Margo me tendit une pile d'enveloppes de courrier interne, d'exemplaires du *Wall Street Journal*, du *Financial Times* et du *New York Law Journal*, ainsi qu'un avis de cotisation de l'Association du barreau de la ville.

Le téléphone sonna sur son bureau. Elle lui jeta un coup d'œil et me signala que c'était un renvoi de ma ligne. Je m'appuyai contre le mur près d'elle et continuai de feuilleter mon courrier.

— Bureau de Maître Yung, bonjour, dit-elle dans le combiné. Veuillez patienter, je vais voir.

Elle appuya sur le bouton MUTE et haussa les sourcils en me regardant :

— Tu es dispo pour Marty Adler ?

Tout le monde était dispo pour Marty Adler.

— Je le prends dans mon bureau.

— Elle le prend dans une minute, annonça Margo à la secrétaire d'Adler.

J'entrai dans mon bureau, refermai la porte avec mon talon et balançai mon courrier sur la crédence. Un frisson de joie adolescente me parcourut. *Il m'appelle !*

Je m'assis sur mon siège à roulettes et le fis pivoter pour me trouver face à la fenêtre ; puis je pris quelques instants pour me ressaisir. Au diable l'avertissement de Murph ce midi à propos de cette « usine à gaz ». J'étais ravie qu'Adler pense à moi. J'avais travaillé sur plusieurs petites affaires avec lui, mais rien d'assez valable pour me permettre de faire mes preuves. En outre, j'avais davantage eu affaire à ses collaborateurs qu'à Adler lui-même. Aujourd'hui, après huit ans de boîte, c'était *moi* la collaboratrice senior en lice pour une promotion.

Il était rare que Marty Adler prenne lui-même son téléphone pour solliciter des subordonnés. Voilà qui était nouveau.

Je me raclai la gorge et pris la voix mielleuse que je réservais aux associés et aux clients :

— Bonjour, Marty, comment vas-tu ?

— Patientez, fit une femme à la voix de fumeuse. Je vous le passe.

Merde.

Quelle erreur de débutante. Évidemment qu'Adler n'allait pas appeler lui-même. À 1 125 dollars de l'heure, son temps était précieux.

Un bip retentit, puis j'entendis enfin mon interlocuteur :

— Bonjour, Ingrid, dit-il.

Il avait une voix grave et bougonne, mais j'avais toujours trouvé qu'elle comportait aussi un je-ne-sais-quoi de gentil. Cela me plaisait bien.

— Alors, enchaîna-t-il sans détour, je me demandais si tu étais disponible, ce mois-ci. As-tu un peu de temps devant toi ?

— Eh bien, je...

— Je t'explique, continua-t-il sur sa lancée. Un gros dossier d'acquisition hyper confidentiel vient d'arriver. L'avocat habituel du client en fusions et acquisitions s'est trouvé en situation de conflit d'intérêts, donc c'est une grosse victoire pour nous. Le dossier va demander beaucoup de temps et d'attention, et je serais très heureux de t'avoir dans mon équipe.

Les associés avaient toujours cette drôle de façon de formuler leurs demandes dans les cabinets d'avocats : pour vous ordonner de faire quelque chose, ils disaient presque à tous les coups « je serais très heureux de... », comme si vous aviez votre mot à dire.

— Bien sûr, poursuivit Adler, le client veut ça pour hier. Le délai de négo est super court, donc il va falloir que tu fasses passer cela avant tout le reste. Je veux dire, si tu t'en sens capable.

Il marqua une pause pour laisser le sous-entendu infuser. L'homme était parfaitement conscient de l'opportunité qu'il m'offrait là.

L'occasion de briller devant Marty Adler ne se présentait pas tous les jours, surtout à quelques semaines seulement de votre potentielle élection comme associée.

— Je serais ravie de rejoindre ton équipe, Marty.

— Formidable, dit-il sans la moindre surprise. Dans ce cas, viens donc dans mon bureau, que je te mette au parfum sur le dossier.

— J'arrive, dis-je avant de raccrocher.

Hourraaaa !

Je me trémoussai de joie sur mon fauteuil, y imprimant trois rotations complètes consécutives. Je m'arrêtai et le repoussai en arrière, étourdie et euphorique. Après quelques respirations profondes pour me calmer, mon

regard se posa sur les étagères en cerisier qui bordaient un mur entier de mon bureau.

J'adorais ces étagères. Elles abritaient les montagnes de livres de transactions que j'avais accumulés à chaque nouvelle affaire gérée : fusions, achats d'actifs, ventes d'actifs, achats d'actions, ventes d'actions, transactions tout en liquide, transactions tout en actions, échanges d'actions, recapitalisations, fonds spéculatifs, fusions triangulaires réversibles, fusions-absorptions, fusions-acquisitions verticales, horizontales, concentriques, conglomerates, et j'en passe ! Il y avait vraiment de quoi se perdre dans cet univers, tant ces négociations pouvaient revêtir de structures différentes. La moitié du travail consistait simplement à apprendre à lancer ces termes à la ronde comme on lancerait des balles de tennis.

J'adorais le moment de clore une négociation. Je sentais alors littéralement le pouvoir et l'influence qui parcouraient ces salles de réunion comme le courant électrique au-dessus d'une ville. J'adorais écouter les discours de clôture d'un dossier autour d'un dîner chez Jean Georges ou à La Grenouille, à cet instant où des milliards de dollars, de yens ou d'euros partaient de quelque part et, par la magie des réseaux virtuels, atterrissaient sur les comptes en banque de nos clients, quelque part sur le globe. Ce monde me faisait vibrer.

J'avancai vers ma penderie en cèdre et ouvris la porte contenant un miroir en pied. Dans le reflet, je vérifiai mon mascara et mon rouge à lèvres avant de renouer soigneusement la ceinture de soie à la taille de ma robe de style Audrey Hepburn. Puis j'attrapai un stylo et un bloc-notes sur la crédence et volai littéralement jusqu'à l'ascenseur.

Marty Adler occupait un immense bureau d'angle au trente-septième étage. Je m'arrêtai au poste de sa secrétaire, prête à donner mon nom, mais elle me regarda en m'adressant un sourire familier.

— Bonjour, Ingrid. Je suis Sharon. Ravie de faire votre connaissance. Entrez, M. Adler vous attend.

— Merci.

Bien sûr. Les secrétaires étaient au courant de tout, ici.

Je grattai à la porte et l'ouvris. Adler était assis à l'autre bout de la pièce dans un fauteuil à roulettes en cuir vert, derrière un énorme bureau en acajou encombré de piles de papier et de classeurs. De l'autre côté, une banquette à haut dossier et ses deux fauteuils anciens encadraient une superbe table basse en teck sur laquelle était posé un appareil de

téléconférence. D'immenses baies vitrées cloisonnaient deux pans de la pièce jusqu'au plafond, laissant la lumière du jour inonder les lieux et briller sur le crâne chauve et luisant d'Adler. À moins d'un mètre du sol, les longs rebords des baies exhibaient récompenses, plaques, photos et quantité de petits « trophées » en souvenir de la conclusion heureuse d'une fusion ou d'une acquisition. J'adorais les collectionner. Et on peut dire qu'Adler en possédait une sacrée collection.

— Entre Ingrid, entre.

Il fit le tour de son bureau et m'invita d'un geste vers le coin banquette en retirant de son nez ses lunettes à double foyer. Adler n'était ni grand ni beau, mais il avait de la prestance.

— Je t'en prie, assieds-toi.

Le chemin me parut long jusque-là. Je me perchai enfin sur le bord de la banquette et posai sagement mon bloc-notes sur mes genoux. Mon supérieur prit place dans un fauteuil en face de moi.

— Tout d'abord, je sais que je n'ai pas besoin de te le redire, mais ce dossier est ultra-confidentiel.

— Bien sûr, Marty. Pas de problème.

Il s'adossa, releva les bras et joignit les mains derrière sa tête en fermant les yeux. De petites taches jaunâtres constellaient sa chemise blanche. Je m'efforçai de ne pas les regarder ; je n'aimais pas perdre mes illusions.

— Donc, dit Adler, les paupières toujours closes, comme tu l'as sûrement appris par le téléphone arabe, nous venons d'être engagés par SunCorp, le fournisseur d'énergie installé à Houston.

Je fis oui de la tête comme si je le savais.

— Ils sont sur le point d'acquérir une start-up d'énergies renouvelables, Binney Enterprises, pour neuf cents millions et des bananes, poursuivit-il. Ils leur courent après depuis un an et demi, et ont convenu d'un accord avec les gars de Binney la semaine dernière.

Je prenais note frénétiquement sur mon bloc. Adler parlait vite.

— SunCorp représente une chance énorme pour nous. Cela pourrait déboucher sur d'autres contrats dans le secteur de l'énergie.

Il me regarda pour s'assurer que je prenais la mesure de l'importance de cette affaire. J'acquiesçai avec un grand sourire.

— Ted Lassiter, le PDG de SunCorp, veut que son dossier soit notre priorité numéro un, continua Adler. Il vient nous voir jeudi. Si tu as autre chose dans ton agenda, ça passera après. Ils tiennent à signer un contrat le

plus vite possible, afin de pouvoir l'annoncer publiquement à la fin du trimestre.

Je haussai les sourcils malgré moi.

— Mais, c'est dans moins de cinq semaines...

— Je sais. Raison pour laquelle je compte sur toi pour t'en occuper avant tout le reste, Ingrid.

Il faudrait qu'une équipe entière d'avocats travaille sans relâche jour et nuit pour pouvoir établir un contrat de la sorte dans les délais.

— Pas de problème, dis-je. Je vais m'y consacrer à cent pour cent.

— Bien. C'est ce que je voulais entendre.

Adler frappa ses deux mains sur ses genoux et se leva. Ce devait être le signe que je devais me lever, moi aussi.

— J'ai dit à Ted Lassiter qu'après notre rendez-vous de jeudi, nous lui fournirions un premier jet des conditions du contrat d'ici la fin de la semaine suivante. Ça te va ?

La question était purement rhétorique.

— Bien sûr, répondis-je.

— Parfait.

Il sourit, avant d'ajouter un ton plus bas :

— Oh, et Ingrid... J'espère que tu comprends...

Il marqua une pause, entretenant le suspense.

Oui ? Quoi ? Je me rendis compte que je retenais mon souffle.

— J'espère que tu es bien consciente que je ne confierais pas un tel dossier à *n'importe quel* collaborateur. Tu as impressionné des personnes influentes ici, et nous savons que tu es capable de gérer celui-ci.

Mon cœur fit un petit bond dans ma poitrine.

— Merci beaucoup pour cette preuve de confiance, Marty.

Il agita une main devant lui – « oh, de rien », disait-elle. Alors que je m'apprêtais à tourner les talons, peinant à contenir le grand sourire qui me fendait déjà le visage, il ajouta, l'air de rien :

— Une dernière chose, Ingrid. J'ai demandé qu'un assistant juridique soit à tes côtés sur ce dossier. Il vient de commencer chez nous. Il s'appelle Justin Keating.

Je n'avais jamais entendu parler de lui.

— Ah, un nouveau ? m'étonnai-je. Est-ce qu'il ne serait pas préférable de prendre un assistant confirmé en fusions-acquisitions ? J'ai l'habitude de

travailler avec Evelyn Griffiths ou Joseph Cruz, qui sont tous deux hyper compétents. Très doués et efficaces.

Adler leva les yeux, l'air un peu ennuyé.

— C'est Justin Keating qui sera l'assistant sur cette affaire, répéta-t-il avant d'arborer à nouveau un grand sourire. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un jeune homme tout à fait brillant et impatient de faire ses preuves. Pour ne rien te cacher, Ingrid, tu me rendrais un grand service en lui montrant les ficelles du métier. Son père est un vieil ami à moi, et un très bon ami de la firme.

Il me coula un regard entendu.

— Je te serais très reconnaissant de bien vouloir le prendre sous ton aile. De sorte qu'il s'intègre vraiment à l'équipe. Je m'en serais bien chargé moi-même, évidemment, mais je suis complètement débordé, ce mois-ci.

Tandis que *moi*, on venait juste de me mettre sur le dos un dossier monstrueux à boucler en moins de cinq semaines. Ce n'est pas comme si on me mettait la pression, non plus.

— Pas de problème, Marty, dis-je. Avec plaisir.

— Merci, Ingrid. Je savais que nous pouvions compter sur toi.

Sur ce, Adler retourna s'asseoir derrière son grand bureau en acajou, me signalant la fin de notre entretien.

2

— Margo, appelle Marty Adler et dis-lui que j'ai réservé la salle 3201-A pour la réunion avec SunCorp. Et tu voudras bien voir si Justin est dans les parages ?

Justin Keating sortait juste de l'université – ce n'était pas vraiment le profil adéquat pour travailler sur un contrat à un milliard. Mais lorsque Donald Keating – un cadre supérieur de Wall Street qui avait le bras long – avait glissé à Adler qu'il espérait que le bref stage de son fils comme assistant juridique se mue en réel intérêt pour une grande école de droit, Justin Keating était devenu mon problème.

J'étais en train de me repoudrer le nez quand il apparut dans l'encadrement de ma porte, me faisant sursauter.

— Tu m'as appelé ?

Il s'était rasé et avait mis un costume aujourd'hui, pour notre réunion avec le client. Je notai, sans surprise, que le costume avait l'air de grande qualité – d'une coupe et d'une étoffe que l'on voyait davantage sur des hommes deux fois plus âgés que lui. Les mains dans les poches, il était appuyé contre le chambranle de mon bureau, un sourire amusé sur les lèvres. Presque un rictus.

— Oui, Justin, je t'ai appelé. Nos amis seront là dans trois quarts d'heure.

Justin ne cilla pas.

— Et ?

Il inclina la tête avec un mouvement vague semblant me dire « Viens-en aux faits ».

— Et donc, dis-je avec calme, est-ce que la salle est prête ?

— Parfaitement prête. J'ai tout préparé hier.

— Les copies de la liste du groupe du travail ?

— Dans la salle.

— La commande de café ?

— Passée.

— Les blocs-notes ?

— Présents.

— Les stylos ?

— Aussi.

— Fluos et à bille ?

Il se contenta de me regarder.

— OK, merci, dis-je. Tu peux retourner dans ton bureau en attendant, je t'appellerai quand les gros bonnets se pointeront. Et préviens le service restauration qu'il est possible qu'on commande des sandwiches plus tard, à moins que les clients ne préfèrent sortir pour déjeuner.

— Pas de problème.

Justin s'éjecta du montant de la porte et partit en trottant vers son box.

Il n'était là que depuis quelques semaines, mais j'avais déjà entendu plusieurs filles glousser en évoquant ses charmes en salle de pause. Personnellement, il ne me faisait ni chaud ni froid à ce niveau-là. Avant tout parce qu'il avait vingt-trois ans, et que les garçons de cet âge ne m'intéressaient pas, même si je n'en avais que trente-trois.

Un appel de Margo arriva sur mon fixe.

— Oui, Margo.

— J'ai ta mère en ligne.

— Passe-la-moi, merci.

J'appuyai sur le bouton rouge clignotant pour prendre la ligne.

— Salut, maman.

— Ingrid-ah ?

La voix était hésitante.

— Oui, c'est moi, maman.

Ma mère adorait et détestait en même temps m'appeler au bureau. D'un côté, elle adorait le fait que j'avais une secrétaire. De l'autre, Margo l'intimidait. Même après avoir vécu plus de trente ans aux États-Unis, elle préférait encore parler le mandarin.

Lorsque j'étais sortie diplômée de l'école de droit et que j'avais été embauchée chez Parsons Valentine, elle avait appelé tous les gens qu'elle connaissait en leur donnant le numéro de téléphone de mon bureau afin que si quelqu'un tente de me joindre, il puisse entendre : « Bureau de Maître Yung, bonjour. » Pendant les premiers mois de ma carrière ici, j'avais reçu quantité d'appels anonymes où la personne qui appelait écoutait ma

secrétaire répondre, avant de raccrocher sans rien dire. Ma mère n'avait jamais reconnu sa responsabilité dans l'histoire.

— Ingrid-ah, tu es occupée ? Je peux te parler ?

Je lâchai un soupir.

— Pas vraiment, maman, j'ai une réunion dans quelques minutes. Avec des nouveaux clients. Je ne vais pas pouvoir rester longtemps.

Cette stratégie avait fait ses preuves avec elle. Je l'employais depuis l'école primaire. Lorsque ma mère voulait que je range ma chambre ou que je travaille mon piano, il suffisait que je la regarde par-dessus un livre et que je lui dise : « Maman, je lis. Pour l'école. » Et elle me fichait la paix.

Aujourd'hui encore, ma mère avait une peur bleue que je perde mon emploi. Mes parents étaient convaincus que les jeunes Sino-Américains, surtout les filles, avaient tout intérêt à occuper des postes stables et tranquilles reposant sur une expertise technique plutôt que sur un instinct de requin. Médecin, oui. Expert-comptable, oui. Être carriériste dans le monde de l'entreprise, non. Ils savaient que j'aspirais à devenir associée au cabinet, et étaient extrêmement fiers de moi. Mais il arrivait encore parfois que ma mère me demande s'il était trop tard pour que je postule en école de médecine.

— D'accord, je vais faire vite.

Elle se mit à parler en mandarin.

— Je voulais juste te rappeler l'invitation au mariage de Jenny Chang. As-tu dit à tatie Chang si tu irais ou pas ?

— Pas encore, maman. Je suis vraiment débordée, en ce moment. *Hen mang*.

Je répétais les mots « vraiment débordée » en mandarin, histoire d'enfoncer le clou. Je parlais à mes parents dans un mélange d'anglais et de mandarin – mon propre dialecte de chinglish.

— C'est dans deux mois, maintenant.

Deux mois ! J'étais déjà incapable de dire quel serait mon agenda dans deux jours, alors deux mois...

— Maman, je vais essayer de venir, mais tu sais que je ne peux rien promettre.

Elle soupira.

— Je sais, je sais que tu ne peux jamais rien promettre. Mais franchement, Ingrid-ah, tu devrais venir ! Tatie et oncle Chang ont invité

deux cent cinquante personnes ! Vingt-huit tables ! Je t'ai dit que ce serait au Potomac River Country-Club, ou pas ?

Juste une dizaine de fois.

— Oui, tu me l'as dit.

J'entendis un petit bip et vis le voyant d'une deuxième ligne clignoter sur mon terminal téléphonique. J'entendais Margo de l'autre côté de ma porte, dire gentiment « Désolée, elle est déjà en ligne ».

— Les fils Fong sont invités aussi, continuait ma mère. Tu sais qu'Eddie Fong vient d'acheter un appartement tout neuf à Washington ! Pas pour y habiter, mais pour le louer à des *locataires* ! Tu te rends compte ? Il va être – comment dit-on, déjà... ?

— Propriétaire, maman, répondis-je en riant.

— Et tatie Fong dit qu'Eddie est docteur maintenant, spécialisé en endo... endo quelque chose.

— Endocrinologie.

— C'est ça, confirma ma mère.

Elle fit une pause, le temps d'un bref soupir.

— Et Vincent Lu sera là aussi. Quel gentil garçon, celui-là... Tu te souviens de Vincent ?

— Bien sûr, répondis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Aussi loin que mes souvenirs remontaient, ma mère avait toujours essayé de me rapprocher de Vincent Lu. D'après ce que je savais de lui au temps où nous étions ensemble au lycée de Potomac Valley, c'était en effet un garçon assez gentil, mais exactement le genre de stéréotype de jeune Asiatique que j'avais tout fait pour ne pas être – lunettes rondes, premier en violon, brillant parcours en sciences et attaché à sa mère comme à la prune de ses yeux. L'année du bac, je m'étais trouvée assise à côté de lui lors du dîner récompensant les demi-finalistes pour le National Merit local au Washington Hilton, et je me rappelais encore ma gêne lorsque la femme du maire avait semblé prendre pour acquis que nous formions un couple.

— Oh, et Cindy Bai et Susan Wu seront les demoiselles d'honneur de Jenny.

Ma mère se tut un instant et émit un nouveau soupir.

— Cindy et Susan sont tellement *mignonnes*. Gentilles, attentionnées et tout... Tu devrais prendre un peu exemple sur elles, Ingrid-ah. Elles ne sont pas comme toi, à travailler, travailler tout le temps, et perdre ses plus belles années sans rencontrer personne.

J'avais grandi avec Cindy Bai et Susan Wu dans la banlieue de Washington. Nous avons fréquenté la même école de langue chinoise tous les dimanches après-midi, de la maternelle jusqu'au bac. Cindy était désormais orthodontiste et avait son propre cabinet dans un centre commercial local, et Susan était analyste informatique au ministère des Finances. Toutes deux étaient mariées – pas ensemble, quoique cela les aurait rendues infiniment plus intéressantes à mes yeux – et vivaient à moins d'un quart d'heure de notre ancien lycée. Ma mère avait raison : Cindy et Susan étaient bien plus gentilles que moi. Mais on ne devenait pas associée d'un des plus gros cabinets d'avocats du pays en étant un paragon de gentillesse. Mes parents n'arrivaient pas à le comprendre.

— Maman, il faut que j'y aille. Mes clients vont arriver d'une minute à l'autre.

— Et comment va ta copine Rachel ? continua-t-elle comme si je n'avais rien dit.

Ma mère adorait Rachel Freedman, ma meilleure amie et ancienne colocataire pendant mes études à Columbia. À l'époque où Rachel et moi partagions un petit appartement à Morningside Heights, j'avais été étonnée de les voir se lier autour de la fameuse recette de *ma po tofu* de ma mère ; elle avait montré à Rachel comment en faire dans notre minuscule cuisine d'étudiantes. Rachel cuisinait. Moi, non.

Notre diplôme en poche, nous avons toutes deux été embauchées dans de grosses firmes – moi chez Parsons Valentine, elle chez Cleary Gottlieb. Mais Rachel avait démissionné au bout de trois ans, quand elle avait épousé un gestionnaire de fonds spéculatifs nommé Josh et déménagé dans une charmante maison en banlieue. Mon amie avait renoncé à un poste prestigieux pour devenir femme au foyer et s'occuper de leurs deux enfants. Ma mère approuvait cela. Rachel, *elle*, ne perdait pas les plus belles années de sa vie.

— Elle va bien, comme d'habitude, soupirai-je. Bon, autre chose, maman ?

Après quelques instants de silence, elle ajouta d'une petite voix :

— Tatie Chang et tatie Fong demandent à chaque fois comment ça se passe pour toi à New York. Ton père leur dit « Tout va très bien ! », mais moi, je leur dis que tu travailles trop, comme toujours. Elles me demandent « Toujours pas de petit ami ? », et je leur réponds que non. Toujours pas de petit ami.

Ma mère avait le chic pour aborder les bons sujets au bon moment.

— OK ! lançai-je. Bon, il faut vraiment que j’y aille. Je te rappelle plus tard, d’accord ?

— D’accord.

Elle n’avait pas l’air contente.

À 10 h 25, Margo m’appela à mon bureau.

— Les représentants de SunCorp attendent à la réception. M. Adler termine un appel, il veut que tu commences sans lui. Je descends les chercher ?

— Oui, s’il te plaît. Emmène-les à la salle 3201-A. Je les retrouverai là-bas.

Je lissai ma jupe crayon, sortis quelques cartes de visite du porte-cartes en argent sur mon bureau et partis en direction de l’open space où travaillaient les assistants juridiques.

Justin était dans son box, les yeux rivés à une annonce d’eBay sur son écran. « 2 TICKETS POUR SPRINGSTEEN AU MADISON SQUARE GARDEN, 14^e RANG !!! » L’offre en cours était à 689 dollars.

Je le regardai taper « 780 dollars » à côté de « Votre offre maximale », puis toussotai ostensiblement.

— Justin, les rois du pétrole sont là. On y va.

— Attends. Une seconde, dit-il en levant un doigt comme pour me réduire au silence.

Je crus rêver.

— En fait, non. Il n’y a pas de seconde qui tienne, répliquai-je sèchement. On ne fait pas attendre les clients.

Il leva les yeux vers moi, un sourcil légèrement arqué par la surprise. Avant de se résigner en poussant un profond soupir et de cliquer sur le bouton « Soumettre l’offre ».

— OK, c’est toi le patron, dit-il avec un sarcasme non dissimulé.

J’avais réservé ma salle de réunion préférée, celle que j’utilisais pour toutes mes signatures, réunions et sessions de travail tardives, voire nocturnes, celle qui offrait la plus belle vue sur Manhattan – de là, on voyait tout Central Park. Je pouvais même apercevoir le haut de l’immeuble où j’habitais, en regardant bien. Parfois, lorsque j’étais seule ici au petit matin à potasser je ne sais quel rapport financier, je me postais contre la baie

vitree, y collais tout mon corps et regardais en bas. Le froid sur mon front et l'effet de vertige de cette verticalité me coupaient le souffle et m'exaltaient.

Justin avait posé un bloc-notes à en-tête PARSONS VALENTINE & HUNT LLP ainsi que deux crayons fraîchement taillés à chaque place. D'élégants plateaux noirs contenant trombones, pinces à dessin et stylos rangés par couleurs – noirs, bleus et rouges – étaient posés à intervalles réguliers sur toute la longueur de la grande table de réunion en acajou. La salle avait belle allure ainsi, et je lui en fis part. Justin haussa les épaules sans même me regarder.

J'entendis bientôt la voix de Margo se rapprocher dans le couloir, évoquant le mois de mai inhabituellement froid que nous avions eu.

— Nous y sommes, dit-elle en ouvrant la porte de la salle.

Les rois du pétrole entrèrent et Margo se retira en fermant la porte sans bruit derrière elle.

Les clients me firent bonne impression. Ils étaient tous deux grands, larges d'épaules, et portaient des costumes bleu marine classiques comportant les quelques plis inévitables de ceux qui viennent de sortir d'un avion. Âgé d'une bonne soixantaine d'années, l'un avait une tignasse de cheveux blancs, des yeux bleus rieurs et un teint de rouquin. Il me faisait penser à un Père Noël en bottes de cow-boy, et je dus réprimer un sourire. Il ne lui manquait plus qu'un bon vieux Stetson sur la tête. L'autre, plus grand, paraissait plus jeune que ce à quoi je m'attendais. Il était presque beau, dans le genre sportif sur le retour typiquement américain.

J'avais choisi à dessein le tailleur le plus classique que j'avais dans ma garde-robe, et me rendis compte que, finalement, j'aurais pu mettre quelque chose de plus sexy.

— Soyez les bienvenus, dis-je en les regardant tous deux. Marty arrive, il va nous rejoindre dans quelques instants.

— Merci, dit poliment le Père Noël avant de traverser la salle pour aller tendre la main à Justin. Ted Lassiter, dit-il en se présentant alors.

Justin serra la main du client avec une expression légèrement décontenancée tout en me jetant un regard inquiet. Ted Lassiter se retourna vers moi.

— Pourriez-vous nous commander du jus d'orange quand vous aurez un instant, mademoiselle ? me demanda-t-il.

Lorsque vous êtes la seule femme, et avec une peau non blanche, un nom bizarre et une voix douce dans une salle remplie de mâles en costume, il

faut savoir choisir ses combats. La remarque me fit à peine l'effet d'un affront. En termes de préjugé racial et sexiste, c'était l'équivalent de trouver un cheveu dans sa soupe – agaçant, mais pas de quoi en faire tout un plat.

— Bien sûr, dis-je d'une voix mielleuse tout en me tournant vers un Justin Keating rouge comme une pivoine. Justin, tu veux bien appeler le service restauration et le leur demander, s'il te plaît ?

Justin se précipita sur le téléphone pour passer la commande. De son côté, Ted Lassiter ne paraissait nullement embarrassé par sa méprise.

— Enchantée, Ted, dis-je en lui tendant la main. Je suis Ingrid Yung. Ravie de faire votre connaissance.

Je lui souris chaleureusement et le regardai droit dans les yeux.

C'était une habitude que j'avais prise depuis ma première année ici, lorsque les associés nous avaient tous convoqués à une formation d'une heure appelée « Stratégies de communication efficaces pour les avocats ». « Répétez toujours, *toujours* le nom de la personne à haute voix une fois que vous avez été présentés », avait insisté Valerie, notre experte en communication interpersonnelle. « Et regardez toujours la personne dans les yeux lorsque vous lui serrez la main. *Droit dans les yeux.* »

Murph et Hunter, qui étaient assis près de moi pendant la formation, avaient trouvé Valerie et ses conseils hilarants. Ils n'avaient pas cessé de ricaner pendant toute l'heure. Pendant des jours après cela, dès que je croisais l'un ou l'autre dans un couloir, ils venaient me serrer la main frénétiquement en chuchotant sur un ton grave « Ravi de faire votre connaissance, *Ingrid Yung* » et en me fixant avec un regard de tueur. Je voulais bien admettre qu'il y avait quelque chose de ridicule dans cette formation sur la manière de communiquer ; mais cela ne m'avait pas empêchée de foncer directement dans mon bureau après l'intervention de Valerie pour prendre note de tout ce qu'elle avait dit.

— Ah, c'est donc vous, *Ingrid Yung*, répéta le Père Noël cow-boy en me toisant avec une expression légèrement déconcertée.

Sa voix était à la fois bourrue et chaleureuse.

— Je suis Ted Lassiter, dit-il à nouveau en me serrant la main avant de se tourner vers son compagnon. Et voici notre conseiller juridique, Mark Traynor.

La poignée de main du sportif était agréablement chaude.

— Enchanté, Ingrid, dit-il.

L'homme exhalait une délicate odeur d'after-shave de qualité.

Justin s'était rapproché de moi ; je tendis un bras vers lui.

— Je vous présente Justin Keating, l'un de nos assistants juridiques, qui m'aidera à monter votre contrat d'acquisition.

Justin fit un pas devant moi.

— Enchanté, messieurs, dit-il avec un sourire plus blanc que blanc tout en serrant la main des deux hommes.

— Keating, c'est ça ? répéta Lassiter. De quelle école sors-tu, mon garçon ?

— Colby, monsieur, répondit Justin avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Très bon établissement, commenta Lassiter. Très, très bon. Mon fils a failli y aller. Avant d'être pris à Dartmouth, finalement.

Je contins un petit sourire. Cela m'amusait toujours de voir la façon dont certains hommes ne pouvaient s'empêcher de jouer à celui qui pisse le plus loin, en toutes circonstances. Le fait était particulièrement vrai concernant les heures à facturer. Chez Parsons Valentine, on aimait beaucoup se vanter en disant qu'on avait passé la nuit au bureau, par exemple. Mieux encore : devoir annuler des vacances prévues de longue date pour rester travailler. Le cabinet dépensait des milliers de dollars chaque année pour rembourser les avocats ayant raté des vols d'avion, perdu des acomptes dans un hôtel, un spa, ou une location de villa. Un type du Contentieux aspirant à devenir associé venait même de créer un précédent de taille : il n'avait pas assisté à la naissance de son premier enfant, afin de pouvoir prendre une déposition.

Un coup bref retentit sur la porte et Marty Adler entra dans la salle sans attendre de réponse. On ne pouvait jamais ignorer la présence de Marty quelque part. En dépit de sa petite taille, il était doté d'une présence assez impressionnante. Certains collaborateurs – surtout ceux qu'il oubliait régulièrement quand il attribuait les dossiers – appelaient cela son complexe de Napoléon. Personnellement, j'y voyais plutôt une véritable qualité de meneur d'hommes.

— Bonjour, messieurs, dit Adler.

Ted Lassiter lui serra la main et lui décocha une tape amicale sur l'épaule.

— Je suis Marty Adler. Ravi de vous voir. Je suppose que vous avez déjà fait la connaissance d'Ingrid, ma collaboratrice ?

— En effet, et j'aurais d'ailleurs une petite question à ce propos, répondit Lassiter d'un ton faussement sévère. À quoi jouez-vous, mon vieux ? Vous nous aviez promis de mettre votre meilleur collaborateur sur

cette affaire, et voilà que vous nous sortez cette petite dame qui ne doit pas avoir plus de dix-huit ans ! lança-t-il en s'esclaffant.

Visiblement, ce type avait décidé de mettre ma patience à l'épreuve. Je me contentai de pincer les lèvres tandis qu'Adler me coulait un regard me disant « Ne t'en fais pas, je gère ».

— En effet, Ted, je vous ai dit que nous allions mettre notre meilleure équipe sur le coup, et c'est chose faite. Ingrid est l'une des meilleures avocates à avoir jamais travaillé ici, et elle nous a impressionnés à plus d'une reprise sur de très gros dossiers. Personnellement, je ne confierais votre contrat à personne d'autre qu'elle.

— Bien sûr ! gloussa Lassiter. Je plaisantais, Marty, détendez-vous.

Adler me lança un regard en arquant les sourcils. *Ça ira ?*

Je haussai vaguement les épaules. *C'est bon. Laissons ça de côté.* En réalité, même si mon cœur battait un peu trop fort et si je détestais déjà Lassiter, j'étais profondément touchée par la façon dont Adler venait de me défendre face au client.

Mark Traynor s'éclaircit la voix.

— Et si nous commençons ? Nous avons beaucoup de choses à voir.

— Oui, approuva Adler. Excellente idée. Messieurs, je vous prie.

Il fit un geste en direction de la table de réunion.

Lassiter prit le fauteuil en cuir le plus proche de lui, qui se trouvait en tête de table. Traynor s'empressa de s'asseoir à la droite de Lassiter et Adler prit place devant Traynor en tournant son fauteuil de façon à pouvoir leur faire face à tous deux.

Je pris une profonde inspiration pour me calmer et m'installai à la gauche d'Adler, sur le côté. Évitant son regard, j'entrepris alors de faire mon choix parmi les stylos du plateau de fournitures de bureau, le temps de me ressaisir et de laisser mes émotions redescendre d'un cran.

Justin hésita un instant avant de s'asseoir à ma gauche. Ce choix irrita visiblement Adler, mais son expression de mécontentement ne dura qu'une seconde. Les assistants juridiques étaient censés prendre place sur les chaises bordant la salle pendant les réunions avec les clients, pour le cas où il faudrait aller chercher, faxer ou photocopier quelque chose. Aucun assistant juridique sérieux n'aurait commis ce genre de gaffe. Mais Justin semblait estimer qu'il méritait une véritable place parmi nous.

Ted Lassiter ne parut pas le remarquer. Les coudes sur la table, il mit ses mains en chapiteau devant lui et commença :

— Avant toute chose, permettez-moi de vous rappeler que ce contrat est toujours strictement confidentiel.

Adler se racla la gorge.

— Cela va sans dire, Ted.

Lassiter acquiesça d'un hochement de tête.

— Il y a déjà des spéculations dans les médias, naturellement, et nos attachés de presse ne s'expriment pas à ce sujet pour le moment, mais il est clair qu'à ce jour, personne n'a vraiment l'information. Nous avons seulement échangé une poignée de main avec Binney la semaine dernière, voilà tout. Nous n'avons même pas la moindre trace écrite.

— Mais le prix d'achat est bien fixé à 99 en cash et actions ? demanda Adler.

— C'est cela, oui. Et nous sommes impatients de conclure l'affaire. Ce prix est une aubaine.

Je notai sur le bloc devant moi : *990 millions \$. Cash/actions.*

Justin regarda par-dessus mon épaule comme je prenais des notes. Je me retins de dissimuler le bloc à sa vue avec mon bras gauche.

— Inutile de vous dire que le prix d'achat doit être tenu secret jusqu'à ce que le contrat soit signé, continua Lassiter en s'adressant uniquement à Adler.

— Bien sûr.

Adler opina et se tourna vers moi.

— Ingrid, note d'envoyer à Ted un accord de confidentialité vite fait bien fait, qu'il puisse y jeter un œil. Il faudra que celui-ci soit signé avant notre première ébauche du contrat final.

Je pris note sur-le-champ.

— Qu'en est-il des cadres sup' de Binney ? Tout le monde dégage, ou certains vont rester ?

— Quelques-uns vont partir avec de beaux parachutes, répondit Lassiter, mais nous voudrions surtout garder Jack Barstow.

Il se pencha vers Adler pour lui parler sur le ton de la confidence.

— C'est le bras droit de Fred Binney. Le plus jeune DG de l'histoire de la boîte.

Ce nom me disait quelque chose.

— Barstow, répétais-je. C'est celui qui est connu pour avoir fait grimper les profits de Binney de quarante pour cent ces quatre dernières années, si je ne me trompe pas ?

On aurait presque pu entendre toutes les têtes de la salle se tourner vers moi. Du coin de l'œil, je vis que Marty Adler me dévisageait avec stupeur.

— C'est exact, répondit lentement Lassiter.

Il me fixait maintenant comme s'il me voyait pour la première fois. Je ne me laissai pas démonter.

— On dit qu'il est assez contrarié d'avoir passé quatre ans à s'échiner pour mettre en place et faire tourner leurs opérations de forage, tout ça pour apprendre qu'au bout du compte, le vieux Binney cherche maintenant à vendre. Il doit déjà être en pourparlers avec un paquet de chasseurs de têtes. Il faudra absolument stipuler la nécessité de sa présence dans le contrat.

Tout le monde resta muet quelques instants. Puis Lassiter s'éclaircit la voix.

— Impressionnant, dit-il avec un rictus. Comment savez-vous cela, sur Barstow ?

— *Oil and Gas Investor*, répondis-je avec mon premier vrai sourire depuis le début de la réunion.

— Vous lisez *Oil and Gas Investor* ?

Il se carra dans son fauteuil en croisant les mains sur sa grosse bedaine.

— Je lis beaucoup de choses, répondis-je sobrement.

J'avais la tête haute et regardai Lassiter droit dans les yeux en soutenant son regard. *Voilà, on commence enfin à se comprendre.*

Il se tourna vers Adler.

— Très impressionnant, Marty. Je dois le reconnaître.

L'expression d'Adler passa de l'inquiétude à son assurance habituelle.

— Je vous l'avais dit, non ? Bien, alors, revenons-en aux termes de notre contrat...

— C'est dingue, poursuivit Lassiter avant de rire et de se tourner à nouveau vers Adler. Belle, et intelligente, par-dessus le marché. Vous savez, Marty, lorsque vous m'avez dit au téléphone qu'*Ingrid Yung* allait gérer notre affaire, je m'attendais à voir une vieille fille allemande à la mine renfrognée. Croyez-moi, je préfère largement travailler avec une jolie petite Asiate.

— Quoi ? Il a dit ça ?

Murph était avachi dans un des fauteuils face à mon bureau, ses longues jambes pendant par-dessus un accoudoir. Nous revenions du Starbucks du coin, où nous avions acheté notre petit déjeuner. J'étais en train d'étaler du

fromage frais sur mon bagel au blé complet tandis que Murph formait une boulette avec sa serviette en papier.

— Je te jure, mot pour mot. Tu aurais dû voir la tête d'Adler, dis-je.

Il éclata de rire.

Jeff Murphy avait un rire très particulier, à mi-chemin entre le cri de la hyène et le chant du coq. Chez n'importe qui d'autre, ç'aurait été exaspérant. Chez lui, c'était drôle et attachant.

— Attends, ce n'est pas tout, continuai-je. Au moment de partir, Lassiter se tourne vers moi et me dit : « Je suis content que ma femme ne vous voie pas. Elle ne voudrait jamais croire que vous êtes notre *avocate* ! »

Murph hurla de rire, et m'embarqua avec lui. Quelque part, sa réaction me rassurait.

— Cela dit, haleta-t-il entre deux hoquets, il n'a pas tout à fait tort. Comment se fait-il que deux immigrés chinois aient choisi d'appeler leur fille Ingrid ?

On me posait fréquemment cette question.

Les parents asiatiques nommaient souvent leurs enfants dans un vide culturel total. Raison pour laquelle on voyait autant de Norman et Eugene dans nos rangs, et pour laquelle j'avais eu une Eunice Kim, une Florence Liu et un Elvis Chang dans ma classe à Yale. Petite, j'avais rêvé de m'appeler Jennifer. Mais finalement, je ne m'en étais pas si mal sortie. Cela aurait pu être pire, bien pire.

— Mes parents ont vu le film *Casablanca* quand ils se fréquentaient à Taipei, expliquai-je. Ils m'ont donné le prénom d'Ingrid Bergman.

— C'est classe, fit Murphy. En tout cas, autant voir les choses de cette façon-là, Yung : le PDG d'une des plus grosses boîtes du pays te trouve craquante. Tu es craquante, de toute façon. Quel mal y a-t-il à cela ?

Je levai les yeux au ciel ; tout en éprouvant un petit frisson très agréable.

— Bref, est-ce qu'Adler a eu des choses à redire, après ça ?

— Il est venu me voir dans mon bureau après la réunion, pour qu'on discute de quelques points du contrat. En partant, il s'est excusé pour les « remarques déplacées » de Lassiter.

Murph écarta les mains devant lui.

— Tu vois ? Même Adler reconnaît que ce type est un connard.

— Oui, mais un connard qui paie, rétorquai-je. Et si Lassiter allait plus loin, et que je me retrouve à devoir le supplier pour aller au bout de l'affaire ? Ça ne serait pas très bon pour mon dossier de future associée...

Murph secoua la tête.

— Tu dramatises. Crois-moi, tu vas décrocher ton nouveau statut haut la main. Bon Dieu, Marty vient de te choisir pour gérer le plus gros contrat du cabinet ! À ta place, j'arrêteraient tout de suite de m'inquiéter.

Il n'avait pas tort, sur ce coup-là.

Le silence se fit quelques instants entre nous, et Murph vida le fond de son *frappuccino*.

— Et toi alors, quoi de neuf ? lançai-je en essuyant un petit bout de fromage au coin de ma bouche. Qu'est-ce que tu as dans les tuyaux, cette semaine ?

Il me regarda avec un sourire en coin.

— Anna Jergensen.

— Qui est Anna Jergensen ? demandai-je avec un haussement de sourcils.

— Une assistante juridique de chez Debevoise.

Je ne pus contenir une petite moue réprobatrice.

J'avais ma propre théorie sur les raisons pour lesquelles tous les hommes trentenaires de New York bien propres sur eux possédant un appartement et un diplôme universitaire semblaient avoir le choix en matière de femmes, alors que tant de femmes actives célibataires et intelligentes n'arrivaient pas à se dégoter un rencard correct. En substance, mon idée était que, pour le meilleur ou pour le pire, les femmes de cette ville voulaient uniquement des partenaires d'un niveau social plus élevé, ou au moins similaire au leur. Les hommes, à l'inverse, se sentaient libres de coucher au-dessous ou au-dessus de leur classe, de leur éducation, de leur âge, sans que cela dérange quiconque. Voilà pourquoi les assistantes juridiques de vingt-quatre ans de chez Debevoise, les femmes au foyer de quarante-huit ans, les barmaids au nombril percé, les jeunes filles au pair croates, les serveuses de chez Hooters et autres étudiantes de l'université de New York étaient toutes des cibles légitimes pour des types comme Murphy. Alors que mes amies célibataires – docteurs, avocates, professeuses, consultantes – semblaient toujours se limiter à des hommes dont l'âge, le niveau d'éducation ou de revenus dépassaient toujours le leur. Une véritable stratégie de l'échec.

— Et alors ? Comment est-elle ? m'enquis-je.

Il haussa les épaules.

— On verra. Je crois qu'elle est superbe, mais il y a un petit quelque chose qui m'a fait penser que ce n'était pas la bombe totale. Un petit détail,

tu sais, comme quand une jolie fille ne sait pas marcher avec des talons hauts.

— Quel dommage..., fis-je avec une moue consternée.

— En plus, continua Murphy, il faisait assez sombre dans le bar où je l'ai rencontrée. Si ça se trouve, c'est une *bakkushan*.

Je terminai de mâcher mon bagel.

— OK, je laisse tomber, dis-je enfin. C'est quoi, une *bakkushan* ?

Murph eut un sourire canaille.

— C'est un mot japonais pour désigner une fille qui a l'air canon de dos mais moins de face.

Je secouai la tête. Pauvre Anna Jergensen – qui que soit cette fille.

En tant que seule collaboratrice femme restant au service Fusions-acquisitions, j'avais l'habitude de ce genre de chose. Si Murph racontait à tout le monde le moindre détail de ses exploits de dragueur – ce qui nous amusait parfois beaucoup, Hunter, moi et les autres –, de mon côté, je ne parlais jamais à mes collègues de ma vie amoureuse. Certes, il n'y avait rien à raconter depuis deux ans et demi, mais ce n'était pas le sujet. Exception faite de Gloria Steinem, il y avait là aussi une différence entre hommes et femmes quand il s'agissait de parler de notre vie sexuelle au bureau.

Dans le cas de Murph, c'était presque devenu une attente – et plus le récit était croustillant, mieux c'était. Dans le mien, ç'aurait été considéré au mieux comme non professionnel – et au pire, je serais passée pour une salope.

— Tu viendras à la sortie, cette année ? demanda-t-il.

Nous approchions de la date de la sortie que Parsons Valentine organisait chaque année dans un country-club de Westchester. L'événement avait toujours lieu un vendredi, et le cabinet offrait un jour de congé aux secrétaires et assistants juridiques – geste considéré comme magnanime sauf s'il vous venait à l'idée que ce personnel n'était tout bonnement pas convié aux réjouissances. Seuls les avocats et stagiaires venus en renfort pour l'été étaient de la partie. Et comme pour tous les événements de la firme, la présence de chacun était fortement conseillée.

— Est-ce que j'ai le choix ? dis-je.

Murph haussa les épaules.

— Pas vraiment.

— Donc je serai là, évidemment.

Il joua des sourcils en me regardant.

— Tu emporteras ton bikini cette fois, j’espère ?

— Tu peux toujours rêver, Murph.

— Oh, je ne vais pas m’en priver, dit-il en riant.

Mon téléphone sonna et nos regards se braquèrent sur le petit écran du terminal : MARTIN J. ADLER x3736.

Murph m’adressa un bref salut militaire.

— Je crois que tu vas devoir décrocher, grimaça-t-il en dépliant ses jambes pour se lever du fauteuil.

Il se retourna une fois arrivé à la porte.

— Ce n’est pas pour dire, mais je savais que tu aurais dû faire comme si tu étais débordée le jour où Adler t’a appelée. Maintenant, tout ton été est foutu ! lança-t-il avec une moue à la fois ironique et compatissante.

— C’est bon, lâche-moi, Murph, rétorquai-je avec un sourire.

Il était jaloux, et nous le savions tous deux.

OceanofPDF.com

3

J'allais être en retard pour déjeuner avec Ted Lassiter. Même en courant de mon bureau jusqu'au restaurant, j'arriverais tout de même en retard. De cinq minutes au moins. Peut-être dix. Merde. Ted Lassiter n'était pas le genre de client que l'on faisait attendre. Je maudis les talons hauts que j'avais choisis ce matin-là, même si une petite voix dans ma tête me soufflait que c'était par ailleurs le bon choix. Mon client était clairement le style d'homme à penser que s'il devait travailler avec une femme, celle-ci devait au moins avoir la courtoisie de porter une jupe et des talons hauts.

Je sortis de l'ascenseur et traversai en trombe le hall de marbre.

— Eh, il y a le feu, ou quoi ? s'écria Ricardo, qui travaillait à la sécurité.

Nous étions amis depuis la fois où il m'avait sortie d'un ascenseur bloqué, huit ans plus tôt. C'était mon deuxième mois à la firme, et je venais de passer ma première nuit au travail quand, épuisée, j'étais entrée dans un ascenseur mis hors service pour la nuit avant d'appuyer sur le bouton de fermeture des portes. C'est Ricardo qui m'avait trouvée là, à 5 heures du matin, recroquevillée dans un coin de la cabine, paniquée et en larmes. Il n'avait jamais parlé de l'incident à personne, gagnant du même coup ma reconnaissance éternelle.

— J'suis à la bourre pour un rendez-vous, Ric ! criai-je par-dessus mon épaule en fonçant vers les portes. Je te vois en revenant.

Je courus sur Madison, tournai à gauche sur la 51^e et attendis à l'angle pour traverser Park Avenue. Je profitai de cette pause pour prendre une grande respiration. Cet endroit de la ville avait toujours un effet apaisant sur moi, surtout un jour comme aujourd'hui, avec ce magnifique ciel bleu contrastant avec la myriade de taxis jaunes qui défilaient entre les hôtels et banques d'investissement du quartier. Une poignée de touristes étaient égarés sur le petit îlot divisant Park Avenue, et j'eus un élan de compassion pour eux. Je me rappelai combien cela m'avait ennuyée, alors que je débarquais juste à New York, mon diplôme en poche, de mal estimer le temps imposé par les feux de circulation de Park Avenue et de me retrouver

coincée sur cette petite bande de béton, entre les taxis et véhicules circulant sans interruption. Je m'étais sentie vulnérable et mal adaptée à cet environnement. Aujourd'hui, j'y étais chez moi. Et j'adorais cette sensation.

Le feu passa au vert pour les piétons, et la foule s'engagea sur le passage clouté.

Je consultai à nouveau ma montre. Si Lassiter était à l'heure, il devait attendre depuis sept minutes maintenant. Bon Dieu. Je pressai le pas. Courant à moitié, je passai devant la file d'attente de la soupe populaire à St Bart, devant des employés de bureau prenant leur déjeuner dehors, des food-trucks proposant kebabs, *gyros*, *arepas*, *empanadas*, raviolis chinois, petits pains, poulet séché, rouleaux de printemps, curry indien et cochon grillé. Tout cela sentait délicieusement bon. J'aurais largement préféré l'un de ces plats à emporter à la salade Cobb que je commandais toujours lors des déjeuners avec les clients.

Le restaurant était maintenant juste devant moi, de l'autre côté de Lexington Avenue. En approchant, je remarquai un homme d'âge moyen aux joues creuses assis à côté d'un étalage d'aquarelles encadrées et de dessins au fusain. Il avait la tête tournée en direction du fessier d'une jeune femme qui traversait la rue, qu'il scrutait avec attention. Zut. Il n'est jamais agréable de devoir marcher juste devant un homme quand on est sûre qu'il va vous mater le postérieur au passage. Surtout quand il s'agit clairement d'un homme (a) dont on n'a aucune envie qu'il vous reluque les fesses, (b) dont on n'aurait aucune envie de voir les fesses non plus. De temps à autre, en fonction de mon humeur, je trouvais parfois amusant de piéger ces types – en me tournant brusquement pour leur montrer que je les avais pris en flagrant délit. Huit fois sur dix, ils rougissaient. Il arrivait même quelquefois que nous en riions ensemble.

Je pris une grande inspiration, redressai mes épaules et passai devant l'artiste de rue. Mais le feu tricolore venait de changer, et je dus reculer et attendre tout près de lui.

— *Ni how !* me lança-t-il.

J'exhalai un soupir.

— *Konnichiwa !* insista-t-il, un peu plus fort. Hé, toi ! *Konnichiwaaaa !*

Je levai les yeux au ciel. L'attente allait être longue.

Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi tant d'hommes étaient incapables de faire la distinction subtile mais cruciale entre les approches leur laissant un semblant de chance avec les femmes et celles n'en laissant

aucune. Par exemple : *quels beaux cheveux*, OK ; *quelle belle paire de miches*, non. Était-ce vraiment si difficile à maîtriser ?

Alors que le feu passait enfin au vert pour les piétons et que je m'apprêtais à m'engager, le type me jeta entre ses dents :

— Sale chinetouque !

Je me figeai. Une sensation tristement familière, logée au fond de mon ventre, se réveilla avec la force d'un coup de tonnerre. Et la colère se mua immédiatement en rage.

Une petite voix dans ma tête me criait « Non, tu n'as pas le temps pour ça ! » en même temps que je pivotais déjà sur mes escarpins. J'avançai droit vers l'homme et me plantai devant lui, le forçant à me regarder. J'étais suffisamment proche de l'une de ses minables petites aquarelles pour en défoncer une du bout de mon talon aiguille. Rien ne serait plus facile. J'avais fait trois années de football américain à Yale.

Le type cligna des yeux sous la surprise puis fit semblant d'être captivé par je ne sais quoi, loin derrière mon dos.

— Pardon, dis-je d'une voix très forte et claire. Qu'est-ce que vous avez dit ?

Je voyais les muscles de sa mâchoire se crisper et se relâcher tandis que le rouge lui montait au visage de sous son col. J'inclinai la tête sur le côté et attendis, luttant contre l'envie pressante de regarder ma montre. Il fallait qu'il croie que je pourrais rester plantée là toute la journée si nécessaire.

Pas question de le laisser s'en tirer à si bon compte juste parce que j'étais en retard.

J'avais parfaitement conscience d'être en train de faire poireauter un homme très important, un PDG milliardaire qui n'était guère habitué à se faire poser un lapin. Surtout par une avocate qu'il ne pensait même pas capable de gérer son affaire en premier lieu. Je l'entendais déjà cracher ces reproches, rouge de rage, à Adler. Oui, je savais très bien que cela allait me coûter cher en arrivant au restaurant, et certainement plus encore lorsque je rentrerai au bureau. Mais pour l'instant, je m'en foutais royalement.

Parce que ce connard, là, sur le trottoir, aurait pu m'insulter de n'importe quelle autre manière. Il aurait bien pu me suivre dans la rue en me soufflant *salope* à l'oreille, je m'en serais moquée. Je l'aurais déjà oublié au moment où j'aurais laissé ma veste à la préposée au vestiaire du restaurant, avant de lisser ma jupe d'un geste sûr et de suivre le maître d'hôtel à la table de Lassiter, un sourire aimable et de plates excuses sur les lèvres.

Mais ce mot-là, celui que ce pauvre type m'avait jeté dans le dos, l'air de rien, je ne pouvais pas le laisser passer. Quelle que soit la personne que je faisais attendre.

Je me rapprochai encore de son fauteuil en toile crasseux et lui reposai la question :

— Vous vouliez me dire quelque chose ?

Je croisai les bras sur ma poitrine et attendis.

— Alors ?

Il poussa un grognement entre rire et mépris avant de lever les deux mains en l'air, haussant les épaules.

— Écoutez, m'dame, je sais pas de quoi vous me parlez, mais dégagez de là.

— Je vous parle du fait que vous m'avez traitée de sale chinetoque, connard. Voilà de quoi je parle.

Il resta muet quelques instants puis posa ses mains velues sur ses genoux et partit à rire.

— Vous êtes folle.

Sur ce, il se leva. Et il était bien plus grand qu'il n'en avait l'air, assis. J'eus un bref accès de panique mais je soutins son regard jusqu'à ce qu'il me tourne le dos en faisant mine de mieux disposer des tableaux de petit format.

Pour la première fois, je jetai un œil à ce qu'il vendait. Il y avait de très mauvais portraits de femmes et de chiens. Parfois seuls, parfois ensemble. Les chiens étaient tous dotés de caractéristiques humaines – des chiens conduisant des taxis, vendant des journaux, buvant de la bière, jouant au foot. Curieusement, aucun ne jouait au poker. Je faillis en rire.

Les femmes représentées étaient toutes nues et à forte poitrine. Quelle surprise. Je contemplai la plus grande aquarelle, qui était aussi la plus proche de moi. Elle montrait une blonde voluptueuse, dénudée et alanguie sur un lit de motel. Un chien était couché près d'elle, fumant une cigarette.

L'homme vit que je regardais le tableau.

— Ah, il vous plaît celui-là, hein ? C'est un de mes préférés, 500 dollars, dit-il avec un rictus moqueur.

Il avait l'air de s'amuser. Il me scruta de haut en bas, son regard s'attardant sur ma poitrine.

— Mais, pour vous... allez, je vous le laisse à 20 dollars, lança-t-il avec un clin d'œil caricatural. Je fais une promo spéciale pour les jolies

Chinoises, aujourd'hui.

Il leva le menton en me regardant.

— Vous êtes chinoise, non ?

Je m'abstins de répondre.

— Ou japonaise ? Coréenne ?

Il eut un geste vague en ricanant dans sa barbe.

— Bah, ça ne change rien, de toute façon. Vous êtes tous pareils, vous autres.

BAM !

Je venais d'enfoncer la pointe de mon talon à travers son tableau. Sans réfléchir, j'avais plié le genou pour prendre de l'élan et projeter mon pied en avant dans une détente fulgurante, à l'angle précis que j'avais tant travaillé au foot, des années auparavant. Je visais encore sacrément bien, et j'avais du ressort. Mon entraîneur aurait été fier de moi. Mon coup de pied avait atterri en plein milieu de la toile, y laissant un trou béant. J'avais anéanti la totalité du chien fumeur et la moitié de la femme à poil.

L'artiste à la noix tomba à genoux devant son œuvre en agitant les bras et en brailant :

— Mais... putain ! *Putain !*

Un peu hébétée, j'étais en train d'inspecter ma chaussure droite qui, étonnamment, n'était même pas abîmée – c'est l'avantage, lorsqu'on achète de la bonne qualité – quand l'homme balança par terre sa toile détruite et se retourna vers moi, le visage rouge et luisant. Dire qu'il était furieux serait un euphémisme.

Je voulus reculer, mais mes jambes refusèrent d'obéir et je restai clouée sur place. L'artiste ulcéré fit deux pas dans ma direction.

— Du calme, l'ami, dit soudain une voix bourrue.

Je me retournai et vis Ted Lassiter derrière moi. Il sortit un portefeuille de la poche de son costume gris sur-mesure. Le peintre parut momentanément décontenancé et Lassiter en profita pour sortir un billet de vingt d'une grosse liasse de billets verts, qu'il glissa dans la main de l'homme.

— Je crois que c'était votre prix.

L'artiste ne sut que répondre et resta muet.

Lassiter se tourna vers moi avec un grand sourire, que je m'empressai de lui rendre.

Alors que nous traversons Lexington Avenue, mon client me décocha une tape sur l'épaule, exactement comme il l'avait fait avec Marty Adler lors de notre première rencontre.

— Allez, venez, championne. On est en retard.

OceanofPDF.com

4

J'entrai dans ma cuisine en traînant les pieds et ouvris le réfrigérateur en acier brossé. Les étagères intérieures étaient vides, exception faite d'une brique de jus d'orange, d'une boîte à emporter avec un reste de poulet *tikka masala*, d'un vieux yogourt Chobani et – *bingo* ! – d'une bouteille de pinot *grigio*. Le garde-manger d'une femme qui n'avait dîné chez elle que trois fois en un mois.

J'avais beau avoir acheté l'appartement il y a deux ans, celui-ci ne semblait toujours pas habité ; il n'y avait aucune décoration sur les murs d'un blanc immaculé, aucun tapis sur le parquet, aucun rideau aux fenêtres.

— Mais... on dirait que personne n'habite ici ! s'était exclamée ma mère lors de sa dernière visite à New York.

Mon père s'était contenté de marmonner quelques remarques satisfaites sur le système de sécurité du bâtiment.

Je me servis un verre de vin et retournai dans le salon pour méditer au calme sur les événements de la journée. Je m'affalai sur le canapé – la seule folie que je m'étais permise, un petit cadeau pour fêter mon installation ici. Somptueux, bas de dossier, de coloris vert pistache et ridiculement cher, c'était le genre de canapé davantage fait pour être regardé que pour s'y asseoir. Ayant grandi dans une maison où le moindre meuble était acheté en solde et restait scrupuleusement couvert jusqu'au moment précis où des visiteurs entraient, je n'étais pas une habituée des achats compulsifs. Mais je m'étais tout de même offert ce luxe.

Je bus une gorgée de vin, m'installai contre les coussins et fermai les yeux en repensant à ce qui m'avait turlupinée tout l'après-midi – ce qui m'avait hantée, devrais-je dire, alors même que je passais un déjeuner très productif avec Ted Lassiter, suivi d'une réunion de stratégie non moins efficace avec Marty Adler au bureau.

Selon tous les critères objectifs, ç'aurait dû être une excellente journée.

Sauf que cela faisait mal, pour une adulte de trente-trois ans en passe de devenir associée d'un des plus gros cabinets d'avocats du monde, de se

rendre compte qu'un unique mot stupide lancé dans la rue pouvait encore m'atteindre à ce point.

J'avais l'impression d'avoir de nouveau six ans, et que les autres gamins de l'école primaire de Ravenwood se tiraient sur le coin des yeux dans la cour de récréation en chantant devant moi :

*Chinois,
Japonais,
Tout cracra,
Regardez-les !*

Tout cela était pourtant censé être terminé, non ?

Ressaisis-toi, Ingrid. Qu'est-ce qui t'arrive ? me demandai-je. *Pourquoi te mettre dans un état pareil à cause de ce qu'un pauvre type t'a dit dans la rue ? Tout se passe exactement comme tu le voulais dans ta vie.* J'avalai une autre gorgée de vin, posai le verre sur la table basse et me pelotonnai sur mon canapé aussi luxueux qu'inconfortable pour essayer de dormir.

Je me rappelais parfaitement la première fois où j'avais découvert la magnificence de la ligne d'horizon de Manhattan.

C'était l'été, j'avais neuf ans. Ce week-end de juin, mes parents et moi avions pris la route depuis notre pavillon de banlieue du Maryland afin d'aller visiter New York, pour la toute première fois.

Nous allions rendre visite à un vieux collègue de mon père, un économiste respecté de Princeton nommé Robert Giles. M. Giles, un Américain, avait enseigné pendant une année à l'université de Taipei, à Taïwan, en même temps que mon père, et ils étaient restés en contact depuis tout ce temps. À chaque Noël, ma mère recopiait scrupuleusement une phrase en anglais que j'avais rédigée pour elle – *Toutes nos pensées à vous et votre famille, et meilleurs vœux pour l'année à venir !* – sur une carte achetée dans un lot à moitié prix le 26 décembre précédent et conservée pendant onze mois dans un tiroir. Chaque année, mes parents adressaient systématiquement leurs bons vœux à la poignée de connaissances non chinoises qu'ils s'étaient faites au cours de leurs vingt ans d'immigration aux États-Unis : quelques collègues ; ma professeure de piano, Mrs Johnson ; deux ou trois voisins qui nous avaient invités à une fête de quartier ou à un barbecue (ce n'était pas le cas de tous) ; et M. Giles.

Une fois retraité de Princeton, lui et sa femme s'étaient installés définitivement à New York, où ils invitèrent ma famille à venir leur rendre visite pendant des années. *Après tout*, avaient-ils ajouté d'une belle écriture au bas de leur carte de vœux annuelle, *New York n'est qu'à trois heures de train de Washington ! Nous aimerions beaucoup voir comme votre petite Ingrid a grandi. Apparemment, c'est devenu une très bonne élève !*

Mon père finit par accepter leur invitation après qu'un jour, j'étais rentrée de l'école en annonçant être l'une des seules de ma classe à n'avoir jamais vu le sommet de l'Empire State Building.

J'adorais faire de longs trajets en voiture avec mes parents. Comme je n'avais ni frère ni sœur avec qui me chamailler à l'arrière, le voyage était toujours paisible, et j'étais ravie de me trouver en compagnie des deux personnes que j'aimais et admirais le plus au monde dans notre petit vaisseau privé. Je m'y sentais bien, au chaud, rassurée, coupée du monde extérieur. Lorsque nous passions devant des usines, de vieilles maisons ou des magasins, mon père racontait des anecdotes amusantes – qu'il inventait – sur tous ces endroits. Ma mère mettait des cassettes dans l'autoradio et fredonnait sur des chansons de Connie Francis et d'Elvis que mon père et elle aimaient – ces mêmes chansons, disait-elle, que mon père avait utilisées pour lui *faire du gringue* quand ils étaient tous deux étudiants à Taïwan. Il n'était pas rare que ma mère me surprenne en employant correctement certaines expressions désuètes et peu courantes en anglais – « faire du gringue », par exemple.

Depuis le siège avant, ma mère ne cessait de se retourner pour m'expliquer que mon père avait été le meilleur étudiant en économie de M. Giles à Tai Da, l'université la plus prestigieuse de Taïwan, surtout parce qu'il parlait anglais beaucoup mieux que la plupart de ses camarades. Mon cœur s'était gonflé de fierté et d'affection. Les yeux sur la route, mon père avait murmuré que ma mère exagérait mais, à sa voix, je savais qu'il souriait. Alors que nous roulions sur l'autoroute à plus de cent kilomètres/heure, je me rappelle avoir éprouvé un sentiment de bonheur parfait comme je n'en ai jamais connu, ni avant ni après. Notre petite famille était pleinement heureuse et détendue dans cette voiture, en route vers un endroit nouveau.

Nous arrivâmes à New York vers midi. Cependant que mon père commençait à bougonner en cherchant une place où se garer dans

Manhattan, ma mère me montra le Chrysler Building, la gare de Grand Central, le Carnegie Hall et Rockefeller Center.

Je ne pouvais plus détacher les yeux de ma fenêtre. Jamais je n'avais vu de ville comme celle-ci et jamais je ne m'étais sentie aussi petite – mais petite d'une bonne manière. Petite d'une manière qui n'impliquait ni malaise ni solitude. Tout me semblait vital et important ici. Mieux, plus grand, plus gros, plus rapide, plus tout. Comme si tout le monde y était essentiel, faisant partie du fonctionnement d'une énorme machine qui bougeait de toutes parts, et que le moindre de ces mouvements était justifié et capital. C'est à ce moment-là que je me suis promis d'habiter ici un jour – ce moment où New York m'a fait du gringue.

Pour commencer, et parce que j'en avais très envie, nous sommes allés au sommet de l'Empire State Building, où une dame accueillait tous les enfants sortant de l'ascenseur avec de grosses sucettes rouges enveloppées comme des pommes d'amour et ornées d'un ruban déclarant I ♥ NY. Mes parents me soulevèrent au niveau de la rambarde afin que je puisse voir jusqu'en bas, chacun me tenant fermement par un bras. Il y avait tellement de choses à voir, de là-haut ! Je voyais même la ligne où le bleu du ciel prenait fin pour céder le champ au gris de la ville.

Il y avait un autre enfant à côté de moi, d'à peu près mon âge. Son père le souleva et lui désigna un point précis du panorama urbain.

— Tu vois cet immeuble là-bas, Max ? Le grand avec le toit tout pointu à côté de celui qui a un toit rond et doré ?

— Oui, répondit le petit garçon d'un air ennuyé.

Je m'efforçai de distinguer l'endroit dont cet homme parlait.

— Eh bien, c'est là que papa travaille tous les jours, déclara l'homme fièrement. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je sais. On peut partir, maintenant ?

Le père posa l'enfant à terre et, tandis qu'ils s'éloignaient, je me rappelle m'être sentie très jalouse de ces deux-là, sans trop savoir pourquoi.

Mes oreilles se bouchèrent comme l'ascenseur redescendait. Une fois de retour dans la rue, mon père mit un pied sur la chaussée, leva un bras avec superbe et l'agita légèrement, me montrant comment héler un taxi. Sauf que le feu était au rouge et qu'aucune voiture ne passait. Il se tourna alors vers moi, m'adressa un clin d'œil et me demanda :

— Tu veux essayer ?

J'acquiesçai. Il me prit dans ses bras et redescendit du trottoir. Je levai le bras et l'agitai à mon tour. Le feu passa au vert, les voitures se ruèrent vers nous et, comme par magie, un taxi jaune s'arrêta juste devant nous. J'étais aux anges.

Le taxi nous déposa devant un gigantesque magasin de jouets près de l'entrée de Central Park. Nous y restâmes des heures, mais mes parents refusèrent de m'acheter quoi que ce soit. En revanche, j'eus droit à un cornet de glace commandé à un vendeur du parc, en dépit des protestations de ma mère arguant que nous étions proches de l'heure du dîner. Assise entre mes parents sur ce banc vert du parc, de la glace au chocolat gouttant sur mes genoux tandis que je regardais passer les chevaux et calèches, je me dis que New York était forcément le meilleur endroit du monde.

Lorsque les ombres des arbres commencèrent à s'allonger sur les pelouses, mon père consulta sa montre et annonça que nous devrions nous mettre en route pour rejoindre le quartier où habitaient M. et Mrs Giles. Pas question d'être en retard pour le dîner. Nous sortîmes du parc et nous arrê tâmes sur le trottoir. Ma mère suggéra que nous achetions une bonne bouteille de vin pour le repas, et une gentille dame âgée promenant le plus petit chien que j'aie jamais vu nous indiqua où nous pourrions trouver un caviste.

Après avoir acheté une bouteille de vin rouge, nous sautâmes dans un autre taxi. Mon père donna de brèves indications au chauffeur, qui démarra aussitôt. J'étais fière que mon père sache se repérer dans la ville sans avoir besoin d'une carte. J'avais encore l'âge de croire que mes parents savaient tout.

Nous remontâmes Madison Avenue, tournâmes à gauche vers un ensemble de grands immeubles majestueux, puis encore à gauche pour emprunter une large avenue où nous fîmes halte à un feu rouge. À ma droite, le trottoir donnait sur une vaste esplanade avec des bancs et des fontaines.

— Regarde, dit ma mère en pointant un doigt vers la fenêtre.

Je levai des yeux ébahis vers la splendeur du Metropolitan Museum of Art, avec son interminable volée de marches blanches et ses imposantes colonnes rondes encadrant deux gigantesques bannières colorées, où je pus lire : « L'ART OLMÈQUE DU MEXIQUE ANCIEN » et « LE RÉALISME REVISITÉ : LES CHEFS-D'ŒUVRE AMÉRICAINS. »

— On peut y aller ? demandai-je.

— Pas aujourd’hui, Ingrid, répondit mon père. Sinon, on arriverait en retard chez M. Giles et sa femme.

Voyant ma mine déçue, il ajouta :

— La prochaine fois, d’accord ? New York sera toujours là. Je te le promets.

Le taxi s’arrêta bientôt devant un grand bâtiment blanc à l’entrée duquel figurait une plaque dorée rutilante. Mon père vérifia le numéro sous l’auvent vert et blanc et déclara :

— C’est bien ici, ouf.

Il poussa la porte à tambour et nous pénétrâmes dans un hall en marbre comportant un espace séparé sur la droite, qui ressemblait au salon d’une maison. Chez quelqu’un de riche. Je me rappelle m’être soudain fait la remarque que les chaussures de ma mère faisaient beaucoup de bruit. Pour la première fois de la journée, je me demandai si nous étions bien habillés. Ma mère avait d’abord voulu emporter une tenue de rechange pour le dîner, après notre journée à crapahuter en ville, mais M. Giles nous avait dit de ne pas nous compliquer la vie, puisque nous n’irions pas dans un endroit chic.

Un homme rond aux joues roses vêtu d’un uniforme vert à passepoil doré aux manchettes et au col se tenait derrière un haut comptoir en bois, à quelques pas de nous. Il signait un document tendu par un jeune homme maigre en tenue marron, qui maintenait un gros colis contre sa hanche.

— Oh, j’ai oublié le vin ! s’écria mon père avant de détalier vers les portes en verre pour tenter de rattraper le taxi, lequel commençait juste à s’éloigner du trottoir.

Il fonça derrière le véhicule tandis que ma mère approchait du portier et lui disait :

— Bonsoir, nous sommes les Yung. Nous venons voir M. et Mrs Giles.

L’homme nous scruta de la tête aux pieds.

— Comment vous écrivez ça ? grogna-t-il.

— Y-U-N-G ? épela-t-elle avec soin.

— Un instant.

Il prit un téléphone vert et composa un numéro qu’il semblait connaître par cœur. Il nous annonça, écouta quelques secondes, puis raccrocha et dit :

— Oui, ils vous attendent. Les ascenseurs sont à droite, dans le couloir.
20-E.

Sur ce, il se tourna vers le journal à peine dissimulé devant lui.

— On va attendre ton père ici, me dit ma mère en mandarin en m'entraînant un peu à l'écart.

Quelques instants plus tard, mon père surgit des portes tournantes, le souffle court, brandissant le sac plastique qui contenait la bouteille de vin.

Le portier releva la tête et lança :

— L'entrée est sur le côté, pour les livraisons.

Mon père se figea un instant avant de passer devant lui.

— Non, je suis là pour...

L'homme en vert sortit de derrière son comptoir et se planta devant mon père, lui bloquant le passage.

— J'ai dit : l'entrée, c'est de l'autre côté, pour les livraisons. Vous ne comprenez pas l'anglais ?

Ma mère émit alors un petit bruit que je ne l'avais jamais entendue faire avant – une sorte de souffle étranglé.

Mon père resta coi un moment, avant de répondre posément :

— Nous sommes ici pour dîner avec le Dr Giles. Dites-lui que c'est le Dr Le-Wen Yung et sa famille.

Le portier nous toisa un peu plus prudemment cette fois, ma mère et moi. Ma mère redressa légèrement la tête en soutenant son regard. Je crus un instant que l'homme allait s'excuser – parce qu'il *devait* s'excuser, pas vrai ? Mais il se contenta de retourner derrière son comptoir et reprit son journal.

— C'est bon, lâcha-t-il. 20-E.

Mon père était rouge écarlate. Sans que mes parents disent un mot, nous empruntâmes le long couloir couvert de moquette qui menait aux ascenseurs. À leurs têtes, je savais qu'il valait mieux que je ne dise rien, moi non plus.

Je me souviens que j'ai eu envie de pleurer, mais pas de tristesse. De colère, plutôt. J'étais en colère contre cet homme en uniforme vert, et en colère contre moi-même, parce que je me sentais gênée pour mon père.

Nous arrivâmes enfin devant un ascenseur lambrissé d'un bois sombre et muni d'une rampe en laiton étincelant. Je fus surprise de découvrir un autre homme en vert à l'intérieur. Celui-ci nous sourit et demanda :

— Quel étage ?

Mes parents parurent étonnés eux aussi de cette apparition, et c'est moi qui répondis :

— Vingt, s'il vous plaît.

— Tout de suite, jeune fille.

Les portes se refermèrent et la cabine monta les vingt étages. L'ascenseur allait si vite que mes oreilles se bouchèrent encore, et je songeai qu'il devait être à la fois étrange et merveilleux de vivre si haut que vos oreilles se bouchaient chaque fois que vous rentriez chez vous !

Je risquai un regard vers mon père pendant l'ascension. La mine toujours sombre, il fixait résolument les numéros qui s'éclairaient en progressant jusqu'à vingt. Ma mère tira sur sa jupe et vérifia son reflet dans le miroir de poche qu'elle gardait dans son sac. Elle lissa nerveusement mes cheveux et je m'écartai, gênée et agacée, avant que l'ascenseur ne s'arrête enfin au vingtième.

Le dîner, où nous furent servis du rôti de bœuf et de la purée de pommes de terre, fut délicieux, quoiqu'un peu guindé. Mon père et ma mère ne parlèrent pas beaucoup, ce que je compensai en entretenant constamment la discussion avec les Giles à propos de tout ce que j'apprenais en classe de CM1. Le repas terminé, M. Giles nous proposa de passer au salon pour prendre ce qu'il appelait un « cordial ». Il faisait encore jour lorsque nous avions pris place à table, si bien que lorsque nous retournâmes dans le salon, avec ses immenses baies vitrées donnant sur la ville illuminée, ce fut un véritable émerveillement.

Mon père, ma mère et moi restâmes en admiration devant la vue. De là, nous pouvions voir la cime désormais sombre des arbres de Central Park et les tours et flèches grandioses de Manhattan, scintillant de rose et d'argent sous les lueurs du couchant. C'était le plus beau spectacle qu'il m'ait jamais été donné de voir.

— C'est quelque chose, hein ? lança joyeusement M. Giles tout en versant un alcool fort dans quatre verres de cristal. C'est cette vue qui a fini de nous convaincre d'acheter ici, Nancy et moi.

Je ne pouvais plus détacher mon regard de ce panorama, avec ce violet profond qui tapissait toute une bande du ciel. J'avais l'impression que les humiliations du jour étaient en train de quitter mon corps, et que je me réveillais fraîche et dispose. Jamais je n'avais éprouvé d'envie aussi forte que celle-ci : faire partie de ce paysage éblouissant de tours illuminées contre le ciel nocturne de New York. La moindre petite boîte de lumière – telle une pierre précieuse sur un collier – représentait à mes yeux une minuscule fenêtre pouvant s'ouvrir sur la réussite, l'acceptation, le respect, en d'autres termes *une place dans le monde*. Tout ce qui devait être bon,

grand, et mériter qu'on se batte pour cela. Je songeai que derrière toutes ces petites boîtes de lumière, il devait y avoir un téléphone, un ordinateur, un clavier, un bureau, des diplômes accrochés au mur, des étagères remplies de livres. Le genre de choses que tout le monde désirait, probablement. À cet instant, je décidai de revenir ici et de contempler cette vue sublime quand je serai grande, un jour où je pourrais me dire que ces millions de petites boîtes brillantes et lointaines seraient à moi.

Je n'étais pas grande. Je n'étais pas forte. Je n'étais même pas un garçon. Mais les gens disaient que j'étais intelligente. Alors je décidai simplement de *réussir* – encore et encore et toujours –, parce qu'il le fallait. C'était la seule manière de protéger mes parents et de me protéger, moi, qui me vienne à l'esprit. Et c'était de cette façon que je justifierais ce que ma famille faisait ici. Je ne voyais pas d'autre moyen.

OceanofPDF.com

5

La journée s'annonçait radieuse pour notre sortie annuelle. Évidemment. C'était comme si Parsons Valentine avait commandé du soleil. Cela ne m'aurait guère surpris – si quelqu'un pouvait le faire, c'était bien eux.

À 9 heures précises, tandis que le reste des travailleurs de la ville courait pour être à l'heure au bureau, j'embarquai à bord de l'un des cars de luxe garés en file indienne sur la 51^e.

Tyler Robinson, un collègue de la boîte qui travaillait au service des Titres, agita les bras au-dessus de sa tête.

— Il y a des places dans le fond, Ingrid.

Tout le monde parlait, riait ; des sacs de golf étaient jetés sur les sièges autour de nous. L'atmosphère était bouillonnante d'excitation comme peut l'être celle d'un bus emmenant des gamins en colonie de vacances. J'avancai dans l'allée en direction de Tyler tout en saluant d'un signe de tête les collègues que je croisais.

Tyler Robinson était un authentique canon d'un mètre quatre-vingt-quinze. Seul Afro-Américain de la firme, qu'il avait intégrée depuis trois ou quatre ans, il était également l'un des rares avocats ouvertement gay de chez Parsons Valentine. En privé, Tyler et moi aimions en rire en disant qu'à nous deux, nous étions la « caution diversité » de la boîte. À nous deux, nous cochions quatre cases du questionnaire national sur la diversité dans la branche juridique : noir, gay, asiatique, femme. Quatre qualités exotiques en seulement deux spécimens.

Et nous étions, de loin, les deux avocats les plus photographiés à apparaître dans les brochures en papier glacé de la firme. Tyler dans une salle de conférences ; Ingrid à la bibliothèque ; les deux très concentrés, en train d'échanger avec les associés les plus confirmés. C'était aussi hilarant que triste.

Tyler se leva à demi.

— Fenêtre ou couloir ? me demanda-t-il.

— Fenêtre, si tu veux bien.

Il s'écarta pour me laisser passer devant lui. Je m'assis et, par la vitre teintée, je vis Murph cherchant visiblement dans quel car il allait monter. Il portait une chemise de golf blanche, un short kaki, et avait un sac de tennis accroché à l'épaule. Je frappai à la vitre. Il leva les yeux puis les pouces en voyant mon petit signe l'invitant à nous rejoindre. Quelques instants plus tard, il avançait dans l'allée. Tyler me coula un regard oblique.

— Était-ce bien nécessaire ? me chuchota-t-il.

— Allez, c'est juste pour une heure...

Murph et Tyler Robinson n'étaient pas copains. Je ne dirais pas qu'ils ne s'aimaient pas ; simplement, ces deux-là étaient extrêmement différents. Tyler se joignait rarement aux activités de la boîte. A contrario, si Murph devait un jour quitter l'entreprise, on aurait l'impression que toute la vie sociale de Parsons Valentine s'effondrerait subitement. Tyler évitait Murph, Hunter et le reste des sportifs de la firme autant qu'il le pouvait. Pour leur part, Murph et Hunter trouvaient que Tyler était « froid » et « distant ».

De mon côté, j'aimais plaire à tout le monde et j'aimais que tout le monde s'entende. C'était épuisant d'avoir des amis qui n'étaient pas amis entre eux.

— Salut, dit Murph, le souffle court, en se laissant tomber sur le siège devant moi. Tu étais vraiment obligée de te mettre aux places du fond ?

— C'est toujours dans le fond que se mettent les gamins les plus cool, répondis-je.

— Ouais, ouais.

Il rangea son sac de tennis sous son siège puis s'installa confortablement contre la fenêtre, l'un de ses bras bronzés posés sur le dossier du siège devant moi. Il avisa Tyler et lui adressa un signe de tête. Tyler lui rendit cette politesse minimale sans dire un mot.

— Alors, lançai-je un brin trop fort, à ce que je vois, tu comptes t'illustrer au tennis aujourd'hui ?

— Carrément. On s'est inscrits pour les doubles, Hunter et moi. Après, il faudra voir avec qui on tombera. J'espère qu'on ne sera pas avec des gros nuls.

— Je l'espère aussi, dit Tyler à mi-voix.

Je lui jetai un regard en biais. *Fais un effort !*

Tyler roula des yeux et se détourna. Murph me regarda en articulant : « C'est quoi, son problème ? » Je décidai de changer de sujet.

— Pourquoi en double, d'ailleurs ?

Murph haussa les épaules.

— C'est plus facile d'avoir des courts. Depuis que Trask gère tout.

Le Comité de direction avait discrètement chargé Anne Trask, la responsable de l'événementiel, de s'occuper de la constitution des équipes de golf et de tennis. Ces dernières années, les associés les plus sportifs avaient en effet exclu les avocats les moins athlétiques de leur voiturette, pratique que la firme avait jugée « manquant de fair-play ».

Pendant le reste du trajet, Murph et moi lançâmes des paris sur quels associés finiraient les plus bourrés, cependant que Tyler faisait semblant de dormir.

Une heure plus tard, le car s'engagea sur la petite route menant au country-club, et nous passâmes devant de hautes haies verdoyantes avant de franchir un portail flanqué d'énormes piliers en pierre où un panneau indiquait :

OAK HOLLOW COUNTRY-CLUB

Est. 1883

ENTRÉE RÉSERVÉE AUX MEMBRES ET INVITÉS

Le car s'arrêta devant le club-house, un manoir autrefois très élégant qui recevait aujourd'hui des événements d'entreprise ou des meetings politiques. Tout le monde se leva en même temps pour prendre ses affaires et se précipiter dans l'allée. Une petite bande de jeunes avocats stagiaires embauchés pour l'été chahutaient à l'avant du car.

— À moi les pancakes ! s'exclama l'une en se frottant les mains.

— Laisse tomber les pancakes. À moi l'open bar ! lança un autre.

— Pas avant midi, Steinberg, dit un troisième. N'oublie pas qu'on doit se tenir.

— Vous n'allez quand même pas commencer à picoler avant midi, les gars ? s'offusqua une jeune femme en refermant un sac de squash Louis Vuitton.

Les autres filles du groupe éclatèrent de rire en faisant virevolter leurs longs cheveux lissés tandis que nous descendions du car pour gagner le club-house.

Une fois à l'intérieur, nous avons emprunté un long couloir au sol étincelant de propreté et sommes passés devant une bibliothèque et un grand salon vide avant de franchir des doubles portes donnant sur une vaste

terrasse en pierre. D'un côté de la terrasse nous attendait un buffet de petit déjeuner dressé sur des tables aux nappes d'un blanc immaculé, assorti d'un gril derrière lequel se tenaient des hommes en blanc coiffés d'une toque de cuisinier qui commençaient à retourner des omelettes. L'air embaumait le bacon grillé et le gazon fraîchement tondu.

Nous restâmes quelques instants à observer la foule des convives – les hommes en short blanc de tennis ou en polo de golf et bermuda kaki ; les femmes en haut blanc sans manches et short ou jupette de tennis dans les tons pastel. Et jamais on n'avait vu une telle concentration de casquettes et visières chez Parsons Valentine.

— Allons nous asseoir par ici, suggéra Murph avec un signe de tête en direction d'une table où Marty Adler et Harold Rubinstein discutaient avec un groupe de jeunes stagiaires.

— OK, répondis-je.

Tyler se contenta de hausser les épaules. Nous nous frayâmes un chemin jusqu'à cette table, où je découvris bientôt que Justin Keating était également installé, l'air à la fois ennuyé et content de lui. J'en ressentis un soupçon d'irritation. Aucun autre assistant juridique n'avait été invité à cette journée. Cela dit, aucun assistant juridique n'avait le réseau de Justin.

Adler se leva à demi comme nous approchions.

— Qui voilà ! Eh bien, la fête peut commencer, maintenant. Installez-vous, je vous en prie.

Murph, Tyler et moi prîmes place autour de la table. Adler nous présenta aux stagiaires qui l'entouraient, avant de demander :

— Et vous connaissez tous Justin, je suppose ?

Tyler fit non de la tête.

— Nous n'avons pas eu le plaisir de nous rencontrer. Bonjour, Justin, je suis Tyler Robinson.

— Bonjour, répondit Justin en le regardant à peine.

Murph se pencha alors pour échanger avec Justin le salut viril des mâles blancs, poing contre poing.

— Salut, Keating.

— Salut.

Depuis quand ces deux-là étaient-ils potes ? Autant que je sache, j'étais la seule infortunée de la boîte à travailler avec ce petit pistonné. Adler se tourna vers moi.

— Alors, quoi de neuf, championne ?

Je m'efforçai de maîtriser l'expression de mon ravissement.

— Championne ? Qui est une championne ?

— Ingrid. Depuis la semaine dernière.

Adler me fit un clin d'œil avant de se tourner vers Harold Rubinstein.

— Figure-toi que Ted Lassiter a surpris notre chère mademoiselle Yung, ici présente, en train de faire passer un sale quart d'heure à un type dans la rue. Il m'a appelé après, juste pour me dire à quel point il était impressionné par le cran de cette jeune femme. Et maintenant, il l'appelle toujours « championne ».

Adler paraissait aussi ravi que moi de ce coup d'éclat. Harold Rubinstein me sourit et leva vers moi sa tasse de café pour me féliciter.

— Bravo, championne.

Tyler et Murph avaient un petit sourire amusé.

— À propos de notre ami Ted Lassiter, continua Adler, où en es-tu sur le contrat SunCorp ?

Les trois stagiaires se tournèrent brusquement vers moi comme un seul homme.

— Eh bien, j'ai envoyé le premier jet du contrat aux juristes de Binney la semaine dernière, et je n'ai eu qu'une seule modification en retour. Je te ferai un topo complet lundi prochain, ce qui nous laisse le temps de tenir le délai convenu, répondis-je.

— Des points de friction dont je devrais être informé ? s'enquit mon patron.

Les jeunes tournaient la tête entre Adler et moi tels les spectateurs assidus d'un match de tennis.

— Jusqu'ici, non. Ils ont un peu tiqué sur les obligations du vendeur et la clause MAC, mais je te dirai si j'ai l'impression que ça coince.

— Impeccable, comme toujours, Ingrid, dit Adler. Continue comme ça.

— C'est quoi, une clause MAC ? demanda un stagiaire.

— Je vais laisser Ingrid t'expliquer ça, répondit Adler en tournant la tête vers moi.

— Bien sûr.

Je me tournai vers le jeune homme qui avait posé la question – et m'avait impressionnée, ce faisant. Lorsque j'étais moi-même stagiaire, jamais je n'aurais osé poser une question pareille devant un associé. J'aurais eu trop peur de montrer qu'il me restait encore beaucoup à apprendre.

— La clause MAC signifie Material Adverse Change, soit « changement significatif défavorable ». On l'appelle aussi clause d'événement défavorable significatif, expliquai-je. En gros, elle désigne un changement de circonstances qui affecte une affaire après que le contrat est signé, mais avant qu'il prenne effet. En faisant jouer la clause MAC, une des parties peut se retirer d'un accord.

— Par exemple ? aiguillonna Adler.

— Par exemple, poursuivis-je, si un embargo entrerait soudainement en vigueur et coupait court à une source principale d'importation, ou si une nouvelle réglementation fiscale était adoptée et avait un impact considérable sur les résultats d'une industrie, vous devriez vous acquitter des frais de rupture du contrat – qui peuvent être lourds – mais vous pourriez tout de même vous retirer de l'accord.

Les trois stagiaires opinèrent du chef à mon explication.

— Voilà, vous savez tout, conclut Adler.

Murph s'éclaircit la voix.

— Et sinon, Marty, tu es partant pour un golf, aujourd'hui ?

Adler consulta sa montre.

— Tout à fait. D'ailleurs, Justin et moi avons un parcours à 10 h 30. On ferait bien d'y aller, annonça-t-il avant de faire claquer ses mains sur ses cuisses. Allez, bonne journée, tout le monde. Amusez-vous bien.

Sur ce, Justin et lui se levèrent, posèrent leur serviette sur la table et sortirent du club-house. Murph s'excusa pour aller rejoindre Hunter aux courts de tennis, et Tyler disparut en direction des terrains de squash.

Je me sentis un peu seule en partant vers les vestiaires des femmes – déserts – où je déposai mon sac avant de me rendre du côté de la piscine, toujours seule.

Les alentours de la piscine étaient déjà très fréquentés lorsque j'arrivai là-bas. Personne ne nageait, mais une file d'attente s'était formée au bar. Des seaux à glace remplis de Perrier, de Gatorade et de bières étaient disposés à intervalles réguliers sur le comptoir rutilant. Je fis comme à mon habitude – je pris une eau gazeuse avec une tranche de citron et allai m'étendre sur un transat à rayures vertes et blanches où je croisai les jambes avec pudeur, un sourire factice sur les lèvres, en essayant d'avoir l'air ravi d'être là.

Le soleil se reflétait sur l'eau, où semblait scintiller une myriade de pierres précieuses. J'appréciais sa douce chaleur sur mon visage et mes

épaules. Je m'adossai et fermai les yeux, commençant à me détendre un peu.

Quelques instants plus tard, j'entendis deux grands bruits d'éclaboussure et des rires tonitruants. J'ouvris les paupières. C'était le groupe de stagiaires du car. Deux garçons avaient fait la bombe pour sauter dans l'eau à l'autre bout de la piscine. Un troisième faisait encore la queue au bar – Steinberg, me semblait-il. Le reste de la troupe était en train de bouger des chaises longues pour les installer à l'ombre, en demi-cercle, à quelques pas de moi.

Je chaussai mes lunettes de soleil afin de pouvoir les observer plus discrètement. Les voir ainsi me rendait curieuse, et un peu nostalgique aussi. Nous étions quatre-vingt-quinze dans ma promo, au départ, dont plus d'un tiers de femmes. Aujourd'hui, après huit ans en entreprise, il ne restait que moi, Murph, Hunter, Tyler et une poignée d'autres hommes.

J'étais restée amie avec beaucoup des avocates qui avaient quitté Parsons Valentine au fil des ans. Je savais que toutes me soutenaient. À chaque Noël, je recevais des tas de messages enthousiastes : *Tiens bon, Ingrid ! Hâte de trinquer avec la première femme associée de la boîte ! On est avec toi !*

La plupart du temps, ces messages étaient griffonnés à l'arrière d'une photo-carte de vacances montrant un adorable bambin de deux ans en costume de renne, ou l'une de mes anciennes collègues avec son mari, affublés chacun d'un bonnet de Père Noël, un paisible labrador assis entre eux.

En regardant cette dernière moisson de stagiaires qui poussaient des cris en s'éclaboussant dans la piscine, je songeai que cette camaraderie insouciance me manquait – ah, le sentiment de liberté qu'on avait alors, loin des enjeux du statut d'associé, dans la sécurité d'un groupe ! Il était tellement plus difficile d'évoluer dans cet univers quand on se retrouvait à faire cavalier seul.

Le dénommé Steinberg revint avec un grand cocktail tropical servi dans un ananas évidé.

— Hé ! lança-t-il à une des filles. Qu'est-ce que tu attends pour faire trempette ?

La fille en question – la plus jolie du groupe – était une grande blonde élancée aux pommettes hautes et à la peau d'albâtre clairsemée de quelques taches de rousseur sur le nez. Ses cheveux étaient relevés en un chignon bien net maintenu par une barrette en forme de petite tortue. Elle portait un

paréo noir très chic dont dépassaient les fines bretelles d'un haut de maillot de bain noué autour de son cou.

Je connaissais son nom – Cameron Alexander – parce que Murph et Hunter l'avaient repérée lors du Directoire des stagiaires d'été, aussi appelé « Le menu » par les avocats de sexe masculin. Cameron sortait d'Exeter et possédait deux diplômes de Harvard – université et école de droit ; d'après son CV, elle était aussi mannequin à ses heures perdues. Pour des défilés de mode, pas pour les catalogues. La rumeur prétendait encore qu'elle sortait avec un client, le directeur d'un fonds spéculatif exclusif que la firme représentait.

— Allez, Cameron, insista Steinberg. Tu avais dit que tu viendrais te baigner.

— Ça ne t'empêche pas d'y aller, Jason, répondit Cameron, la tête haute. Pourquoi faut-il toujours que tu aies besoin de suivre quelqu'un ?

Voilà qui ferma le clapet de Steinberg pendant un moment. Les autres hommes du groupe ricanèrent dans leur barbe. *Bien envoyé, Cameron.*

— Hello, Ingrid, je peux me joindre à toi ?

Je levai les yeux. C'était Tim Hollister, un jeune associé du service des Marchés émergents.

— Bien sûr, dis-je en me redressant et en relevant mes lunettes de soleil sur ma tête. Prends un transat, je t'en prie.

J'aimais bien Tim. Il était dans la promo des collaborateurs arrivés trois ans avant Murph et moi, et semblait quelque peu étonné de s'être un jour retrouvé dans un immense bureau d'angle donnant sur Manhattan. Même après être passé associé, Tim donnait encore l'impression d'être comme nous. C'était le genre de jeune associé qui demandait rarement à des collaborateurs de travailler le week-end s'il ne venait pas également lui-même. Un jour où je me trouvais derrière lui dans la file d'attente de la caisse au Jury Box, je l'avais entendu saluer la caissière par son prénom.

Tim prit le transat le plus proche, l'installa à côté du mien et s'assit en étendant ses longues jambes. Il ouvrit la bouteille d'eau qu'il avait à la main et en but une gorgée.

— Tu n'es pas d'humeur tropicale aujourd'hui ? lui demandai-je avec un signe de tête en direction de Steinberg et de son ananas évidé.

Il tourna les yeux vers le stagiaire et sourit.

— Ouah. Non... Il n'est même pas 11 heures. J'essaie d'attendre midi, au moins. Cette journée est tellement *longue*, à chaque fois, tu ne trouves

pas ? ajouta-t-il en me regardant.

J'acquiesçai, heureuse qu'il partage mon avis.

Nous restâmes sans rien dire – et sans la moindre gêne – pendant un moment. Je remis mes lunettes à la Audrey Hepburn sur mon nez et en profitai pour scruter le profil de Tim Hollister. On disait qu'il avait un doctorat en sciences politiques en plus de son diplôme de droit, ce qui le rendait encore plus intéressant aux yeux des femmes de la firme. Tim avait les cheveux poivre et sel et de doux yeux gris. C'était le genre d'homme dont le charme devait être évident pour la plupart, mais pas pour toutes. Les femmes intelligentes étaient susceptibles de ne pas être d'accord à ce sujet.

Tandis que je rêvassais à ce propos, il me dit soudain :

— Alors, il paraît que tu as fait grosse impression sur le PDG de SunCorp ?

Je faillis tomber de mon transat. Tim et moi ne nous connaissions pas beaucoup. Nous ne nous parlions pas souvent. Le fait que cette histoire soit remontée jusqu'à ses oreilles était une bonne surprise.

Je m'efforçai de ne pas paraître trop grisée.

— Je suis étonnée que tu aies entendu parler de ça. Mais, merci, répondis-je.

— Tu plaisantes ? dit-il, l'air sincèrement ravi pour moi. Il n'y a rien qui reste secret ici, tu peux me croire. Marty Adler n'a eu que ton nom à la bouche, toute la semaine. Je voulais juste te dire que je trouve que c'est pleinement mérité. Et que ça tombe super bien pour toi côté timing, évidemment.

Je me sentis rougir de plaisir. J'essayai de trouver une réponse à la fois sincère et spirituelle, mais Tim s'était détourné et regardait en direction de l'entrée de la piscine. Gavin Dunlop, un autre jeune associé, gesticulait avec impatience à son endroit, désignant sa montre en faisant des moulinets exagérés avec ses bras. Tim se leva.

— Ah, je dois y aller. J'ai rendez-vous à 11 heures pour le golf. À plus tard, Ingrid.

— À plus, Tim. Et merci pour ce que tu m'as dit. Ça m'a fait très plaisir.

— Je t'en prie.

Il leva les deux bras et envoya voltiger sa bouteille vide avec grâce. Celle-ci décrivit un arc parfait avant d'atterrir dans une poubelle à quelques mètres de nous. Après quoi, Tim trotta vers Gavin Dunlop et tous deux partirent vers le club-house.

Je pris une profonde inspiration et m'étirai les bras et les jambes au maximum, goûtant la sensation dans chacun de mes muscles en même temps que la joie d'être jeune et appréciée pour mon travail. Un bras posé lascivement derrière ma tête, je m'abandonnai à la douce chaleur du soleil tout en repensant aux paroles de Tim : « Je trouve que c'est pleinement mérité. »

J'avais encore les yeux fermés lorsque je me rendis compte que tout était soudain bien trop silencieux autour de moi. Je compris pourquoi dès que je rouvris les paupières.

Cameron Alexander avait retiré son paréo et marchait d'un pas lent vers la piscine, vêtue seulement d'un bikini blanc dont le bas était un string. Elle se mouvait avec une grâce nonchalante, comme consciente des dizaines de paires d'yeux braqués sur elle, mais indifférente à cet excès d'attention. Steinberg la suivait tel un petit chien, toujours encombré de son ridicule cocktail à l'ananas. On aurait dit un gamin le matin de Noël.

Le choix du maillot de bain le jour de la sortie annuelle de la firme représentait un véritable casse-tête pour les femmes. Qu'était censée porter une jeune avocate lors d'une fête organisée par son employeur, et qui se déroulait essentiellement autour d'une piscine ? D'un côté – soyons honnête –, les cabinets d'avocats accordaient autant d'importance que quiconque à l'apparence et au sex-appeal. Donc, si vous étiez une jeune femme séduisante, vous n'aviez pas trop envie de passer pour la coincée de service, recroquevillée en parka dans un coin éloigné de la piscine. De l'autre côté, trop s'exhiber n'était pas du meilleur effet non plus. Pas si vous teniez à être prise au sérieux ensuite. J'observai les hommes faisant la queue au bar ; ils avaient tous un petit sourire et se donnaient des coups de coude complices. Bientôt, chacun fit semblant de reprendre sa conversation là où il l'avait laissée, mais sans quitter le spectacle des yeux pour autant.

Une Cameron impassible se tenait maintenant seule au bord de la piscine. Elle tendit une jambe parfaite, sculptée aux Pilates, vers la surface, et trempa un orteil dans l'eau.

— Ouh, elle est encore un peu froide, annonça-t-elle assez fort pour que tout le monde l'entende. Je pense que je vais attendre un peu.

Steinberg ne parut pas fâché de ce constat. Il avait déjà atteint son objectif.

— Pas de problème, dit-il en agitant son ananas vers elle. On n'a qu'à aller se prendre un autre verre, en attendant.

Cameron haussa les épaules et partit avec Steinberg regagner la file au bar, où ils furent vite rejoints – où *elle* fut vite rejointe, devrais-je dire – par deux associés soudain avides d'entamer une conversation avec les stagiaires. Peu après, leur groupe d'amis venait également grossir leurs rangs, formant un gros attroupement devant le comptoir des boissons.

Tous les stagiaires essayaient de copiner avec les associés, mais aucun ne rencontrait autant de succès que Cameron dans cette entreprise. Elle avait un air presque impérial, avec son grand sourire et son rire si spontané, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que d'être là, pieds nus au milieu des associés de la branche Impôts des sociétés, à parler avec animation du dernier film d'action de la saison en étant vêtue d'un string de bikini et en gesticulant avec son mojito pour souligner son propos.

Pour tout dire, j'étais un peu jalouse. Évidemment. Mais ce n'était pas ce corps de rêve dans son mini-bikini blanc qui me rendait envieuse ; non, j'étais jalouse de son assurance décontractée, de sa totale confiance en elle. À quoi devait ressembler la vie de quelqu'un qui possédait une telle insouciance ? Quand on était tellement sûr d'être à sa place qu'il n'était jamais nécessaire de réfléchir à la façon dont votre prochain mouvement serait perçu ?

Devenir associé chez Parsons Valentine, c'était un peu le grand examen final dont quelques heureux élus détenaient naturellement la clé. Tandis que nous autres, pauvres imbéciles, devons bosser.

Mais tu es en train d'y arriver aussi, Ingrid ! me rappelai-je aussitôt. Tim Hollister lui-même ne venait-il pas de me féliciter pour mon travail ? Marty Adler ne m'avait-il pas surnommée championne ? Ce n'était pas un jour à m'apitoyer sur mon sort, et je décidai de m'accorder une ou deux margaritas pour fêter cela. Je me levai et allai rejoindre la file d'attente au bar.

Juste avant la tombée du jour, après avoir passé un après-midi agréable à soigner mon relationnel, regarder quelques parties de tennis et me balader dans le parc, je regagnai le club-house afin de me préparer pour le dîner. J'enfilai la robe que j'avais apportée – un fourreau en lin blanc avec un col festonné tout simple – et une paire d'escarpins en croco ouverts. Je remis mes cheveux en forme, reculai et observai le résultat dans le miroir. Élégant et sans chichi – exactement ce qu'on attendait de nous, tout le temps. Si seulement c'était aussi facile que Cameron Alexander le faisait paraître.

Légèrement éméchée, je traversai la pelouse pour rejoindre l'endroit où le dîner serait servi. Le barnum était superbement décoré, à la façon d'une oasis. C'était une magnifique soirée d'été, le soleil venait juste de disparaître derrière la cime des arbres et l'on verrait bientôt les premières étoiles consteller le ciel de la nuit. Sur la pelouse, le chemin de pierre menant au club-house avait été bordé de centaines de bougies chauffe-plat, et la tente de réception elle-même était ornée de petites lanternes en papier. Tout me paraissait festif et convivial.

Ç'avait été la meilleure journée de sortie dont je me souviens en huit ans chez Parsons Valentine. Un peu grisée par la tequila et le souvenir du compliment de Tim, je me sentais heureuse et détendue comme je ne l'avais pas été depuis bien longtemps.

Sous le chapiteau, le dîner avait été dressé à la manière d'un repas de mariage chic : vingt tables rondes avec vaisselle de cristal et porcelaine, sans oublier les compositions florales en centre de table, illuminées à la lueur des bougies. D'élégantes cartes ivoire nominatives nous indiquaient nos places. Je fus ravie de découvrir que Murph et moi avions été placés à la même table. Pour tout dire, c'était une bonne table globalement : il y avait avec nous les associés Harold Rubinstein et Gavin Dunlop, Pamela Karnow, une associée quadra du service Contentieux que j'admirais pour sa poigne, deux autres collaborateurs du Contentieux avec qui je n'avais jamais travaillé et trois stagiaires lambda.

Gavin et les trois jeunes étaient déjà assis et discutaient du spectacle de Broadway auquel la firme les avait invités la veille au soir. Murph apparut alors, fraîchement douché et rasé après sa partie de tennis. Ses cheveux blond foncé étaient encore mouillés et il avait mis une belle chemise blanche et un pantalon kaki impeccablement repassé. Il était beau ; je faillis le lui dire.

Je m'assis entre Murph et Gavin Dunlop. Ce dernier étant dans le service des Titres, je n'avais jamais travaillé avec lui, mais Tyler en avait eu l'occasion et, d'après lui, c'était quelqu'un de bien – un peu guindé, peut-être (Gavin portait des nœuds papillon et des chemises en coton gaufré sans aucun second degré), mais franc du collier.

— Ah, Ingrid, m'accueillit-il gentiment avant de me présenter aux trois stagiaires.

Je passai en revue les noms inscrits devant leurs assiettes : *Caleb Sweeney, UNC-Chapel Hill ; Nate McArdle, Duke ; Andrea Carr, Yale.*

Caleb et Nate semblaient déjà bien se connaître. Nate McArdle était de constitution athlétique, bronzé et d'une beauté indéniable quoique quelconque. Caleb Sweeney avait l'air d'être un brave garçon, sérieux et propre sur lui. Je notai avec un brin d'attendrissement qu'il portait les cheveux séparés par une raie sur le côté bien nette, alors que la plupart des autres hommes arboraient une coiffure savamment désordonnée. Andrea Carr était une jolie petite blonde avec des lunettes en écaille de tortue, une robe noire du meilleur goût et un rang de perles de culture autour du cou.

Murph s'empressa de se présenter à Andrea en affichant son sourire le plus enjôleur. Quelle surprise... Il faudrait que je pense à le charrier à ce propos, plus tard.

Andrea lui répondit d'un ton parfaitement poli mais tout aussi neutre. Je connaissais ce ton. Je l'avais employé à maintes reprises.

— Bonsoir, Jeff, enchantée.

Pas de petit rire, pas de mouvement de tête pour faire voler ses cheveux, aucun signe de séduction. Cela me surprit et m'impressionna. Habituellement, les femmes se montraient plus sensibles au charme de Murph. J'eus une intuition et jetai un coup d'œil discret à la main gauche d'Andrea. Bien vu : une énorme bague de fiançailles scintillait à son doigt sous la lumière des chandelles.

Une fois qu'Harold Rubinstein, Pamela Karnow et les deux collaborateurs du Contentieux nous eurent rejoints, les serveurs vinrent remplir nos verres de vin et nous pûmes tous attaquer nos entrées.

Je me sentais toujours agréablement enivrée, comme si tout allait bien dans ce monde. L'effet des margaritas ne s'était pas totalement dissipé, et le vin rouge que je buvais entretenait ce doux état.

Les serveurs revinrent bientôt prendre nos commandes – steak ou saumon ? Tout le monde choisit la viande sauf Andrea. Lorsque nos plats arrivèrent, nous nous régâlâmes de steaks cuits à la perfection, et servis avec la fameuse sauce béarnaise du chef étoilé. Des murmures approbateurs circulaient autour de la table quand, en face de moi, Caleb Sweeney leva une main pour interpeller un serveur.

— Oui, monsieur ?

Harold Rubinstein, Gavin Dunlop et Murph, qui discutaient du bilan catastrophique des Yankees cette saison, tournèrent les yeux vers Caleb.

— Lorsque vous aurez une minute, pourriez-vous m'apporter du ketchup, s'il vous plaît ?

— Je vous demande pardon ? fit le serveur.

Gavin Dunlop fixait Caleb, sa fourchette immobilisée à mi-chemin de sa bouche.

— Du ketchup. Pour ma viande, répéta Caleb en désignant son assiette.

— Monsieur, répondit le serveur d'un ton empreint de patience, si vous n'appréciez pas la béarnaise, puis-je me permettre de vous recommander plutôt la sauce au poivre noir ? Elle est excellente.

Harold Rubinstein se racla la gorge et intervint :

— Oui, Caleb, je vous la conseille chaudement. C'est celle que j'ai choisie, elle est délicieuse.

— Non, merci, je préférerais du ketchup, continua Caleb sans se rendre compte de ce qui se passait.

L'instant d'après, il comprit soudain, et l'on vit les coins de sa bouche s'effondrer comme il prenait conscience de sa bétise. Sauf qu'il était trop tard pour faire machine arrière. Le radeau de sauvetage aux couleurs de la sauce au poivre qu'on lui avait lancé avait déjà coulé.

Le serveur exhala un demi-soupir.

— Très bien. Je vais voir ce que je peux faire.

Sur ce, il tourna sur ses talons et s'en alla.

Harold et Gavin échangèrent un bref regard acéré, cependant qu'Andrea, Nate et tous les autres convives faisaient semblant de se concentrer sur leur assiette. Pendant de longues secondes, on n'entendit plus que le petit cliquetis des couverts sur la porcelaine.

Absolument dépitée pour Caleb Sweeney, je me rendis compte que je retenais mon souffle depuis un moment. J'avais envie de me lever pour serrer ce garçon dans mes bras et l'emmener loin de ce barnum, de le ramener à la sécurité de l'internat de droit de NYU où il logeait pour l'été. *Je sais, avais-je envie de lui dire. Ce n'est pas juste, et ce n'est pas facile. Mais tu vas apprendre. Il faut juste s'entraîner jusqu'à ce que ça ait l'air naturel, tu verras. Fais semblant jusqu'à ce que tu y arrives.*

Quelques minutes plus tard, notre serveur revint vers nous avec quelque chose d'enveloppé dans une serviette blanche soigneusement pliée. Il dévoila puis posa théâtralement la bouteille de ketchup sur la table, avant de disparaître sans un mot.

Le pauvre Caleb était décomposé devant sa bouteille de ketchup. Je le voyais littéralement se demander ce qu'il avait fait, comment il allait pouvoir s'en sortir maintenant et surtout, plus tard, quels efforts il allait

devoir fournir pour faire oublier cette gaffe monstrueuse. À condition qu'il lui reste encore la moindre chance d'être engagé par le cabinet.

Murph était en grande conversation avec Harold et Gavin au sujet du poste de lanceur chez les Yankees cette année.

— Oui, oui, je sais, ils n'auraient jamais dû vendre DeSoto, mais ils rattrapent le coup avec Sanchez. Franchement, ce type est à suivre de près pour le reste de la saison...

Tout en continuant de parler, sans la moindre rupture de rythme, Murph s'empara alors de la bouteille de ketchup, l'ouvrit, et, comme si de rien n'était, il entreprit de verser une bonne rasade de sauce rouge sur son superbe filet de bœuf saisi à la perfection.

Au bout de quelques instants, Caleb Sweeney – dont le feu aux joues commençait à peine à s'estomper – prit la bouteille de ketchup à son tour et se servit généreusement. Après quoi, il engloutit sa viande en trois minutes chrono, et parvint même à retrouver un peu d'allant au moment du dessert.

J'avalai une gorgée de vin et regardai Murph. Attentivement. Il parlait encore baseball avec Harold et Gavin, mais ils étaient passés à l'équipe des Mets. La tête me tournait légèrement, et je m'adossai dans ma chaise en goûtant le sympathique brouhaha des conversations et la douce lumière des bougies, qui conférait à tous les visages un supplément de rayonnement évoquant ceux des anciennes stars de cinéma dans les films en noir et blanc. J'étais heureuse.

J'éprouvais aussi autre chose, une chose que je n'aurais su nommer sur le moment si on me l'avait demandé. Lorsque mes yeux revinrent se poser sur Murph, il me regardait également, et je fus prise d'un élan d'affection pour lui. D'un coup, j'eus envie de lui dire combien j'appréciais ce qu'il venait de faire pour le jeune Caleb. Je lui adressai un grand sourire. Il détourna alors le regard pour répondre à ce que venait de dire Harold Rubinstein mais, sous la table, je sentis sa main venir tapoter mon genou. Le geste était rassurant, fraternel. Juste un accusé de réception de ce qu'il avait lu dans mon sourire.

Un grand cri se fit soudain à l'autre bout du barnum. Dave Cavender, un grand et très affable associé de la Fiscalité, se tenait sur une petite estrade et ajustait un micro sur pied. J'avais ouï dire qu'il était un ami de Conan O'Brien à l'époque où ils collaboraient tous deux avec le magazine humoristique *Harvard Lampoon*, et que leur amitié avait pris du plomb dans

l'aile quand Conan avait eu sa propre émission de télé alors que Dave avait fini par être avocat fiscaliste.

Devant moi, Pamela Karnow poussa sa chaise et se leva.

— Veuillez m'excuser, dit-elle poliment. C'est l'heure du spectacle !

Sur ce, elle se faufila entre les tables pour rejoindre Dave Cavender sur scène.

Le silence se fit peu à peu dans la salle tandis que chacun tournait sa chaise vers la scène. Quelques sifflets et encouragements s'élevèrent des tables de devant.

La Revue annuelle du barreau de Parsons Valentine – une tradition de longue date – représentait une de nos rares occasions de rire, se lâcher et voir ses collègues les plus collet monté se moquer d'eux-mêmes d'une manière qui n'était pas seulement publique, mais aussi prescrite par la firme.

Voilà trois ans déjà que Dave Cavender était le maître de cérémonie officiel de la Revue du barreau, depuis l'été où il nous avait montré un court-métrage tordant qu'il avait écrit, réalisé et tourné lui-même, dans lequel il parodiait le film *Le Parrain*. À cette occasion, il était même parvenu à filmer Marty Adler pivotant lentement vers la caméra dans son énorme fauteuil en cuir vert, cigare et verre de scotch à la main, avant de dire d'une voix sourde et rocailleuse : « Ne tente jamais rien contre la firme, Dave. La firme, c'est la famille. »

— Bonsoir à tous ! Nous vous avons concocté un fabuleux spectacle cette année, les amis ! Amusez-vous bien !

Dave était au micro, coiffé d'un chapeau haut de forme posé de guingois, les deux mains en l'air. Il avait l'air de bien s'amuser lui-même.

Pamela Karnow se tenait à côté de lui, rayonnante. Elle avait revêtu le même genre de chapeau et tenait à la main un paquet de fiches et une télécommande pour un PowerPoint.

En coulisse, Anne Trask était assise à une petite table avec un système son et des enceintes. J'aimais bien cette femme – même avant d'avoir appris qu'elle s'était autrefois opposée à ce que le personnel de la cafétéria soit affublé de déguisements « ethniques » pour la Journée internationale de la cuisine.

Les lumières baissèrent. Pamela regarda Anne et hocha la tête, et cette dernière envoya la musique à fond. Je ris, reconnaissant tout de suite les premières notes d'une chanson populaire et ringarde que je n'avais pas

entendue depuis des années, dont le texte évoquait un type se livrant à un défilé et qui était trop sexy pour son pantalon, sa chemise, ou je ne sais quoi d'autre. Je tournai les yeux vers Murph. Lui aussi était trop sexy, et il rit à son tour en me gratifiant d'un petit coup de coude complice.

Une vidéo apparut sur l'écran tandis que Pamela Karnow s'égosillait dans le micro :

— Et maintenant, mesdames, pour votre plus grand plaisir, laissez-moi vous présenter... les hommes de Parsons Valentine !

Et toutes et tous de glousser et de pousser des cris d'excitation et d'applaudir.

C'était une vidéo-calendrier façon Chippendale. La première image annonçait « Monsieur Janvier ! » et était suivie d'une photo de Lincoln Forster, un collaborateur fluët aux cheveux roux, très apprécié, que tout le monde appelait Link. Sur la photo, Link se tenait devant la sculpture en bronze qui se dressait devant l'immeuble du cabinet, et regardait l'objectif avec un sourire timide, en chemise blanche et cravate, sa veste grise retenue d'une main par-dessus son épaule. Il était adorable. Cette pose lui donnait un petit air du prince Harry d'Angleterre, comparaison assez flatteuse selon moi.

La salle entière s'esclaffa, entre sifflets et applaudissements. Tout le monde était plié de rire. Je cherchai Link Forster du regard. Il était assis à quelques tables de moi, avec ses collègues de la Fiscalité et quelques stagiaires. Ses collègues masculins, hilares, lui donnaient de grandes tapes dans le dos tandis que Link souriait, rouge comme une pivoine.

Arriva l'image suivante. Phil Calabrese, un nouvel associé du Capital-investissement, était Monsieur Février. Il avait été photographié dans son bureau d'angle, debout devant les baies vitrées dans une sorte de posture de puissance, les jambes écartées, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixant l'objectif avec une expression de défi ténébreuse. Il était sexy, sans l'ombre d'un doute.

Monsieur Mars était un trentenaire du Contentieux que je ne connaissais pas, mais Monsieur Avril se révéla bientôt n'être autre que... Murph.

Je faillis tomber de ma chaise, écroulée de rire. À côté de moi, mon Murph fit d'abord semblant d'être offusqué.

— C'est bon, Yung, ce n'est pas drôle à ce point-là.

Mais il fut vite rattrapé par le rire lui-même. Je le reconnaissais bien là : Murph avait accepté de se laisser photographier torse nu, sortant d'une

cabine de douche embuée, les cheveux mouillés et une serviette blanche drapée autour des hanches. On voyait clairement qu'il essayait d'arborer un regard chaud comme la braise, effet que venait gâcher le grand sourire niais sur ses lèvres.

Le décor ne m'était pas inconnu non plus. La photo de la douche avait été prise dans la fameuse « suite R&R » du quarantième étage de la firme – deux pièces tamisées avec lits simples et oreillers, comme à l'infirmerie d'une école, comprenant une salle d'eau. Ces pièces étaient mises à la disposition des avocats de la boîte qui passaient la nuit au bureau, afin qu'ils puissent dormir un peu ou se rafraîchir avant une réunion matinale. Mais la prétendue « suite » avait davantage des airs de prison que de chambre d'hôtel, ce qui n'incitait guère à la fréquenter. Par chance, je n'avais jamais eu à me servir de cette salle de bains – je vivais suffisamment près du cabinet pour pouvoir rentrer chez moi en taxi au petit matin, prendre une douche dans ma propre salle de bains, me sécher les cheveux et enfiler des vêtements propres avant de refaire le chemin en sens inverse.

À la déception générale, les photos s'arrêtèrent après celle de Monsieur Octobre. Alors que le générique s'affichait et que les lumières se rallumaient, Pamela Karnow revint au micro.

— Et alors ? lança un associé du Contentieux au premier rang. Où sont Monsieur Novembre et Monsieur Décembre ?

Pamela répondit en mode pince-sans-rire :

— Eh bien, nous aurions aimé avoir une photo pour tous les mois de l'année, mais malheureusement, nous n'avons pas pu dénicher douze mecs potables dans la boîte !

Toutes les femmes de l'assemblée éclatèrent de rire à cette saillie. Je poussai un petit cri en applaudissant avec les autres.

— Bien joué, Pam ! s'écria quelqu'un.

Murph se pencha vers moi et murmura à mon oreille :

— Euh, dis-moi, ce ne serait pas un genre de harcèlement sexuel, ça, ou quelque chose dans le genre ? Jamais on n'aurait pu dire un truc pareil sur les femmes de la boîte !

— Oh, ça va, Murph, ce n'est qu'une blague ! répondis-je d'un ton enjoué.

Pamela fit une profonde révérence et quitta la scène. Dave Cavender revint au micro en frappant dans ses mains.

— Merci, Pam ! Je vais essayer de ne pas prendre pour moi le fait qu'on ne m'ait pas demandé de poser pour cette série. Je devais être absent, cette semaine-là.

Petit rire collégial dans l'assemblée.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, pour le plus grand plaisir de vos oreilles, voici la prestation musicale de Matt McCallum, Kyle Latham et Hunter Russell !

Murph et moi poussâmes des hurlements ravis.

— Ah, voilà quelque chose d'intéressant ! dit-il en riant.

— Hunter ? Il sait *chanter* ? demandai-je en me penchant vers Murph, tout excitée.

Harold Rubinstein nous jeta un regard exagérément horrifié.

— Une prestation musicale de Hunter Russell ? cria-t-il par-dessus le brouhaha. Je crois qu'on a du souci à se faire !

Murph sourit et mit ses mains en porte-voix à sa bouche pour hurler le nom de Hunter en direction de la scène.

Les lumières s'éteignirent.

J'avalais une nouvelle gorgée de vin lorsque je sentis – plus que je n'entendis – une sorte de murmure d'excitation, suivi de quelques éclats de rire rauques venus des tables derrière nous. À côté de moi, Murph avait une expression presque choquée.

— Oh, putain... Non, ils n'ont pas fait ça.

Je regardai en direction de la scène, et ne compris pas immédiatement ce que je vis. Je veux dire par là que je savais ce que j'avais sous les yeux, mais que je n'arrivais pas tout à fait à y croire. Hunter, aux côtés de Kyle et Matt – deux collaborateurs de cinquième année du Litige en valeurs mobilières – se tenaient en rang sur la scène, près d'un énorme ghetto-blaster vintage. Kyle et Hunter, les bras croisés sur la poitrine avec un air de défiance, une moue insolente sur les lèvres, étaient tous deux vêtus de survêtements larges et sombres, une bordée de chaînes en or autour du cou et des lunettes noires sur le nez. Hunter portait une casquette de baseball des Lakers tournée sur le côté. Kyle avait mis un durag, deux fausses dents en or tape-à-l'œil, et tenait quelque chose qui ressemblait furieusement à – *non, ils étaient vraiment allés jusque-là ?* – ... une pipe à crack.

Matt McCallum portait un t-shirt noir et un jean hyper baggy qui lui tombait à la moitié des fesses, laissant voir ses abdos et le haut de son slip. Lui aussi était affublé de kilos de gros bijoux en or, et ses deux bras étaient

couverts de faux tatouages chinois. Comme ses deux acolytes, Matt avait des lunettes de soleil mais, à la différence des autres, il portait une perruque et s'était ajouté de fausses tresses africaines.

— Yeeeeeah, yeeeeeah ! s'écria-t-il dans le micro. Salut les frères, salut les sœurs ! Mes potes et moi, on est dans la plaaaaace !

Juste ciel. Cela risquait de vite dérapier.

Je cherchai Tyler du regard dans la salle, mais il faisait trop sombre désormais. Impossible de le voir. Je fermai les yeux quelques instants en murmurant une prière intérieurement : *pitié, faites que ça ne dégénère pas.*

Sur scène, Hunter s'agenouilla et appuya sur un bouton du ghetto-blaster. Immédiatement, un son puissant fit vibrer tout le barnum. Nous sentions la terre sous nos pieds vibrer au rythme des basses profondes. Puis, une montée de cordes commença à prendre le dessus, et je reconnus le morceau : il s'agissait d'une chanson de hip-hop bien connue d'il y a longtemps, bande originale d'un film hollywoodien. Ç'avait été l'un des premiers morceaux de rap à traverser la barrière des genres pour se hisser au sommet des titres les plus populaires.

En d'autres termes, un morceau de rap que même les Blancs fortunés connaissaient.

Hunter, Kyle et Matt faisaient onduler leur corps au rythme sourd et régulier de la basse, agitant leurs paumes ouvertes devant eux en des gestes caricaturaux. Hunter et Kyle faisaient de bien piètres danseurs à première vue, mais je compris bientôt qu'ils bougeaient ainsi délibérément, pour accentuer l'effet comique en marquant le tempo à côté du rythme afin d'incarner le stéréotype du type blanc essayant vainement de rapper comme un Noir.

Seul Matt McCallum semblait être à fond dans le trip. Il jouait des poings en l'air, son corps entier secoué de violentes saccades en rythme avec la musique. Il avait un regard dur, agressif et un rictus plus vrai que nature. Matt McCallum ne cherchait pas d'effet comique. Il vivait pleinement son personnage.

J'essayai de me concentrer sur les paroles de la parodie à laquelle ils se livraient : « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort / Je contemple ma vie et vois qu'il n'en reste rien / Car je bosse pour cette firme depuis tell'ment longtemps / Même ma vieille mère pense que j'ai perdu l'nord / Mais nous, on facture, on facture, encore et encore / En espérant un jour décrocher la médaille d'or / Fais gaffe à tout c'que tu dis, gaffe où tu

mets les pieds / Sinon toi et tes potes, vous s'rez jamais adoubés / Mais maint'nant les jeunes, ils veulent tous être comme moi / Restau chicos et villa à la mer, tu le crois, ça ? / Sauf qu'on trime comme des bêtes quatre-vingt-dix heures par semaine / Ils nous avaient pas dit ça à Harvard, les hyènes ! »

Matt recula alors d'un pas pour rejoindre Hunter et Kyle et, bougeant tous les trois comme un seul homme en agitant leurs bras en l'air, ils se mirent à entonner le refrain à gorge déployée : « On passe le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés / On passe le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés / On passe le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés / Et on continuera à passer le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés. »

Seigneur Dieu.

On aurait dit que le barnum était en train de rétrécir autour de nous ; l'atmosphère était brusquement devenue lourde, presque palpable. Lentement, en prenant soin de conserver une expression aussi neutre que possible, je jetai un œil autour de la table. Gavin Dunlop souriait en hochant la tête en rythme. Andrea Carr avait les sourcils froncés et une mine atterrée. Je me doutais que c'était une fille bien, cette Andrea. Caleb et Nate, quant à eux, avaient juste l'air de s'ennuyer.

Je coulai un regard en biais vers Murph. Les bras croisés sur sa poitrine, il affichait une expression calme et pensive, qui me demeurait toutefois indéchiffrable. Je n'aurais su dire si, comme moi, il était consterné par la stupidité de ces trois avocats extraordinairement privilégiés s'amusant à parodier une chanson qui était une complainte sur l'existence tragique et destructrice des petits gangsters des rues, ou s'il se disait qu'il aurait pu pondre des paroles plus rigolotes.

Je m'aventurai à regarder les autres tables autour de nous. Beaucoup de grands associés riaient aux éclats en se tapant sur les cuisses et en marquant le rythme de la basse avec leur pied. La plupart d'entre eux ne semblaient pas remarquer qu'il se passait quelque chose de gênant. Quelques collaborateurs plus jeunes avaient tout de même l'air moins à l'aise et, à côté de la scène, Pam Karnow paraissait carrément outrée.

Je finis par repérer Tyler. Il était assis deux tables derrière moi et avait les bras ballants, évitant soigneusement le regard de tous ceux qui

l'entouraient. Le stagiaire assis à côté de lui était blême. On aurait dit que Tyler était aussi triste que peu surpris. J'aurais aimé qu'il croise mon regard à ce moment-là, mais il n'en fut rien.

Je me retournai vers la scène et, impuissante, je regardai Hunter, Kyle et Matt passer les bras sur les épaules de chacun pour se mettre à beugler ensemble le couplet suivant : « Le pouvoir et l'argent, l'argent et le pouvoir / À chaque heure, chaque minute qui passe / Tu accumules les richesses / Tu t'tapes des putes et des gonzesses / Maint'nant qu'mes potes et moi on a réussi / Nos meufs sont plus jeunes et plus jolies / Nos 4x4 sont plus gros / Va falloir courir vite / Pour rattraper ce (négro) ! »

Je n'arrivais pas à y croire. Ils avaient mangé le dernier mot, mais c'était bien celui qui rimait avec « gros ».

Je restai bouche bée. Et je n'étais pas la seule. J'entendis une rumeur sourde et choquée s'élever des tables près de la nôtre.

Murph me lança un regard oblique. *Nom de Dieu.*

Je me retournai juste à temps pour voir Tyler Robinson sortir du barnum. Bredouillant des excuses, je poussai ma chaise précipitamment et m'empressai d'aller le retrouver.

— Tyler ?

Je courus dehors et scrutai l'obscurité qui enveloppait maintenant les espaces verts.

— Tyler ?

Il faisait frais. Saisie d'un frisson, je me frottai les bras, ne sachant dans quelle direction aller. Tyler n'était pas en vue.

— Tyler ! Où es-tu ?

— Ici, répondit-il soudain, bien plus près que je ne l'aurais imaginé.

Je fis volte-face. Il était à quelques mètres de moi, appuyé contre le tronc noueux d'un vieux chêne.

— Ah. Tu es là...

J'avancai vers lui et m'adossai aussi contre l'arbre, qui exhalait une douce odeur de mousse et d'humidité. Nous restâmes silencieux un bon moment. Je finis par m'accroupir avant de m'asseoir sur l'une de ses magnifiques et vieilles racines ; sa stabilité et sa solidité sous mon poids me firent du bien. Je levai alors la tête et contemplai les étoiles qui scintillaient à travers les branches. On ne les voyait jamais aussi bien en ville, et je fus

frappée par l'incongruité de ce qui se passait sous le barnum, comparé à toute cette beauté.

J'avais envie de dire quelque chose à Tyler afin qu'il sache qu'il n'était pas le seul dans ce bas monde à éprouver ce genre de sentiment.

— Tyler, je ne sais pas ce que ces types avaient en tête..., commençai-je.

— Stop, me coupa-t-il en haussant une main. Pas la peine. Ne parlons pas de ça.

— OK, répondis-je dans un souffle.

— Bon sang, lâcha-t-il en donnant un coup de poing contre l'arbre. Le pire, c'est qu'il n'y a plus rien qui me surprend, ici. Tu comprends ?

Il s'écarta du chêne et commença à repartir en direction du club-house. Je lui emboîtai le pas.

— Attends ! Où vas-tu ? Les premiers bus pour le retour ne vont pas partir avant une heure.

— Reste si tu veux. Moi, j'appelle un taxi et je me casse.

Je courus derrière lui, gênée par les talons hauts de mes chaussures qui s'enfonçaient dans l'herbe humide.

— Mais, Tyler... et si quelqu'un demande où tu es passé ?

Il s'arrêta net, eut un bref petit rire sans joie et se retourna. Un peu tard, je me rendis compte de la stupidité de ma question.

— Ingrid, dit-il, les deux poings serrés, c'est fini pour moi. J'ai déjà passé une journée entière à faire la conversation à des gens que je ne peux pas blairer, alors merde, pas question que je passe une seconde de plus à faire semblant de m'amuser dans leur putain de « dîner festif ».

— Écoute, Tyler, si on allait plutôt...

— Non. J'en ai assez, dit-il en secouant la tête. Je suis déjà resté trop longtemps ici.

Visiblement, il ne parlait pas seulement de cette journée.

— Tyler, attends, insistai-je en lui prenant le bras.

— Non.

Il dégagea son bras et me regarda droit dans les yeux avant d'ajouter :

— Tu n'as qu'à rester, toi.

Ses mots me piquèrent au vif.

Après cela, il tourna les talons et partit en courant vers le club-house, où il disparut bientôt de ma vue.

Je me sentis alors affreusement seule, plus que je ne l'avais jamais été depuis presque dix ans que je travaillais chez Parsons Valentine. Parce que

Tyler venait de semer en moi une graine piquante et amère ; celle du doute. Du doute concernant ce que nous faisons encore tous deux dans cet endroit.

Un nouveau frisson me saisit comme la fraîcheur du soir se rappelait à moi. J'aurais dû apporter une étoile. Doucement, prudemment, je revins vers la tente de réception en essayant de ne pas glisser sur l'herbe.

Lorsque j'eus repris ma place à table, Gavin Dunlop se pencha pour chuchoter à mon oreille :

— Tout va bien ?

J'acquiesçai sobrement.

Non, ça n'allait pas. Je ne me sentais pas bien. Et le pire, c'est que sur scène, la mascarade continuait. Matt McCallum débitait encore ses insanités tandis que Hunter et Kyle fléchissaient les genoux en agitant les bras comme des demeurés.

« On passe le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés / Et on continuera à passer le plus clair de notre temps à s'échiner au paradis des associés. »

Je ne pouvais plus supporter de les voir. Je baissai les yeux vers la table, mais les traces de coulis de framboise qui restaient dans mon assiette me firent soudain l'effet d'une vision violente et obscène – pornographique, même –, accentuant ma nausée. Tout me semblait se dérouler au ralenti. Devant moi, Harold Rubinstein gigotait sur sa chaise, visiblement mal à l'aise. À l'extérieur du barnum, Pamela Karnow et Dave Cavender avaient l'air de se disputer ; elle gesticulait frénétiquement en désignant les trois types sur scène, et lui haussait les épaules en permanence, comme pour dire « Je sais, mais que veux-tu que j'y fasse ? ».

Tout tournait autour de moi, et j'eus la brusque impression que le bruit devenait tout à coup étouffé, comme si nous étions sous l'eau. J'avais presque la sensation de me noyer. Le seul son qui demeurerait clair à mes oreilles était celui des voix criardes, un peu fausses et légèrement avinées des trois avocats faisant leur show sur scène.

Deux couplets supplémentaires suivirent, sans que personne ne bouge pour arrêter le désastre.

Lorsqu'ils eurent fini et que la dernière note de basse s'éteignit enfin, je sentais encore les pulsations battre dans ma gorge, dans ma poitrine et jusque dans le sol sous mes pieds. Un silence gêné se fit dans la salle, suivi de quelques applaudissements. La moitié du public tapait tout de même

dans ses mains. Comment était-ce possible ? Quelques associés semblaient avoir apprécié le sketch, mais la plupart des spectateurs avaient l'air consternés et mal à l'aise. Certains étaient carrément blêmes et chuchotaient avec de petits gestes en direction de la scène.

Je me tournai vers la place désormais vide de Tyler. *Je te comprends parfaitement*, pensai-je encore.

— Bon sang, il n'y a donc personne qui contrôle ces choses-là avant le jour J ? entendis-je Harold Rubinstein maugréer en direction de Gavin Dunlop, plus qu'aux autres personnes de la table. On n'a pas fini d'entendre parler de ça, tu peux me croire.

Gavin eut un haussement d'épaules.

— Allons donc, c'est juste une parodie ! Il n'y a pas de mal à ça. Ce sont juste des types un peu bourrés qui s'amusent, voilà tout. Ce n'est peut-être pas du meilleur goût, mais tout le monde aura oublié d'ici lundi.

Harold jeta à Gavin un regard incrédule.

— J'en suis beaucoup moins sûr, Gavin.

Ce dernier ignora la remarque.

— Eh bien, dit-il en s'adressant alors au reste de la tablée, et à moi particulièrement. C'était... plutôt *intéressant*, non ?

— Intéressant, je ne dirais pas ça, non, répondit Murph.

Je préfèrai m'abstenir de tout commentaire, craignant de perdre mon sang-froid. Je détournai les yeux et remarquai alors un serveur en livrée qui débarrassait calmement les assiettes à dessert d'une table voisine. Il était le seul Afro-Américain sous ce chapiteau et, à part moi, la seule personne de couleur de toute l'assemblée. Cet homme était plus âgé que mon père.

Je pris mon verre de vin, qui venait d'être rempli, et en descendis tout le contenu en quelques gorgées. Murph se pencha pour me chuchoter :

— Eh, doucement. Détends-toi un peu... Qu'est-ce que tu as ?

Ce que j'avais ? J'avais la tête qui tournait, les oreilles qui bourdonnaient, et j'avais hâte que cette soirée se termine pour pouvoir fuir tous ces gens le plus vite possible.

À quelques tables de la nôtre, Marty Adler fit un geste à l'attention d'Harold Rubinstein.

— Excusez-moi, dit celui-ci en se levant.

Adler et lui sortirent du barnum pour aller parler à voix basse dans l'obscurité. Rubinstein hochait la tête et se frottait les tempes cependant qu'Adler semblait lui dire quelque chose de très sérieux.

Pam Karnow remonta sur scène. Elle avait l'air stressée et furieuse, mais elle s'empara du micro et déclara :

— Bien, la fête continue, les amis. Et maintenant...

Mais le cœur n'y était plus, la fête était gâchée, et plusieurs autres grands associés du Comité de direction sortaient déjà rejoindre Adler et Rubinstein à l'extérieur.

— Je ne me sens pas très bien, m'entendis-je soudain murmurer à Murph. J'ai l'impression que... tout tourne autour de moi.

Murph me regarda et s'empessa de me tendre son verre.

— Tiens, bois un peu d'eau.

Je bus à longs traits avides. L'eau était fraîche et me faisait du bien.

— Combien de margaritas as-tu bues aujourd'hui ? me demanda-t-il tout bas, pour que je sois la seule à l'entendre.

— Je ne sais pas, dis-je avant de lever trois doigts. Quatre ? Cinq ? Je crois que je vais être malade.

— Bon, on va te ramener, dit Murph avant de consulter sa montre. Les premiers cars ne devraient pas tarder à arriver. Viens, je t'accompagne dehors. Tu penses être capable de tenir debout ?

J'acquiesçai en dépit du vertige qui me tenaillait.

Murph et moi prîmes brièvement congé du reste de la tablée. Discrètement, il garda une main ferme et rassurante dans le bas de mon dos tandis que nous empruntions le chemin qui nous ramenait au club-house.

Dès que nous nous retrouvâmes dans l'entrée sombre et fraîche du vieux bâtiment de pierre, je commençai à me sentir mieux. C'était un véritable soulagement que d'être loin du tapage de ce barnum, de cette chanson inepte, de Matt, Hunter et Kyle.

Et c'était bon de me retrouver seule avec Murph.

Alors que nous marchions dans le couloir, il regarda par une fenêtre donnant sur l'allée tortueuse de la propriété.

— Regarde. Il y a déjà deux cars qui arrivent. On y va. Tu te sentiras mieux après avoir dormi un peu pendant le trajet.

Mais je n'avais pas envie de quitter le calme et la fraîcheur du club-house. Pas déjà.

— On ne pourrait pas s'asseoir quelque part, juste un peu ? S'il te plaît. Rien qu'une minute.

Je pris la main de Murph dans la mienne. Il baissa les yeux vers nos mains, avant de relever la tête.

— Comment tu te sens, Yung ? Toujours envie de vomir ?

— Je me sentirai mieux si je m’assois ici quelques minutes.

À petits pas hésitants, je l’entraînai dans un petit salon vide jouxtant le couloir. Il se laissa faire. Sondant la pénombre, je repérai alors un divan accueillant dans un coin et nous dirigeai vers lui. Nous y prîmes place tous les deux.

Et puis, parce que cela me semblait naturel et sans même que j’y réfléchisse, j’appuyai ma tête contre l’épaule de Murph et me pelotonnai contre lui en fermant les yeux. Il sentait bon – il avait cette odeur juvénile de crème à raser, de savon et de draps sortis de la laverie – et je pris une longue et profonde inspiration pour m’imprégner de cette odeur.

La pièce ne tournait plus autour de moi. Je me sentais tout près de m’endormir.

— C’est bon, m’entendis-je murmurer.

Murph ne dit rien, mais j’entendais sa respiration paisible et régulière et je sentais le mouvement subtil et rassurant de sa poitrine à côté de moi. Lorsque je relevai légèrement la tête pour le regarder, je vis qu’il avait basculé la sienne en arrière sur le dossier du canapé, et qu’il avait fermé les yeux. Il avait de très longs cils clairs. Je ne l’avais jamais remarqué avant.

— Murph, dis-je d’une voix pâteuse.

Silence.

— Hmm.

— Pourquoi est-ce que tu as été aussi gentil avec le petit Caleb, tout à l’heure ?

Il ne répondit pas et, pendant quelques instants, je crus que c’était parce qu’il ne voyait pas de quoi je parlais, ou parce qu’il s’était endormi. Mais il parla alors d’une voix sourde :

— Parce que j’aurais aimé que quelqu’un fasse la même chose pour moi. Je réfléchis deux ou trois secondes.

— Je ne comprends pas. Pourquoi quelqu’un aurait-il eu besoin de faire une chose pareille pour toi ?

Ses paupières se rouvrirent et il me regarda.

— Comment ça ?

— Eh bien, je veux dire... Tu es *Murph*, quoi.

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu le sais bien. Tu t’adaptes toujours, partout, à la perfection.

Il eut un petit rire.

— Ah, tu crois tout savoir, hein ? dit-il doucement avant de refermer les yeux.

— Non.

Je me redressai. Brusquement, il me paraissait extrêmement important de clarifier les choses.

— Je t'assure, Murph : je ne crois absolument pas tout savoir. En arrivant ici, j'avais même l'impression de ne rien savoir ! Ce que je veux dire, c'est juste que tu sais jouer le jeu en société pile comme il faut, rien de plus. Personnellement, ça ne me vient pas aussi naturellement qu'à toi.

J'avais du mal à croire que je disais tout cela à Murph. Jamais je n'avais parlé de ces choses-là à personne, excepté Tyler. Et je savais que Tyler n'approuverait pas que je m'ouvre ainsi à quelqu'un comme Murph. Quelqu'un qui était comme *eux*.

— Et qu'est-ce qui te laisse croire que cela me vient naturellement ? demanda Murph.

— Tu rigoles ? Ça saute aux yeux. C'est ta façon d'être.

— Ma façon d'être.

— Oui. Je veux dire, quand on vient d'un milieu privilégié, c'est pratiquement une seconde nature.

Il tourna la tête pour me regarder en biais.

— Un milieu privilégié ? répéta-t-il, semblant mettre des guillemets à ces mots. Et d'où tiens-tu que je viens d'un milieu privilégié ?

J'étais déstabilisée. Je savais que les riches Blancs n'aimaient pas parler de leur fortune, mais tant que je serais honnête avec lui, j'avais le sentiment qu'il le serait aussi avec moi.

— Alors ? aiguillonna-t-il gentiment.

Je voyais bien qu'il n'était pas fâché ; juste curieux.

— Eh bien, pour commencer, ta famille possède une maison à Cape Cod, dis-je précipitamment.

Il rit à nouveau.

— Quoi ? Ce n'est pas vrai ?

— Tu as une imagination débordante, Yung. Non, ce n'est pas la maison de vacances de ma famille, mais de celle de mon coloc de la fac. Je suis juste invité à Chatham tous les étés depuis ma première année d'études. Ils me laissent me joindre à eux.

— C'est comme ça que tu as appris à faire de la voile ?

— Eh bien, il n’y avait pas vraiment de club de voile au lycée public de West Tilden, répondit-il.

— Tu étais dans un lycée public ?

Murph pencha la tête comme pour me faire une confidence.

— Je viens de finir de rembourser mes prêts étudiants, Yung. L’année dernière. Si tu savais les tonnes de crédits que je me suis mis sur le dos, entre l’université et l’école de droit...

Je me sentis très bête. Pendant des années, j’avais prêté à Jeff Murphy une vie entière au sein de l’élite, qui n’avait jamais existé. Moi qui détestais que les gens supposent des choses à mon sujet, eh bien, je ne valais pas mieux qu’eux.

— Ça alors..., dis-je enfin. Je suis désolée, je...

— Ce n’est pas grave, me coupa Murph. On fait tous des tas de suppositions sur les autres. C’est normal.

— Peut-être.

N’empêche, je me sentais bien penaude.

Il laissa à nouveau sa tête basculer en arrière et ferma les yeux.

— Et pour info, je pense à ces choses-là moi aussi, de temps en temps.

Je crois que j’ai alors dit :

— Dans ce cas, on a plus de choses en commun que je ne le pensais, toi et moi.

Mais peut-être l’ai-je juste pensé.

Nous sommes restés là pendant un temps qui me parut long, dans le calme et la pénombre du club-house, ma tête posée sur son épaule. Je dus m’assoupir, à un moment, jusqu’à ce qu’un groupe tapageur de stagiaires éméchés débarque dans le couloir pour se diriger vers les cars en parlant à tue-tête.

— Putain, j’y crois pas, ce que ces mecs ont fait ! s’écria l’un.

— C’est clair, ça va être sur YouTube en moins de deux ! renchérit un autre.

— Bonne chance pour expliquer ça dans un recrutement universitaire à la rentrée ! ajouta une autre voix hilare.

Murph me poussa gentiment l’épaule.

— Yung. On devrait y aller, maintenant.

Il se leva, m’attrapa par les deux poignets et me mit debout – ce qui ne fut pas si facile, car je résistais. Je n’avais aucune envie de quitter le confort

et la sécurité de cette pièce, et je voulais que Murph y reste avec moi.

Lorsque nous fûmes tous deux droits sur nos pieds, il me donna une brève accolade un peu gênée.

— Allez, viens, on doit encore aller chercher nos affaires au vestiaire. Plus vite on sera en ville, plus vite on pourra te ramener chez toi.

Je somnolai pendant presque tout le trajet jusqu'à Manhattan – la tête contre la fenêtre, Murph assis à côté de moi, solide comme un roc, les yeux fermés. Je me sentais délicieusement rassurée de l'avoir ainsi près de moi. Plus que cela, je commençais à me sentir *comprise*.

Murph avait raison. J'allais déjà un peu mieux lorsque nous descendîmes du car devant l'immeuble de Parsons Valentine, même si j'étais encore un peu vaseuse et que les silhouettes des tours me paraissaient légèrement floues. Je restai sagement sur le trottoir tandis qu'il hélait un taxi pour me ramener chez moi, à quelques rues de là. Il attendit que je sois bien installée sur la banquette arrière puis se pencha dans l'habitacle et dit au chauffeur :

— Vous l'accompagnerez jusqu'au hall d'entrée de son immeuble, d'accord ?

Et il glissa à l'homme un billet de 20 dollars.

Monte, avais-je envie de dire à Murph. *Ne me laisse pas déjà*. Ç'avait été si bon d'être près de lui dans le club-house et dans le car, et de se parler, se parler vraiment ; et maintenant, j'avais l'impression qu'une précieuse fenêtre se refermait brusquement, me privant de l'occasion de lui dire ce que je désirais réellement. *Monte dans cette voiture, Murph. Rentre avec moi.*

— Monte donc, parvins-je à bredouiller.

Mais si Murph m'entendit, il ignora ma requête.

Il referma doucement la portière du taxi, se pencha au niveau de la fenêtre et me dit :

— Ça va aller, Yung. Dors bien. À lundi.

Alors que mon taxi s'éloignait du trottoir, je regardai la silhouette de Murph rapetisser dans le rétroviseur.

Le chauffeur me conduisit juste devant mon immeuble. Fidèle à sa promesse, il attendit que j'aie atteint la porte du hall d'entrée avant de repartir. Une fois dans l'ascenseur, je fermai les yeux et me laissai aller contre la rampe de laiton cependant que la cabine entamait son ascension jusqu'au dix-neuvième étage.

Arrivée chez moi, j'éjectai mes chaussures de mes pieds, balançai mon sac et remarquai le petit voyant lumineux qui clignotait sur mon répondeur dans l'entrée.

« Ingrid-ah, fit la voix de ma mère en mandarin. On est vendredi, il est plus de 22 heures et tu n'es toujours pas rentrée ? Il paraît qu'il fait un peu frais à New York en ce moment... pense à prendre une petite laine si tu sors. Papa et moi, on s'inquiète pour toi, toute seule là-bas, à travailler comme une folle. Appelle-moi quand tu pourras. Bisous. »

Le fait d'entendre sa voix me rendit étrangement triste. Je ne voulais pas que mes parents s'inquiètent pour moi en permanence. Je me débrouillais pourtant bien, non ? N'étais-je pas en train d'accomplir tout ce dont ils avaient rêvé en venant ici ?

Je me rendis dans ma chambre et ôtai ma belle robe blanche, que je laissai tomber en flaque à mes pieds. Je me mis au lit, épuisée, encore éméchée et un peu mélancolique, m'enveloppai dans ma couette, et, avant de fermer les yeux, ma dernière pensée fut que j'aurais dû embrasser Jeff Murphy quand nous étions seuls dans le noir au club-house ; et que plus jamais je n'aurais une aussi belle occasion.

OceanofPDF.com

6

« La sortie annuelle de Parsons Valentine entachée par une parodie raciste. »

Tel était le gros titre du *New York Law Journal* du lundi. Le *New York Post* avait été plus créatif : « Cerise sur le ghetto : le cabinet blanc comme neige se prend un œil au beurre noir. » Tous les blogs et chats du milieu judiciaire ne parlaient que du « scandale raciste chez Parsons Valentine ». Pendant le week-end, une vidéo de quatre-vingt-treize secondes prise avec un téléphone portable avait été postée sur YouTube et Above the Law avant que la firme ait réussi à la faire supprimer. Mais le mal était fait. Si l'on n'y voyait pas très bien ce qui se passait sur scène, on entendait en revanche parfaitement les paroles du refrain. Sur le site Gawker, un post cinglant avait pour simple titre : « Parsons : un paradis ? ». Celui-ci comptabilisait déjà 477 commentaires, et ce n'était que le début.

Il était 9 h 15 quand Rachel m'appela.

— Tu étais là quand ça s'est passé ? me demanda-t-elle tout de suite. Tu as vu ce truc ?

— Ça, oui, on peut dire que je l'ai vu, soupirai-je.

— Alors ? C'était vraiment aussi horrible qu'on le dit sur tous les blogs ?

— Non, c'était pire.

— Waouh, fit-elle. Et qu'est-ce qu'ils vont faire, d'après toi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, ils doivent être en mode réparation des dégâts, à l'heure qu'il est.

— Je ne suis pas sûre qu'ils puissent y faire grand-chose maintenant, répondis-je.

Ce qui était sûr, en tout cas, c'est qu'ils ne risquaient pas de virer Hunter Russell.

— Mais ils vont être obligés de rattraper le coup, d'une manière ou d'une autre, insista Rachel. Tu ne te souviens pas de ce qui était arrivé chez

Foster Cowan ?

Bien sûr que je m'en souvenais. Le cabinet Foster Cowan & Mays était l'une des dix firmes à se considérer comme faisant partie des cinq meilleures de New York ; jusqu'à ce que six de leurs collaboratrices déclarent qu'elles s'étaient fait peloter par deux associés éméchés lors de leur petite croisière festive annuelle autour de Manhattan. Après des semaines de silence radio, Foster Cowan avait fini par accoucher d'une déclaration aussi tiède que laconique : « Si quiconque parmi les participants s'est senti offensé par l'attitude de nos avocats, nous le regrettons sincèrement. »

En gros : nous sommes désolés que vous soyez si sensibles.

Plus hallucinant encore, toutes les avocates de la boîte avaient ensuite reçu une tasse en céramique et un sweat à capuche.

Les grandes écoles de droit du pays n'avaient pas tardé à réagir, certaines allant même jusqu'à bannir Foster Cowan de leurs campagnes de recrutement. Toutes les associations étudiantes de la filière Droit, les fameuses LSA – la WLSA (Women Law Student Association), l'AFALSA (Asian Pacific American Law Student Association), la LALSA (Latino American Law Student Association), et la LGBTLSA (Lesbian Gay Bisexual Transgendered Law Student Association) – avaient mobilisé leurs troupes en envoyant des milliers d'e-mails pressant leurs destinataires de diffuser au plus grand nombre. Sans surprise, cette année-là avait été celle où le cabinet Foster Cowan avait reçu le moins de candidatures en un siècle d'existence. Un petit groupe de clients très fortunés avait même pris le parti de faire savoir publiquement qu'ils quittaient la firme pour confier leurs affaires à la concurrence, nouvelle qui avait donné lieu à un bref article dans les pages business du *Times*. Le classement du cabinet dans le *top ten* de la branche s'était effondré.

Autrement dit, Foster Cowan avait été blacklisté.

Mais deux ans plus tard, l'entreprise avait embauché une associée afro-américaine hyper réputée et lancé un programme de parrainage à destination des futures avocates à l'université Columbia. Nombre de ses gros clients étaient alors revenus, et Foster Cowan put reprendre ses recrutements à Harvard et à Yale.

Tout cela n'était plus que de l'histoire ancienne.

Dès le milieu de la semaine, Pamela Karnow et une dizaine d'autres associés et collaborateurs de Parsons Valentine outrés par le sketch avaient

monté un groupe appelé AFECR – les Avocats de la Firme Contre le Racisme. J’avais ouï dire que quelques stagiaires s’étaient joints à eux, y compris la belle Cameron Alexander (et probablement quelques-uns de ses fans, cela va sans dire). L’AFECR exigeait une réunion de crise avec le Comité de direction afin de discuter d’une réponse appropriée à l’incident, et d’éventuelles sanctions disciplinaires.

À ma connaissance, aucun membre du Comité de direction n’avait parlé à Matt, Kyle ou Hunter de la possibilité de telles sanctions. Pour tout dire, ces trois-là avaient l’air de fort bonne humeur lorsque je les vis déjeuner ensemble au Jury Box. Un article flatteur venait même de paraître dans la newsletter du cabinet, le *Daily Brief*, à propos de notre récente victoire en softball sur l’équipe de Simpson Thacher, grâce à un coup marqué à la dernière minute par Hunter en personne.

Je m’étais efforcée de ne pas croiser Hunter depuis le jour de la sortie. Personnellement, je ne pensais pas qu’il était un authentique raciste – juste un idiot. Mais je préférais ne pas me mêler de cette histoire et laisser L’AFECR gérer l’affaire, puisque telle était sa vocation. J’avais d’autres chats à fouetter de mon côté.

Toc, toc.

Je relevai le nez du contrat d’acquisition de SunCorp que je relisais et vis Marty Adler passer la tête par la porte de mon bureau, un grand sourire sur les lèvres.

— Bonjour, Ingrid. Tu viens à la réunion ?

— Bien sûr.

La réunion en question était le déjeuner de service organisé le deuxième vendredi de chaque mois afin de « consolider notre lien en tant qu’équipe ». En réalité, c’était plutôt l’occasion pour les grands chefs d’asseoir leur autorité et de faire savoir aux simples collaborateurs sur quoi ces derniers allaient s’échiner lors des semaines suivantes.

— Je t’accompagne ? proposa Adler en me tendant un bras comme s’il m’invitait à danser.

— C’est gentil, répondis-je en riant, mais je dois d’abord répondre à un e-mail de Ted Lassiter. Je vous rejoins dans une minute, d’accord ?

— Ça marche. Mais ne tarde pas trop...

Marty Adler mijotait quelque chose. Il ne se déplaçait pas jusqu’au bureau des collaborateurs juste pour nous rappeler une réunion de routine.

— Qu'est-ce qui se passe, Marty ? demandai-je avec un sourire en coin. Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je sois à l'heure ?

— Eh bien, disons qu'il y a un petit extra à l'ordre du jour, aujourd'hui. Et que ça devrait te plaire, ajouta-t-il avec un clin d'œil. À tout de suite !

Sur ce, il s'éclipsa. Je fixai la porte pendant une bonne minute, essayant de contenir ma jubilation. Cet e-mail attendrait. De toute évidence, Adler comptait faire part à tout le service du travail fabuleux que j'accomplissais sur le dossier SunCorp. De la façon dont j'avais convaincu Ted Lassiter après une première rencontre un peu tendue, et du fait que celui-ci n'appelait plus Adler que lorsqu'il ne parvenait pas à me joindre d'abord.

Je redressai le dos, pris une grande inspiration et sautillai vers le miroir de ma penderie. Une fois mon maquillage rafraîchi, je pris la direction de la salle de réunion.

Les participants arrivaient encore au compte-gouttes, bien qu'il fût déjà dix minutes plus tard que l'heure prévue. La pratique était courante. Les avocats de Parsons Valentine n'arrivaient jamais à l'heure à nos réunions internes ; cela aurait suggéré qu'ils n'avaient pas assez de travail à terminer.

Un pupitre avait été installé à l'avant de la salle, face aux tables disposées en U. Sur les nappes blanches, on avait posé des pichets d'eau à intervalles réguliers, et un buffet avec chauffe-plats argentés avait été dressé le long d'un mur. Une odeur de pommes de terre sautées et de poisson vint me chatouiller les narines. Alors que je prenais ma place dans la file d'attente du buffet, Hunter surgit derrière moi et me souffla à l'oreille :

— Pff, j'espère que ça ne va pas durer des heures, j'ai trop de trucs à faire.

Je n'étais pas enchantée de le voir, mais je ne voulais pas le laisser gâcher ma bonne humeur.

— Et moi donc.

Murph entra dans la salle, me vit et me sourit. Je lui rendis son sourire et sentis le feu me monter aux joues comme il s'approchait de nous.

— Salut, les amis.

— Salut, fis-je avec autant de naturel que possible.

Murph scruta mon visage.

— Tu as l'air d'avoir la pêche. Il se passe quelque chose ?

— Oh, non, rien de spécial, répondis-je innocemment.

Je pris une serviette, des couverts, et m'emparai d'une pince pour déposer un petit pain dans mon assiette.

Murph s'était fait couper les cheveux. On distinguait une légère marque de bronzage près de ses oreilles, où ses cheveux étaient un peu plus longs auparavant. Il était rasé de frais. Et, Dieu, ce qu'il sentait bon !

Le lundi matin après la sortie, j'avais découvert un e-mail de lui, sans objet, en ouvrant mon ordinateur. Je m'étais forcée à suivre ma routine matinale habituelle – prendre mon café, écouter mes messages vocaux, lire les rubriques business du *Journal* et du *Times* – avant d'ouvrir son message, n'y tenant plus.

Coucou. Alors, pas trop rude la gueule de bois, ce week-end ?

Mon cœur avait fait un bond dans ma poitrine. M'éjectant de mon fauteuil, j'étais allée me planter devant la fenêtre pour contempler les petits rectangles jaunes qui défilaient sur Madison Avenue, trente étages plus bas. *Ça y est ! Une histoire d'amour qui commence !*

J'étais restée devant la vitre un bon moment, à imaginer une dizaine de réponses spirituelles et accrocheuses, avant de revenir à mon bureau pour lui écrire :

J'avoue que c'était un peu raide. Merci pour le taxi, au fait. Tu es mon héros. Et toi, comment s'est passé le reste de ton week-end ?

La réponse arriva moins de deux minutes plus tard :

Pas mal. Le débat reste ouvert concernant Anna Jergensen. Bref. 12 h 30 au Jury Box ?

Mon enthousiasme retomba d'un seul coup. En quelques mots, Murph venait de me signifier que, de son côté, l'ancien équilibre était rétabli entre nous. Il était toujours le Murph dragueur invétéré, à qui il fallait une nouvelle fille par mois. Moi, c'est le Jeff Murphy du club-house que je voulais ; mais il me faisait comprendre gentiment que je ne retrouverais pas cet homme-là.

Nous n'avions pas parlé de ce qui s'était passé entre nous ce soir-là – d'ailleurs, avec le recul, il ne s'était rien passé du tout. Ce n'était pas comme si Murph et moi avions couché ensemble. Il n'était pas non plus venu chez moi. Nous ne nous étions même pas embrassés. Alors pourquoi étais-je dans un tel état ? Pourquoi est-ce que je me préoccupais tellement de ce que nous allions nous dire, une fois revenus au bureau ? En fin de compte, Murph avait été tout à fait réglo en mettant immédiatement un terme à toute ambiguïté. Et de toute façon, les types comme lui ne s'intéressaient pas à des femmes comme moi. Les goldenboys de la firme voulaient être avec des filles comme Cameron Alexander. Alors quoi qu'il

ait pu se passer vendredi dernier, ou quels que soient les signaux que j'avais mal interprétés, c'était fini maintenant ; je n'avais d'autre choix que de lui emboîter le pas en faisant comme si tout me paraissait parfaitement normal, à moi aussi.

Sauf que ce n'était pas le cas.

J'avais bien conscience du ridicule de la situation. J'étais une adulte, en train de gérer une acquisition d'un milliard de dollars pour le nouveau et plus gros client du cabinet, sur le point d'entrer dans l'histoire d'une des firmes les plus puissantes du monde. Et pourtant, depuis plus d'une semaine maintenant, je perdais le sommeil à force de me demander pourquoi Jeff Murphy ne m'avait pas embrassée alors qu'il en avait l'occasion ce soir-là, et je me rendais compte avec une clarté déconcertante que j'en avais vraiment, vraiment très envie. Comme une midinette.

Marty Adler prit la file d'attente derrière nous et me coula un petit sourire, presque complice. Cela me rasséra un peu.

Adler avisa la table du buffet.

— Alors, quoi de bon au menu ?

Entendant cela, Hunter se retourna et passa derrière Murph pour se retrouver à côté de Marty Adler.

— Salut, Marty, lança-t-il. Au fait, chapeau pour la partie de golf, l'autre jour.

Murph me regarda en biais. En général, il était assez mal vu d'essayer de fayoter avec un associé devant ses amis. Mais Murph et moi ne nous en formalisions guère, car il était assez clair pour nous que le poste de Hunter parmi nous n'était qu'une pantalonnade.

— Lorsqu'il aura fini de faire de la lèche à Adler, demande donc à Hunter s'il est partant pour un bingo, me chuchota Murph.

Nous avions lancé nos parties de « bingo de réunion » lors de notre première année dans le cabinet. Le but du jeu était simple : avant qu'une réunion commence, chaque joueur choisissait une « expression qui paie » – le jargon du MBA ou les métaphores sportives fonctionnaient très bien, par exemple – et quelqu'un les prenait en note. Celui dont l'expression était prononcée en premier au cours de la réunion avait gagné. Nous avions l'habitude de jouer une mise de 20 dollars.

Nous prîmes place à une table. Murph dégaina son stylo Montblanc et sortit une carte de visite de son portefeuille. Il la posa et s'arrêta, stylo en l'air, tel un serveur attendant de prendre note d'une commande.

— Alors, Yung ? Les dames d’abord.

— Je vais prendre... « faire un tour d’horizon », annonçai-je.

Murph approuva d’un hochement de tête et nota.

— Pas mal. Et moi... « l’intelligence collective », dit-il.

— Je joue « l’agilité », lança soudain Hunter.

Murph et moi lui jetâmes un regard. L’idée était bonne, surtout venant de Hunter.

Tyler Robinson entra dans la salle. Je lui adressai un petit signe de la main. Il eut un bref hochement de tête, puis après avoir avisé Hunter et Murph assis à mes côtés, il choisit de s’installer seul à l’autre bout de la table.

Tyler et moi n’avions pas parlé du sketch du « paradis des associés ». Lorsque je lui avais tendu la perche à ce sujet, dès le lundi, il m’avait simplement dit « Je ne veux pas en parler ». Je devais respecter cela.

Adler se leva et frappa dans ses mains pour faire le silence autour de lui.

— Allez, allez, on commence. Nous avons beaucoup de choses à l’ordre du jour, aujourd’hui.

Tout le monde se tut. Les retardataires prirent leur filet de cabillaud et leurs pommes de terre et vinrent remplir les quelques places restées vacantes autour de la table. Je fis attention de me tenir bien droite, les mains jointes devant moi, ignorant mon repas. Pas question de me laisser surprendre la bouche pleine de poisson quand Adler entamerait son petit éloge à mon endroit.

— D’abord, l’ordre du jour, commença-t-il. Vous allez voir qu’après les sujets habituels, je vous présenterai un invité de marque.

Quoi ? Toutes les têtes se tournèrent vers un inconnu assis dans le fond : un homme soigné à petites lunettes, d’une cinquantaine d’années, avec une barbe poivre et sel et un début de calvitie. Il portait une veste en tweed sur une chemise blanche sans cravate. Look de prof plus que de juriste, s’il en est. Je me tournai pour le regarder et il me fit un signe de la tête, comme si nous nous connaissions. Je détournai le regard, gênée. C’était donc lui, le « petit extra » à l’ordre du jour, pas moi. Je me penchai sur mon assiette et enfournai aussitôt une bouchée de salade.

Adler passa en revue les dossiers arrivés au cabinet depuis le mois dernier – quatre introductions en Bourse dans le secteur des nouvelles technologies, deux achats à effet de levier et une défense contre une OPA hostile. Lorsqu’il arriva à SunCorp, Adler déclara :

— Ça avance très vite. Le contrat est presque signé, et Ingrid et moi travaillons sur l'accord d'achat.

Il s'interrompit un instant, et je me redressai, croyant qu'il allait avoir un mot pour moi.

— Inutile de vous dire, reprit-il avec un regard entendu envers son auditoire, que les termes de ce contrat sont encore hautement confidentiels.

Rien de plus. Au temps pour moi.

Harold Rubinstein prit la parole :

— D'après toi, Marty, dans combien de temps est-ce que cet accord d'achat sera bouclé ? Je veux dire, en partant du principe que tout est OK après ce premier tour d'horizon.

Ha ! Je jetai à Murph un regard victorieux en articulant un *bingo* silencieux.

Murph fit la moue tandis que Hunter gigotait sur sa chaise en décochant un léger coup de poing sur la table. Et hop, 40 dollars dans ma poche ! Bon sang, ce que j'aimais gagner.

Tim Hollister monta sur l'estrade. Il était vraiment craquant aujourd'hui, dans son genre très propre sur lui. J'aurais aimé que Tyler soit assis à côté de moi – c'était la seule personne de la boîte avec qui je pouvais me permettre de partager ce genre d'observation.

Cette année, Tim était chargé du planning de formation continue des avocats – l'une des tâches ingrates que les associés principaux déléguaient aux plus jeunes de leur caste. Il énuméra le contenu d'une liste de séminaires de formations à venir.

— En plus du déjeuner interne sur la loi sur les pratiques de corruption à l'étranger le 28, il y a un petit déjeuner au Princeton Club mardi prochain portant sur la responsabilité des administrateurs et des dirigeants. Le programme s'appelle : « L'évolution de Dodd-Frank : les règles actuelles de la surveillance financière et ce qu'elles signifient pour vous ».

Il leva les yeux vers nous.

— S'il vous plaît, ne vous bousculez pas pour vous inscrire.

Deux ou trois personnes eurent un petit rire. Murph pianota sur son BlackBerry et me donna un coup de coude. Je consultai son message : *Mort de rire. Quel comique !*

Adler reprit possession de l'estrade.

— Merci, Tim.

Il resta silencieux quelques instants avant de reprendre, un grand sourire aux lèvres :

— Et maintenant, j'ai le plaisir de vous présenter notre invité du jour. Docteur Rossi, vous voulez bien me rejoindre ?

L'homme aux lunettes traversa la pièce d'un pas énergique. Il se posta à la gauche de Marty Adler, en léger retrait, et considéra l'assemblée devant lui avec une expression affable, tel un candidat à la présidentielle.

— Comme vous le savez tous, il est de plus en plus nécessaire, pour les firmes d'une envergure comme la nôtre, de prendre soin de la diversité et de la sensibilité sur le lieu de travail, commença Adler.

Juste ciel ! Bon, j'avais déjà compris où il voulait en venir. Je me tassai sur ma chaise, espérant me confondre avec celle-ci.

— On ne peut nier que c'est devenu un sujet délicat pour nous dernièrement, poursuivit Adler, en raison de certains événements malheureux qui se sont produits lors de la sortie de la semaine dernière.

Plusieurs têtes se tournèrent vers Hunter, dont les joues étaient maintenant écarlates. Incroyable. De toute ma vie, jamais je n'avais vu Hunter Russell embarrassé par quoi que ce soit. La mauvaise presse était donc remontée jusqu'à ses oreilles.

— Ce qui m'amène à vous présenter notre invité, le Dr Rossi.

Le professeur avança et nous salua d'un hochement de tête cependant qu'Adler lisait d'un ton monocorde :

— Le Dr Rossi est le fondateur et président de la société de consultants Diversity Scorecard. Avant cela, il a été directeur de la diversité et de l'inclusion dans plusieurs grands cabinets d'avocats, dont, récemment, Foster Cowan & Mays.

Je ne pus contenir un haussement de sourcils.

Adler balaya son auditoire du regard avec un sourire radieux.

— Je suis donc ravi de vous annoncer que nous avons engagé le Dr Rossi afin qu'il évalue la mesure de notre performance en termes de diversité et d'inclusion dans nos rangs, et qu'il nous aide à recalibrer nos activités afin de mieux tirer parti de notre vivier de talents divers. Nous organiserons également un événement de grande envergure sur le thème de la diversité plus tard, cet été, auquel seront conviés les clients et amis de la firme. J'espère que vous réserverez un accueil chaleureux au Dr Rossi, et que vous coopérerez activement avec lui afin de l'aider au mieux à

accomplir sa mission, qui est de la plus haute importance. Stephen ? C'est à vous.

Quelques applaudissements accompagnèrent le Dr Rossi comme il montait sur l'estrade. De nombreuses personnes avaient déjà le regard ailleurs. Quelques associés, dont Gavin Dunlop, avaient l'air ennuyés ou sceptiques, mais pas Harold Rubinstein, qui fixait attentivement le nouveau venu. Logique : Adler et Rubinstein étaient les deux seuls associés du cabinet à siéger au comité Diversité et inclusion.

— Merci, Marty, dit le Dr Rossi en souriant. Au cours des deux mois à venir, je vais étudier la culture d'entreprise propre à Parsons Valentine et vous proposer de nouvelles stratégies pour mieux attirer, retenir et développer les talents de la diversité, particulièrement aux plus hauts niveaux du management. Dans cet objectif, je vais mener des entretiens individuels et confidentiels auprès de nos associés et collaborateurs, en particulier auprès de ceux issus des minorités raciales, des femmes, et de nos collègues LGBT.

Sur ma gauche, quelqu'un émit un petit grognement ironique.

Si le Dr Rossi l'entendit, il n'en laissa rien paraître.

— Ces informations seront soigneusement analysées et compilées dans un rapport de synthèse assorti de recommandations que je présenterai au Comité de direction de la firme, au terme de mon engagement.

Il marqua une pause avant de reprendre avec un sérieux empreint de gravité :

— Je n'insisterai jamais assez sur le fait que tout ce que vous pourrez me confier demeurera strictement confidentiel. Aucune déclaration ne sera rattachée à une personne particulière, et toutes les réponses resteront anonymes.

Là, c'est moi qui faillis me gausser. Inutile d'être un génie pour deviner quelle déclaration pouvait être attribuée à une femme sino-américaine dans la boîte. Tyler Robinson aurait le même problème.

— J'ai hâte de vous rencontrer individuellement lors des prochaines semaines. Merci.

Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais il me sembla que le Dr Rossi me regardait plus que les autres lorsqu'il conclut son intervention. Eh bien, il pouvait toujours courir. Je n'avais aucune intention de participer à son petit rapport, que les données soient « confidentielles » ou non. Pas question de faire tanguer la barque alors que j'étais si près de la rive.

Le consultant retourna à sa place et le bruit des voix et des couverts s'éleva à nouveau autour de la table. Certains se levèrent pour aller voir ce qu'on nous proposait en dessert.

— Je vais me prendre un brownie, dis-je à Hunter et Murph. Vous voulez quelque chose, les gars ?

Hunter secoua la tête.

— Il faut que j'y aille, marmonna-t-il avant de sortir de la pièce à la vitesse d'une flèche.

Je m'approchai du buffet et me fis une petite assiette avec un peu de salade de fruits et un cookie au chocolat. Lorsque je revins à table, Murph et Gavin Dunlop discutaient et riaient à voix basse. Un serveur débarrassait les assiettes et me bloquait l'accès à ma chaise ; je restai donc derrière lui, attendant qu'il termine sa tâche.

— Je n'arrive pas à croire qu'on foute un pognon pareil là-dedans, soupira Gavin.

Murph eut un petit rire avant de répondre tout bas :

— En même temps, personne n'a demandé à ces imbéciles de se saouler et de se lâcher comme ça le jour de la sortie.

Je me figeai. *De se lâcher ?*

— Non mais franchement, reprit Gavin. Tu peux me dire à quoi ça va nous servir, ces pseudo-formations sur la diversité, la mixité et compagnie ? On ne devrait même plus en parler... Après tout, on vient quand même de nommer deux femmes de suite à la Cour suprême, non ?

Oui. Et trois hommes blancs de suite avant cela. Mais qui tient ce genre de comptes ?

Gavin secoua la tête.

— Enfin, bon Dieu, il suffit de voir qui occupe la Maison Blanche en ce moment ! Qu'est-ce qu'ils veulent de plus ? Ce sera quoi, après ? Une petite bombe latine, plus maline que les autres ?

Et Gavin d'éclater de rire à sa blague tordante.

Je toussai ostensiblement. Tous deux levèrent les yeux vers moi, Murph visiblement un peu gêné.

— Eh ben, il n'y avait pas de brownie aujourd'hui ? me dit-il tout en jetant un regard de mise en garde à Gavin.

Gavin ne capta pas le message.

— Ce sketch n'était pas méchant, continua-t-il. De mauvais goût, peut-être, mais c'était juste une blague. Ils n'ont pas d'humour, ces gens-là, ou

quoi ? Je veux dire, tu imagines le tollé si demain, je lançais un Club des mâles blancs à la firme ?

Cette fois, je ne pus contenir un petit rire amer. Gavin me regarda.

— Quoi ?

— Rien.

— Non, vas-y : quoi ?

Je le fixai droit dans les yeux.

— Tu plaisantes, Gavin ? La firme est *déjà* un club de mâles blancs.

Murph rit dans sa barbe.

— Eh bien, ce que je ne comprends pas, continua Gavin, c'est pourquoi ils nous rebattent toujours les oreilles avec le concept d'égalité.

Je me demandai à qui pensait Gavin en évoquant ces *ils*. Et s'il me considérait comme faisant partie d'*eux* ou de *nous*.

Il signait maintenant des guillemets en l'air pour souligner la moitié des termes qu'il employait :

— Ce que je veux dire, c'est que s'ils cherchent vraiment l'*égalité*, il me semble qu'il serait plus pertinent d'*ignorer* la race et le genre, au lieu de constamment *focaliser* l'attention là-dessus, non ?

— Ce pays n'est pas encore prêt à ignorer la race et le genre, répliquai-je sèchement, avant de le regretter aussitôt.

Silence. Mes paroles planèrent dans l'air entre nous pendant un moment.

— Je ne savais pas que c'était un sujet aussi sensible pour toi, Yung, dit Murph avec douceur.

— Oui, fit enfin Gavin. En plus, ajouta-t-il avec une volonté évidente de conciliation, je ne parlais même pas des Asiatiques.

Murph lui jeta un regard consterné, ce qui n'empêcha pas Gavin de poursuivre sur sa lancée :

— J'ai l'impression que les Asio-Américains s'en sortent plutôt bien.

— Ça alors, merci Gavin, répondis-je. Ravie de savoir que tu le penses.

— Oh, ça va... Je dis juste qu'en termes de mesures économiques objectives, les Asiatiques sont au même niveau que les Blancs.

— Fichtre, tu le penses vraiment, Gavin ? Sincèrement ?

J'écarquillai les yeux et adoptai une voix forte et sérieuse en croisant les mains sous mon menton.

— Tu veux dire que nous sommes vraiment au même niveau ? Et que si nous promettons de travailler très dur et de pratiquer notre anglais tous les jours, nous pourrions même être considérés comme des Blancs honoraires ?

Gavin et Murph me fixaient maintenant tous deux avec le même regard stupéfait.

J'en aurais sûrement fait autant, à leur place. Jamais je n'avais parlé de la sorte à qui que ce soit au bureau. Jamais je n'avais même pensé à dire de telles choses avant que ces mots ne sortent tout seuls de ma bouche – comme s'ils y étaient restés coincés trop longtemps.

Mes yeux se posèrent sur Murph. Nous avions beau nous connaître depuis des années, c'était la première fois que je lisais une telle stupéfaction sur ses traits. Mais il me semblait y lire aussi autre chose ; on aurait dit qu'il luttait pour se retenir de sourire.

— Bon, je n'ai pas le temps de traîner, dis-je en me détournant soudainement de la table.

Murph se pencha pour m'attraper le bras.

— Attends, on n'a pas...

— Je dois envoyer le premier jet du contrat à SunCorp aujourd'hui. À plus.

Murph et Gavin échangèrent un regard. Prenant soin de ne pas croiser le leur, je sortis de la salle de réunion et filai dans le couloir. J'imaginais déjà leur conversation sitôt que j'avais tourné les talons.

Bon sang, c'est quoi son problème ?

Laisse tomber. C'est peut-être la mauvaise période du mois.

Ha, ha ! Oui, sûrement.

Mes mains tremblaient et j'avais le feu aux joues. Il fallait que je regagne mon bureau, et vite. Je ne perdais que très rarement mon sang-froid au travail, et j'étais en rogne contre moi-même. Je venais juste de briser une de mes lois cardinales – éviter à tout prix de parler de questions raciales avec mes collègues. De telles conversations tournaient toujours mal.

J'étais tellement près du but. Tout ce que j'avais à faire maintenant, c'était de rester irréprochable pendant deux semaines encore – rien que deux petites semaines ! Et ensuite, je serais des leurs. Je ferais partie du sérail.

— Ingrid ! Attends.

Quoi, encore ?

C'était Marty Adler.

J'étais arrivée devant les ascenseurs et m'efforçai de reprendre une expression aussi neutre que possible.

— Ingrid, dit-il en reprenant son souffle après avoir couru quelques mètres dans le couloir. Je suis content de t’avoir rattrapée.

Il appuya sur le bouton pour appeler l’ascenseur.

— Oui, Marty. Qu’y a-t-il ?

— Tu es partie si vite que je n’ai pas eu le temps de te présenter personnellement au Dr Rossi.

— Ah ? Et pourquoi cet honneur ?

Il toussota.

— Eh bien, à vrai dire, le Comité de direction s’est réuni à ce sujet il y a deux jours, et... enfin, apparemment, il y avait une sorte de consensus sur le fait que...

— Oui ?

— Eh bien, on s’est dit que tu ferais un excellent agent de liaison pour notre Initiative diversité, annonça-t-il, rayonnant, comme si c’était une bonne nouvelle.

Oh, non, pensai-je. Non, non, non !

Voyant que je ne répondais pas immédiatement, Adler tenta un petit sourire penaud. Mais la timidité sonnait faux chez quelqu’un comme lui. Je bottai en touche pour gagner du temps.

— Agent... de liaison ? Qu’est-ce que ça signifie exactement ? demandai-je avec une perplexité feinte.

Adler m’observait attentivement. Il ne serait pas dupe bien longtemps.

— Eh bien, nous apprécierions vraiment que tu nous aides à promouvoir cette initiative, Ingrid. Tu es un véritable modèle pour nos jeunes collaborateurs, tu sais. Ton leadership nous serait précieux pour travailler avec le Dr Rossi, faire jaillir des idées pour les événements de diversité et d’inclusion que nous allons organiser. Mais surtout, on aimerait que tu en parles toi-même, que tu fasses adhérer les principales parties prenantes, que tu soutiennes activement tout cela, etc.

Là, je me sentis soudain très vulnérable. Et démunie. Comme si j’étais hors de mon corps, à regarder un train sur le point de dérailler sans rien pouvoir faire pour l’arrêter. On me parachutait officiellement emblème de la diversité de Parsons Valentine parce que, comme d’habitude, je n’avais pas de concurrence dans ce domaine.

— Écoute, Marty, dis-je en tentant de maîtriser ma voix. Tu sais combien je vais être prise pour finaliser le dossier SunCorp... Je dois être à cent pour cent là-dessus.

Adler tourna légèrement la tête sur le côté en se grattant le menton, cependant que toute chaleur quittait son visage. D'une voix lente que je ne lui avais entendue qu'une ou deux fois, et jamais avec moi, il me dit alors :

— Dans ce cas, tu devras peut-être trouver les ressources pour te donner à cent dix pour cent, Ingrid.

J'hésitai, et il le vit. Son instinct de requin prit le dessus, et il me donna le coup de grâce :

— Je pense que tu es consciente de la reconnaissance que le cabinet aurait à ton égard si tu voulais bien coopérer avec nous sur ce sujet. Je ne crois pas utile de te rappeler combien nous apprécions l'investissement d'un collaborateur sur des sujets annexes à notre cœur de métier lorsque nous votons pour recruter de nouveaux associés.

La manœuvre était plus que limite – c'était un coup bas, du chantage pur et simple – et nous le savions tous deux.

— Bien. Je serais ravie d'apporter ma contribution à l'Initiative diversité, dis-je avec un sourire figé. Je parlerai avec le Dr Rossi sans tarder.

Le visage d'Adler s'illumina. Il sourit et eut un demi-haussement d'épaules faussement désinvolte.

— Merci, Ingrid, conclut-il avant de poser une main légère sur mon dos. Je savais qu'on pouvait compter sur toi.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Il m'invita à y entrer.

— Après toi.

— Non, merci, je vais prendre le suivant, répondis-je avant de préciser : Je monte.

Adler entra dans la cabine.

— Comme tu voudras, dit-il.

C'est ça. Comme si j'avais le choix.

Je détestais être désignée pour des raisons qui n'étaient pas de mon fait. J'avais hélas quantité de souvenirs de supérieurs – pas seulement de patrons, mais aussi de professeurs, de présidents d'université, de recruteurs et de DRH – qui me demandaient sans cesse de participer à tel comité, venir à telle réception, faire figure de mentor ou prendre la parole pour tout un jury. Je ne me berçais pas d'illusions en pensant que cela était dû à la puissance de mon esprit, de mon charme, ou à ma perspicacité en tant que professionnelle. Je connaissais la règle : lorsque vous aviez dans vos rangs une femme séduisante issue d'une minorité, qui s'exprime clairement, qui n'est ni trop agressive ni trop douce, qui parle anglais sans accent ou attitude étrangère, qui possède un bon relationnel et est assez photogénique, c'est *elle* que vous choisissiez.

Être ainsi choisie m'était déjà assez désagréable, mais j'abhorrais plus encore le sentiment de charge, de responsabilité non voulue, d'avoir des électeurs alors que je ne m'étais pas présentée à l'élection. Lorsque vous êtes la seule personne d'une certaine race et d'un certain genre, les gens se sentent tout à fait libres de suggérer comment vous devriez employer votre temps et vos capacités. J'avais remarqué l'expression désapprobatrice de ceux que j'éconduisais poliment. *Non, désolée, mais je n'ai pas le temps d'emmener déjeuner les avocats du marché des changes aujourd'hui ; pourquoi ne demandez-vous pas plutôt à quelqu'un qui travaille vraiment dans cette branche ? Désolée, je ne peux pas parrainer de nouveaux stagiaires cette année. Vous m'avez déjà confié Christine Han, Danny Rodriguez, Victor Cho, Meera Patel et Herman Lim. J'ai besoin de temps pour faire mon propre travail.*

J'avais beau m'être sentie un peu à part toute ma vie – étant la fille unique d'une première génération de Chinois émigrés en Amérique, la première de ma famille à recevoir une éducation aux États-Unis, la première à fréquenter une école de droit – jamais je n'avais éprouvé ma singularité avec tant de force qu'en poussant les portes étincelantes de

Parsons Valentine. Si j'étais prise comme associée cette année, ce ne serait pas seulement une grande réussite pour moi, mais un événement historique pour la firme. Je deviendrais la première femme de couleur à être élue pour intégrer le saint des saints du prestigieux cabinet Parsons Valentine & Hunt. Car telle était l'étiquette que l'on m'avait collée au travail : « femme de couleur ».

Quelle expression étrange... La première fois que je l'avais entendue, elle m'avait fait penser à mon passage préféré du *Magicien d'Oz*, lorsque la ferme de Dorothy se pose avec fracas et qu'elle en ouvre la porte pour découvrir un superbe monde en Technicolor, où elle va se faire autant d'amis que d'ennemis. C'est ainsi que je me sentais parfois, ici. J'avais ouvert la porte sur Oz, où tout était grand, clinquant, magnifique et semblait être à portée de main. Je savais ce qu'on éprouvait quand on est accueillie en nouvelle étrangère exotique, même si je suscitais la suspicion chez certains. Je savais ce que c'était que d'essayer de faire le tri entre les bonnes et les mauvaises choses, et d'être poussée par une bande de nouveaux compagnons persuasifs à poursuivre la quête que j'avais déclarée m'être assignée. Je m'accrochais à mon rêve de devenir associée comme s'il s'agissait de ma propre route de briques jaunes.

Le jour suivant celui où Adler m'avait coincée devant les ascenseurs, j'appelai le Dr Stephen Rossi et me présentai. Il attendait mon appel et me proposa de nous voir l'après-midi même.

À 16 heures, je descendis au bureau temporaire que le cabinet avait aménagé pour le consultant. Il se trouvait dans un coin obscur du vingt-neuvième étage, une zone peu fréquentée de l'immeuble où l'entreprise avait relégué une grande partie des fonctions support : paye, déplacements, notes de frais, informatique, et notre nouveau consultant.

Je le trouvai en train de mettre un sachet de thé dans une tasse bleue estampillée du logo de Parsons Valentine.

— Docteur Rossi ?

Il leva les yeux.

— Ah, Ingrid. Entrez, entrez. Je sais que vous êtes très occupée, ne perdons pas de temps.

Il fit le tour de son bureau à grandes enjambées et alla fermer la porte. Cela m'inquiéta légèrement. On fermait rarement la porte des bureaux, chez nous. Le geste était considéré impoli, comme s'il allait à l'encontre de

l'esprit de « convivialité » que Parsons Valentine revendiquait inlassablement dans ses brochures en papier glacé. C'était également un bon moyen de faire courir les rumeurs.

J'attendis qu'il soit revenu s'asseoir pour parler. Avant toute chose, je devais lui faire comprendre que je n'étais pas ici de mon plein gré.

— Docteur Rossi, commençai-je. J'espère que vous me permettrez d'être honnête avec vous.

Il me sourit.

— Je l'espère bien, Ingrid. Et je vous en prie, appelez-moi Stephen.

— Bien. Alors, Stephen, dis-je en parlant très vite. Il faut que vous sachiez que j'ai une tonne de travail sur les épaules en ce moment. Je dois finaliser un dossier d'acquisition de première importance dans quelques semaines, donc j'espère que nous n'en aurons pas pour trop longtemps aujourd'hui. Si j'ai bien compris, je suis juste censée vous aider à encourager la participation des autres collaborateurs, et à trouver des idées pour les événements autour de la diversité que le cabinet va organiser.

L'espace d'un instant – d'un instant seulement –, la confusion se lut sur le visage du Dr Rossi. Il croisa les mains devant lui sur son bureau.

— Eh bien, Ingrid, je serais en effet ravi si vous pouviez inciter les autres avocats à participer à ce projet. Mais permettez-moi d'être honnête à mon tour : les associés du comité Diversité et inclusion m'ont indiqué que vous feriez une excellente candidate pour les entretiens que je souhaite mener. J'espérais donc que nous pourrions faire une première séance aujourd'hui.

Une *première* séance ?

Dès l'instant où ce type nous avait été présenté, j'avais senti qu'il allait m'empoisonner l'existence. Mais j'avais promis à Adler de coopérer.

Je croisai les jambes, m'adossai dans mon fauteuil et soupirai.

— Bon. Je suis prête à répondre à vos questions, même si je ne vois pas bien ce que je pourrais vous dire d'intéressant. Que voulez-vous savoir ?

— Merci, Ingrid.

Il sortit un petit enregistreur et un bloc-notes d'un tiroir de son bureau. Je me redressai.

— Vous allez enregistrer notre échange ?

Il parut de nouveau décontenancé.

— Eh bien, il m'est souvent utile d'avoir ce genre d'enregistrement de séance, mais si cela vous met mal à l'aise, je peux m'en passer.

J'aurais aimé qu'il cesse d'appeler cela une séance. Il n'était pas mon psy.

— Oui, cela me met mal à l'aise, déclarai-je.

— Pas de problème.

Il rangea l'appareil dans le tiroir tandis que je me carrais dans le fauteuil en consultant ma montre.

— Alors, que vouliez-vous me demander ?

— Eh bien, pour commencer, puis-je vous demander pourquoi, à votre avis, votre hiérarchie m'a donné votre nom en premier lieu dans la liste des personnes à interroger ?

La réponse était tellement évidente qu'un éclat de rire m'échappa.

— Écoutez, vous allez rédiger un rapport sur la diversité dans cette firme, n'est-ce pas ?

Il inclina légèrement la tête.

— Et ?

— *Et*, dis-je avec une férocité qui me surprit moi-même, combien d'autres personnes non mâles et non blanches voyez-vous ici, qui aient tenu le coup depuis huit ans ?

Je pinçai les lèvres. J'en avais déjà dit plus que je ne comptais le faire. *Attention.*

— Voilà un excellent début, commenta le Dr Rossi en sortant un stylo de la poche de sa chemise. Vous pensez donc avoir été choisie parce que vous êtes... une femme ? Ou une Asio-Américaine ?

Comme si l'un pouvait être séparé de l'autre dans mon cas.

— Eh bien, les deux, répondis-je. Les entreprises adorent les deux-en-un comme moi.

Il releva les yeux.

— Pardon ?

— Les deux-en-un, répétai-je. Vous savez, comme le shampoing qui fait démêlant en même temps.

Le Dr Rossi eut un petit rire et prit note.

— Ah, voilà un truc qui me plaît bien. Vous permettez que je l'utilise ?

— Je vous en prie.

— Alors, continuons. Selon vous, combien y a-t-il dans la firme de personnes « non mâles non blanches », comme vous dites, qui sont actuellement en lice pour le statut d'associé ?

Le côté direct de la question me désarçonna. Je pensai tout de suite à Tyler. Il m'avait confié avoir passé plusieurs séries d'entretiens pour changer de poste, et donnerait probablement sa démission dans quelques semaines. Je fis semblant de sourire et répondis d'un ton léger :

— Je ne me sens pas très à l'aise de donner des noms. Je veux dire, ce n'est pas la commission McCarthy ici, n'est-ce pas ?

Le Dr Rossi ne me rendit pas mon sourire. Il retira ses lunettes et commença à se frotter l'arête du nez.

— Ingrid, dit-il, croyez-le ou non, mais je suis de *votre* côté. Si je suis ici, c'est pour que le cabinet puisse améliorer la qualité de vie de tous ses collaborateurs. Mais je ne pourrai pas accomplir cette mission si les intéressés ne s'ouvrent pas un peu à moi.

Il cligna des paupières en me regardant, puis exhala un soupir.

— Bon, abordons les choses sous un autre angle, dit-il en repoussant ostensiblement son bloc-notes. Et commençons par le début : pour quelle raison avez-vous voulu devenir avocate ?

Je fis mine de réfléchir, alors que je savais pertinemment quand cette idée m'était venue.

Alors que j'étais à l'école primaire, ma mère avait lancé une tradition chez nous, appelée « Soirée bibliothèque ». Tous les mercredis, en rentrant du travail, et quel que soit son état de fatigue ou l'avancement de la préparation du dîner, elle m'emmenait à la bibliothèque ; là, elle vidait sur le comptoir le cabas plein des livres de la semaine passée pour les rendre, puis m'aidait à porter le même cabas rempli de nouveaux ouvrages. J'avais le droit d'en prendre autant que je voulais, et même ceux provenant des rayons pour adultes. Ma mère et mon père ne connaissant aucun de ces livres en langue anglaise, je me retrouvai donc à lire aussi bien *L'Amant de lady Chatterley* que *Les Enfants de la Terre* ou des romans de Judy Blume. Je m'installais sur le canapé du salon, devant tout le monde, et mes parents n'y voyaient que du feu. À leurs yeux, je lisais simplement pour l'école.

— Tu es notre meilleure cliente, me disait à chaque fois la dame blonde de la bibliothèque derrière son comptoir.

Cette année-là, celle de mes dix ans, notre machine à laver tomba en panne, un soir. Ma mère appela le magasin Sears et, après avoir été mise en attente près d'une heure, essaya d'expliquer dans son anglais approximatif ce qui s'était passé, et quand elle avait acheté la machine. J'étais assise à la table de cuisine, l'écoutant à moitié tout en faisant mes exercices de maths.

Le service client lui répondit sèchement que Sears n'était pas tenu de procéder à une quelconque réparation, et raccrocha au nez de ma mère.

Mais ma mère gardait tout. Elle retrouva rapidement la facture de la machine à laver achetée chez Sears et me demanda de décrypter le bon de garantie. La garantie était valable un an, et nous avions effectué l'achat il y a dix mois seulement.

Cette semaine-là, lorsque ma mère m'emmena à la bibliothèque, elle demanda à la documentaliste de nous trouver un livre expliquant comment rédiger un courrier formel. Cette dernière, visiblement trop heureuse qu'on lui demande conseil, entraîna ma mère entre les rayonnages et en exhuma bientôt un livre de poche jaune et brillant dont elle épousseta la tranche avant de le lui tendre. Son titre : *Des lettres officielles bien tournées !*

J'étudiai l'ouvrage page par page, lisant soigneusement les explications de chaque élément composant un courrier formel. Il y avait là nombre de mots inconnus, mais qui avaient l'air tellement adultes, tellement importants. J'adorais leur consonance. *En-tête. Salutation. Objet. Développement. Reformulation. Formule de politesse. Signature.*

Munie de ce guide et de la facture chiffonnée et jaunissante de chez Sears, je me préparai à taper ma lettre sur la vieille machine à écrire de mon père. Un pot de beurre de cacahuètes me servait de presse-papiers pour maintenir les pages ouvertes.

D'abord, je tapai la date. Puis le nom et l'adresse du destinataire, soigneusement recopiés à partir de la facture. Vint ensuite la salutation : « À qui de droit », écrivis-je en suivant l'exemple du guide jaune. Je relus une dernière fois les consignes de composition du corps de la lettre.

« Étape 1 : Exposez clairement l'objet de votre courrier. Le ton doit être courtois mais ferme. Étape 2 : Donnez toutes les informations utiles dont le destinataire va avoir besoin pour répondre à votre demande. Étape 3 : Reformulez votre requête et remerciez le destinataire de l'attention qu'il vous aura accordée. »

Prudemment, je me lançai :

L'objet de cette lettre est de vous informer que ma machine à laver achetée dans votre magasin est cassée et de vous demander de la réparer gratuitement s'il vous plaît.

La machine a été achetée dans votre magasin de Rockville, Maryland, le 4 décembre. La garantie qui est agrafée à la facture dit que « Les

réparations et la main-d'œuvre sont garantis pendant un an à compter de la date d'achat » et cela ne fait pas encore un an. (J'ai encore la facture car je garde tout.)

Je reformule maintenant ma requête. S'il vous plaît, envoyez quelqu'un pour réparer ma machine à laver, parce que cette année n'est pas encore finie. Merci pour l'attention accordée.

Avec mes respectueuses salutations,

Mme Elinor Yan-Mei Yung

Ma mère lut la lettre et décréta qu'elle était parfaite. Après l'avoir dûment signée de sa main, elle la posta et, trois semaines plus tard, un homme conduisant une camionnette Sears vint se garer dans notre allée et répara notre machine à laver sans que nous ayons à déboursier un sou.

Jamais mes parents n'avaient été aussi fiers de moi. Rayonnante, ma mère me serra dans ses bras en me disant que j'étais une petite fille très intelligente. Et que je devrais devenir avocate, quand je serais grande, et qu'ainsi, mes parents auraient l'assurance de ne plus jamais se faire maltraiter parce qu'ils avaient un physique ou un langage différent des autres.

Personne n'a d'ordre à donner à ma petite Ingrid, avait dit ma mère en chinois. Je repensais souvent à cette phrase, même maintenant. Surtout maintenant.

Je regardai le Dr Rossi et haussai vaguement les épaules.

— Je ne sais pas... c'est mieux que de retourner des burgers, lâchai-je.

Le consultant me dévisagea, puis il se carra dans son fauteuil, posa son pied droit sur son genou gauche et croisa les bras sur sa poitrine.

— Ingrid.

Je battis des cils en le regardant.

— Je ne pourrai pas vous aider si vous ne m'aidez pas, dit-il.

— Ne le prenez pas mal, mais je ne me souviens pas d'avoir demandé de l'aide à qui que ce soit.

Le Dr Rossi se pencha en avant sur son bureau.

— Écoutez, dit-il d'une voix grave. Cela vous surprendra peut-être, mais je suis parfaitement conscient de la position dans laquelle vous êtes. Je sais que vous allez jouer votre potentiel statut d'associée dans quelques semaines, et, d'après les bruits qui courent, il me semble que tout cela est plutôt bien engagé.

Cette dernière remarque me redonna un petit coup de fouet. *Des bruits qui courent ?* Je m'éclaircis la voix.

— Où avez-vous entendu cela ?

Il me coula un regard entendu.

— Vous oubliez que j'ai déjeuné ici avec plusieurs groupes d'associés depuis le début de la semaine... Les gens parlent, vous savez.

Voilà qui était une bonne nouvelle. Une très bonne nouvelle. Je baissai les yeux vers mes chaussures pour qu'il ne voie pas le grand sourire que je tentais de contenir.

— Et donc, vous voyez, continua-t-il, je comprends très bien pourquoi vous êtes réticente à me parler ouvertement des problèmes de diversité et d'inclusion au sein de la firme. Je veux dire, qu'importe si le système est pourri, puisqu'il fonctionne bien pour vous... pas vrai ?

Je m'abstins d'acquiescer mais ne le contredis pas non plus.

— De toute évidence, vous faites une très belle carrière dans cette firme, ce qui est formidable. Mais j'aimerais vous inviter à vous questionner un peu : comment se fait-il qu'il n'y ait que vous qui y soyez parvenue, jusqu'ici ? En d'autres termes, pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes de couleur en lice pour le statut d'associée ?

Alors que j'essayais de trouver une réponse diplomate, il brandit une feuille avec un tableau Excel.

— Par exemple, je vois qu'il y avait une autre femme d'origine asiatique dans votre promotion, à votre arrivée ici. Mais elle est partie au bout d'un an et demi. Je serais curieux d'avoir votre avis sur les raisons de ce départ. D'après vous, pourquoi le cabinet n'a-t-il pas su la retenir ?

Je me souvenais très bien de cette femme – Zhang Liu –, même si j'avais essayé de l'oublier. Lors des premiers mois où nous avions officiellement été engagées comme collaboratrices, beaucoup d'associés et de secrétaires avaient du mal à nous différencier, alors que nous ne nous ressemblions pas du tout. Zhang avait une frange et des cheveux courts, quand les miens étaient longs et dégradés. En outre, elle faisait une tête de plus que moi. Mais au bout d'un an, l'une recevait encore le courrier interne adressé à l'autre.

Zhang Liu venait de Pékin ; elle était arrivée aux États-Unis à l'âge de dix-huit ans, pour intégrer le MIT. Elle avait ensuite décroché l'examen du barreau et tous les autres concours existant sur terre. On la prétendait brillante, seulement, il pouvait être difficile de s'en rendre compte car elle

parlait un anglais techniquement correct mais avec un très fort accent. Ses cheveux courts paraissaient souvent sales et elle portait des tenues informes qui ne la mettaient aucunement en valeur, quoiqu'elle parût avoir une jolie silhouette. Lors des rares occasions où elle sortait, Zhang demeurait silencieuse, en marge de notre groupe, à siroter son 7-Up alors que nous autres descendions des martinis en enchaînant les blagues salaces et les commérages. Et lorsqu'elle parlait, sa voix était si basse et si ténue qu'elle franchissait à peine le niveau du murmure. Un jour, lors d'une réunion de service, j'avais vu Marty Adler perdre patience et lui aboyer : « Mais parle plus fort, Zhang, sacré bon sang ! » Jamais je n'avais entendu Adler parler ainsi à quelqu'un, ni avant, ni après. Cela m'avait marquée.

Une autre fois, Harold Rubinstein l'avait félicitée pour une excellente synthèse de recherche qu'elle avait rédigée à propos de nouvelles réglementations de sécurité entrant en vigueur.

— C'est du très bon boulot, Zhang, avait-il dit devant nous tous. Bravo.

Zhang avait rougi et décliné le compliment en murmurant qu'il s'agissait avant tout d'un travail de groupe et que c'étaient surtout deux stagiaires qui avaient fait le plus gros. J'avais secoué la tête en soupirant. Elle ne comprenait pas. Tout le monde savait que, les rares fois où un associé vous félicitait publiquement, la seule réponse valable était « Merci ».

Environ un an après notre embauche, Zhang vint me voir dans mon bureau un soir, tard. Elle frappa timidement à ma porte et, comme si de rien n'était, me demanda bientôt si je savais parler chinois.

— Non, répondis-je, mentant éhontément.

Je savais le courage qu'il avait dû lui falloir pour oser me poser cette question ; je savais combien cela avait dû lui coûter. Et pourtant, à ma grande honte, je n'eus pas la moitié de ce courage pour être simplement gentille avec elle.

C'était ma première année au cabinet. Mon poste n'était pas encore assez solide pour que je puisse me permettre d'être associée à Zhang Liu plus que je ne l'étais déjà. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle me tire vers le bas.

Je faisais mon petit bonhomme de chemin, elle non.

Zhang resta chez Parsons Valentine quelques mois de plus, empocha son bonus de fin d'année et démissionna. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait fait ensuite.

Je repensais à elle de temps en temps, surtout l'hiver dernier, lorsque j'avais relu l'un des livres préférés de mes années d'études, *The Woman*

Warrior de Maxine Hong Kingston. J'avais été frappée par une scène dans laquelle l'héroïne, forte et rebelle, terrorise une camarade de classe sino-américaine dans les toilettes des filles, en lui tirant sur les tresses et lui pinçant les joues pour la forcer à parler anglais. « J'observais son visage pour pouvoir le haïr de près », écrivait-elle. Je m'étais rendu compte, avec un pincement de culpabilité, que c'était exactement ce que j'avais fait moi-même – regarder le visage perdu et esseulé de Zhang Liu et le détester de près.

— Bon, d'accord, soupirai-je. Disons que, d'après mon expérience, la plupart des hommes blancs sont toujours beaucoup plus à l'aise quand ils travaillent avec des types qui leur ressemblent, parlent et se conduisent comme eux.

— Mais alors, que dites-vous des différentes initiatives prises par le comité Diversité et inclusion ? aiguisa le Dr Rossi.

J'eus une petite moue ironique. Autant que je sache, jusqu'à l'incident du sketch lors de la sortie, le comité Diversité et inclusion était plutôt moribond. Leurs prétendues « initiatives » s'étaient réduites à emmener les collaborateurs voir *Le Roi lion* à Broadway, lancer une happy hour margarita lors du Cinco de Mayo, et servir des rouleaux de printemps et des raviolis chinois à la cantine pendant le Mois du patrimoine des Américains d'Asie et des îles du Pacifique.

Franchement, on n'en avait rien à faire d'une Journée du ravioli à la cantine. Ce qu'il nous fallait, c'était un manuel de décodage pour toutes les règles de survie non écrites dans ce milieu.

Le Dr Rossi se gratta le menton.

— Pensez-vous qu'il est possible pour de jeunes femmes de couleur de trouver des mentors dans un endroit comme celui-ci ?

— Possible, oui. Facile, non.

— Personnellement, avez-vous essayé de trouver des mentors au cours de votre carrière ici ?

Nouveau sourire ironique de ma part.

— Quoi, j'ai dit quelque chose de drôle ? demanda le Dr Rossi.

Je haussai les épaules.

— Eh bien, on conseille toujours aux jeunes collaborateurs de se trouver un mentor « le plus vite possible ». Comme si c'était simple.

— Ça ne l'est pas ?

— Non.

Lors de notre arrivée chez Parsons Valentine, on nous donna des badges nominatifs dans une ambiance bon enfant le jour de notre grande réunion d'orientation, qui avait lieu dans une salle de bal où l'on nous offrit Perrier et sushis tandis qu'un chœur de jeunes associés fringants nous chantait ses conseils : *Cherchez des mentors et des sponsors ! Lancez-vous, allez vous présenter aux associés qui vous inspirent ! N'ayez pas peur de demander du travail !*

J'avais suivi ces conseils. Du moins, j'avais essayé. Après avoir bien étudié mon sujet, j'avais tenté d'approcher Ellen Chu Anderson, la seule femme sino-américaine de la firme, qui avait été nommée *Of Counsel* – un échelon juste en dessous du statut d'associé, à un cheveu près. J'avais déjà lu son profil dans le *New York Law Journal*, où elle avait figuré en tant que l'une des « dix avocates de couleur à suivre ». (Et tout le monde de plaisanter que cette liste n'avait pas dû être bien difficile à établir, étant donné qu'il n'existait qu'une cinquantaine de ces femmes en exercice.)

Ellen avait environ quarante-cinq ans, elle était mariée, sans enfants – son mari faisait partie de la direction de Goldman – et avait été nommée *Of Counsel* à l'âge de trente-neuf ans, dans le service Propriété intellectuelle de la firme. Si je savais tout cela, c'est parce que j'avais mené ma petite enquête. Elle était allée à Yale – l'université et l'école de droit – et avait même joué dans l'équipe de tennis féminine de l'établissement. Avec tout cela en commun, comment pourrait-elle ne pas me prendre sous son aile ? Elle me dirait avec quels associés travailler, et ceux qu'il valait mieux éviter. Qui était gentil ou méchant. Peut-être m'emmènerait-elle déjeuner, de temps en temps. Cela commencerait de manière occasionnelle mais, très vite, le rendez-vous deviendrait mensuel et nous parlerions de tout et de rien, de l'adresse de notre coiffeur à qui serait susceptible de devenir associé prochainement. Plus tard, elle m'inviterait à lui rendre visite dans sa maison des Hamptons, où nous aurions des fous rires autour d'une limonade et de petits gâteaux, et je la laisserais me battre au tennis. (Je savais qu'elle et son mari avaient une telle maison : ils avaient un jour publié une offre de location saisonnière dans la newsletter de Parsons Valentine. 15 000 dollars le mois.)

Et puis, un matin, peu après mon arrivée à la firme, je pris mon courage à deux mains et montai jusqu'à son bureau. Après être passée devant quantité de noms inconnus inscrits sur les plaques de laiton des portes – je n'étais alors jamais montée au trente-troisième étage, et n'avais jamais rencontré

d'avocats travaillant à la Propriété intellectuelle –, je m'arrêtai devant celle où apparaissait celui d'ELLEN CHU ANDERSON. La porte était presque fermée, et je l'entendais parler au téléphone, à l'intérieur. J'hésitai.

— Je peux t'aider, ma belle ? demanda la secrétaire d'Ellen, une jolie jeune femme lourdement maquillée assise derrière le comptoir de l'accueil.

— Oh ! fis-je en me retournant. Je suis une nouvelle collaboratrice, et je voulais saluer Ellen.

Estimant que cela risquait de ne pas suffire, j'ajoutai :

— C'est que... en fait, on jouait au tennis dans la même équipe, à la fac. Elle sourit.

— Eh bien, je suis sûre qu'Ellen sera ravie de te rencontrer.

La secrétaire me fit un clin d'œil et parla plus bas :

— C'est une crème, cette femme. On peut dire que j'ai eu de la chance... Si tu avais vu le type qu'ils m'ont refilé au début, quand je suis arrivée ici.

Je souris à mon tour.

— Ah, oui.

Et je me gonflai de fierté à l'idée que mon futur mentor soit quelqu'un dont les secrétaires disaient du bien.

— Ah, je crois qu'elle a fini son appel, m'informa la jeune femme. Dépêche-toi, avant qu'elle ait un autre coup de fil. Frappe et entre, vas-y.

— Même si sa porte est fermée ?

— Oh oui, elle fait toujours ça quand elle prend son déjeuner ou une collation.

Elle baissa de nouveau la voix :

— Elle n'aime pas qu'on la voie manger.

— Ah, fis-je bêtement avant d'avancer vers la porte, où je frappai fermement.

— Entrez ! répondit une voix chaleureuse et chantante.

J'ouvris la porte et pénétrai dans le bureau d'Ellen Chu Anderson. Elle faisait plus jeune que sur sa photo. Ses cheveux étaient coupés en un carré court encadrant des lunettes papillon et un sourire s'ouvrant sur des dents très blanches.

Elle me dévisagea, et son sourire disparut en une fraction de seconde.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle.

Le ton n'était pas désagréable (pas tout à fait), mais il n'était pas cordial non plus. Vaillamment, j'arborai mon plus beau sourire et avançai vers son

bureau.

— Bonjour, dis-je avec entrain. Je suis Ingrid Yung.

Elle resta là où elle était.

— D’ac-cord... et d’où suis-je censée vous connaître ?

Elle aurait aussi bien pu me gifler. J’avais envie de tourner les talons et de partir en courant, mais je décidai de tenir bon.

— Euh, eh bien, en fait, vous ne me connaissez pas, m’entendis-je répondre. Je suis une nouvelle collaboratrice de la firme, et je voulais me présenter. Je crois que, comme moi, vous faisiez aussi du tennis à Yale quand vous y étiez.

— Et comment savez-vous cela ? me jeta-t-elle en me fixant, les yeux étrécis.

Je me sentis soudain affreusement stupide. Tout cela était une très, très mauvaise idée. Comment avais-je pu être aussi présomptueuse ? Ellen Chu Anderson avait d’autres choses à faire qu’adopter une première année comme la petite sœur qu’elle n’avait jamais eue.

— Oh, eh bien, je...

— Écoutez, me coupa-t-elle avec un demi-sourire forcé. Je suis débordée. Ce n’est vraiment pas le bon moment.

J’avisai le muffin à moitié mangé et l’exemplaire du *Wall Street Journal* ouvert sur son bureau.

— Très bien. Je... désolée, bafouillai-je en sortant de la pièce.

— Merci à vous d’être passée me voir, dit-elle en me refermant la porte au nez.

Ce fut la première et la dernière fois que j’adressai la parole à Ellen Chu Anderson.

Pendant les années qui suivirent, chaque fois que nous nous apercevions lors d’un événement d’entreprise, nous penchions la tête et faisons mine de ne pas nous voir. Elle paraissait aussi réticente à croiser mon chemin que je l’étais à l’idée de tomber sur elle. Peut-être estimait-elle qu’il n’y avait de place que pour une seule femme d’origine asiatique sortie de Yale et de ses courts de tennis à la firme. Elle a quitté Parsons Valentine l’année dernière, après avoir obtenu un poste de juriste de haut rang à l’Office américain des brevets et des marques. Ce qui fut probablement un soulagement pour elle comme pour moi.

Le Dr Rossi me regardait avec gravité.

— Et qu'est-ce que cela vous inspire, Ingrid, de savoir qu'il n'est pas aussi aisé pour les femmes que pour les hommes de trouver des mentors de bonne volonté ?

J'eus un léger mouvement de recul. Ce Dr Rossi me donnait la migraine. Je n'avais ni le temps ni l'envie de l'aider à jouer son petit remake de la hiérarchie de genre et de race dans le monde de l'entreprise américaine. S'il pensait avoir dégoté sa Norma Rae à lui, il se fourrait le doigt dans l'œil.

— Désolée, dis-je. J'ai une visioconférence dans cinq minutes. On pourra poursuivre cet échange une autre fois ?

Il me dévisagea, l'air pensif.

— Avec grand plaisir.

OceanofPDF.com

— Allez, Yung, dépêche-toi !

Hunter passa la tête par la porte de mon bureau.

— Murph et les gars attendent tous en bas. Si on n'y est pas à 19 h 15 pétantes, on est éliminés !

— Je ne sais pas comment tu as réussi à me convaincre de m'embarquer là-dedans, soupirai-je depuis ma place. Une soirée avec la Ligue de softball des avocats, ce n'était pas vraiment dans mes plans.

Hunter portait la casquette de softball bleu et blanc de l'équipe Parsons Valentine. Un énorme sac de sport estampillé du logo de la firme était accroché à son épaule gauche, et il avait les bras chargés de trois battes et d'un gant de baseball. Il franchit pesamment ma porte, renversant mes dossiers et un tas de documents imprimés soigneusement empilés.

— Eh, fais attention, s'il te plaît !

Je sortis de mon placard chaussures de sport, chaussettes et pantalon de survêtement pour les glisser dans mon sac.

— Oh, oh... Je n'ai pas de t-shirt propre.

Hunter secoua la tête.

— Bien tenté. Mais tout le monde doit porter le polo de l'équipe, de toute façon, dit-il avec un signe de tête vers son sac. Et on en a des tonnes. Je t'en donnerai un en arrivant là-bas. Allez, on file !

— D'accord, d'accord, mais donne-moi juste une minute pour me changer, tu veux ? Je vous retrouve en bas.

— Sérieusement, grouille-toi, dit-il en consultant sa montre. Je n'aimerais pas du tout devoir déclarer forfait face à ce connard de Davis Polk qui ne vit que pour la compétition.

Sans blague... c'est vraiment l'hôpital qui se moque de la charité.

Hunter était littéralement obsédé par la compétition quand il s'agissait de la Ligue de softball des avocats. Pour quelqu'un qui travaillait ici grâce à son mariage, qui n'en faisait qu'à sa tête et gonflait régulièrement ses heures de boulot, il respectait scrupuleusement les règles quand il s'agissait

de son sport préféré. Et les règles officielles de la Central Park Lawyers League stipulaient que chaque firme devait avoir une équipe de huit joueurs, dont au moins une femme. Sans quoi, c'était le forfait. Ce matin-là, Hunter avait été pris de panique en apprenant que Melissa McCabe des Successions et fiducies, la seule femme de l'équipe, venait d'être envoyée à Boston pour gérer une urgence avec un client et ne pourrait donc pas jouer ce soir. Ce qui avait donné lieu à un e-mail totalement ridicule :

Destinataire : PARSONS_NY_TOUS_AVOCATS
Expéditeur : Russell, Hunter F. hrussell@parsonslaw.com
Objet : CHERCHE FEMME DÉSESPÉRÉMENT...

... POUR JOUER CE SOIR DANS LE MATCH DE CHAMPIONNAT DE SOFTBALL CONTRE DAVIS POLK, RIEN QUE ÇA ! CENTRAL PARK, EAST MEADOW, 19 H PÉTANTES !!!!! SI INTÉRESSÉE, CONTACTEZ HUNTER RUSSELL AU 3146, ASAP !!! POLO OFFERT !!!!!

J'avais éclaté de rire en le lisant avant de dire à haute voix « Eh bien, bonne chance, mon gars » et d'effacer le message.

Trois heures plus tard, Hunter débarquait dans mon bureau.

— S'il te plaît... Je suis venu te *supplier*.

Et Hunter, dans son costume sur-mesure de chez Paul Smith, de tomber à genoux devant moi, les mains jointes.

— Je ne plaisante pas Yung. Je ne trouve aucune collaboratrice qui veuille bien jouer ce soir... et c'est un match de championnat ! Si on n'a pas une équipe réglementaire, on sera éjectés de la compétition ! S'il te plaît, Yung. Je t'en *supplie*.

Toujours sur ses genoux, il se traîna jusqu'à mon fauteuil et s'accrocha à ma jambe.

— Hunter, dis-je en le regardant calmement.

Il leva les yeux vers moi.

— Un peu de dignité, je te prie. Tu nous mets tous les deux mal à l'aise, là.

— *S'il te plaît*, Yung ! beugla-t-il.

— Je ne suis pas en grande forme sportive, ces temps-ci.

Il me lâcha la jambe mais resta à genoux.

— Allez... Tu faisais du football féminin à la fac, non ? Et du tennis ?
Je me demandai comment il savait tout cela.

— Ce n'est pas la même chose, objectai-je. Et je ne connais rien au baseball.

— C'est du softball, Ingrid. Du *softball*. Et on ne joue même pas avec une balle ordinaire, celles qui servent dans la Ligue des avocats sont encore moins dures que les officielles.

Il m'offrit un sourire plein d'espoir.

Je fis semblant de réfléchir en me tapotant le menton.

— Hmm, bon, voyons voir... À ton avis, comment est-ce que ce serait perçu par les associés ? Je suis censée m'éreinter sur le méga-dossier à un milliard du client d'Adler, et je vais quitter le boulot à 18 h 45 pour aller jouer au softball à Central Park ?

Hunter eut un petit sourire carnassier.

— Sache qu'Adler vient voir presque tous nos matchs, dit-il. Et que ce soir, Tim Hollister est de la partie.

— Ah bon ? Je ne savais pas qu'ils venaient vous voir.

— Eh bien, si, ils viennent, poursuivit fièrement Hunter. Après, on va tous boire un coup au Paddy Maguire's, et Adler paie la note à la fin de la soirée. C'est super. Tu devrais vraiment venir. C'est Murph qui a lancé cette tradition, il y a des années déjà.

— Ah.

Murph ne m'avait jamais parlé de ces moments de convivialité avec les associés. Je repensai à la façon dont Marty Adler m'avait coincée sur l'Initiative diversité près des ascenseurs, l'autre jour, à son ton légèrement hostile quand il m'avait dit : « Je ne crois pas utile de te rappeler combien nous apprécions l'investissement d'un collaborateur sur des sujets annexes à notre cœur de métier. » Je me demandais si le fait que Murph organise ces petites sorties dans des bars avec les associés comptait comme un de ces « investissements annexes ».

— Allez, Yung. Tu seras mon héroïne !

Je toisai Hunter, toujours agenouillé par terre à côté de mon bureau. Quelque chose m'interpella lorsqu'il prononça le mot « héroïne » – surtout si Marty Adler était présent pour voir ça. *Ah, tu veux de l'investissement annexe ? Eh bien, je vais t'en donner.*

— C'est bon, d'accord. Je serai là. Juste ciel, relève-toi ! Je ne supporte pas de voir un homme adulte s'humilier ainsi.

Hunter bondit de la voiture dès que nous arrivâmes près des terrains de Central Park. À la vitesse de l'éclair, il partit dans l'allée avec son gros sac rempli de polos, ses trois battes et son gant d'attrapeur tandis que Murph et moi le suivions.

L'équipe de Davis Polk était déjà là. Le capitaine de leur équipe attendait près des gradins, les bras croisés sur sa poitrine, les mains calées sous ses aisselles.

— C'est sympa d'être venus, nous lança-t-il.

— Connard, marmonna Hunter entre ses dents.

Le reste de notre équipe venait également d'arriver et commençait tout juste à s'étirer et s'échauffer. Tim Hollister était effectivement là, et il sourit et m'adressa un signe de la main en me voyant. Je lui rendis son salut. Tim avait quitté ses lunettes pour le match ; ce soir, il ressemblait un peu moins à Clark Kent et un peu plus à Superman. Je reconnus un autre joueur, Link Forster – Monsieur Janvier lors de notre soirée de sortie. L'équipe était complétée par trois jeunes collaborateurs du Contentieux dont je ne connaissais pas les noms, qui avaient tous le même visage arrogant, satisfait et rasé de frais propre aux jeunes diplômés qui n'en revenaient toujours pas de vivre à Manhattan et de gagner un salaire à six chiffres du haut de leurs vingt-cinq ans.

Je fus surprise par le nombre de personnes venues nous soutenir. Les supporters de Parsons Valentine étaient surtout des employés autres que des avocats – même Margo m'avait dit avoir assisté à ces matchs, une ou deux fois – mais je reconnus également plusieurs collaborateurs, et pas seulement des jeunes. Je repérai bientôt Tyler parmi un groupe, en train d'agiter les bras en l'air pour que je le voie. *Tu es un amour, Tyler*. Je l'avais convaincu de venir ce soir pour me soutenir moralement. C'était probablement la première et unique fois que Tyler Robinson assisterait à un match de softball. Le geste me toucha.

Je lui rendis ses grands signes avec enthousiasme, tout en écarquillant les yeux avec une mimique indiquant que je me demandais bien ce que je faisais là. Il haussa les épaules, exprimant le même questionnement sans réponse.

Je passai en revue le reste de la foule ; pas de Marty Adler en vue.

Murph se dirigeait maintenant vers moi avec le sac rempli de polos.

— Bon, tu dois mettre ça, Yung, dit-il en m'en lançant un.

Je dépliai le polo d'épais coton blanc aux manches trois quarts bleu marine. Le logo de la firme était discrètement brodé sur le côté gauche de la poitrine, comme un crocodile ou un joueur de polo, tandis que l'inscription « LES PROCUREURS » s'étalait en caractères bleus sur le travers du buste. Ce n'était pas le nom d'équipe le plus original qui fût, mais cela valait toujours mieux que leur premier choix : les Jurés Bien-Membrés. Heureusement, le Comité de direction était intervenu et avait refusé ce nom.

L'humour du milieu judiciaire ne volait pas bien haut. Lors de mes années d'études de droit, lorsque je sortais dîner avec un groupe d'amis, il y en avait toujours un pour sortir quelque chose du genre « Tiens, et si je me faisais un avocat ? ». Et tout le monde éclatait de rire. Pénible, à la longue.

Je posai le polo contre mon torse. Sur moi, c'était une robe. Je vérifiai l'étiquette.

— Murph, tu m'as donné une taille L. Tu n'as rien de plus petit ?

— Ah ? fit-il, l'air surpris. Plus petit que ça ? Attends, je regarde.

Il fouilla dans le sac et finit par en sortir un autre polo.

— Il n'y a pas de S mais, tiens, voilà un M, dit-il en me le passant.

J'enfilai le polo sur mon t-shirt. Je flottais toujours dedans.

Je me rendais fréquemment à divers événements d'entreprise chez des clients, où j'avais pu constater qu'étrangement, il n'y avait jamais assez de t-shirts de petite taille parmi leurs *goodies*.

Hunter et le capitaine de Davis Polk étaient en train de discuter, penchés au-dessus de deux porte-blocs, quand Hunter se tourna soudain et me montra du doigt. Le capitaine adverse me regarda, acquiesça et marqua quelque chose sur son bloc.

Quelques minutes plus tard, Hunter vint vers nous au petit trot.

— Bon, en piste, les gars, commença-t-il.

Tim Hollister, Link Forster et les trois jeunes du Contentieux se rapprochèrent pour que nous nous regroupions tous autour de Hunter avec son porte-bloc. Link haussa le menton et me dit :

— Au fait, merci de remplacer Melissa au pied levé.

Je ne m'étais pas trompée : ce garçon était vraiment adorable.

Les trois du Contentieux me regardèrent mais ne dirent rien.

— Alors, on va y aller dans cet ordre, déclara Hunter. Forster, tu passes en premier.

Tout le monde acquiesça brièvement, sans surprise. Je considérai la silhouette sèche et mince de Link et me dis qu'il devait être considéré

comme un athlète, du moins selon les critères d'une Ligue d'avocats.

Hunter énuméra six autres noms, avant de conclure :

— Et donc, euh... ça veut dire que Yung, tu passes en dernier.

Un doute me saisit.

— Est-ce que Melissa joue en dernier, habituellement ? m'enquis-je.

Hunter releva les yeux de sa liste.

— Euh, non. Pourquoi ?

— Oh rien, simple curiosité.

Je savais que Melissa était une très bonne joueuse, d'après les échanges que j'avais entendus à déjeuner entre Hunter et Murph. Apparemment, elle avait été co-capitaine d'une équipe interne de softball à l'université de droit de Virginie. Je n'avais jamais travaillé directement avec elle, mais cette fille paraissait sympathique. Elle était grande – plus grande que nombre d'hommes avec lesquels elle travaillait –, avait plein de taches de rousseur et une personnalité ouverte et joviale. Hunter, Murph et tous les hommes parlaient d'elle avec gentillesse, mais je devinais à leur ton que ce n'était pas le genre de fille avec qui ils essaieraient de coucher. Ou alors, s'ils le faisaient, ils n'iraient pas s'en vanter auprès de leurs potes le lendemain.

Hunter baissa son porte-bloc.

— Ça te gêne, de passer en dernier ? me demanda-t-il, sans agressivité.

Tout le monde tourna la tête vers moi.

— Non, non, pas du tout. Je passerai en dernier, ça me va très bien.

Je souris pour appuyer mon propos, mais je savais maintenant avec certitude que j'étais le maillon faible dans l'équipe de ce soir. On me reléguait à la place où je pourrais causer le moins de dégâts – j'aurais probablement un tour de moins à la batte que les autres. Et ainsi, Link Forster repasserait juste après moi, pour pouvoir rattraper le coup si besoin.

— Alors c'est bon, dit Hunter en frappant dans ses mains. On y va.

L'équipe de Davis Polk était en place sur le terrain. C'est nous qui allions frapper en premier. Hunter nous demanda de nous aligner en ordre de passage et d'attendre notre tour derrière la clôture de chaîne nous séparant du receveur et du marbre. Link Forster se frotta les mains avec vigueur puis saisit une batte.

— Allez, Forster, c'est parti, l'encouragea Hunter en lui décochant une bourrade dans le dos comme il approchait du marbre.

De toute évidence, Hunter prenait son rôle de capitaine très au sérieux.

Des cris de soutien hystériques s'élevèrent des gradins derrière nous. Apparemment, les fans étaient surtout des femmes.

Link était gaucher. Il se posta sur la droite du marbre, tenant la batte à un angle précis au-dessus de son épaule, la casquette bien vissée sur sa tête, genoux fléchis, fessier en arrière. Le lanceur de Davis Polk, un chauve assez baraqué, fronça les sourcils en scrutant Link. Puis il arma son bras à trois reprises et lança la balle à Link à une vitesse stupéfiante. Le lancer était bien calculé. Link frappa dans le vide, ratant le coup.

— Merde.

Près de moi, Hunter lâcha un lourd soupir de dépit et mit ses mains autour de sa bouche pour crier :

— Allez, Forster, on se bouge le cul ! C'est quoi, ça ?

Link roula des yeux, se tourna vers le capitaine et l'envoya promener d'un geste éloquent avant de revenir se positionner sur le marbre. Hunter rit et le siffla en manière de réponse.

Cette petite scène me charma. Plus d'une fois, j'avais pensé qu'il était décidément bien plus facile de résoudre les conflits entre hommes. Peut-être était-ce pour cette raison que je m'entendais mieux avec eux qu'avec les femmes. Ils ne faisaient pas semblant de vous apprécier quand ce n'était pas le cas, et n'éprouvaient pas le besoin de plaire à tout le monde, tout le temps. J'admirais cela. C'était tellement plus simple, plus efficace. Certes, ils n'emporteraient pas la palme de l'amabilité, mais j'enviais le temps et l'énergie émotionnelle qu'ils économisaient ainsi.

La prochaine fois que Marty Adler viendrait solliciter un nouvel « investissement annexe », je me contenterais de rouler des yeux et de lui faire un petit doigt d'honneur.

Le lanceur envoya une nouvelle balle à Link. Cette fois, la batte trouva la balle avec un *pop* bien sonore. Alors que le joueur de champ extérieur s'élançait à toutes jambes pour rattraper la balle partie au-delà des champs, Link coula à Hunter un sourire en coin assorti d'un petit haussement d'épaules – *Voilà, tu es content maintenant ?* – avant de partir au petit trop faire le tour de toutes les bases. Une ovation délirante s'éleva dans le public et, l'espace d'un instant, je me rappelai pourquoi les gens vénéraient les athlètes. Même moi, j'étais un peu amoureuse de Link Forster quand il rentra au marbre et s'y posta fièrement pour marquer son coup de circuit.

Lorsque vint mon premier tour au bâton, je vis plusieurs joueurs de champ de Davis Polk échanger de petits sourires en allant se positionner

vers le monticule, laissant le champ extérieur dégagé. Je sentis le feu me monter aux joues. *Méfiez-vous, bande de petits fumiers.* Mais je ratai la balle une fois, puis deux ; seul le bruit de ma batte fendant l'air vainement siffla à mes oreilles.

Je m'attendais à ce que Hunter me hurle dessus, me couvre d'injures sur ma façon de jouer, comme il l'avait fait avec Link. Au lieu de quoi, le capitaine me cria des encouragements depuis son abri.

— Ce n'est pas grave, Ingrid, ne stresse pas. Concentre-toi sur la balle, ne la quitte pas des yeux et ça ira !

La ferme, Hunter, pensai-je avant de tenter de frapper la troisième. Raté, encore. Sa gentillesse me tapait sur les nerfs.

Enfin, au cours de la cinquième manche, je réussis à envoyer une balle en première base – une seule, je sais, mais le coup est plus dur à réussir qu'il n'y paraît –, ce qui permit à Tim Hollister de toucher le marbre en troisième course. « Bien joué, Yung ! » entendis-je Hunter brailler quelque part derrière moi. Et, cette fois, il paraissait sincère. Juste après que Tim avait touché le marbre, alors qu'il passait devant moi dans l'abri, il m'ébouffra les cheveux avec ce geste viril et décontracté qu'ont les hommes entre eux pour se féliciter ; jusqu'ici, je ne l'avais vu le faire qu'avec Hunter et Link Forster. Murph, lui, me décocha un coup de poing dans le bras – assez fort, à vrai dire.

— Bravo, Yung ! dit-il, l'air réellement impressionné.

— Merci, répondis-je avec un sourire crispé en essayant de ne pas me frictionner le bras là où il avait frappé.

Je me sentis encore plus fière de ce petit moment que je ne l'étais d'avoir réussi à envoyer la balle sur la base.

Nous remportâmes la partie, sept points contre quatre. Sans réel coup d'éclat de ma part mais, Dieu merci, sans que j'aie plombé le jeu non plus.

À la fin du match, l'équipe de Davis Polk eut l'élégance de venir nous féliciter, juste avant que les supportes ne descendent pour envahir le terrain. Tyler vint vers moi et me serra dans ses bras.

— Je comprends mieux pourquoi on t'appelle championne, me dit-il. Bravo, tu as été super !

— Merci, répondis-je en lui souriant.

— Tu as réussi à t'évader un peu du bureau ? Pas trop sous l'eau, avec le dossier SunCorp ?

— Disons que c'était l'occasion de m'accorder une petite soirée de répit.

Tyler hocha la tête tandis que, à la mention de SunCorp, je parcourais la foule du regard, y cherchant encore Marty Adler. Mais il n'était pas venu, et je ne pus m'empêcher de me dire que j'avais fait cet effort pour rien.

Même sans Adler, le pot d'après-match tenait toujours. Nous étions bientôt quinze ou seize à nous diriger vers le pub irlandais le plus proche : les huit joueurs de l'équipe ainsi que Tyler et, entre autres, trois jeunes femmes pétulantes que je reconnus comme étant de nouvelles assistantes juridiques du Contentieux.

Le Paddy Maguire's était un chouette établissement avec de la sciure par terre, un bon jukebox et une clientèle où se mêlaient les cadres en costard et les habitués du quartier. Nous jouâmes des coudes dans la foule des clients pour nous frayer un chemin jusqu'au bar. Là, Tim Hollister passa commande et tendit sa carte American Express au barman. Il ne restait qu'un tabouret de libre au comptoir, que Tim me réserva. La galanterie n'était donc pas tout à fait morte. Je me perchai sur le tabouret avec mon Amstel Light, en regrettant déjà d'avoir choisi une bière « de femme ».

Nous trinquâmes à l'équipe des Procureurs mais, très vite, la foule se faisant plus pressante au bar, certains se retranchèrent vers le fond de la salle, où il y avait davantage de place. Bientôt, il ne resta plus que Hunter, Murph, Tyler et moi au comptoir. Hunter et Murph en étaient à leur deuxième Guinness, et Tyler lui-même buvait une bière brune. Cela me surprit. Tyler et moi étions plusieurs fois allés prendre un verre au Royalton ou au Peninsula après le travail, et je ne l'avais jamais vu boire autre chose que du martini.

— Tiens, tu n'es pas au martini, ce soir ? le taquinai-je avec un petit coup de coude.

— Non, pas de martini, répondit-il sobrement, l'air un peu agacé.

Peu après, Hunter et Murph se tournèrent vers nous.

— C'est chouette que tu sois venu, Robinson, dit Murph à Tyler. On ne te voit pas aux matchs, d'habitude... Qu'est-ce qui t'a motivé, ce soir ?

— Tu plaisantes, j'imagine ? répondit Tyler en s'efforçant visiblement de sourire. Ingrid Yung sur le terrain, à jouer au *softball* ? Je ne voulais pas rater ça.

Et tous de rire de bon cœur.

À mon tour d'être agacée. J'avalai une gorgée de bière et les regardai tous les trois en biais. *À quoi tu joues, là, Tyler ?*

Hunter balaya la salle du regard et s'arrêta sur Tim Hollister, qui bavardait avec Link et deux jeunes collaborateurs autour du jukebox. Le troisième jeune du Contentieux avait déjà entamé une conversation apparemment très personnelle avec une petite blonde très maquillée arborant une rose tatouée juste au-dessus de son nombril.

— Elle est nulle, cette chanson, décréta Hunter. Je vais mettre de la vraie musique.

Sur ce, il fendit la foule pour se diriger vers Tim et les collègues qui l'entouraient.

— Je viens avec toi, dit Murph.

Je restai à ma place et regardai les deux amis approcher le demi-cercle de Tim. Je ne fus pas surprise de voir qu'aucun des autres ne s'écarta pour les intégrer à leur petit groupe. La pratique était courante chez les collaborateurs essayant de soigner leurs relations avec les associés ; elle était particulièrement visible lors du « pot de 17 heures » du vendredi soir au bureau, où on était censé apparaître et prendre un verre pendant un petit quart d'heure avant d'annoncer ostensiblement qu'on était débordé et devait vite retourner au travail, sans quoi on allait y passer la nuit. Ces pots de 17 heures du vendredi comportaient généralement un ratio collaborateur/associé de six pour un, et chaque associé présent se retrouvait vite entouré d'un demi-cercle de jeunes collaborateurs ambitieux pendus à ses lèvres, si bien qu'au lieu de se retrouver dans une véritable ambiance de groupe, fluide et conviviale, la salle était remplie de cercles de conversation bien gardés, menés par un unique orateur. D'authentiques sphères d'influence.

Hunter et Murph s'immiscèrent habilement dans le demi-cercle de Tim Hollister, le forçant à s'élargir. La contrariété se lut sur les traits de Link Forster cependant que, naturellement, Tim Hollister ignorait cette lutte des positions et continuait de parler. J'aurais juré qu'aucun des collaborateurs autour de lui ne portait le moindre intérêt à ce qu'il disait ; l'important, c'était le fait qu'il leur parle, *à eux*.

Lorsque je me retournai vers le bar, Tyler et moi échangeâmes un regard légèrement tendu.

— OK, dit-il calmement au bout de quelques secondes. Règle de base : ne jamais demander à un homme gay pourquoi il ne boit pas de martini devant deux sportifs sans cervelle, surtout dans un troquet avec de la sciure par terre.

— Oh, désolée, dis-je avec sincérité.

Il avait raison, et la chose ne m'était pas venue à l'esprit. Et j'étais contrariée que cela ne me soit pas venu à l'esprit. J'aurais dû y penser.

Je plissai ensuite les yeux et lui dis à mon tour :

— Et toi, alors ?

Tyler battit des paupières.

— Quoi, *moi* ?

Je levai les yeux au ciel.

— À quoi tu jouais, quand tu as dit un truc du genre « une fille qui fait du softball ? Je ne veux pas rater ça ! ». Je m'attendais à moitié à ce que Hunter et toi commenciez à noter les culs de quelques étudiantes avant d'aller jouer à celui qui pisse le plus loin.

Tyler éclata de rire, et je sus que l'incident était clos.

— Touché, dit-il en levant son verre contre ma bouteille de bière avec un clin d'œil chaleureux.

Nous restâmes au bar pendant un moment, à siroter nos boissons sans parler tout en observant la foule. Je repensais avec satisfaction à la balle que j'avais frappée et à la façon dont je n'avais pas *tout à fait* joué comme une fille quand Tyler me dit :

— Tiens, j'ai reçu ma citation à comparaître du Dr Rossi, aujourd'hui.

— Quoi ?

— J'ai reçu une note manuscrite de lui par courrier interne, dans laquelle il disait qu'il serait heureux d'avoir un « échange cordial » avec moi dès que je serais disponible.

Je restai coite. J'avais déjà eu plusieurs entretiens avec le Dr Rossi, tout en m'interdisant d'essayer de pousser quoi que ce soit dans cette direction. En tout état de cause, la plupart des collaborateurs considéraient le Dr Rossi et l'Initiative diversité comme une vaste blague. Personne ne venait jamais le voir dans son bureau, à part deux ou trois associés du comité Diversité, moi, et les quelques infortunés employés de première ou deuxième année qu'il était parvenu à rallier pour leur imposer un entretien de dix minutes dénué de tout intérêt. Il demeurait retranché dans son coin isolé du vingt-neuvième étage, lequel avait été baptisé par un petit malin de la Fiscalité « le terrier du blaireau », en raison du look poussiéreux de son occupant et de la sympathie que celui-ci inspirait.

— Et alors ? demandai-je. Tu vas lui parler ?

Tyler soupira.

— Je n'ai aucune envie d'être interrogé pour le petit rapport sur la diversité de la boîte, Ingrid. Comme tu le sais.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Surtout pas maintenant, alors que j'ai déjà un pied dehors.

— Je sais. Mais... je veux dire, le Dr Rossi n'est pas si mauvais que ça, dans le fond.

Il parut sceptique.

— Tu sais, je lui ai parlé de certaines choses qui se passent ici, continuai-je. Comme le fait que les hommes de la boîte réservent des terrains de squash au Chelsea Piers toutes les semaines, sans qu'aucune femme ne soit jamais invitée à participer. Je suppose que je ne suis même pas censée le savoir, moi... Mais ça n'a pas du tout surpris Rossi de l'apprendre. Il comprend tout cela.

Tyler parut brusquement inquiet.

— Tu as parlé à ce type des réservations de squash ? Tu ne crois pas que l'info est un peu trop précise ?

— Peut-être, reconnus-je. Mais, tu sais, j'ai discuté avec lui plusieurs fois et je pense qu'il croit sincèrement à ce qu'il fait. Il est juste terriblement sérieux. Il est convaincu qu'il peut faire bouger les lignes, au moins un peu. Je me dis que le moins que je puisse faire est de lui accorder le bénéfice du doute.

Tyler eut un petit rire amer.

— Ne me dis pas que tu as gobé ça... Tu crois vraiment qu'ils vont faire bouger les lignes rien qu'en interrogeant quelques avocats ayant plus de mélanine que les autres, et qui leur débatteraient tout ce qu'ils ont sur le cœur ? Arrête, Ingrid. Pas toi. Tu es trop intelligente pour ça.

— Oh, mais je n'ai absolument pas débattu tout ce que j'avais sur le cœur, Tyler, objectai-je posément.

— OK, c'était un peu exagéré, excuse-moi.

Tyler avait l'air grave. Et inquiet.

— Écoute, reprit-il, je voudrais juste t'éviter de te faire manipuler, rien de plus. Sois prudente, et protège-toi.

— Merci, papa, répliquai-je en lui tapotant doucement le bras.

Il secoua la tête.

— Je ne plaisante pas, Ingrid. Ne t'implique pas trop dans toutes ces conneries de prétendue « diversité », si tu veux mon avis. Tu te débrouilles très bien sans ça. SunCorp t'adore. Adler t'adore. Tu es de l'or en barre.

Je gardai le silence quelques instants.

— Ça n'a rien à voir, dis-je finalement.

Il eut un rire sans joie.

— Oh, tu as encore beaucoup de choses à apprendre, ma belle.

Et moi je t'emmerde, Tyler.

Tyler Robinson n'avait pas le monopole de la minorité. Je l'avais moi-même vécue pendant plus de trente ans, et je n'en pouvais plus de ce cynisme. Alors qu'y avait-il de mal à essayer une tactique différente ?

— Donc, d'après toi, c'est comme ça et c'est tout, point barre ? Pas la peine de se casser la tête à essayer de changer quoi que ce soit, parce que tout le monde s'en fout ?

Il me lança un regard courroucé.

— Parce que tu te demandes encore si la firme s'en soucie vraiment ? Redescends sur terre, Ingrid. Regarde un peu Matt, Hunter et tous ces autres connards : ils montent sur scène, chantent le mot « négro », et la firme ne lève pas le petit doigt.

Je n'arrivais pas à y croire.

— À ton avis, pourquoi est-ce qu'ils ont embauché Rossi ?

Il haussa les épaules.

— Pour faire passer la pilule. Et couvrir un peu leurs arrières.

— D'accord, alors si le coup de Rossi n'est qu'une mascarade, qu'est-ce que tu suggères ?

— D'attendre que les vieux réacs blancs qui tirent les ficelles crèvent chacun leur tour, dit-il avec un rictus.

— Oh, voilà une idée aussi brillante qu'efficace, merci. Je pense que je la proposerai lors de la prochaine réunion du comité.

Il repoussa son verre vide et croisa les bras devant lui.

— Désolé de briser tes illusions, mais ce n'est pas en embauchant un consultant qui coûte les yeux de la tête qu'on va faire bouger quoi que ce soit ici.

— C'est clair, surtout si des gens comme nous refusent de lui parler, rétorquai-je.

Nous nous dévisageâmes froidement.

J'étais déstabilisée. C'était la première fois que Tyler et moi n'étions pas d'accord. Exception faite du moment où il s'était enfui du barnum, le soir de la sortie, il n'y avait jamais eu la moindre tension entre nous. Tyler Robinson était le seul ami de la firme auquel je pouvais me confier sur tous

les sujets, avec qui je pouvais rire des exemples flagrants d'ignorance de certains imbéciles mâles hétérosexuels. Et je savais que j'étais moi aussi son unique confidente. Avoir des avis divergents sur un sujet – et celui-ci en particulier – me faisait de la peine et me mettait mal à l'aise. J'avais déjà perdu Murph. Je ne pouvais pas me permettre de perdre aussi Tyler.

Il sembla lire mes pensées. Son ton se radoucit.

— Écoute, Ingrid... Ce serait différent si je croyais que quelque chose pourrait un jour changer.

— Eh bien, répondis-je avec un sourire. C'est la première fois qu'on m'accuse d'être optimiste !

Il ne sourit pas.

— Je veux juste te dire de bien choisir tes combats, rien de plus. Je n'ai pas envie de te voir souffrir.

Murph réapparut soudain à côté de moi. Tyler en profita pour jeter un œil à son BlackBerry avant de se lever de son tabouret.

— Il se fait tard, dit-il. Je vais y aller.

Murph n'essaya pas de le retenir.

— OK, à plus, Robinson.

— À plus.

Sur ce, Tyler me coula un regard entendu et nous laissa.

Je bus lentement un peu de bière, pensant encore à notre échange houleux. Lorsque je posai mon verre, je vis que Murph me fixait avec attention. Je parlai la première :

— Alors, lançai-je gaiement, ça avance avec les nouvelles assistantes du Contentieux ? La petite brune est vraiment mignonne.

Je m'efforçais de paraître naturelle, de retrouver le ton des plaisanteries légères qui me venaient autrefois avec tant de facilité – et que nous avions perdu depuis le soir de la sortie.

— Non, grogna Murph avec un petit sourire en direction du jukebox. Forster se débrouille très bien, par contre. Je me suis dit que j'allais le laisser conclure tranquille.

Il sauta sur le tabouret laissé vacant par Tyler près de moi et m'effleura le bras.

— De toute façon, je n'étais pas intéressé, si tu veux vraiment le savoir.

— Ah, bon ? Et pourquoi ? demandai-je d'un ton aussi neutre que possible.

— Eh bien... Tu vas être fière de moi, Yung : figure-toi que je crois que je suis en train de changer.

Son intonation comportait un soupçon d'humour, mais juste un soupçon.

— En voilà, une nouvelle ! Changer... Comment ça ?

— J'ai pris conscience que j'avais trente-cinq ans, dit-il d'un ton toujours un peu badin. C'est-à-dire, la moitié de soixante-dix.

— Donc, tu es vieux, acquiesçai-je.

— Tout à fait. Et à un moment donné, il va bien falloir que je devienne sérieux. Je veux dire, je ne peux quand même pas courir après des jeunettes toute ma vie, pas vrai ?

— Si quelqu'un peut le faire, c'est bien toi.

— Non, mais tu vois ce que je veux dire. Je n'ai pas envie de devenir ce type de quarante balais, jamais marié, qui va au mariage de son neveu juste pour draguer les demoiselles d'honneur, tu comprends ?

Je fis oui de la tête.

— Personne n'a envie de devenir ce type-là, en effet.

— Bref, dit-il en faisant pivoter son tabouret de sorte que son genou vienne toucher le mien. Tu vois le dilemme.

Je lui souris. Et, profitant de mon nouveau statut d'optimiste, je décidai de tenter ma chance.

Je baissai la voix pour qu'il soit forcé de s'approcher de moi et le regardai droit dans les yeux avec mon sourire le plus enjôleur.

— Je crois que je vois, oui. Mais la question est : que vas-tu faire de ça ?

Je m'attendais à ce qu'il sourie et s'en sorte par une pirouette, mais son expression changea. Il me regarda un long moment, puis colla sa bouche à mon oreille et me murmura :

— Ce que j'aurais dû avoir le courage de faire le soir de la sortie.

Son souffle était chaud dans mon cou, et je me sentis rougir de plaisir. Je m'efforçai de contenir le picotement qui commençait à se faire sentir dans mon ventre et à irradier dans le reste de mon corps. Je cherchai une repartie un peu spirituelle, mais restai bassement terre à terre :

— Alors pourquoi ne m'as-tu rien dit, ce soir-là ?

Il posa une main sur la mienne tout en me regardant bien en face.

— Tu n'es pas dans mes critères habituels, Yung. Normalement, je ne sors pas avec des femmes plus intelligentes que moi. Je n'ai aucune envie de tout foutre en l'air.

C'était la chose la plus délicieuse que l'on m'ait dite depuis bien longtemps.

— Dans ce cas, il te suffit de ne pas tout foutre en l'air.

Il sourit, et je retrouvai soudain le Murph que je connaissais.

— Eh bien, j'ai été un vrai gentleman jusqu'ici, tu ne trouves pas ? Je ne suis même pas monté chez toi quand l'occasion s'est présentée.

Je me sentis rougir à nouveau.

— Que veux-tu dire ?

— Le soir de la sortie, quand je t'ai mise dans le taxi. Tu m'as dit de monter.

J'étais mortifiée.

— Ah... tu as entendu ?

Il acquiesça.

— Mais je ne voulais pas profiter de la situation, dans l'état où tu étais.

Je tentai vainement de cesser de rougir.

Murph fit un signe de la tête vers ma bouteille d'Amstel vide.

— Une autre bière ?

Je regardai autour de nous. Il ne restait plus que Murph et moi.

— Non, répondis-je avec un sourire en descendant de mon tabouret. Partons d'ici.

9

Murph vivait toujours dans le loft de Tribeca que je connaissais depuis cette désormais lointaine soirée d'Halloween, sauf qu'aujourd'hui il avait ce superbe appartement rien que pour lui. En tant que célibataire de trente-cinq ans sans enfants (connus) et sans obligations autres que celles dues à la firme Parsons Valentine & Hunt LLP, c'était tout à fait faisable avec un salaire annuel de 320 000 dollars. *Avant bonus.*

Il ouvrit la porte et s'écarta pour me laisser entrer. J'avançai à petits pas hésitants. Lorsque je me retournai pour lui dire « Chouette appart », il se penchait vers moi comme pour m'embrasser sur la joue. Mais je compris rapidement que j'avais mal jaugé son geste : ses lèvres se posèrent à moitié sur ma bouche avant de glisser, humides, sur la gauche.

— Oups, fit-il en riant.

Je ris avec lui. Nous reprîmes nos distances, un peu gênés, et j'inspirai à fond avant de dire :

— Ça fait un bail, dis donc.

Murph me regarda, l'air perplexe. Je m'empressai de clarifier :

— Que je ne suis pas venue ici, je veux dire.

— Depuis la fête d'Halloween que j'avais organisée quand on était en première année au cabinet, confirma-t-il avant d'ajouter : Ce n'est pas pour me vanter, mais cette fête était tout de même assez légendaire.

— C'est vrai, convins-je en souriant.

— Alors, dit-il avec un grand geste vers le salon. Tu veux visiter ?

— Avec plaisir.

Il demeura au même endroit en désignant le vaste espace autour de lui.

— Bureau, cuisine, salon. La salle de bains est par ici, la chambre par là.

— C'est très beau, dis-je.

Je le pensais sincèrement. J'imaginai très bien Murph vivant ici. La première chose qui me frappa fut sa bibliothèque – difficile de ne pas la voir. Il y avait des étagères du sol au plafond, remplies à craquer de livres empilés dans tous les sens pour combler tous les espaces disponibles.

Murph avait-il réellement lu tout cela ? Personnellement, je n'aimais pas mettre dans mon salon des livres que je n'avais pas lus. Quelque part, cela me paraissait malhonnête.

Au milieu du salon trônait un grand et vieux canapé beige élimé qui aurait eu sa place dans une recyclerie. Sur le mur d'en face était accroché un énorme écran plasma dernier cri. Cela me fit sourire. C'était le genre de contraste assez typique dans les appartements de trentenaires célibataires de Manhattan.

— Assieds-toi, je t'en prie. Fais comme chez toi.

Murph partit en direction de la cuisine aux surfaces métallisées. Elle ressemblait beaucoup à celle de chez moi. Trop impeccable.

— Tu veux boire quelque chose ?

J'avais très envie d'un gin tonic, avec plus de gin que de tonic. Mais je devais y aller doucement. J'avais tendance à devenir très rouge après deux verres, surtout lorsque j'étais nerveuse, et je ne voulais pas passer ma soirée à m'inquiéter du tristement célèbre syndrome du rougissement asiatique.

— Juste un verre d'eau pour l'instant, ça ira, merci.

Il remplit un grand verre d'eau et de glaçons et vint me le donner.

— Merci.

— Je t'en prie.

Je baissai les yeux vers mes mains comme il retournait à la cuisine. Elles tremblaient légèrement. *Ressaisis-toi ! Ne gâche pas tout !* Je plaçai le verre fermement entre mes genoux afin de réduire les glaçons au silence.

Maintenant que j'étais enfin avec Murph, chez lui, le doute commençait à s'emparer de moi. Nous étions amis et collègues depuis tellement longtemps que tout cela me paraissait assez irréel et, pour tout dire, un peu risqué.

Perchée à l'extrême bord du canapé, je scrutai le vieux tissu, y cherchant des taches de bière – ou pire. N'y voyant rien d'alarmant, je m'y installai plus à mon aise. Les coussins étaient étonnamment confortables.

Quelque chose de doux et de chaud se frotta soudain contre ma jambe. Je sursautai et aperçus un petit chat gris à chaussettes blanches qui me fixait avec attention depuis le sol.

Cela me sidéra. Murph avait un chat ? Personnellement, je préférais les chiens.

En cuisine, Murph était en train de récupérer des glaçons dans le congélateur.

Le chat ne me quittait pas des yeux.

— Oh, tu as un chat ? lançai-je en prenant un ton aussi neutre que possible.

— Quoi ? fit Murph en se retournant. Ah, oui... C'est le chat de ma sœur. Je le garde pendant un moment, elle est en voyage au Costa Rica avec son mec.

— Ah, d'accord.

Je me baissai et donnai une caresse hésitante au petit animal.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Steve Buscemi.

— Steve Buscemi ? répétai-je. C'est son vrai nom ?

Murph eut un petit rire.

— En fait, ma sœur l'appelle Chaussette, mais je ne comptais pas cohabiter tout un mois avec un chat portant un nom aussi débile. Alors je l'ai rebaptisé temporairement.

— Et pourquoi Steve Buscemi ?

Il haussa les épaules.

— Il est petit, mais c'est un dur. Et ma sœur l'a trouvé dans une ruelle à côté de la caserne de son quartier. Tu savais que Steve Buscemi était pompier avant de devenir acteur ?

— Oui.

Ce détail m'avait toujours impressionnée, moi aussi.

Je caressai à nouveau Steve Buscemi, qui se mit à ronronner sous ma main.

Quand il eut fini de préparer son verre, Murph éteignit la lumière dans la cuisine et vint vers moi. La plus grande partie de l'éclairage de la pièce venait de la cuisine, si bien que nous nous retrouvâmes d'un coup dans une ambiance très tamisée – mais pas assez sombre non plus pour que je puisse lui en faire la remarque. J'eus un petit sourire ; Murph savait exactement ce qu'il faisait.

Il prit place à côté de moi sur le canapé. Immédiatement, je sentis mon ventre se crisper, et j'eus une brusque bouffée de chaleur. Avisant son verre, je regrettai mon propre choix : apparemment, *lui* buvait un gin tonic.

— Alors, dit-il en se tournant vers moi.

— Alors, répétai-je.

— Je suis content que tu sois là.

— Moi aussi.

Je bus une petite gorgée d'eau, non parce que j'avais soif, mais pour gagner quelques secondes. Maintenant que nous nous retrouvions chez lui, en tête-à-tête, j'étais perdue. Je manquais tellement de pratique dans ce genre de situation que c'en était pitoyable.

Pour la première fois depuis longtemps, je ne savais absolument pas quoi dire. Tout ce que je savais, c'est que Jeffrey Devon Murphy était assis à quelques centimètres de moi, sur son canapé.

Steve Buscemi sauta pour nous rejoindre et vint s'installer sur mes genoux, ses petites pattes dérapant un peu sur le tissu glissant de mon leggings. Je le grattai derrière les oreilles, trop heureuse de cette distraction.

— Il t'aime bien, dis donc, déclara Murph en riant.

Il t'aime bien. Pour je ne sais quelle raison, cela me fit penser à un jeu auquel nous jouions, enfants, dans la cour de récréation. Nous retirions les pétales d'une marguerite, un à un, en évaluant l'amour d'une personne particulière – un peu, beaucoup, passionnément... Il existait un jeu du même genre avec une pomme : on faisait tourner la pomme par la queue tout en récitant l'alphabet, et quand la queue se détachait, la lettre qu'on venait de dire était l'initiale de votre futur mari. Mais l'initiale de son prénom ou de son nom ? J'avais posé la question à la fille, plus âgée que moi, qui m'avait appris ce jeu, mais elle ne le savait pas non plus. Aujourd'hui encore, à trente-trois ans, je ne pouvais pas manger une pomme sans la faire tourner en récitant l'alphabet.

Murph posa son gin tonic sur la table basse. Il fallait que je me concentre. *C'est parti.* Je souris intérieurement, glissai une mèche de cheveux derrière mon oreille et me passai la langue sur les lèvres tout en essayant de remettre Steve Buscemi par terre.

Mais Murph se leva et s'éloigna.

— Tu as envie d'écouter quelque chose de particulier ? me demanda-t-il, le visage illuminé par la lueur de son ordinateur portable.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas... Surprends-moi.

Après quelques clics de souris, il revint s'asseoir près de moi – un peu plus près que la fois précédente.

Je souris en reconnaissant les premières notes du morceau « Son of a Preacher Man ».

— Ah, tu te souviens de ça, dis-je dans un soupir, avant de le regretter aussitôt.

Je venais d'avouer sans ambiguïté possible que je me rappelais parfaitement cette soirée d'autrefois chez Murph, lorsque j'avais senti son souffle chaud sur mon cou et mes épaules, ses lèvres et sa barbe naissante sur ma peau nue. Je me demandai en frémissant si Murph pouvait avoir la moindre idée du nombre de fois où je m'étais repassé ce souvenir, dernièrement.

J'attendis sans rien dire, mais il me surprit en ne relevant pas ma remarque, s'abstenant d'ironiser, comme s'il était parfaitement normal que cette phrase me soit venue.

Je commençai à me détendre un peu et laissai ma tête basculer sur les coussins du dossier.

— Elle est vraiment super, cette chanson, murmurai-je.

— Oui. Excellente, approuva-t-il.

Nous restâmes sans parler, à écouter ce morceau parfait de Dusty Springfield, avec ses notes basses et chaudes qui semblaient frôler le sol tandis que les notes les plus hautes s'envolaient vers la stratosphère.

J'étais encore pétrifiée à l'idée de ce qui allait suivre. Cela faisait tellement longtemps que je ne m'étais pas retrouvée dans une telle situation, avec qui que ce soit, et encore moins avec Murph en personne – le plus éblouissant de tous les goldenboys que je connaissais, qui avait été la source de tellement de dépit et m'avait empêchée de dormir tant de nuits.

Je fermai les yeux. *Ne gâche pas tout. Pitié, ne gâche pas tout.*

Je finis par me résoudre à tourner la tête vers lui, et constatai qu'il me regardait déjà. Sa main vint alors caresser ma joue du bout des doigts, avec beaucoup de délicatesse ; c'était si bon que j'en eus presque les larmes aux yeux.

Oh, toi, tu es mal barrée, ma chérie, me dis-je alors.

À ce moment-là, Murph me sourit, et ce sourire était tellement spécial, tellement désarmant, tellement bien calculé que, sans pouvoir m'en empêcher, je me mis à rigoler comme une bécasse – parce que j'étais stressée, parce que j'avais besoin de faire retomber la tension de ce moment, et aussi parce que je me doutais que ce sourire en coin, si particulier, avait déjà dû lui permettre de conclure plus d'une affaire bien engagée.

Son expression redevint soudain plus solennelle. Il me regarda un long moment, et je me sentis tout à coup emplie de joie, comme on peut l'être quand on est sûre qu'un homme qu'on désire va vous embrasser.

Je levai le visage vers lui en même temps qu'il baissait le sien vers moi, et son baiser fut si doux et délicat que je n'aurais su dire précisément à quel instant précis nos lèvres s'étaient réellement touchées. Il se fit bientôt plus appuyé. Murph passa une main dans le bas de mon dos tandis que, de l'autre, il effleurait doucement la courbe de mon épaule. La chair de poule me hérissa les bras. Voilà bien longtemps que je n'avais pas ressenti cela.

Une pensée ridicule me vint alors : après avoir passé huit années à plus ou moins se chercher et se séduire dans de luxueux bureaux de Manhattan et lors de cocktails ou de dîners en tenue chic, il avait fallu que Murph et moi sortions ensemble le jour où nous portions nos maillots de sport crasseux des Procureurs de Parsons Valentine. C'était absurde. Absurde, et parfait à la fois.

Un petit rire s'échappa de ma gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda-t-il doucement.

Je secouai la tête en souriant.

— Non, rien.

Je me levai et pris ses deux mains dans les miennes pour reculer lentement en direction de sa chambre.

— Viens par là, lui dis-je.

Il ne se fit pas prier.

J'étais couchée sur le côté, la tête posée sur la poitrine de Murph, à écouter sa respiration ralentir et se faire peu à peu plus régulière. Puis je basculai sur le dos, épuisée, heureuse et proche de l'endormissement.

Murph se redressa sur un coude et me demanda à mi-voix :

— Tu veux de l'eau ?

— Oh, oui, fis-je d'une voix rauque avant de me racler la gorge pour reprendre : De l'eau, je veux bien.

— OK. Je reviens tout de suite.

Il déposa un baiser sur ma joue, s'écarta de moi et sortit du lit.

Je me redressai et m'adossai contre la tête de lit, la couette remontée pudiquement sur ma poitrine tandis que lui, sans complexe, enfilait un boxer gris devant moi avant de passer devant les grandes baies vitrées menant au couloir. Quelques instants plus tard, je l'entendis ouvrir et fermer des placards de cuisine tout en braillant une chanson d'Aerosmith.

Il chantait faux, à tue-tête, et je savais qu'il le faisait pour me faire rire. Je ramenai mes genoux contre moi et souris, seule dans le lit. J'avais

retrouvé le Murph que je connaissais, en mieux encore. Et il me plaisait vraiment, *vraiment* beaucoup.

J'explorai le bord du lit à tâtons, espérant y trouver mes vêtements. Rien. J'eus un instant de panique avant de me rendre compte que mon polo de softball, mes sous-vêtements et mon legging avaient été soigneusement pliés et posés sur le dossier d'une chaise. La délicatesse de l'attention me toucha – mais à quel moment avait-il fait cela ?

Je pris mes sous-vêtements et les enfilai prestement. Par chance, j'avais choisi une jolie culotte bleu turquoise hier.

Me sentant maintenant moins vulnérable, je me rassis dans le lit et examinai plus attentivement la chambre de Murph. *C'est donc ici que Jeff Murphy se couche tous les soirs*, songeai-je, rêveuse. *Et qu'il a couché avec pas mal de filles, aussi*. Mais je refoulai vite cette dernière pensée.

Sur sa table de nuit, il y avait une mini-enceinte Bose, son iPhone et deux photos dans des cadres noirs. J'attendis quelques secondes, puis, lorsque je fus certaine que Murph s'activait toujours en cuisine, je pris les deux petits cadres et observai les photos.

Sur l'une, on voyait un jeune Murph bronzé, non rasé, les bras posés sur les épaules de deux autres jeunes hommes souriants. Ils étaient beaux, tous les trois, avec leurs coupe-vent et leurs casquettes de baseball, prenant la pose une bière à la main sur la terrasse d'une maison de bord de mer – on apercevait des dunes de sable et des touffes d'herbes sèches derrière eux. La fameuse maison du coloc à Cape Cod, supposai-je. La demeure paraissait charmante, avec ses bardeaux et ses murs à pignons d'un gris délavé, dans le style robuste de la Nouvelle-Angleterre. C'était beau, de bon goût, et la maison donnait l'impression d'être totalement sûre de sa place dans le monde, à l'instar de Murph et de ses amis. Rien à voir avec les grandes maisons tape-à-l'œil dans lesquelles vivaient mes parents et leurs amis, avec des colonnes de faux marbre et leurs faux balcons – des maisons qui avaient quelque chose à prouver.

Je remis la photo sur la table de nuit et examinai attentivement la seconde, un vieux cliché de famille. Sur celui-ci, une mère et un père à l'air sérieux posaient à côté d'un camion de pompiers avec deux enfants – une petite fille souriante avec une queue-de-cheval et un adorable blondinet de quatre ou cinq ans, chez qui l'on reconnaissait d'emblée les traits de Murph. Ce dernier était perché sur les épaules de son père et portait un casque de pompier beaucoup trop grand pour lui. Je pus constater, sans surprise, que

le père de Murph était lui-même très bel homme, et parfaitement mis en valeur dans un uniforme noir à épaulettes et gros boutons dorés. Cette famille était magnifique et paraissait parfaitement heureuse – le genre que l'on s'attendait à voir en première page d'un catalogue, en habits de lin chics et décontractés, courant sur la plage ou nouant gaiement la laisse autour du cou d'un labrador.

J'entendis les pas de Murph s'approcher de la porte et m'empressai de remettre le petit cadre à sa place. Il entra dans la chambre et me tendit un verre d'eau. Debout près du lit, il but lui-même de longues gorgées dans son verre.

— C'est ta famille ? demandai-je avec un signe de tête vers la table de chevet.

— Hein ? Ah, ça. Oui, c'est ma famille.

— La photo est super. Tes parents font vraiment un beau couple.

— Merci. Ils essaient.

— C'est un uniforme de commandant ?

— Capitaine.

— Ah.

— Il n'a pas pu passer commandant.

— Ça devait être chouette, étant gamin, d'avoir un père pompier, dis-je.

Murph ne répondit pas et vida son verre avant de me retourner la question :

— Et toi, que fait ton père ?

— Il est prof de fac. En Économie.

Il sourit comme si j'avais dit quelque chose de drôle, puis me demanda brusquement :

— Tu n'as pas faim ?

Je jetai un œil sur son téléphone. Il était plus d'une heure du matin. Ni lui ni moi n'avions rien mangé depuis le déjeuner de la veille. Je n'avais pas ressenti la faim jusqu'ici mais, maintenant qu'il en parlait, je me rendis compte que j'étais affamée.

Murph rapporta de la cuisine une pile de prospectus qu'il étala en éventail sur le lit. Nous passâmes commande auprès du restaurant de sushis ouvert jour et nuit juste en bas de chez lui, puis nous nous gavâmes de soupe miso, de tempuras de crevettes et de sushis au thon, assis l'un en face de l'autre sur son lit, lui en bas de pyjama bleu marine et moi dans un vieux

t-shirt à lui estampillé Williams College Baseball qui sentait la sueur et le déodorant et m'arrivait aux genoux.

À l'avant du t-shirt, on pouvait lire en lettres délavées : « LES GARS DE WILLIAMS NE S'ARRÊTENT PAS À LA TROISIÈME BASE », ce qui nous fit rire tous les deux.

OceanofPDF.com

10

— Raconte-moi tout ! ordonna Rachel en mélangeant un carré de sucre brun dans sa camomille.

Rachel et sa petite fille, Isabel, étaient en ville pour leurs courses du week-end. Nous prenions un brunch à notre café favori de l'Upper West Side – un endroit lumineux et animé où l'on servait de délicieuses crêpes et quiches sur de grandes tables communes. Rachel et moi venions souvent ici lorsque nous habitions ensemble à Morningside Heights. Les clients bon chic bon genre du samedi matin étaient soit des couples fraîchement formés, soit leur équivalent cinq ans plus tard, désormais parents et accompagnés de leur progéniture.

— Je veux dire, pourquoi maintenant ? Au bout de huit ans ? insista Rachel. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas trop, avouai-je à mon amie – et à moi-même. Peut-être que c'était simplement le bon moment.

Elle arqua un sourcil parfaitement dessiné.

— Mais surtout, dit-elle avec une excitation mal dissimulée tout en jetant un regard vers sa fille de quatre ans, absorbée par un coloriage, à côté de nous, *comment c'était ?*

Nous y étions. Je me demandais combien de temps Rachel tiendrait avant de me poser cette question. J'avais remarqué que mes copines mariées s'intéressaient bien plus à la vie sexuelle de leurs amies célibataires depuis qu'elles avaient juré devant Dieu et le monde entier de ne plus connaître qu'un seul pénis. Ces femmes heureuses en couple estimaient qu'il ne serait pas correct de leur part de ne pas s'enquérir de ma vie amoureuse alors que, bien entendu, c'est l'inverse qui était vrai. Les femmes actives célibataires n'aimaient pas beaucoup avoir l'impression de divertir les femmes mariées avec leurs déboires sentimentaux. Il n'y avait rien de plaisant à révéler les déceptions et humiliations que nous pouvions subir afin d'alimenter leur stock d'anecdotes croustillantes quand elles iraient à leur prochain club de lecture.

Rachel aimait dire qu'elle vivait par procuration à travers moi – toujours célibataire et citadine, travaillant comme une folle et courant sans cesse après la réussite professionnelle alors qu'elle y avait renoncé pour réussir sa vie personnelle. Et je m'excusais souvent de ne pas avoir davantage de choses excitantes à lui offrir par procuration.

Mais cette fois, c'était différent. Parce que cette fois, nous parlions de Murph.

— Eh bien, c'était... très chouette, murmurai-je évasivement.

— Développe.

— En fait, c'était vraiment bien.

Je notai un agréable picotement dans mon ventre comme je repensais à Murph, à la douceur de son baiser quand il m'avait dit au revoir à sa porte, et au message qu'il m'avait envoyé pendant mon court trajet en taxi : *Ça valait le coup d'attendre*. Je me rappelai aussi avec délice – et un peu de flou – notre conversation si agréable dans le club-house d'Oak Hollow, et je me rendis compte avec un soupçon de surprise et de culpabilité que certains de ces moments étaient trop intimes et trop parfaits pour que j'aie envie de les partager, même avec Rachel.

— Mais, c'est bien lui dont tu me disais que c'était un chaud lapin ? s'écria-t-elle, attirant sur nous les regards d'un couple à la table voisine.

Cela commençait à me contrarier. J'avalai une grande gorgée de café et décidai de changer d'angle :

— Ce qu'il y a, c'est que je ne sais pas comment on est censés se comporter au bureau, maintenant. Est-ce qu'il va se conduire comme s'il était mon petit ami ? Estime-t-il seulement *être* mon petit-ami ? Est-ce qu'on dit aux collègues qu'on est ensemble, ou pas ? Tout ça, tu vois...

— Je pense qu'il vaut mieux éviter de tirer des plans sur la comète. À mon avis, tu devrais garder ça pour toi pendant un moment.

— Maman ? fit soudain la petite voix flûtée d'Isabel. Ça veut dire quoi, « tirer des plans sur la comète » ?

Rachel se pencha pour parler doucement à sa fille.

— Ça veut dire qu'on rêve un peu trop alors que rien n'est sûr, ma chérie. Maintenant, rappelle-toi que tu avais promis de laisser maman et tatie Ingrid parler entre grandes personnes, ce matin. D'accord ?

Isabel acquiesça et se replongea dans son livre de coloriage. Je contemplai la page. Elle mettait le plus grand soin à ajouter à une princesse

de longues mèches brunes et bouclées, semblables aux siennes. Et à celles de sa mère. Je me sentis fondre.

Nul n'aurait pu dire de moi que je débordais d'instinct maternel, mais la petite Isabel me désarmait complètement. Je l'avais gardée dès ses premières semaines, et me rappelais l'avoir longuement veillée dans la pénombre longtemps après qu'elle s'était endormie, juste pour la regarder, et avoir été fascinée par ses dix petits doigts et dix petits orteils si parfaits, ou par les longs cils magnifiques qu'elle possédait déjà. Il y a quelques mois, lorsque Rachel et Josh avaient dû sortir pour une soirée caritative, j'étais allée à Westchester garder Isabel et son petit frère, Jacob. Pendant que le bébé de onze mois dormait à l'étage, Isabel et moi nous étions amusées à dessiner des affiches de films et à faire des bijoux l'une pour l'autre. Je lui avais montré comment fabriquer un bracelet à maillons en papier avec les lettres de son prénom écrites sur chaque maillon aux couleurs de l'arc-en-ciel, et elle avait tenu à en faire un pour moi. Isabel avait été ravie de découvrir que non seulement nos prénoms commençaient par la même lettre, mais que tous deux en comptaient six. Elle avait porté son bracelet I-S-A-B-E-L et moi le mien I-N-G-R-I-D toute la soirée. Lorsque Josh et Rachel étaient rentrés et qu'elle s'était brièvement réveillée, Isabel m'avait murmuré d'une petite voix endormie : « Tatie Ingrid, enlève pas ton bracelet avant d'être chez toi, d'accord ? — Bien sûr ma chérie, je vais le garder. » J'avais tenu parole, et même plus, puisque je l'avais conservé à mon poignet tout le week-end pour ne le retirer, à regret, que lorsque je dus retourner au bureau. Je l'avais encore, dans une boîte à bijoux posée sur la commode de ma chambre.

— Ne t'en fais pas Rach, je n'avais pas non plus l'intention d'annoncer la nouvelle dans la newsletter du cabinet.

— Non, bien sûr, je sais. Ce que je veux dire, c'est que bon, OK, vous avez couché ensemble une fois... C'est excitant, et tout, mais il se peut que ça s'arrête là. Tu ne sais pas encore si ça a des chances d'aller plus loin, je me trompe ? Il y a pas mal d'inconvénients à sortir avec un collègue, c'est bien connu. Surtout pour toi, cette année.

— Je sais. Sortir avec un mec de mon propre service, en plus... C'est écrit dans le Guide des mauvaises idées, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas juste écrit *dans* le livre, ma belle, répondit Rachel avec douceur. Ça figure en gros sur la couverture.

Je poussai un soupir.

Je savais que mon amie n'avait que de bonnes intentions. Mais parfois, j'avais l'impression que Rachel – la belle, la casanière et bien mariée Rachel, qui n'était jamais restée seule plus d'un mois – avait épousé le très sérieux Josh et quitté le monde du travail depuis tellement longtemps qu'elle avait tout bonnement oublié à quoi ressemblait l'existence d'une femme active célibataire essayant encore de trouver chaussure à son pied.

Quand diable aurais-je le temps de rencontrer quelqu'un en dehors de Parsons Valentine ? Et même si cela arrivait, j'avais eu suffisamment de rencards dans ma vie pour savoir que quand un homme entamait une discussion en disant « Oui, tu sais, je suis super bien placé dans ma boîte en ce moment, j'ai toutes les chances de devenir associé l'année prochaine », il n'avait aucune envie, mais vraiment aucune, de vous entendre répondre « Moi aussi ».

Avec Murph, je n'avais pas ce souci-là. Il comprenait parfaitement mon rythme de dingue et la pression qui allait avec, il ne se vexait jamais quand j'annulais quelque chose à la dernière minute à cause d'un imprévu, il ne se sentait aucunement menacé par mon travail ou mon salaire puisqu'il gagnait tout autant d'argent, et il savait exactement de quoi je parlais quand je lui racontais le stress de la dernière ligne droite avant de conclure une acquisition à un milliard qui ferait les gros titres des journaux le lendemain. Murph et moi avions en quelque sorte grandi côte à côte dans la firme. Et nous nous faisions confiance.

Mais j'étais consciente que Rachel disait cela pour mon bien. Elle voulait seulement m'aider.

— Je ferai attention, Rachel, promis. Je ne vais pas tirer de plans sur la comète.

— Oui, parce que des fois, il faut pas trop rêver quand c'est pas sûr, déclara sagement Isabel.

— Tu as entièrement raison, ma puce.

Je lui ébouriffai affectueusement les cheveux avant de déposer un baiser sur sa tête.

Rachel avait maintenant une mine un peu penaude.

— Écoute, je ne veux pas jouer les rabat-joie, tu sais. C'est juste que tu es si près du but... Alors à quoi bon faire quelque chose qui mettrait tes chances en péril ? Il faut seulement que tu tiennes bon quelques mois de plus, et c'est plié. Pense à toutes les femmes qui tueraient pour être rendues

aussi loin que toi. Tu es à deux doigts d'être la toute première, Ingrid ! Tu as une responsabilité !

Une responsabilité envers qui ? Envers moi-même ou envers Rachel ?

Je pensai au Dr Rossi et à la discussion houleuse que j'avais eue avec Tyler. *Tu as une responsabilité.*

Une fois de plus, je me demandai pourquoi tant de gens se sentaient autorisés à projeter leurs propres choix sur les autres. Au bout du compte, cela ne faisait qu'embrouiller les choses pour tout le monde.

À l'école de droit, j'avais un professeur nommé George Tanaka. C'était un excellent professeur, extrêmement populaire, dont les cours étaient très suivis. J'avais choisi son programme sur le Droit civique et une formation supplémentaire sur la Théorie critique de la race, et j'avais obtenu la meilleure note aux deux. En troisième année, lorsque l'école publia la liste des futurs employeurs de chaque étudiant au terme de ses études, je reçus un mot de la main de M. Tanaka, me disant qu'il aimerait parler avec moi dès que je le pourrais. Je supposai qu'il voulait me souhaiter bonne chance pour la suite. Mais quand je débarquai dans son bureau, le professeur m'adressa un demi-sourire pincé avant de me dire :

— Je vais être honnête avec vous. J'ai été surpris d'apprendre que vous alliez rejoindre le cabinet Parsons Valentine à la rentrée.

J'étais stupéfaite. Et cela dut se voir, car il s'empressa de sourire en secouant la tête.

— Ne vous méprenez pas. Parsons Valentine est l'une des meilleures firmes de ce pays. Simplement, je me demande pourquoi vous n'avez pas envisagé autre chose... Comme des groupements d'intérêt public, l'administration fédérale ou le ministère de la Justice. Voire, éventuellement, le monde universitaire.

Il me regarda, plein d'espoir.

— Eh bien, euh...

Je restai sans voix. Son attitude était présomptueuse et me mettait de fait sur la défensive. Il n'avait pas le droit.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, monsieur Tanaka, et j'étais bien sûr au courant des opportunités s'offrant à moi dans l'administration, mais... il se trouve que j'ai vraiment apprécié mon stage d'été chez Parsons Valentine. Pour l'instant, je crois que j'ai envie de poursuivre dans cette direction.

— Je vois.

Il exhala un petit soupir à la fois las et exaspéré semblant signaler la fin de notre échange. Alors que je tournais les talons pour m'en aller, mon professeur ajouta à voix basse :

— Vous savez, Ingrid, parfois, à un plan supérieur, il nous incombe de faire certaines choses non parce que nous le voulons, mais parce que nous faisons partie des rares qui le *peuvent*.

Le désir ardent de Rachel de me voir devenir associée pour toutes les femmes qui y avaient renoncé afin de se consacrer à une vie de famille était du même tonneau que la remontrance déçue du professeur Tanaka, sous-entendant que je vendais mon âme au diable. Il était décidément impossible de plaire à tout le monde. Et peut-être même à qui que ce soit.

Je regardai mon amie, assise en face de moi, tandis qu'elle essayait d'intéresser Isabel à son porridge aux fraises. Ma vieille amie, Rachel, qui déclarait vivre par procuration à travers moi, qui disait être jalouse de tout ce que j'étais sur le point d'accomplir chez Parsons Valentine, ces choses qu'elle avait autrefois rêvé d'accomplir elle-même, lorsque nous étions deux jeunes étudiantes en droit pleines d'espoir et d'idéaux. Nous étions alors si impétueuses, si ambitieuses. Nous ne faisons pas l'école de droit juste pour décrocher un diplôme ; non, nous étions là pour bousculer tout ce petit monde.

Rachel et moi avions toutes deux fait partie de cette catégorie privilégiée de jeunes filles américaines à qui l'on avait dit qu'elles pouvaient tout avoir. Pendant des années, un chœur de professeurs d'université enthousiastes n'avait cessé de nous chanter l'avenir radieux qui nous attendait. Pourtant, en voyant toutes les femmes que je connaissais quitter une à une leur carrière de haut niveau, laisser filer avec résignation leurs dernières années de fécondité ou épouser des hommes qu'elles n'aimaient pas juste parce qu'elles avaient le sentiment que *l'horloge tournait*, je me rendis bientôt compte qu'on ne nous avait pas dit la vérité. On ne nous avait pas tout à fait menti non plus. Il était exact que Rachel et moi étions privilégiées, de nombreuses manières. Nous pouvions assurément avoir beaucoup. Nombre d'entre nous parvenaient même à avoir énormément. Mais nous nous apercevions toutes un jour ou l'autre que, non, hélas, il ne nous était pas possible de tout avoir. Pas tout en même temps, en tout cas.

Pour le moment, du moins, nous devons encore choisir. Donc renoncer.

Je repensai aux quelques formidables samedis où j'avais pris le train jusqu'à Westchester pour aller garder les enfants chez Rachel et Josh.

J'adorais ces soirées, non seulement pour le plaisir que j'avais à m'occuper de leurs deux adorables bambins, mais pour l'occasion que cela me donnait de m'extraire un peu de l'agitation permanente de Manhattan et du dépouillement moderne de mon appartement neuf, pour me retrouver dans un salon qui était une véritable pièce de vie, avec un canapé-lit moelleux, une vraie cheminée, du bazar partout et des photos de famille sur les meubles. Bref, le genre d'endroit où l'on sentait que des gens vivaient vraiment.

Après avoir couché Isabel et Jacob, je me faufilais dans le grand salon chaleureux et, me sentant presque comme une intruse, j'examinais attentivement chaque photo encadrée : Rachel riant aux éclats avec Josh comme ils se donnaient mutuellement une bouchée de leur gâteau de mariage ; Josh se relaxant dans une balancelle sur un porche, Jacob endormi sur sa poitrine ; Isabel et Rachel se serrant dans les bras, hilares, devant un château de princesse. Et je me demandais laquelle de nous deux était la plus chanceuse.

11

Je sortis les feuilles de l'imprimante et les rapportai à mon bureau, où je fermai la porte derrière moi. J'avais travaillé comme une bête de somme sur le dossier d'acquisition de SunCorp, et tout se présentait bien. Depuis des semaines, je vivais pratiquement au bureau afin de pouvoir tenir les échéances fixées par Lassiter. Maintenant, nous étions prêts à envoyer une dernière version des clauses et conditions complètes du contrat aux avocats de Binney chez Stratton & Thornwell – pile dans les délais. La semaine prochaine, Lassiter viendrait ici et Adler et moi l'accompagnerions personnellement pour lui expliquer toutes les subtilités à connaître.

Je regardai l'heure sur mon téléphone : 17 h 09.

Voilà trente-cinq heures que je bâchais. Mon débardeur en soie était moite et me collait au dos. Je devais sûrement puer un peu, mais j'avais une pêche d'enfer. Il n'y avait rien de meilleur que de boucler et d'envoyer un document important à son destinataire un vendredi en fin de journée. Cela me garantissait un week-end sans travail et une semaine à venir relativement calme, même si cela allait ruiner le week-end et la semaine à venir de mes homologues dans la firme d'en face.

J'éprouvais un soupçon de compassion pour l'innocent avocat de chez Stratton & Thornwell qui allait recevoir ça alors qu'il devait sûrement être en train de se réjouir de l'imminence du week-end. Je l'imaginais en train de surfer tranquillement sur Internet à cette heure paisible de la journée, ou d'écrire un message à sa femme ou à sa petite amie pour lui demander ce qu'ils feraient ce soir. Je savais exactement ce qui allait se passer là-bas ce soir, et que tous ces plans tomberaient à l'eau – le téléphone se met à sonner au moment précis où le type comptait partir, il consulte son portable, voit le nom de l'associé s'afficher sur l'écran, et c'est la consternation, tous ses rêves pour le week-end s'effondrent, la femme ou la petite amie lui fait une scène, etc. *Et meeerde.*

« Je viens de recevoir le dernier projet de contrat de Parsons Valentine. Tu veux bien passer me voir à mon bureau, s'il te plaît ? Ce serait

formidable si tu pouvais regarder ça ce week-end et me faire une synthèse préliminaire pour lundi. »

Je trouvais toujours aussi ridicule cette façon d'employer des formules détournées du type « ce serait formidable que... ». Pourquoi ne pas dire les choses franchement ? Tout le monde savait pertinemment que la réalité derrière ce genre de phrase était « Si tu ne le fais pas, tu es viré ».

Cruelle beauté de la chose : ce que ce type allait perdre, j'allais le gagner. En l'occurrence, un week-end complet de liberté, pour faire ce que je voudrais. Cerise sur le gâteau, Murph et moi comptions passer ces deux jours ensemble. Je ne le considérais pas encore tout à fait comme mon petit ami, mais force était d'admettre que je pensais à lui... tout le temps.

Je pris le téléphone et appelai Justin Keating. Je voulais qu'il reste dans les parages jusqu'à ce que Marty Adler valide mes documents, et qu'il m'aide à les envoyer au client et aux avocats de la partie d'en face.

Justin décrocha à la cinquième sonnerie. *Je t'en prie, Justin, prends ton temps, surtout ne te précipite pas.*

— Ouaip ?

— Justin, tu peux venir dans mon bureau, s'il te plaît ?

— OK, dit-il en soupirant avant de raccrocher.

Une minute plus tard, il était devant moi. Je m'éclaircis la voix.

— Bon, écoute-moi bien, dis-je sèchement. Je vais monter chez Adler et lui faire signer tout ça. Ensuite, je vais avoir besoin que tu m'aides à faire une dernière lecture des documents corrigés, et à les envoyer en face.

— Euh, on est vendredi soir... ce n'est pas plutôt le boulot d'une secrétaire, ça ?

— Au risque de te déplaire, sache que c'est *ton* boulot de m'assister sur tous les aspects de ce contrat qui pourraient requérir ton aide.

Les lèvres de Justin s'arrondirent pour former un petit O de surprise. Il me dévisagea un long moment, avant de rouler des yeux.

— Bon, d'accord. Tu sais où me trouver, dit-il avant de partir en traînant les pieds.

Mon téléphone sonna. C'était Adler. Je décrochai avant la fin de la première sonnerie.

— Oui, Marty.

— Ah, Ingrid ! lança-t-il en gloussant. J'aurais dû me douter que tu décrocherais tout de suite. Toujours aussi efficace, hein !

Ravie que tu t'en rendes compte.

— Tu comptes toujours me montrer les papiers de SunCorp ce soir ? Je voulais t'appeler pour te le demander, parce que je ne vais pas tarder à m'en aller. J'ai des billets pour aller à l'opéra avec ma femme.

Sans blague.

— Oui, je m'apprêtais justement à monter à ton bureau. J'y serai dans une minute. Si tu peux y jeter un œil et me confirmer que tout est OK pour toi, Justin et moi pourrons envoyer ça chez Stratton dès ce soir.

Petit blanc au bout de la ligne.

— Justin ? Tu me parles bien du petit Keating ? demanda-t-il. Ne me dis pas que tu lui as demandé de rester un vendredi soir juste pour qu'il envoie un courrier FedEx à ta place ?

Je fronçai les sourcils au-dessus du combiné.

— Eh bien, si, je lui ai demandé de m'aider à revoir les documents avant qu'on les expédie, dis-je lentement. Tu m'avais bien demandé de lui montrer toutes les ficelles du métier, non ?

— D'accord, mais je voulais dire par là qu'il fallait être *sympa* avec ce gosse, pas le faire bosser toute la soirée. Tu ne pourrais pas trouver plutôt une secrétaire quelconque, ou un autre assistant juridique ? Histoire de ficher la paix à Justin ?

Je pris une profonde inspiration pour me calmer. J'étais à bout de nerfs. Marty était bien gentil de se soucier de la soirée de son petit protégé alors que c'était moi qui venais de travailler trente-quatre heures d'affilée, qui bossais tous les soirs jusqu'à des heures indues depuis des semaines, y compris le dimanche, en commandant des plats à emporter à 3 heures du matin pour pouvoir rester au bureau, épuisée, les yeux cernés à force de relire toutes ces pages annotées d'incessants commentaires et questions de l'avocat du vendeur chez Stratton, de Mark Traynor chez SunCorp, et même de Ted Lassiter en personne. C'est moi qui me tapais l'intégralité de ce dossier impossible en un temps record. Pas Marty Adler, et encore moins Justin.

Je ne pus m'empêcher de penser aux innombrables fois où, jeune collaboratrice, j'avais été forcée d'attendre au bureau jusqu'à minuit ou 1 heure du matin un soir de semaine, pour qu'au bout du compte, un associé ou un collaborateur plus confirmé m'appelle soudain de chez lui – se rappelant tout à coup mon existence – pour me dire : « Désolé, je croyais que quelqu'un t'avait prévenue. Tu peux rentrer chez toi, on n'enverra rien ce soir, finalement. » Combien de fois m'avait-on appelée à 8 heures du

matin, le week-end, juste pour que je vérifie un détail ou que je corrige les coquilles d'un contrat pour un plus haut placé que ma pomme – « un samedi ordinaire », disait-on au bureau pour plaisanter –, sans que jamais personne n'ait à se plaindre de moi.

— Marty, dis-je calmement, sache que je ne demande jamais à qui que ce soit de faire des heures supplémentaires si je n'ai pas absolument besoin d'aide. Ce contrat a subi tellement de modifications que j'ai pensé qu'il serait utile d'avoir le regard d'un tiers avant de l'envoyer. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais je suis ici depuis 8 heures...

— Eh bien...

— *Hier matin*, terminai-je.

Cela le réduisit au silence quelques instants.

— Je vois, dit-il enfin. Écoute, Ingrid, je sais que tu travailles comme une forcenée sur ce dossier, et sois sûre que nous sommes conscients de tes efforts. Mais ce n'est pas une raison pour que Justin Keating prenne l'habitude de rester tard, lui aussi. Il vaudrait mieux pour tout le monde qu'il ne soit pas trop vite dégoûté de son travail.

— Bien sûr.

— Merci. Je savais que tu comprendrais. À tout de suite, alors.

Je raccrochai le combiné avec plus de force que je ne l'aurais voulu, et me dirigeai vers ma penderie, que j'ouvris pour me regarder dans le miroir. J'avais l'air d'une folle. Je retirai l'élastique qui retenait plus ou moins mes cheveux depuis 22 heures hier soir. Il leur avait laissé une marque qui les faisait maintenant partir dans un sens, sur le côté, une fois détachés. Pas possible. Je songeai à me refaire une queue-de-cheval, mais cette coiffure me donnait l'air d'avoir douze ans. Pas possible non plus. Je décidai de les laisser libres et tentai d'aplatir le pli malvenu avec mes mains.

Un profond soupir m'échappa. J'avais l'air exténuée. *J'étais* exténuée. J'avais le teint terne et mon mascara – appliqué chez moi, le matin de la veille – avait créé autour de mes yeux un superbe effet panda que je ne pouvais pas enlever. Je n'avais même pas le temps d'aller prendre une douche au quarantième étage, et de toute façon, je n'avais pas de vêtements de rechange. Eh bien, tant pis. J'avais promis à Adler de lui apporter ce contrat dans les délais convenus, et c'est exactement ce que j'allais faire, voilà tout.

Je fis ce que je pouvais – c'est-à-dire, me remettre du rouge à lèvres, arranger mon débardeur froissé aussi bien que possible en le coinçant dans

ma jupe crayon, lisser les plis qui fronçaient le haut de ma jupe, et enfiler la veste de soie noire que j'avais abandonnée la veille au soir sur mon fauteuil.

J'embarquai mon exemplaire du contrat modifié et pris l'ascenseur jusqu'au trente-septième étage.

Adler se leva derrière son grand bureau et me regarda un instant de plus qu'à l'accoutumée. Apparemment, mon allure négligée ne lui avait pas échappé. Je me sentis gênée et contrariée en même temps. *Je suis debout depuis trente-quatre heures non-stop. Ça te suffit, comme explication ?*

Il ôta ses lunettes et, d'un geste, m'invita à m'asseoir autour de sa table en teck. Je lui tendis le document où figuraient des lignes soulignées en rouge. Il sortit un stylo-plume de sa poche de chemise, le décapuchonna et commença à parcourir le document. Ses lèvres bougeaient comme il lisait. Je n'avais jamais remarqué cela avant, et en conçus un certain embarras pour lui. Je ne savais jamais où regarder quand quelqu'un évaluait mon travail devant moi. D'une certaine manière, il me paraissait impoli de le regarder lire. Je tournai les yeux en direction de la fenêtre, l'air de rien. Dehors, le ciel virait au rose et au pourpre au-dessus des toits de Manhattan.

Lorsque mes yeux revinrent se poser sur Adler, il soulignait des choses et griffonnait des notes dans la marge. Ce dernier fait me rendit nerveuse. J'espérais n'avoir rien oublié. J'avais pourtant tout vérifié.

Adler retira ses lunettes de lecture et me tendit la liasse de papiers.

— Ça m'a l'air bon, Ingrid. J'ai juste noté deux ou trois brouilles.

Le mot me déplut. Il me donnait l'impression de minimiser l'importance de mon travail.

Il se leva, me signalant que nous en avions fini. Je me raclai la gorge.

— En fait, Marty, je voulais attirer ton attention sur deux ou trois choses.

— Vas-y, dit-il en me jetant un regard oblique.

— Comme je l'ai évoqué l'autre jour, le dernier retour de Stratton insistait lourdement sur les conditions du vendeur et la clause MAC, et j'ai l'impression que cela risque encore d'être un point de friction quand ils verront cette proposition.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'ils veulent enlever ?

— Ils ne veulent rien enlever ; plutôt en rajouter. Ils aimeraient qu'on mentionne toutes sortes de nouvelles contingences susceptibles de modifier la charge de risque pour SunCorp s'il se passe quoi que ce soit entre maintenant et la signature finale.

— Quel genre de contingences ?

Adler croisa les bras sur sa poitrine et porta à ses lèvres la monture de ses lunettes.

— Eh bien, en gros, ils tiennent à s'exonérer d'un maximum de responsabilités en cas de changement dans les conditions générales du marché pouvant survenir avant la signature de la vente. Bien plus que ce que l'on voit d'habitude.

— Ça ne me surprend pas vraiment, dit Adler. Depuis la crise financière, les avocats des vendeurs seraient idiots de ne pas essayer de se blinder sur les conditions générales du marché.

— C'est de bonne guerre, oui, sauf qu'ils veulent aussi se blinder contre les changements dans la loi, et faire endosser ce risque à l'acquéreur également. Qui sait ce que le Congrès pourrait faire entre aujourd'hui et ce jour-là ?

Adler me regarda fixement. Il souriait comme si je venais de dire quelque chose de drôle.

— Très intéressant, Ingrid. Essayons de rester sur nos positions à ce sujet. Mais je ne suis pas très inquiet. Nous avons convenu d'une juridiction exclusive dans le Delaware, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Eh bien, aucun acquéreur n'a jamais...

— Aucun acquéreur n'a jamais invoqué avec succès une clause MAC auprès d'un tribunal du Delaware, je le sais. Seulement, il y a eu cette fameuse décision Gilder à la Cour de la chancellerie du Delaware, dernièrement, qui semble dire que cela ne durera peut-être pas éternellement. Nous pourrions mettre toutes les chances de notre côté avec une clause MAC, à condition qu'elle soit rédigée correctement dès le début, terminai-je.

Adler souriait toujours. Et il semblait me jauger.

— J'admire ta rigueur, Ingrid. Je savais que j'avais choisi la bonne personne pour ce dossier. Me permets-tu quand même de te donner un conseil ?

— Avec plaisir.

Il se pencha en avant. J'en fis de même.

— Prends-toi un peu moins la tête avec tout ça.

Pardon ?

Je crois que j'aurais été moins surprise s'il m'avait soudain giflée. Je me sentais à la fois désorientée et humiliée. Je me tuais littéralement à la tâche

pour livrer ce putain de contrat dans les temps, et Adler, monsieur Cent dix pour cent, était en train de me dire de moins me *prendre la tête* ?

Il eut un petit sourire en coin.

— Écoute. Si tu crois vraiment que ce cas Gilder pourrait nous mettre des bâtons dans les roues, je te suggère de demander son avis à Jack Hanover. C'est un expert. Montre-lui le contrat pour qu'il ait le contexte. Mais, entre nous soit dit, à ta place, j'arrêteraï de me faire des cheveux blancs sur le nombre de virgules que contient la clause MAC. Il est temps de boucler tout ça.

Il consulta sa montre.

— Bon, je vais devoir y aller. L'opéra n'attend pas.

Je me demandai si Ted Lassiter apprécierait la désinvolture avec laquelle Marty Adler abordait la conclusion du contrat à un milliard de SunCorp.

— Je voulais juste dire que Binney semble particulièrement méfiant sur quelques points, insistai-je. Ils m'ont également demandé de remonter d'un pour cent le montant des frais de rupture. Ça me paraît un peu bizarre.

Ce dernier point sur les indemnités à régler en cas de rétractation fit tiquer Adler.

— Il me semble qu'il est un peu tard pour qu'ils se mettent à jouer aux cons avec les frais de rupture, non ?

— C'est ce que je pense aussi, dis-je.

Adler tapota ses lunettes contre son menton avant de se lever à nouveau.

— Bon, c'est très bien tout ça, Ingrid. Vérifie avec Jack ce qu'il en est du côté du cas Gilder, mais tu peux envoyer le document ce soir. On campe sur nos positions et on verra comment ça réagit chez Stratton. Et n'oublie pas de bien briefer Lassiter sur tous ces points lors de notre rendez-vous de jeudi prochain.

— Ça marche.

Je me levai de ma chaise, prête à partir.

— Au fait, dit Adler en retournant vers son bureau. Sache que je suis parfaitement conscient du travail colossal que tu fournis sur ce dossier. Et que nous apprécions au plus haut point ton investissement et l'excellence dont tu fais preuve.

— Merci, Marty.

Manœuvre typique des associés des cabinets d'avocats. Ces gens-là avaient l'art de féliciter un collaborateur au moment exact où il avait besoin

de l'entendre, afin de lui donner envie de rester. À leurs yeux, nous n'étions pas des collègues ; nous étions plus proches des animaux de compagnie.

Sitôt revenue à mon bureau, je parcourus les documents pour examiner les notes qu'Adler y avait laissées. Mais il n'y avait pas de commentaires à proprement parler. Il avait juste changé deux virgules en points-virgules et mis une majuscule à un mot. Là où j'avais utilisé le terme « profits nets », il avait barré le mot « profits » pour le remplacer de son écriture exubérante par celui de « gains ».

Je poussai un soupir en lâchant la liasse de documents sur mon bureau. Un vieux souvenir me revint soudain en mémoire, de l'époque où j'étais stagiaire pour l'été, quand Tyler et moi avions été dépêchés à l'imprimerie. Alors que nous patientions dans le confortable salon en attendant que les exemplaires d'une offre d'achat en bonne et due forme sortent des presses, Tyler et moi regardions l'émission de Letterman sur l'écran plat géant de la pièce tout en nous régaland de crevettes, de pinces de crabe et d'ailerons de poulet marinés. C'était le petit avantage en nature qu'offrait le service pour rendre notre longue nuit d'attente plus supportable. Nous étions assis près de deux jeunes requins de chez Cravath, qui planchaient sur le texte d'un contrat d'acquisition. Soudain, l'un d'eux sursauta et donna une grande tape sur le bras de son collègue. « Hé ! Regarde cette virgule, ici, dit-il. Ça ne devrait pas plutôt être un point-virgule ? » « Mais oui, tu as raison ! Bravo, belle prise ! » Et les deux types d'échanger de grandes tapes dans la main triomphantes avant de se replonger dans leur document. Tyler m'avait regardée, les yeux écarquillés, et nous avions réprimé un fou rire. Pendant des semaines après cela, il suffisait que je dise « belle prise » à Tyler lorsque nous nous croisions pour que nous éclations de rire.

C'était moins drôle aujourd'hui. Ce soir-là, à l'imprimerie de la boîte, nous ignorions que bientôt, c'est nous qui nous retrouverions à la place de ces gars de chez Cravath dont nous nous étions moqués. Que ces minuscules ajustements entre virgules et points-virgules seraient bientôt le genre de choses qui comptaient à nos yeux.

— Alors, on fait encore des heures sup ?

Je levai les yeux et vis Ricardo qui effectuait une de ses rondes nocturnes et passait la tête par la porte de mon bureau. Je lui adressai un petit sourire sans joie.

— Tu sais ce que c'est, Ric.

Il s'arrêta un instant, avisant ma mine défaite.

— Oui, je crois... Je te vois tout le temps ici, en ce moment.

Il secoua la tête avec une petite moue.

— J'espère au moins que ça en vaut la peine.

Son talkie-walkie émit un grésillement.

— Il faut que je file, reprit Ricardo avant de me faire un grand signe avec son bras. Rentre donc chez toi, jeune femme. C'est vendredi soir.

Mon regard s'attarda quelques instants sur l'espace qu'il venait de quitter ; puis, je pris mon téléphone et appelai Justin. Pas de réponse. *Évidemment*, pensai-je, passablement irritée. Il ne serait pas étonnant que ce même soit parti sans me le dire pour profiter de son week-end. Justin Keating ne risquait guère de se faire remonter les bretelles, du moment qu'Adler n'y voyait pas d'inconvénient. J'attendis tout de même le bip sur sa ligne.

— Justin, c'est Ingrid. Je viens d'avoir le go de Marty, donc je fais deux ou trois petits changements et on pourra envoyer tout ça. Tu veux bien passer à mon bureau dès que tu auras ce message ? Merci.

Je cherchai Jack Hanover dans l'annuaire intranet du cabinet et cliquai sur sa fiche. Au-dessus d'un nez aquilin, des yeux bleu acier me fixaient maintenant, avec bref topo de son parcours dans la firme et ses coordonnées téléphoniques. La photo devait avoir été prise il y a trente ans. L'homme paraissait avoir moins de cinquante ans.

Jack Hanover était l'unique grand-père survivant de la firme, un pionnier du contentieux d'entreprise qui avait autrefois été l'un des avocats les plus influents de la ville. À presque quatre-vingts ans désormais, l'homme avait encore le bras long dans le milieu judiciaire. Il avait conservé une place d'honneur au sein du Comité de direction et un bureau dans la firme, où il passait trois jours par semaine à lire le *New York Law Journal*, répondre à sa correspondance professionnelle et rédiger des articles d'opinion pour le *Times*. On ne pouvait pas faire plus vieille école que lui. La rumeur prétendait que Jack Hanover gardait toujours des cigares et une bonne bouteille de scotch dans le bas de son bureau, et qu'il en offrait volontiers sur les heures de travail.

Je regardai l'heure une nouvelle fois. 17 h 45. Doutant que Jack Hanover fût encore là, je composai tout de même son numéro. Sa secrétaire décrocha immédiatement.

— Bureau de M. Hanover, bonsoir.

— Bonsoir, c'est Ingrid Yung. Euh, est-ce que...

J'hésitai. Jack Hanover était une figure tellement légendaire qu'il me paraissait totalement déplacé de l'appeler par son prénom. Seulement, nous étions tous censés nous plier à la tradition qui régnait au cabinet, selon laquelle tout le monde était sur un pied d'égalité et devait donc appeler les autres par son prénom, comme si nous formions une grande famille, heureuse et épanouie. Pourtant, j'étais toujours choquée en voyant Hunter ou Murph appeler Jack Hanover par ce seul prénom. Aujourd'hui encore, alors que j'étais sur le point de devenir associée du cabinet, je trouvais gênant de l'appeler autrement que M. Hanover – ce qui témoignait bien du fossé qui, à mes yeux, nous séparait encore.

— Est-ce que Jack est disponible ? me forçai-je à dire. Marty Adler m'a conseillé de le consulter pour lui poser une petite question, s'il en a le temps.

— Conservez, je vais voir.

Une seconde plus tard, elle me reprit en ligne :

— C'est bon, M. Hanover peut vous voir maintenant. Son bureau se trouve au trente-neuvième étage, premier espace à l'angle après l'accueil.

Le temps que je sorte de l'ascenseur, franchisse les portes de verre et trouve le domaine vitré de Jack Hanover, sa secrétaire s'était déjà volatilisée pour rentrer chez elle. Mais la porte du bureau du vénérable ancêtre était entrouverte sur un rai de lumière – il m'attendait.

Je lissai mes cheveux et ma jupe dans une ultime tentative de me rassurer, puis frappai doucement à sa porte.

— Entrez, répondit une voix caverneuse.

Je poussai la porte.

Éclairée par une unique lampe verte posée sur une crédence, la pièce était plongée dans une certaine obscurité. Je fis une entrée un peu timide. Jack Hanover était assis derrière un bureau ancien en noyer aux pieds sculptés en forme de griffes. Et qui y avait-il juste devant lui, assis chacun dans un somptueux fauteuil club en cuir ? Hunter et Justin Keating. Qui avaient tous deux l'air aussi surpris de me voir que je l'étais moi-même.

Les trois hommes avaient en main un verre de cristal taillé contenant un fond de liquide ambré.

Le fameux scotch de Jack Hanover. Cette partie-là de la rumeur était donc vraie.

— Bonjour, bonjour, fit Hanover de sa grosse voix plutôt sympathique en me faisant signe d'approcher. Tu avais une petite question pour moi,

c'est ça ?

Je savais qu'il ne connaissait pas mon nom, mais au moins semblait-il savoir que j'étais une collaboratrice.

Je me sentis tout à coup complètement paumée. Par trop consciente de ma mine de déterrée et de mon allure négligée, j'ouvris la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit, et je restai plantée là, pétrifiée. Me contentant de dévisager un à un Jack Hanover, Justin Keating et Hunter.

Justin s'était redressé brusquement à mon arrivée. Même lui semblait se rendre compte qu'il y avait quelque chose de légèrement inconvenant – presque *déplacé* – dans cette situation.

Hunter, pour sa part, n'avait l'air nullement surpris. J'avais une furieuse envie de lui arracher le masque de complaisance et de fatuité qu'il s'était collé sur le visage.

— Ne te gêne pas pour mes amis ici présents, lança Hanover d'un ton chaleureux avec un geste en direction de ses *amis*. On prend juste des nouvelles. Le père de Hunter et moi nous connaissons depuis des lustres. Même chose pour celui du Justin, bien entendu.

Bien entendu.

J'acquiesçai, ne sachant trop que dire. Ni même si l'on attendait de moi la moindre réponse. Jack Hanover se montrait aimable. À ses yeux, il devait être parfaitement normal que nous nous retrouvions tous ici, dans cette configuration précise.

Avisant la décontraction du vieil homme, Justin se radossa dans son fauteuil. Peut-être même fit-il exprès de boire une gorgée de scotch avec une légère ostentation – mais peut-être pas. Me tournant le dos, il fit semblant d'observer attentivement la collection de récompenses et de photos encadrées sur les murs et les étagères de la pièce, mais je vis une rougeur éloquente se répandre jusque dans sa nuque.

Bien. Ç'aurait été le comble s'il n'avait pas été *au moins* mal à l'aise.

Je me penchai maladroitement au-dessus du bureau de Hanover pour lui montrer le contrat d'acquisition, et lui désignai la clause qui me posait question.

Le vieil homme se carra dans son fauteuil, croisa les mains derrière sa tête et commença à me faire un cours sur les profondeurs de la décision Gilder et son impact potentiel sur la Cour de chancellerie du Delaware. J'étais mortifiée. Humiliée. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il disait.

J'avais l'impression d'être une enfant débarquant au milieu d'un dîner d'adultes.

Et je restai là, telle une pauvre bonniche faisant le piquet devant Jack Hanover et sa cour royale. Avec ma colère qui montait, montait. Et menaçait d'exploser.

Justin me regardait maintenant sans détour. Son expression n'était ni moqueuse ni empreinte de pitié, juste attentive. Il semblait guetter ma réaction. Justin Keating, le jeune assistant juridique qui était censé m'aider sur ce contrat de première importance, était là, en train de tailler une bavette et siroter un verre de scotch avec le patriarche de la boîte alors que moi, je courais dans tous les sens et à tous les étages tel un poulet sans tête.

Je me sentais humiliée, en sueur, débraillée et hirsute. Une véritable catastrophe sur pattes. Et sur quel public venais-je de tomber pour assister à cette catastrophe ! Penchée comme je l'étais à côté du fauteuil de Jack, espérant ne pas trop empester des aisselles, que mes cheveux n'étaient pas un total désastre et que mon mascara ne me coulait pas jusqu'en bas des joues, je sentais le regard scrutateur de Justin sur moi et en conçus un regain de haine contre lui.

Lorsque Jack Hanover acheva enfin son laïus sur la valeur de la jurisprudence de Gilder, je rassemblai les feuilles de mon contrat sans le regarder, ni lui ni les autres. J'avais les joues en feu et sentais de petits picotements derrière mes yeux.

— Merci d'avoir pris ce temps pour me conseiller, Jack, dis-je d'une voix affreusement ténue et tremblante avant de me précipiter hors de la pièce.

Dès que j'eus retrouvé la sécurité de mon bureau, porte close, je m'effondrai dans mon fauteuil, fermai les yeux et me mis à pleurer sans bruit. J'entendis des avocats et des secrétaires se dire au revoir et se souhaiter bon week-end. Puis, ce fut le silence. Au bout d'un moment me parvint le bruit des femmes de ménage progressant dans le couloir, en même temps que le rugissement de leurs aspirateurs.

Et si l'on reprenait notre conversation sous un autre angle, Ingrid ? Pour quelle raison avez-vous voulu devenir avocate, à l'origine ?

J'approchai de la fenêtre et contemplai le ciel du soir. Les lumières s'allumaient peu à peu sur Madison Avenue. Longtemps, j'admirai la ligne d'horizon de mon cher Manhattan, avec ses silhouettes découpées désormais si familières que j'aurais pu dessiner tout cela de tête. Je me

rappelai le fameux soir de mon enfance où mes parents m'avaient emmenée à ce dîner dans l'appartement de M. Giles sur la 5^e Avenue, avec cette vue imprenable que je voulais faire mienne aussi, un jour.

C'était pour cette raison que j'avais voulu rester chez Parsons Valentine pendant toutes ces années, la raison pour laquelle il était maintenant absolument crucial pour moi que je devienne associée du cabinet. C'est à ce moment-là seulement que seraient amorties toutes les humiliations et exclusions que j'avais pu subir au cours ma vie. Il fallait que j'y arrive. Plus que tout au monde, je voulais définitivement me débarrasser du doute que je n'étais *pas estimée*, même si la valeur de mon travail était déjà largement reconnue.

Parce que, si je me sentais globalement appréciée chez Parsons Valentine, je ne m'y sentais pas *pleinement respectée* pour autant.

Et puis, le fait que je devienne la première femme de couleur à devenir associée du prestigieux cabinet d'avocats Parsons Valentine & Hunt LLP serait une bonne chose pour tout le monde sur le long terme. N'est-ce pas ? *Parfois, à un plan supérieur, il nous incombe de faire certaines choses non parce que nous le voulons, mais parce que nous faisons partie des rares qui le peuvent.*

Et parce que je faisais justement partie des rares qui le *pouvaient*, j'avais depuis longtemps décidé que je *devais* le faire.

OceanofPDF.com

12

Une fois expédiée la dernière version du contrat d'acquisition, Murph et moi passâmes la soirée ensemble en ville – d'abord avec un tour à une expo d'hommage à Hitchcock au Film Forum, puis un dîner de trois heures et deux bouteilles à mon restaurant préféré sur Cornelia Street, avant de finir chez moi.

Cela ressemblait à un vrai rendez-vous amoureux.

Et Murph ressemblait à un véritable amoureux.

Lorsque j'ouvris les yeux, le lendemain matin, mon premier réflexe fut de regarder sa silhouette endormie. Je m'attendais à moitié à ce qu'il ne soit pas là. Mais de toute évidence, il était là, ronflant paisiblement à côté de moi, entortillé dans mes draps en lin. Je me redressai sur un coude aussi discrètement que possible et observai son visage. Je n'avais jamais remarqué les fines ridules qui striaient la peau fine au coin de ses yeux.

Peu de choses sont aussi désarmantes qu'un homme endormi. Qui qu'il soit, quoi qu'il fasse pendant ses heures de veille, un homme qui dort paraît toujours extrêmement vulnérable – et innocent. Tous. C'est mon passe-temps préféré lors des longs vols pour affaires. Une fois le repas du soir débarrassé, lorsque tout le monde éteint la petite lampe au-dessus de sa tête et s'efforce de trouver une position confortable avec la couverture et l'oreiller fournis par la compagnie aérienne, je m'amuse à observer les hommes qui dorment autour de moi en classe affaires. Ne nous faisons pas d'illusions : la majorité de ces passagers sont encore et toujours des hommes – on y dénombre très peu de femmes. Et j'éprouve un étrange plaisir, proche du réconfort, à voir de tels hommes – souvent puissants, à la tête de grosses industries, des sortes de Maîtres de l'univers – vaincus par quelque chose d'aussi naturel que le sommeil.

Je profitais de ce moment quelques minutes de plus, regardant le souffle de Murph faire monter et baisser doucement sa poitrine, quand je songeai brusquement que je n'avais rien à lui offrir pour le petit déjeuner – ni pain,

ni œufs, ni céréales. Je ne savais même plus si j'avais du café. Je me glissai hors du lit en frissonnant.

Le plancher était froid sous mes pieds. J'avais toujours eu l'intention de faire poser de la moquette dans ma chambre, mais n'avais jamais pris le temps de m'en occuper. Sans faire de bruit, j'ouvris le tiroir du haut de ma commode, enfilai des sous-vêtements, un débardeur en coton, et partis dans le couloir.

Je balayai mon appartement du regard. Le salon était dans un bazar sans nom. Des gobelets de chez Starbucks et la boîte d'une pizza à moitié consommée jonchaient le sol devant le canapé, à côté de mon ordinateur ouvert et de trois blocs contenant mes notes pour SunCorp. Je fermai l'ordinateur, rassemblai tous les papiers et les empilai soigneusement sur la table basse.

Mes doutes se confirmèrent côté cuisine : il n'y avait rien à manger. Je me demandai ce que cela pouvait dire de moi et de ma gestion des priorités. Quel genre de personne s'achetait un appartement avec un piano de cuisson et un réfrigérateur haut de gamme pour ne jamais les utiliser ? Je pensai à Anna Jergensen et à toutes les autres jeunettes que Murph fréquentait régulièrement. Que lui offraient-elles au petit déjeuner, dans leurs intérieurs douillets ? Elles filaient sûrement en cuisine pour lancer une tournée de pancakes maison pendant qu'il prenait sa douche. Tandis que moi, j'étais plutôt du genre à demander à Google combien de minutes il fallait pour faire cuire un œuf. Je me rappelai qu'un jour, Rachel m'avait dit avoir préparé des pancakes à la myrtille pour Josh la première fois qu'il avait dormi chez elle ; plus tard, il lui avait confié que c'était une des premières choses qui l'avaient fait tomber amoureux d'elle. Je n'avais jamais fait de pancakes de ma vie. Je ne savais même pas quels ingrédients il fallait employer pour en préparer.

Je revins dans la chambre sur la pointe des pieds. Murph dormait toujours. J'enfilai un pantalon souple et des chaussures de sport. Alors que je m'attachais les cheveux, je trébuchai sur une des sandales à talons que j'avais abandonnées par terre la veille au soir.

Murph grogna doucement et se redressa légèrement.

— Pardon, dis-je tout bas. Rendors-toi. Je sors vite fait nous chercher des bagels ou quelque chose de ce genre. Je reviens tout de suite.

— Mmm... OK.

Il se retourna sur le ventre et, quelques instants plus tard, son léger ronflement reprenait.

Je m'attardai un moment. C'était vraiment chouette, pensai-je, de sortir de chez moi alors qu'il y avait quelqu'un dans mon lit.

Lorsque je revins avec du café et une demi-douzaine de bagels, Murph était bien réveillé et lisait au lit l'édition du dimanche du *Times*. Il avait ouvert les rideaux pour profiter de la lumière prodiguée en abondance par la baie vitrée. La couette était repoussée près de ses pieds au bout du lit.

Il leva les yeux du journal et m'offrit ce grand sourire de vainqueur si typique de Murph, que j'adorais.

— Coucou.

— Coucou, toi.

Je posai les bagels et le café sur la commode, me déshabillai pour ne garder que mon débardeur et mes sous-vêtements avant de venir me vautrer à côté de lui, nouant mes jambes aux siennes.

— Tends un bras, me dit-il.

— Quoi ?

— Ferme les yeux et tends un bras, je te dis.

Je m'exécutai.

Avec délicatesse, Murph posa quelque chose sur mon poignet. J'ouvris les yeux. C'était le bracelet en papier qu'Isabel avait confectionné pour moi.

— Oh, ça, fis-je en souriant. C'est le bijou que je préfère dans toute ma collection. Il a été fabriqué spécialement pour moi par la fille d'une de mes amies, la dernière fois que je l'ai gardée. Elle a quatre ans.

Il haussa les épaules.

— Tu gardes des enfants, toi ?

— Merci d'avoir l'air si surpris. Sache qu'en fait, je suis même assez douée avec les enfants.

Il me sourit.

— Ça ne m'étonne pas tant que ça, souffla-t-il doucement au creux de mon oreille.

La chair de poule me hérissa les bras, et je me sentis frémir d'excitation.

Mais l'instant d'après, il s'était replongé dans la lecture du *Times*.

— Tiens donc. Alors c'est ce que tu fais, toi, quand tu te réveilles dans le lit d'une belle femme un dimanche matin ? Tu lis la rubrique affaires du *Times* ? le titillai-je.

— Je suis à un paragraphe de la fin de l'article. Tu as vu ça ? Cette histoire sur le projet de pipeline au Nigeria, qui a capoté à la dernière minute ? Belle leçon de mise en garde pour les clients de São Paulo de Rubinstein, tu ne trouves pas ?

Je défis mes jambes des siennes pour revenir de mon côté du lit en bougonnant. Murph tourna la tête pour me regarder.

— Tu sais, ça pourrait t'être utile de lire ça, toi aussi. J'imagine que je ne t'apprends rien, Yung, mais il faut toujours penser aux possibles évolutions d'une affaire.

— Euh... tu pourrais essayer de parler un peu moins comme un *avocat*, s'il te plaît ? lui demandai-je.

Il ignora ma remarque.

Voyant que je n'arrivais à rien, je pris la couette et la tirai à hauteur de nos tailles. Je me rapprochai de Murph jusqu'à ce que mon corps soit aligné contre le sien, et je le regardai. Il avait toujours les sourcils froncés sur le journal. Lentement, je levai alors une jambe au-dessus de son bassin, et je fis doucement aller et venir ma jambe contre la braguette partiellement ouverte de son caleçon – une caresse, puis deux, puis trois – jusqu'à ce que je le sente réagir.

Le *Times* se retrouva par terre.

Je souris à Murph, les paupières mi-closes – un regard que m'avait appris une baby-sitter quand j'avais douze ans et que j'avais ensuite perfectionné à l'université.

Il se pencha au-dessus de moi. Au moment où j'allais fermer les yeux, je le vis regarder le réveil sur ma table de chevet. Un petit rire m'échappa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Euh, tu viens de regarder l'heure, c'est ça ?

— Non, mentit-il effrontément.

— Je t'ai vu.

Petit sourire désinvolte.

— Et alors ? J'aime bien savoir l'heure qu'il est.

— Bon sang, Murph. On dirait que tu fais l'amour comme si c'était des heures à facturer.

— Aïe, dit-il en se tenant le cœur. Ça, ça fait vraiment mal, Yung.

Sur ce, il se baissa pour m'embrasser, et je ne dis rien de plus.

Plus tard, j'étais couchée sur le côté, heureuse, la tête posée sur le bras étendu de Murph.

— Murph ?

— Mmh.

Il s'était presque rendormi.

— Tu crois que quelqu'un est au courant, pour nous deux, au bureau ?

— Non.

Il ouvrit les yeux et roula sur le flanc pour me regarder en face.

— En tout cas, moi, je n'en ai parlé à personne. Pourquoi ?

— Oh, comme ça. Simple curiosité.

— Ça te gênerait, que ça se sache ?

— Non, répondis-je après une brève hésitation.

En réalité, cela me gênerait. Énormément, même. Je savais que j'avais bien plus à perdre que lui dans cette histoire. C'était une chose pour lui – Murph l'extraverti, le séducteur, le bon copain – d'avoir couché avec une de ses collègues de la même promo. C'en était une autre pour moi – la seule femme issue de ce groupe à être encore en place – d'avoir couché avec lui. Je ne voulais pas que cela s'ébruite, surtout pas maintenant, alors que nous étions à moins d'un mois de la prochaine nomination des futurs associés. Si seulement Murph et moi nous étions lancés dans cette histoire quand nous étions en première année chez Parsons Valentine, tout serait beaucoup plus simple aujourd'hui.

Le timing était toujours un facteur déterminant.

Je le savais parfaitement, après huit ans de boîte où j'avais vu mes collègues masculins se vanter de leurs conquêtes, professionnelles ou sexuelles. Voilà bien des années qu'ils avaient cessé de se censurer devant moi. J'étais un gars de l'équipe comme un autre, maintenant. Et si j'aimais à penser que, par respect professionnel pour moi, en tant qu'unique collègue femme, ils n'oseraient pas parler de moi comme ils le faisaient de leurs autres conquêtes féminines... eh bien, en réalité, ils seraient tout de même probablement plus d'un à donner une bonne tape dans le dos de Murph, s'ils savaient. On ne refait pas les hommes, que voulez-vous.

Je pressai les paumes de mes mains sur mes yeux tout en réfléchissant.

Il était admis dans la firme que Murph et moi étions tous deux les grands favoris pour devenir associés dans la branche Fusions et acquisitions cette année. Murph le savait, et moi aussi. Du point de vue romantique, j'aimais assez la symétrie que contenait cette idée. M. et Mrs Associé et Associée. Cela sonnait bien.

En même temps, le fait de savoir que le vote désignant les futurs associés aurait lieu dans quelques semaines seulement me plongeait dans une inquiétude aussi nouvelle que désagréable.

Murph et moi devrions-nous cacher notre relation jusqu'à ce que nous soyons officiellement nommés associés ? Il n'y avait aucune politique « antirapprochement » au cabinet, et tout le monde savait pertinemment que des liaisons éphémères avaient lieu lors de la fête annuelle au Plaza, mais *nous*, c'était différent. Je n'avais jamais entendu parler de deux associés sortant ensemble. Peut-être qu'une fois que nous serions tous deux membres de la firme, Parsons Valentine allait devoir instituer une nouvelle règle pour régir notre relation ? Voilà qui serait bien embarrassant, si Murph et moi devions voter lors d'une assemblée des associés. *Tout le monde est d'accord pour que les nouveaux associés Ingrid et Murph continuent de coucher ensemble... ? Qui est pour ? Ah, tout le monde est contre ?* J'imaginai le tableau. Marty, Harold Rubinstein, Jack Hanover et tous les autres, en train de discuter des pour et des contre. Juste ciel.

Le fait de penser à Jack Hanover m'arracha un grognement. Je me dégageai du bras de Murph et laissai ma tête retomber sur mon oreiller, rembrunie au souvenir de l'après-midi de vendredi.

Murph me regarda, inquiet.

— Qu'est-ce que tu as ?

Je lui racontai tout, dans une logorrhée aussi désordonnée qu'amère. Je lui dis tout de l'horrible fin de journée que j'avais vécue, de l'apparente indifférence d'Adler vis-à-vis du contrat de SunCorp, qu'il me laissait tout faire toute seule, sans me guider ni m'offrir l'assistance dont j'aurais dû bénéficier en la personne de Justin Keating, de mon passage catastrophique dans le bureau de Jack où j'avais trouvé ces planqués de Hunter et Keating, en train de se prendre un petit apéritif avec leur bon ami Jack.

Murph me caressa les cheveux et me prit dans ses bras.

— Je suis vraiment désolé de tout ça, dit-il au bout de quelques minutes.

— Merci.

Je lui souris, touchée.

— Mais je sais que je suis sensible. Tu trouves sûrement que je suis *trop* sensible, d'ailleurs.

Il secoua la tête.

— Non. Pas du tout. Je comprends parfaitement. J'ai eu droit au même traitement de merde moi aussi, tu sais.

Je pivotai pour pouvoir le regarder en face.

— Comment ça ? Toi ?

— Oui, moi.

— Mais qu'est-ce qu'ils pourraient bien avoir à te reprocher ?

Murph eut un petit rire sans joie et m'effleura la joue du bout des doigts.

— Oh, laisse tomber.

— Non, je ne veux pas laisser tomber.

Je me redressai pour m'asseoir en tailleur dans le lit et me penchai vers lui telle une enfant réclamant qu'on lui lise une histoire de plus.

— S'il te plaît, Murph, je veux vraiment le savoir.

Il garda le silence quelques instants.

J'attendis.

— Tu n'es pas la seule à te sentir hors système, Yung.

— Continue.

Murph soupira. Il roula sur le dos et croisa les mains derrière sa tête, fixant le plafond.

— Bon, par exemple, l'autre jour, après le match de softball, quand on était au Paddy Maguire's... j'avais la pêche, tu te souviens ? C'était une bonne soirée. Jusqu'à ce qu'un petit con de première année commence à me poser des questions sur ma famille. Je lui dis que j'ai une sœur, et il me demande si elle est plus jeune ou plus vieille que moi, alors je lui réponds qu'elle a treize mois de plus. Et tu sais ce qu'il me dit, ce connard ?

Je secouai la tête.

— « Ah d'accord, vous êtes des jumeaux irlandais. » En gros, le mec me réduit à un retour de couches dans une famille de pauvres gens, quoi.

Murph me regarda, guettant ma réaction.

— Ouah...

— Oui, hein ? dit-il en scrutant le plafond. Et ne me branche même pas sur toutes les blagues d'ivrognes irlandais...

Sérieusement ? C'était ça, une des pires choses qu'il ait endurées ? Certes, la remarque était stupide et insultante, mais si Murph estimait que cela pouvait être comparé à ce que des gens comme Tyler ou moi avaient subi, c'était raté.

Il se tourna de nouveau vers moi et prit ma main dans la sienne.

— Bref, tout ça pour dire que je sais combien Hunter et ce genre de types peuvent être horripilants, parfois.

Enfin, je compris. Murph essayait simplement de me réconforter. Un sentiment que je reconnus comme étant une vague de bonheur m'envahit alors. Je baissai les yeux vers nos mains et lui souris. Qu'avais-je pu faire dans ma vie pour mériter un homme comme lui ? Quelle que soit la réponse, j'étais heureuse de l'avoir fait.

Je m'approchai de lui, fermai les paupières et l'embrassai. Nos bras ne tardèrent pas à venir renforcer ce rapprochement et nous restâmes là un moment, enlacés, sans rien dire.

Puis Murph s'écarta pour me regarder avec un air espiègle et me dit :

— Tu veux que je te raconte un truc qui va vraiment te détendre ? Un truc vraiment marrant ?

Il m'intriguait.

— Bien sûr, vas-y.

Il rit, se délectant déjà de l'anecdote à venir.

— OK. Tu sais qui est le beau-père de Hunter, n'est-ce pas ?

— Vaguement.

— C'est juste le directeur financier de la Great American Bank and Trust, rien de moins. Apparemment, leur groupe a décroché un nouveau contrat, énorme, et ils cherchent des avocats pour s'en occuper.

— Mais... nous sommes déjà leurs avocats.

Murph fit non de la tête, un rictus sur les lèvres.

— Non. Plus précisément, *Marty Adler* est déjà leur avocat. Sauf que le beau-père de Hunter fait pression pour que son gendre devienne le nouvel avocat principal de la Great American chez nous. Il veut que Hunter fasse le montage du dossier du nouveau contrat.

— Mais, normalement, c'est la tâche d'un associé, pas d'un collaborateur.

— Exact. Et c'est précisément là que veut en venir le beau-père, tu comprends ? Il espère qu'en poussant cette nouvelle affaire de cette manière, Hunter va finir par devenir associé, et comme ça, sa petite princesse de fille sera tranquille pour le restant de ses jours.

— C'est n'importe quoi ! Hunter n'a pas la carrure pour participer à un concours de beauté. Il n'y connaît rien, en droit ! Il passe la moitié de son temps à mettre à jour ses tableaux de softball de la Lawyers League, et l'autre moitié à lécher des bottes.

Murph acquiesça.

— Tout à fait. Je le sais, tu le sais et Adler le sait. Je pense même que Hunter lui-même le sait. Mais apparemment, ce cher beau-papa ne le sait pas, lui. Alors il veut que Parsons Valentine se lance dans un tout nouveau concours de beauté, et tu sais quoi ? Ce sera *Hunter* qui mènera la danse !

Murph poussa un cri enthousiaste sans chercher à dissimuler sa jubilation.

— Cette fois, Adler ne pourra rien y faire. Tu imagines Hunter essayant d'impressionner une bande de cadres supérieurs chevronnés, dont aucun n'est copain avec sa femme ? Ça va être une débâcle totale !

Il riait maintenant à gorge déployée. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre que Murph, j'aurais jugé ce rire presque dément. J'étais un peu surprise que tout cela l'amuse autant. Après tout, Hunter était son ami.

Mais je comprenais tout de même son point de vue. Mettre Hunter Russell en position de convaincre les dirigeants de la Great American Bank and Trust était une stratégie vouée à l'échec. Il allait se faire bouffer tout cru. En dépit de tout le reste, j'étais presque navrée pour lui. On l'envoyait droit dans le mur.

— Et donc, si Hunter perd ce concours de beauté – ce qui est fatal –, le cabinet perd du même coup Great American comme client. Il n'est plus question d'Adler ou d'un autre associé compétent dans cette affaire. Visiblement, la nouvelle règle, c'est : Hunter comme interlocuteur, ou rien.

— Ouah, lâchai-je, estomaquée. Adler a perdu le nord, ou quoi ?

— Eh bien, répondit Murph avec une lueur dans les yeux, je crois surtout qu'il aurait dû y penser le jour où il a embauché Hunter. L'heure du retour de boomerang a sonné.

13

Le cocktail débutait à 18 heures, le dîner à 19. Le repas organisé par le comité Diversité n'aurait pas pu avoir lieu à un moment moins adéquat. SunCorp et Binney étaient censés signer dans quelques jours seulement, et nous étions encore loin du consensus sur plusieurs points. Mais Marty Adler m'avait déjà fait comprendre que ma participation à l'événement de ce soir n'était pas négociable. Pas plus que ne l'était la tenue de soirée.

J'avais opté pour l'une de mes robes du soir essayées et approuvées en milieu professionnel – noire à paillettes avec des bretelles ultra-fines, afin que personne ne puisse me reprocher de ne pas avoir une tenue de fête, mais complétée d'une étoile assortie qui y ajoutait une pudeur appropriée à un événement de travail. Je fermai la porte de mon bureau pour me changer, préférant éviter de croiser quelqu'un dans les toilettes. Harold Rubinstein avait envoyé un e-mail aux membres de la délégation du cabinet – Marty Adler, Tim Hollister, les autres associés du comité Diversité, le Dr Rossi et moi – pour nous dire de nous retrouver à l'accueil du trentième étage à 17 h 45.

À 17 h 40 précises, je passai la tête par la porte de mon bureau et scrutai les alentours. Margo et les autres secrétaires de son pôle étaient déjà parties. Tout était calme.

Il avait beau ne pas être rare de voir un avocat courir dans les couloirs de la firme en smoking, en retard à une réception chez un client ou à quelque remise de prix, c'est un peu mal à l'aise que je pris ma pochette ornée de perles et me faufilai dans le couloir. Je marchai aussi vite et discrètement que possible en direction des escaliers de service afin d'éviter les ascenseurs, très fréquentés à cette heure de la journée.

À l'angle où se trouvaient les toilettes des hommes, je tombai nez à nez avec Murph.

— Oh, oh ! fit-il en riant et en reprenant ses distances.

Il était craquant à sa manière décontractée, comme d'habitude. Il avait légèrement desserré le nœud de sa cravate, déboutonné son col, et ses

manches étaient relevées, révélant ses avant-bras musclés et bronzés.

— Bonsoir, belle inconnue, susurra-t-il tout bas.

Murph me regarda de haut en bas avec admiration.

— Pourquoi cette tenue ?

Il prit ma main, passa son autre bras autour de ma taille et me fit tourner doucement devant lui en une sorte de mambo dénaturé. Je suivis le mouvement en riant avec lui, tout en gardant un œil sur les environs au cas où quelqu'un passerait par là.

Il émit un sifflement lorsque notre petite danse cessa.

— Eh bien, dis donc. Quelle classe ! Tu as un rencard ? Est-ce que je devrais être jaloux ?

— Malheureusement, non. Je dois aller à la soirée Diversité ce soir, tu te rappelles ? J'ai déjà hâte que ce soit fini.

— Quelle soirée Diversité ?

— Tu sais bien, ce truc de réseautage organisé au Rainbow Room. Marty Adler m'a pratiquement collé un flingue contre la tempe pour que j'y aille.

Une expression perplexe se lut sur le visage de Murph.

— Non, ça ne me dit rien, Yung. C'est quoi, cette histoire de réseautage au Rainbow Room ?

— Arrête, Murph, dis-je en lui décochant une petite tape sur le bras, tout en commençant à me sentir un peu agacée. Je sais que je t'en ai parlé.

Pourquoi faisait-il semblant de ne pas le savoir ?

Les invitations avaient été envoyées quelques semaines auparavant aux clients du cabinet, à quelques étudiants triés sur le volet et à des personnalités politiques et universitaires de la ville et de la côte Est. J'essayai de me remémorer la rhétorique d'entreprise qu'ils avaient employée à cette occasion.

— La firme appelle ça « Célébrer la diversité dans la profession : faire tomber les barrières, construire des ponts », dis-je avec un ton faussement enjoué. Voilà ce qui va se passer : on va tous boire du vin blanc, manger des crevettes, les associés vont se pavaner au Rainbow Room, serrer des mains, donner des tapes dans le dos, prononcer un ou deux discours sur « la valorisation de la diversité » et « les richesses de la différence », et nous suggérer d'être tous amis. Après ça, tout le monde rentrera chez soi avec son sac de petits cadeaux de la boîte et oubliera ces belles promesses jusqu'à l'année prochaine. Tu connais la chanson.

— Aaah, d'accord. Si je comprends bien, c'est encore une conséquence de l'histoire du « Paradis des associés », dit Murph, qui ne souriait plus. On parle *toujours* de ça.

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Alors, qui est-ce qui sera là, ce soir ? demanda-t-il en me regardant attentivement.

Le ressentiment m'envahit brusquement. Cet événement n'était pourtant pas mon idée, mais je me sentis sur la défensive alors que rien ne le justifiait. Je détestais ce jeu, mais pas les joueurs. Je n'avais pas créé ce monde ; j'essayais juste d'en respecter les règles.

— Eh bien, du côté de chez nous, je pense qu'il y aura Adler, Rubinstein et Hollister, peut-être un ou deux autres, ainsi que Pam Karnow, Sid Cantrell, probablement Mitch Lawrence du Contentieux, et pour la Fiscalité...

— Adler ? Rubinstein ? Cantrell ? Jolie brochette de poids lourds, dis donc, remarqua-t-il.

Il arqua un sourcil et inclina la tête sur le côté.

— Et belle occasion pour toi de soigner tes relations, ajouta-t-il d'un ton cassant.

J'eus un mouvement de recul comme s'il m'avait frappée. C'était du grand n'importe quoi. Surtout venant de Murph. Depuis combien de temps déjà organisait-il ses petites soirées arrosées avec les grands associés de la boîte ?

— Tu sais quoi, Murph ? J' imagine que ce ne sera pas mieux que lorsque « tu soignes tes relations » en allant boire des bières avec Marty Adler après chaque match de softball. À moins que ce ne soit plus proche des fois où Jack Hanover t'invite au Century Club, tous les ans, pour regarder le direct par satellite du match Amherst/Williams ? Oui, ce serait peut-être plutôt ça.

Il me dévisagea, sidéré.

— Oui, je suis au courant de ça, aboyai-je. Bon, je suis en retard. Il faut que je file, dis-je en commençant à m'éloigner.

— Hop hop hop, attends un peu, lança-t-il cependant que ses mains se posaient sur mes épaules dénudées avec une poigne étonnamment ferme. Ne sois pas fâchée, Yung, me dit-il d'un air contrit en me souriant, et je vis dans ses yeux que le Murph que j'aimais était de retour. Je ne voulais vraiment pas en faire tout un plat... Je voulais juste savoir où tu allais, toute

belle, comme ça. Rien de plus. Alors excuse-moi, sincèrement. Peu de personnes ont été invitées à cet événement, tu sais.

— Évidemment qu'ils n'ont pas invité grand monde, répliquai-je en me dégageant de son étreinte. Sinon, ça casserait l'illusion d'être élu, pas vrai ? Bon, maintenant il faut que j'y aille, désolée.

Je partis à grands pas dans le couloir en me demandant comment tout cela avait pu devenir si compliqué, d'un seul coup.

Arrivée au palier entre le vingt-neuvième et le trentième étage, je m'arrêtai et m'efforçai d'arborer le sourire de circonstance avant de rejoindre l'accueil.

Marty Adler, Harold Rubinstein et moi montâmes dans la même voiture pour nous rendre au Rainbow Room. Il y avait de la place pour une personne de plus, mais cela aurait impliqué que celle-ci prenne place à l'avant, à côté du chauffeur. Donc, non. Le cabinet appela cinq voitures pour transporter quatorze personnes jusqu'au Rockefeller Center, à sept blocs de nos bureaux.

Rubinstein demanda à notre chauffeur de nous déposer sur la 5^e Avenue, et c'est à pied que nous parcourûmes le reste du chemin jusqu'à l'entrée du 30 Rock. Comme à l'accoutumée, je devais faire deux ou trois pas quand Adler et Rubinstein n'en faisaient qu'un, tout cela perchée sur des talons de dix centimètres en slalomant à la manière d'une ivrogne pour éviter les fentes de ces maudits trottoirs, et en bavardant gaiement au sujet de la crèche qui venait d'accepter leurs petits-enfants, de la dernière acquisition dans l'équipe des Yankees, et que disait-on de ce nouveau bar à huîtres sur Union Square, et – ah, oui – comment avançait le contrat SunCorp ?

— J'ai parlé à Ted Lassiter il y a deux jours, déclara Adler. Il me dit être très impressionné par ton boulot et par la façon dont tu as su tenir les délais, avec toutes ces contraintes. Très impressionné, répéta-t-il, tout sourire.

Je jetai un regard vers Harold Rubinstein. Le même grand sourire lui fendait le visage.

— Continue comme ça, Ingrid, dit-il. On est très conscients de tes efforts.

Tu devrais voir ça, Murph.

Nous nous arrê tâmes devant l'entrée de la 49^e Rue.

— Après toi.

Adler s'effaça pour me laisser emprunter les portes tournantes et nous pénétrâmes dans le hall aux marbres rutilants. Une file d'attente s'était déjà

formée devant les ascenseurs. Des hommes grisonnants et distingués en smoking escortaient des femmes bien conservées en élégantes robes du soir, quelques-uns tenant en main les invitations bleu et argent estampillées du logo de la firme.

— Arthur ! Je suis content que tu aies pu venir, dit Adler à un homme très séduisant aux tempes poivre et sel et au menton très affirmé. Où est Elizabeth ? Ne me dis pas qu'elle ne pouvait pas venir ce soir.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et Adler et le dénommé Arthur entrèrent dans la cabine. J'allais suivre le mouvement quand Harold Rubinstein posa une main sur mon coude, m'invitant discrètement à attendre le prochain ascenseur. Ce que nous fîmes.

Les portes s'ouvrirent enfin sur le soixante-cinquième étage, déversant la foule des invités dans la zone d'accueil du club-restaurant.

Harold Rubinstein alla directement tapoter l'épaule d'un homme plus âgé à l'air débonnaire.

— George. Il me semblait bien que c'était vous.

Il sourit et tendit la main à son interlocuteur.

— Harold Rubinstein. C'est Rick Fallon qui nous a présentés.

— Oh, mais oui, bien sûr, répondit George.

— C'est drôle, je me disais justement qu'il fallait que je prenne des nouvelles de Rick, enchaîna Rubinstein. Comment vont les affaires chez Time Warner, en ce moment ? Je crois avoir lu la semaine dernière que vous comptiez...

Les deux hommes partirent devant moi en discutant, à mon grand soulagement. Je détestais les flagorneries propres à ce genre d'événements.

Rubinstein semblait avoir oublié ma présence, ce qui m'allait très bien.

Sans me presser, mais en prenant soin d'élargir la distance me séparant de Rubinstein, j'entrai dans la salle Rainbow and Stars, où un somptueux buffet de cocktails et de canapés avait été dressé. Des employés du cabinet étaient assis à une longue table où ils accueillaien les invités et vérifiaient sur une liste les noms des amis et clients importants de la firme. Grâce en soit rendue à nos robes de soirée et smokings, on nous avait cette fois épargné les sempiternels colliers avec badges en plastique indiquant notre nom, qu'il fallait habituellement se mettre autour du cou. Ce soir, nous étions censés être des adultes chics venus festoyer et s'amuser de leur plein gré.

— Coucou, lançai-je à Anne Trask, qui était assise à l'extrémité de la table de la réception.

— Ah, salut, Ingrid. Viens voir, une minute, me dit-elle en me faisant signe d'approcher.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle tourna la tête vers une enfilade de sacs cadeaux bleu nuit affichant le logo et le nom de la firme, dont dépassait du papier de soie argenté.

— N'oublie pas de prendre un de ces sacs quand tu passeras là. Franchement, ça vaut le coup.

— Laisse-moi deviner, dis-je. Une polaire Parsons Valentine et un mug « On aime la diversité » !

Elle rit à ma plaisanterie.

— Cette fois, c'est du lourd : deux billets pour aller voir un match des Knicks, un bon d'achat Apple Store, une semaine gratuite à l'Equinox, un massage chez Bliss, et un rouge à lèvres Bobbi Brown.

— Ouah. Bien joué !

— Merci.

Je balayai du regard la salle qui commençait à se remplir.

— Bon, je crois que je vais aller essayer de m'intégrer à tout ce beau monde, moi.

— Oui, file donc, dit-elle en me chassant d'un geste de la main. Réseautage, réseautage, à fond ! C'est pour ça que tu es là.

Un serveur s'arrêta devant moi avec un plateau bien garni.

— Un canapé, mademoiselle ?

La sueur mouillait déjà sa chemise, alors que la soirée ne faisait que commencer. Je compatis pour lui.

— Merci, répondis-je en souriant.

Je choisis quelques canapés aux crevettes et poivrons grillés et acceptai la serviette qu'il me proposait, puis je me rendis à l'autre bout de la salle pour contempler la vue sur la ville et Central Park. J'avais envie de retarder autant que possible le moment des salutations et autres politesses d'usage. Si je pouvais perdre le maximum de temps avant le dîner assis, ce serait déjà un réel soulagement.

Ce genre de cocktails professionnels représentaient pour moi une véritable torture, pour deux raisons : j'étais une jeune femme célibataire, et j'étais petite. J'avais horreur d'essayer de m'immiscer dans une conversation déjà entamée entre un PDG de trente ans mon aîné, sa femme

d'à peu près le même âge que moi, et quelque abruti de cadre aux dents longues essayant de se mettre dans les petits papiers du PDG. Ajoutez à cela le fait que, même avec mes dix centimètres de talons, mes yeux demeuraient au niveau des aisselles de la plupart des hommes, si bien qu'ils devaient tous se pencher pour entendre ce que je disais. Beaucoup ne prenaient pas cette peine, ou bien, le cas échéant, c'était pour sonder mes formes sous ma robe ou découvrir si j'avais ou non la bague au doigt.

C'était un perpétuel défi pour les jeunes femmes non mariées que de signifier clairement leurs intentions lors de ces soirées. Je me souvenais d'un séminaire pour les avocats spécialisés en fusions-acquisitions auquel j'avais assisté dans un hôtel de Tampa, où j'avais passé quarante minutes dans la salle de réception bondée, un verre d'eau gazeuse à la main, à parler des pratiques de défense des cols blancs du cabinet au directeur juridique d'une société de courtage en valeurs mobilières. Il en était à son troisième gin tonic mais me posait un tas de questions pertinentes et buvait littéralement mes paroles. Je commençais déjà à imaginer le coup d'éclat que cela me vaudrait au bureau, lorsque j'annoncerais aux associés que je venais de dégoter un nouveau client. Tout s'était passé de manière très fluide jusqu'à la fin de notre discussion, quand il m'avait glissé une carte de visite avec le numéro de sa chambre d'hôtel griffonné au verso.

J'étais encore plantée devant les fenêtres de la salle Rainbow and Stars, tournant le dos à la réception pour contempler la vue, en bas – avec ses petits taxis jaunes pareils à des briques de Lego et le matelas verdoyant de la cime des arbres de Central Park –, quand j'entendis une voix masculine derrière moi.

— Ingrid ? Ingrid Yung ?

J'exhalai un soupir discret avant de me retourner, me préparant à afficher un sourire de circonstance et à faire la conversation à quelque client dont je me souvenais à peine. Je faillis rire de soulagement en reconnaissant mon interlocuteur.

— Marcus !

— Ça alors ! Comment vas-tu ?

Marcus Reese, un camarade de l'école de droit, se pencha vers moi, et j'écartai mon toast à moitié grignoté pour lui donner une accolade un peu maladroite.

— Bien, bien. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ? demandai-je. Tu es entré chez White and Case, c'est bien ça ?

— Oui, mais j’ai quitté le milieu du droit il y a deux ans. Je travaille à MTV, maintenant.

— Ah, oui ? Ça doit être super, non ?

Il eut une petite moue dubitative.

— Oh, ce n’est ni mieux ni pire que les cabinets d’avocats, juste différent. De la politique avant tout, comme d’habitude... Tu vois ce que je veux dire.

J’acquiesçai.

Drôle et populaire, Marcus Reese était une sorte de star dans notre promo de la Columbia Law School. Il avait été footballeur dans l’équipe des Michigan avant de s’orienter vers le droit, puis il était devenu rédacteur en chef de la *Law Review* et avait été président de l’African American Law Student Association pendant deux ans. Apprécié de tous, parfait diplomate au sourire radieux et au rire facile, Marcus était lui aussi un enfant chéri des minorités – et un des chouchous de l’administration de l’école de droit. Cet homme était à cent pour cent *présentable*. Marcus Reese et moi avions ceci en commun.

J’avais toujours perçu une certaine humilité chez lui. En dépit de sa popularité, jamais il n’avait joué les fanfarons. Nombre de nos anciens camarades de droit auraient imprimé et distribué des flyers pour annoncer qu’ils avaient décroché un poste fixe à MTV. Souvent, quand je tombais sur l’un d’eux dans la rue ou dans le métro, ils se répandaient en commentaires enthousiastes sur la vie formidable qui était la leur depuis que nous avions obtenu notre diplôme. Cela pouvait durer si longtemps qu’on avait l’impression qu’ils tentaient davantage de se convaincre eux-mêmes que de m’impressionner. J’appréciais donc beaucoup l’honnêteté avec laquelle Marcus m’avait lâché son petit « de la politique avant tout, comme d’habitude ». C’était rafraîchissant.

— Mais, et toi, alors ? Je suppose que tu te débrouilles très bien chez Parsons, dit-il avec un signe de tête en direction de l’immense écran plat accroché à un mur où l’on pouvait lire « PARSONS VALENTINE & HUNT LLP VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE ». Je veux dire, je suis sûr que tous les collaborateurs du cabinet n’ont pas été invités à porter le drapeau ce soir, je me trompe ?

Je le fixai avec un regard complice.

— C’est sûr. Tu n’es pas au courant, Marcus ? Ils ont jugé que c’était moi, l’avocate la plus pointue de notre génération. C’est évidemment la

seule et unique raison pour laquelle ils m'ont demandé de venir ce soir.

Nous partîmes tous deux à rire, et Marcus fit un geste vers sa veste de smoking.

— Et moi, je suis bien content que mon chef ne m'ait pas demandé de mettre un boubou.

Trois notes suaves retentirent soudain.

« Mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît, annonça une voix entre les notes de carillon. Si vous voulez bien vous rendre du côté des tables pour vous installer, le repas va bientôt commencer. Merci. »

Lentement, une bonne moitié des invités se dirigea vers la salle à manger tandis que l'autre picorait les derniers canapés, terminait une conversation en cours ou se précipitait vers le bar pour prendre un dernier cocktail avant le dîner.

— Bon, fit Marcus en déposant sa coupe de champagne sur un plateau, eh bien, je vais essayer de trouver la table Viacom. Ça m'a fait bien plaisir de te revoir, Ingrid. Tu as une carte sur toi ?

— On se fait radier du barreau si on vient à une soirée comme celle-là sans en avoir, non ? répondis-je en souriant.

J'ouvris ma pochette et lui tendis une carte de visite. J'en avais un petit paquet dans tous mes sacs à main. Marcus y jeta un rapide coup d'œil.

— Super. Je t'appelle au bureau ou je t'envoie un e-mail très vite pour qu'on se fasse un déjeuner ensemble. D'accord ?

— Avec grand plaisir.

Je lui adressai un petit signe de la main avant qu'il ne disparaisse parmi la foule. En regardant s'éloigner son élégante silhouette, je me demandai depuis quand Marcus Reese et moi étions devenus des gens qui ne se retrouvaient plus simplement pour déjeuner ensemble, mais pour se *faire un déjeuner*.

Dans cette ville, et particulièrement dans ma branche, on lançait à tout-va des propositions de déjeuner, qui se matérialisaient rarement. Aussi sûr que je m'appelais Ingrid, j'avais la certitude que Marcus ne téléphonerait pas de sitôt à mon bureau pour me proposer de manger ensemble un midi. Non parce que nous ne nous apprécions pas sincèrement, ou qu'il se fût senti forcé de lancer une telle invitation. Simplement, il n'en aurait pas le temps, et moi non plus.

Dans un soupir, je m'éloignai des fenêtres et suivis le mouvement en direction de la grande salle à manger. *C'est parti*, pensai-je en jetant un

regard circulaire autour de moi. Je consultai ma montre une nouvelle fois. Où diable était Tyler ?

Je m'arrêtai à l'entrée de la salle.

Le Rainbow Room me coupait toujours le souffle. Les New-Yorkais étaient censés être passés maîtres dans l'art de ne pas paraître impressionnés par grand-chose, mais là, les expressions d'émerveillement mal maîtrisées ne dupaient personne. Je remarquai quantité de regards furtifs vers les superbes chandeliers et les magnifiques compositions florales au centre des tables, la précieuse vaisselle de cristal et de porcelaine, le spectaculaire lustre à pampilles accroché au plafond, et, bien sûr, vers cette vue imprenable sur la ville.

Les tables rondes occupaient l'espace servant habituellement de piste de danse au centre de la pièce. À l'avant, on avait installé une estrade et une longue table VIP sous un gigantesque écran qui, pour l'heure, affichait un simple fond bleu avec le nom et le logo de la firme.

De petites pancartes en noir et blanc avec les noms des invités avaient été placées au centre de chaque table. Citigroup, MetLife, Time Warner, American Express, General Electric, JPMorgan Chase, Google, etc. J'avais repéré Marcus Reese à l'autre bout de la salle avec un groupe d'hommes blancs plus âgés qui riaient et parlaient fort, et finirent par tirer leurs chaises pour prendre place autour de la table Viacom. Marcus faisait une tête de plus que la plupart de ses collègues. *Voilà un détail qui doit aider*, songeai-je avec un brin d'envie.

Je savais que Parsons Valentine avait réservé une table entière pour ses employés. Mais Marty Adler et Harold Rubinstein, en tant qu'associés du comité Diversité et co-présidents du comité d'organisation de cet événement, devraient s'asseoir à des places d'honneur autour de la longue table sur l'estrade. Ce qui m'allait très bien.

Je trouvai enfin la table qui nous était réservée, dans un emplacement bien visible mais pudiquement décentré et à trois rangs de l'estrade. J'étais la première arrivée. Je m'assis, et regrettai immédiatement de l'avoir fait ; la plupart des invités étaient encore debout, à discuter çà et là. Tant pis, il était maintenant trop tard pour que je me lève – si quelqu'un me voyait faire, je passerais pour une bécasse indécise. Non, mieux valait rester assise. Je sortis mon BlackBerry et fis semblant d'être absorbée par mes e-mails.

Une fois écoulé tout le temps crédible qu'une personne normale pouvait passer à lire ses messages, aucun autre convive ne s'était approché de ma

table. Baissant les yeux, j’observai les délicats amuse-gueule disposés dans l’assiette devant moi, et entrepris ensuite d’examiner le menu au somptueux papier ivoire posé avec art près de mes verres.

***Parsons Valentine & Hunt LLP
est heureux de vous présenter***

Le Rainbow Room

*« Célébrer la diversité dans la profession :
faire tomber les barrières, construire des ponts »*

*Tarte aux tomates rouges et jaunes et fromage de chèvre
sublimée d’un filet de vinaigrette au parmesan*

*Saumon de l’Atlantique farci aux épinards, haricots blancs et pignons
Pommes de terre rôties*

Gâteau au chocolat noir et à la truffe

Eh bien, le repas, au moins, était diversifié. Je jetai un nouveau coup d’œil à ma montre, puis dans la salle. Toujours pas de Tyler en vue, constatai-je, contrariée, avant de me rappeler avec irritation que Murph était jaloux de ça – du prétendu honneur d’être exhibée ici comme une pin-up de la diversité.

— Salut, Ingrid, dit enfin une voix.

Je levai la tête. Tim Hollister venait de prendre la chaise à côté de la mienne. Je fus soulagée de ne plus être seule – et encore plus soulagée d’être assise à côté de lui.

— Alors, comment va notre arme secrète de l’équipe de softball ?

Je ris à sa plaisanterie.

— Ça va, merci, Tim.

— Tout se passe toujours bien avec SunCorp, d’après ce que je sais.

— Jusqu’ici, oui, confirmai-je.

— Tant mieux.

Il me sourit, et je me dis qu'en fin de compte, les femmes intelligentes n'avaient pas à en débattre : Tim Hollister était beau, point final.

— Bonsoir, tout le monde, lança une autre voix familière derrière nous.

Tim et moi nous retournâmes et vîmes le Dr Rossi. Il était différent ce soir, tout élégant dans son beau costume et avec sa barbe fraîchement taillée.

Il échangea une poignée de main avec Tim, puis se tourna vers moi, hocha la tête et m'adressa un subtil clin d'œil. Cela me prit totalement au dépourvu. Le geste me paraissait tellement intime et bizarrement complice que j'en restai sans voix. *Ne te laisse pas déstabiliser, pensai-je. J'ai dit que je l'aiderais, et je l'ai fait. Mais pas question de faire comme si tout cela était mon moment de gloire. Et je serai bien contente dès que cette soirée sera finie.*

— Il y a plein de places, installez-vous, proposa Tim.

Le Dr Rossi secoua la tête.

— Merci, mais Marty et Harold ont voulu que je me joigne à eux, là-haut, dit-il avec un signe de tête vers la table VIP sur l'estrade.

Ouf !

— Pas de souci, dis-je gaiement. À tout à l'heure, alors.

— À plus tard, oui. Passez une bonne soirée, répondit le consultant avant de gagner l'estrade.

Adler et Rubinstein prenaient place sur scène. Je vis Adler feuilleter quelques pages de notes, ajuster le nœud de sa cravate, consulter sa montre. Il regarda alors sur le côté de l'estrade et fit un signe de la tête à quelqu'un en coulisses.

Apparut alors une femme aux cheveux blond polaire, à la bouche rouge vif et vêtue d'un tailleur noir de soirée ; elle prit un micro qu'elle tapota deux fois – il fonctionnait.

— Bonsoir à tous.

Sa voix claire résonna par-dessus le brouhaha sourd de la foule.

— Si vous voulez bien rejoindre vos places sans trop tarder, nous aimerions lancer les festivités de la soirée.

L'annonce provoqua une dernière vague de bavardages, faux baisers, invitations à déjeuner ou prendre un verre, échanges de cartes de visite, cliquetis de verres abandonnés à la hâte et crissements de pieds de chaises sur le sol cependant que cette assemblée de sommités new-yorkaises –

politiciens et professeurs, procureurs et juges, PDG, DG, directeurs financiers – prenait enfin les places qui leur étaient réservées et commençait tout de suite à chercher le vin autour d’eux.

Je posai ma minuscule pochette en perles sur la chaise voisine de la mienne, la réservant pour Tyler, s’il daignait un jour se montrer.

Deux autres personnes arrivèrent à notre table et prirent place de chaque côté de Tim Hollister – Pamela Karnow et Sid Cantrell. Je n’avais pas revu Pam depuis la journée de sortie, et n’avais jamais parlé à Sid Cantrell jusqu’alors. Celui-ci était un puissant associé du Contentieux, brillant orateur lors des procès, bourreau de travail et grande gueule. Il avait un jour provoqué un petit scandale en forçant un pauvre collaborateur à rester au bureau la moitié de la nuit pour rédiger un mémo comparant les qualités et défauts respectifs des huit restaurants livrant des pizzas dans le quartier, assorti de commentaires et notes de bas de page. Le tristement célèbre « Mémo pizza » avait, sans surprise, été transmis aux associés, collaborateurs et assistants juridiques de tous les gros cabinets d’avocats du pays.

Pamela Karnow me regarda et me sourit.

— Bonsoir... Ingrid, c’est bien ça ? Nous nous sommes vues à la sortie annuelle.

Elle me serra la main, et je sentis la fierté me gonfler la poitrine. Le fait que Pamela Karnow savait qui j’étais ne pouvait que flatter mon ego. La firme était tellement grande que la plupart des associés ne prenaient pas la peine de connaître les noms des collaborateurs extérieurs à leur service. À quoi bon ? La plupart étaient partis avant leur troisième année dans les lieux.

Cette fois, je pouvais être sûre qu’on parlait de moi en haut lieu. Je souris et avalai une petite gorgée d’eau.

Sid Cantrell se pencha pour me serrer la main à son tour.

— Enchanté. Mildred, c’est ça ?

— Ingrid, rectifiai-je.

Ainsi allaient les choses avec l’ego – un pas en avant, deux en arrière.

— Et, tu travailles au... au service de la Propriété intellectuelle, si je ne m’abuse ?

— Non, je suis aux Fusions-acquisitions, répondis-je.

C’est Ellen Chu qui travaillait à la Propriété intellectuelle, eus-je envie de lui dire.

— Ah, fit-il. Très bien. Et, tu es en... quoi, troisième, quatrième année ?

— Eh bien, en fait, cela fait déjà huit ans que j’ai intégré la firme.

Il opina, nullement embarrassé par son erreur.

Un serveur en costume noir et blanc approcha de notre table avec une bouteille de cabernet sauvignon débouchée enveloppée d’une serviette blanche, et emplît adroitement tous nos verres de vin.

Après un nouveau bruit strident issu du micro, chacun dirigea son attention vers la scène. Adler était sur l’estrade, la main sur le micro.

Je tournai légèrement ma chaise pour mieux voir, heurtant sans le faire exprès celle demeurée libre à côté de moi. Ma pochette en perles et satin glissa par terre et, comme je me penchais pour la ramasser, je sentis une main me tapoter doucement l’épaule.

— Cette chaise est-elle libre, ma chère ? demanda Jack Hanover dans un chuchotement, en me désignant la place que je réservais pour Tyler.

— Euh, oui, bien sûr... Elle est libre.

Je me retins de justesse de dire « monsieur ».

Je me demandai si Jack Hanover se rappelait seulement de moi après mon passage catastrophique dans son bureau, et s’il avait la moindre idée de l’humiliation et du mal que m’avait occasionné ce bref moment, de ce que cela m’avait coûté.

— Merci, mon petit, dit-il en se laissant tomber sur la chaise au moment exact où Adler commençait à parler.

— Mesdames et messieurs, bonsoir à tous, lança un Marty Adler rayonnant.

Les dernières voix se turent et tous les yeux se braquèrent vers la scène. En même temps, de manière presque imperceptible, lente et progressive, l’éclairage de la salle déclina peu à peu, cependant qu’Adler se retrouvait sous les feux des projecteurs de la scène. Cela lui conférait un air vieux et rabougri qui me rappela encore *Le Magicien d’Oz* – cette fois, l’homme derrière le rideau.

— Au nom de tous les employés et associés de chez Parsons Valentine and Hunt, je vous souhaite la bienvenue à ce qui promet d’être une magnifique soirée, déclara-t-il fièrement.

Il balaya toute l’assemblée du regard avec un sourire radieux et confiant, et je m’étonnai une fois de plus de sa capacité à avoir l’air gentil et arrogant simultanément.

— Nous sommes très honorés de vous avoir tous ici, ce soir, pour notre dîner d’inauguration des Initiatives diversité, ce qui deviendra, nous

l'espérons, une tradition annuelle, continua-t-il. Je tiens à ce que vous sachiez que mes collègues du comité Diversité et inclusion et moi avons longuement réfléchi à la façon dont nous allions appeler l'événement de ce soir.

Là, il fronça les sourcils et afficha une petite moue pour illustrer la longue et difficile réflexion à laquelle ils s'étaient livrés.

— Finalement, nous avons trouvé que la formule « Célébrer la diversité dans la profession » était la plus simple et la plus juste.

Il marqua une pause pour laisser infuser son propos.

Je jetai un regard circulaire sur l'assemblée. Elle était très majoritairement blanche, pour un hommage à la diversité.

— Alors, certains d'entre vous me diront peut-être, pourquoi le mot « célébrer » ? N'avons-nous pas encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'atteindre une véritable égalité sur notre lieu de travail ? N'y a-t-il pas encore beaucoup de travail à faire en la matière ?

De l'autre côté de la table, Pam Karnow inclina la tête, pensive, semblant réfléchir aux réponses à ces questions théoriques. Sid Cantrell déchiquetait en mille morceaux une serviette en papier tandis que Jack Hanover avait les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine.

— La réponse à ces deux questions cruciales est un énorme *oui*, nous informa Adler. Cela dit, chez Parsons Valentine, nous avons la farouche conviction qu'il est important de nous réjouir de toutes les avancées que nous avons déjà pu accomplir jusqu'ici, et de toutes les barrières administratives et culturelles que nous avons déjà fait tomber, dans ce combat, dans notre combat commun pour aller vers l'égalité professionnelle entre *tous* les hommes et toutes les femmes, quelle que soit leur race, leur couleur de peau ou leur orientation sexuelle.

Tonnerre d'applaudissements dans la salle. J'entendis même quelques sifflets et cris enthousiastes s'élever dans la foule. Ici, ce soir, Marty Adler était une rock star.

Je me retins de rire. Il y allait un peu fort dans les bonnes intentions et dans l'autocongratulation, tout de même. Nous n'étions quand même pas en train de marcher sur Washington, ou de refuser de céder notre place assise dans le bus. Nous étions au Rainbow Room, un des plus beaux restaurants de Manhattan, à manger des tartes à la tomate et au fromage de chèvre sublimées d'un filet de vinaigrette au parmesan, bon Dieu. Nous étions, quasi littéralement, assis au sommet du monde.

Je jetai un œil à mon BlackBerry et découvris un nouveau message dans ma boîte de réception, de « Reese Marcus A. ». Je me retournai furtivement en direction de la table Viacom. Marcus me regardait avec un petit sourire en coin. Je baissai les yeux et lus son message :

« *J'ai fait un rêve !!!* »

J'éclatai de rire – pas trop fort, et brièvement, mais tout de même. Sid Cantrell me coula un regard noir en biais.

Je ravalai mon sourire et glissai mon téléphone sur mes cuisses, sous la table.

Sommes-nous enfin libres ? répondis-je.

Quelques instants plus tard, je vis Marcus rire à sa table, avant de s'empresse d'effacer mon message, rempocher son BlackBerry et se concentrer à nouveau sur la scène, l'air on ne peut plus sérieux et impassible. Ah, il était fort, ce Marcus. Très fort.

Suivant son exemple, je me retournai sagement vers la scène en adoptant une mine contemplative. Il n'y avait rien de tel que ce genre d'événements d'entreprises où l'on se félicitait de tout ce que l'on faisait pour me donner l'impression d'avoir capitulé. D'être un pion consentant. Tyler avait eu raison de ne pas venir. Je le savais, maintenant.

— Alors, ce soir, reprit Adler d'une voix tonitruante, nous allons mettre à l'honneur celles et ceux qui sont à la tête de ce mouvement. Mesdames et messieurs, nous sommes honorés d'avoir avec nous notre principal intervenant, le professeur Charlton James Randall de la Harvard Law School, qui sera précédé du Dr Marilyn DuBois, de la Fondation pour la protection juridique et éducative de la NAACP¹. Il me tarde de les entendre tous deux. En attendant, mangez, buvez, et passez une bonne soirée !

Comme par enchantement, une escouade de serveurs surgit soudain de nulle part pour nous servir du saumon et du vin.

À notre table, la conversation était clairement restreinte par la présence de Jack Hanover. De longues minutes s'écoulèrent au seul son des couteaux et fourchettes cliquetant délicatement dans les assiettes, ou du bruit de carillon d'un verre d'eau entrechoquant un verre de vin comme nous buvions discrètement. Tim Hollister et Pam Karnow, tous deux fraîchement nommés associés, paraissaient particulièrement soucieux de ne rien dire de fâcheux devant Hanover. La politique du léchage de bottes avait donc toujours cours une fois qu'on était associé. Tim et Pam avaient beau l'appeler Jack, on sentait bien que la syllabe était hésitante quand ils la

prononçaient, comme s'ils n'étaient pas tout à fait sûrs de leur légitimité à l'employer.

Jack Hanover, quant à lui, ne paraissait nullement gêné de mastiquer tranquillement, sans rien dire, en compagnie de son saumon. La seule fois où il lança une conversation fut lorsqu'il brandit son verre de vin vide en cherchant un serveur du regard, tout en murmurant :

— Eh bien, où sont ces petits jeunes quand on a besoin d'eux ?

À l'avant de la salle, le professeur Randall se leva et se dirigea vers l'estrade. Je n'avais jamais vu le vénéré Charlton James Randall en personne avant ce jour, mais, naturellement, je savais qui il était. Nous le savions tous. En école de droit, on m'avait confié son ouvrage de référence sur le droit constitutionnel et j'avais effectué une première révision de son article publié dans la *Columbia Law Review*. Cet Afro-Américain d'une soixantaine d'années était un homme de grande taille, à petites lunettes et à l'allure très digne ; il sortit une feuille de papier de la poche de sa veste et la déplia devant lui.

— Merci, Marty, de m'avoir invité à m'exprimer lors de cette fabuleuse soirée. Pour commencer, je voudrais féliciter Parsons Valentine & Hunt de prendre un tel rôle de leadership pour la cause de la diversité et de l'inclusion dans le monde de l'entreprise. Applaudissons bien fort nos généreux hôtes !

L'assemblée s'exécuta, entre cris enthousiastes et applaudissements. Le professeur Randall but une gorgée d'eau et continua :

— En une telle occasion, et en aussi bonne compagnie, il peut être difficile d'imaginer qu'il y a une cinquantaine d'années seulement, le juge en chef Earl Warren a rendu la célèbre décision unanime proclamant que la ségrégation raciale est *intrinsèquement* inconstitutionnelle, et qu'il n'y a que quarante ans que Thurgood Marshall est devenu le premier Afro-Américain à siéger à la Cour suprême des États-Unis...

Jack Hanover écoutait distraitement, trop occupé qu'il était à engouffrer de grosses bouchées de gâteau au chocolat et à la truffe. Un gâteau noir et blanc aurait été plus approprié, songeai-je en souriant de ma petite blague. Vingt minutes plus tard, le professeur Randall remballait ses notes sous un tonnerre d'applaudissements. Je commençais à avoir mal aux mains à force d'applaudir, et mal aux joues à force d'arborer un sourire forcé. Réprimant un bâillement, je jetai un œil à mon BlackBerry : 22 heures passées. Les

serveurs avaient cessé de nous resservir du vin depuis un moment déjà. Ils terminaient maintenant leurs rondes avec le thé et le café.

Adler, sourire jusqu'aux oreilles et frappant toujours dans ses mains, monta sur scène, où il donna une bourrade amicale dans le dos du professeur.

— Merci infiniment pour ces paroles si inspirantes. Et maintenant, mesdames et messieurs, j'aimerais ajouter quelques mots en guise de conclusion.

On entendit un soupir collégial s'élever du public tandis que chacun se mettait à gigoter avec impatience sur sa chaise, prêt à partir, les sacs à main déjà posés sur les genoux des femmes, les programmes écornés et abandonnés dans les assiettes à dessert. Le temps de cerveau disponible pour « célébrer la diversité » était apparemment de trois heures maximum.

Adler s'éclaircit la voix.

— De la part de tous mes associés de chez Parsons Valentine & Hunt, permettez-moi de vous dire à quel point nous sommes heureux de vous avoir à nos côtés pour cette soirée. En choisissant d'y assister, nous envoyons un message au monde, un message clair et puissant, selon lequel nous ne pouvons pas... que dis-je, nous ne *tolérerons* pas que quiconque soit exclu des salles d'audience, des différentes chambres, des salles de conseil et autres lieux saints du droit et de l'entreprise sur le sol des États-Unis. Ce soir, nous devons reconnaître cette vérité : que toutes nos institutions ne peuvent qu'être enrichies par l'inclusion de femmes et d'hommes de couleur. La diversité raciale et de genre n'est pas une simple tendance, ni une injonction du politiquement correct. C'est l'un de nos plus puissants atouts. Et je vais vous confier un petit secret : c'est même le seul moyen de rester compétitifs sur le marché dynamique et mondial du *xxi^e* siècle.

J'avais la bouche sèche et un début de migraine. Je remarquai une petite perle noire qui se détachait de ma pochette et tirai dessus machinalement.

— Chez Parsons Valentine, nous avons conscience de cette vérité depuis des années, et elle se confirme dans tout ce que nous entreprenons – cela va de l'aide que nous apportons aux communautés dans le besoin qui le méritent en intervenant bénévolement à leurs côtés, à nos efforts de recrutement et d'embauche, en passant par le développement, la promotion et le mentorat de nos avocats au parcours non conventionnel, à chaque stade de leur carrière.

Cessant de tripoter la perle fugueuse, je jetai un œil à mon BlackBerry et y vis trois nouveaux messages, cependant qu'Adler poursuivait :

— Je suis notamment extrêmement fier que nous ayons ce soir avec vous un des meilleurs exemples de ces efforts – le produit vraiment exceptionnel de tous ces programmes de recrutement, de mentorat et de rétention des bons éléments –, j'ai nommé Ingrid Yung, l'une de nos jeunes avocates les plus prometteuses du service Fusions-acquisitions. Ingrid, tu veux bien te lever, s'il te plaît ?

Je relevai la tête vers la scène. Mon téléphone tomba à terre. *Non. Il n'a pas dit ça ? Je rêve ?*

— Allez, Ingrid, ne sois pas timide ! lança Adler dans le micro.

Tous les yeux étaient rivés sur moi. Et Marty Adler de pousser le public à applaudir tout en arborant un sourire béat dans ma direction. Sid Cantrell et Jack Hanover me dévisageaient en frappant dans leurs mains. Pam Karnow et Tim Hollister, eux, se contentaient de me regarder, sidérés.

— C'est pour toi, mon petit. *Lève-toi*, m'intima Jack Hanover dans un chuchotement.

Je vis le regard implorant de Tim, qui secouait subtilement la tête pour que je ne le fasse pas, cependant que ses lèvres articulaient le mot « non ».

Et le plus fou, dans l'histoire, c'est que j'obtempérai. Je n'arrivais pas à croire que je faisais cela, mais je me levai bientôt, les jambes tremblantes, en souriant timidement à l'assemblée. Je crois même que, dans mon égarement, je fis une sorte de petite révérence. Cela ne dut pas prendre plus de quelques secondes, mais cette brève mise en lumière me sembla durer une éternité. Ce moment fut clairement le plus long de toute ma vie. Mais pourquoi diable m'étais-je soumise de la sorte ? J'étais visiblement incapable de dire non. Je me souciais davantage de plaire aux autres qu'à moi-même.

Lorsque je me rassis enfin, je me sentais chancelante. J'arrivais à peine à voir devant moi.

Visage en feu, j'éprouvais une honte profonde, incandescente, teintée d'un amer regret. Regret d'avoir été aussi bête. De m'être fait berner et, pis encore, d'avoir laissé cela se produire. J'avais vu le coup venir, et j'avais tendu le bâton pour me faire battre. Après tout, ils ne faisaient que ce qui leur venait spontanément – c'était à moi seule de me protéger et d'assurer mes arrières. Mais j'avais échoué lamentablement. Comme une imbécile.

Mon regard se tourna vers la scène, où paraissait encore Adler, et je fus prise d'une rage monstrueuse, d'une haine si forte qu'elle m'effraya.

Continuant de sourire à la foule, il assena sa conclusion :

— Ensemble, nous pouvons changer les choses et rebattre les cartes. Ensemble, nous pouvons vraiment gagner !

Une dernière salve d'applaudissements vint couronner la fin de son discours. Je constatai cependant que seule une moitié de la salle faisait maintenant preuve d'enthousiasme. J'avisai alors Marcus Reese, toujours assis parmi ses collègues de Viacom. Il n'applaudissait pas. Il avait l'air affligé. Triste. Il compatissait.

J'étais humiliée.

Je restai à ma place une ou deux minutes, plus ou moins en état de choc. Aux autres tables, les convives avaient détalé sitôt qu'Adler avait quitté la scène. Tim Hollister restait assis, l'air grave. Il me regarda en haussant les sourcils. *Ça va ?* Je me contentai de faire non de la tête. Je ne me sentais pas encore capable de parler à qui que ce soit.

À côté de moi, même Jack Hanover avait légèrement pivoté sur sa chaise et me regardait fixement. On aurait dit qu'il me voyait pour la première fois de sa vie. Ce qui était peut-être vrai, en fin de compte.

La salle se vidait rapidement, retrouvant peu à peu le silence, et je restai assise, encore étourdie de honte et de rage. J'avais la vue brouillée. J'aurais voulu pouvoir creuser un trou sous la table et y disparaître. Au moment où je levai les yeux vers la scène, je croisai le regard de Marty Adler, fier comme un coq, qui me sourit avec un hochement de tête en levant les deux pouces devant lui.

Ce fut le déclic.

Je me levai brusquement, attrapai ma pochette et partis en trombe en direction de la sortie. Tandis que je jouais des coudes entre les convives sur le départ, plusieurs invités de marque à la tête chenue me reconnurent et m'adressèrent un salut discret assorti d'un sourire paternaliste. *Tiens, c'est la petite avocate issue des minorités dont ils ont parlé tout à l'heure*, disait ce sourire. *Ce qu'elle est mignonne !*

Je ne rendis aucun de ces sourires. Impossible. Serrant ma pochette contre moi, je filai sans m'arrêter vers les ascenseurs. Le temps que je patiente là, je sentis la gêne me désertir peu à peu pour laisser toute la place à la fureur – une fureur pure et noire. Elle avait commencé sous forme d'un

petit nœud dur quelque part dans mon ventre, et grossissait maintenant à vue d'œil, menaçant de déborder.

À l'instant où tout le monde avançait et où je m'apprêtais moi-même à suivre le mouvement pour entrer dans une cabine d'ascenseur, une main se posa sur mon coude. C'était Adler. Il me tenait par le bras, un immense sourire sur les lèvres.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? La fin valait le coup, non ?

Ce que j'en pense ? Mon Dieu, il était vraiment stupide à ce point-là ? Je dégageai mon bras de son étreinte. Adler parut décontenancé.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va bien. Mais je dois vraiment y aller. Tout de suite.

— Non, non, reste, je veux te présenter à des gens qui...

— Je ne crois pas, non, aboyai-je. Je pense m'être assez donnée en spectacle pour ce soir, Marty.

Il y eut un silence de quelques instants, pendant lequel mes mots planèrent dans l'espace entre nous. Puis Marty Adler étrécit les yeux.

— Je te demande pardon ?

— Je dois y aller. Maintenant. À cette seconde précise, insistai-je.

Adler baissa d'un ton.

— Ingrid, que se passe-t-il ? Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

En d'autres circonstances, son absolue imbécillité aurait été risible. Mais pas en cet instant.

Mes mains tremblaient. J'eus vaguement conscience de l'éclat d'un flash tandis que le photographe de la soirée immortalisait ce moment entre Adler et moi.

Adler posa de nouveau une main sur mon bras, comme pour me rassurer ; mais sa voix n'avait rien de rassurant lorsqu'il chuchota à mon oreille :

— Écoute, Ingrid, je ne sais pas ce qui nous vaut cette petite crise, mais j'espère vraiment que tu auras repris tes esprits lors de la réunion de jeudi avec SunCorp. C'est un énorme enjeu pour nous, et je ne peux pas me permettre, ou plutôt, je ne *permettrai* pas que mon meilleur joueur saborde la partie à cause de je ne sais quel délire ou sensiblerie. Alors quel que soit ton problème personnel – parce que de toute évidence, il y en a un –, règle-le. Mais sache que je t'attends au meilleur de ta forme jeudi. Il faudra que tu sois à cent dix pour cent lors de cette réunion. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oh oui, tu t’es parfaitement fait comprendre.

Je tournai les talons pour m’en aller avant de me retourner.

— Mais dis-moi, Marty, quand est-ce que tu m’as déjà vue autrement qu’à cent dix pour cent ?

Il me jeta un regard furibond et ouvrit la bouche pour répondre.

Sans lui laisser le temps de le faire, je fis volte-face et me fondis dans la vague de toutes ces personnes si élégantes qui montaient à bord de l’ascenseur.

En rentrant chez moi, la première chose que je vis fut la lumière clignotante sur la crédence de l’entrée. Ma mère. Je savais que ce serait elle.

— Ingrid-ah.

Sa voix familière emplit l’espace de mon appartement sombre et vide, et les larmes me montèrent aux yeux.

— Il est plus de 22 h 30, dit-elle avant d’exhaler un petit soupir. Tu es encore au bureau... Mais, avec papa, on voulait te demander si tu viens ou pas au mariage de Jenny Chang. Tatie Chang a vraiment besoin de savoir, elle dit que la salle compte toutes les têtes ! Alors appelle-nous pour nous dire. Au revoir. Bisous. Maman.

Pour je ne sais quelle raison, ma mère terminait toujours ses messages vocaux comme elle le ferait dans une lettre. « Bisous. Maman », disait-elle systématiquement pour conclure ses appels.

J’avais une terrible envie d’entendre sa voix. J’aurais voulu qu’elle me rassure, qu’elle me dise que tout allait bien se passer. Que tout cela en valait la peine. Je regardai la pendule : il était déjà plus de 23 heures. Trop tard.

Personne n’a d’ordres à donner à ma petite Ingrid, avait un jour déclaré ma mère.

Oh, mais ils le font, pourtant, aurais-je voulu lui dire.

Et ils ne s’en privent pas.

1. National Association for the Advancement of Colored People :
Association nationale pour la promotion des gens de couleur. (NdT)

OceanofPDF.com

Je ne pus trouver le sommeil de toute la nuit après le désastre du Rainbow Room. Mes yeux étaient rouges et gonflés. Ma tête me paraissait lourde à porter. Et pourtant, pour la première fois depuis bien longtemps, je me sentais absolument, résolument calme.

J'étais calme parce que j'avais passé la nuit à imaginer dans le détail ce que je ferais après la grosse réunion du lendemain avec SunCorp.

J'allais me rendre au bureau d'Adler et faire ce que j'aurais dû faire dès le début : l'informer que je me retirais de l'Initiative diversité, séance tenante. Je lui dirais que conclure le contrat SunCorp dans les délais impartis requérait toute mon énergie et que cela constituait mon absolue priorité. Je lui rappellerais que c'était la raison première de ma présence dans la firme – et non de poser pour des photos et de jouer leur bête de cirque. Tyler Robinson avait raison ; je n'aurais jamais dû accepter de m'impliquer dans ce projet. J'en avais assez d'être la bonne petite collaboratrice malléable et corvéable à merci, qui faisait tout ce qu'on lui demandait et finissait par être punie pour cela. C'en était terminé.

Murph avait tenté de me joindre par texto toute la matinée.

Désolé, disait son premier message.

Je me suis conduit comme un idiot, disait le second.

Eh bien, voilà au moins un point sur lequel nous sommes d'accord, avais-je répondu.

La réponse ne s'était pas fait attendre :

Content de le savoir. 13 heures au Jury Box ?

OK, à tout à l'heure.

Je n'étais pas fâchée contre Murph. Pas vraiment. Il avait juste voulu en savoir davantage sur l'événement dont il était exclu, rien de plus. J'étais bien placée pour comprendre ce genre de chose.

13 heures était l'heure de pointe pour le déjeuner des avocats, et la salle était bondée. Je repérai Murph immédiatement, en train de bavarder avec Gavin Dunlop. Ils faisaient la queue devant le stand des plats chauds. *Plats*

du jour : filet de cabillaud au miso, raviolis chinois à la crevette et au wasabi, chou frisé. Je n'étais pas d'humeur à faire la causette avec Gavin Dunlop, et encore moins considérant mon étrange relation actuelle avec Murph. Nous avions besoin de nous retrouver tranquillement pour voir où nous en étions l'un avec l'autre, sans Gavin Dunlop ou qui que ce soit d'autre dans les parages. Je me cachai derrière un groupe de stagiaires qui attendaient leur pizza cuite au four.

— Pff, j'en ai marre de ce qu'on nous propose à manger ici, dit l'un d'eux. On aurait dû sortir.

— Ouais, ras le bol du Jury Box, se plaignit un autre.

— Moi je trouve que le choix est très bien. Franchement, le seul truc qui craint, ici, c'est que seuls les avocats aient le droit d'y aller, intervint une troisième.

Je levai les yeux. C'était Cameron Alexander. Sa déclaration parut réduire au silence ses compagnons, qui allèrent docilement prendre leur pizza avant de se diriger vers les caisses. Je souris malgré moi.

— Ah, Ingrid, tu es là, lança soudain la voix de Murph.

Zut.

— Salut.

Je m'efforçai d'arborer une expression aussi normale que possible.

Murph me fit de grands signes pour m'inviter à les rejoindre, Gavin et lui. Je secouai la tête avec un geste en direction du bar à salades.

— Je vous retrouve à table.

Je pris tout mon temps pour me composer une salade et prendre un Coca Light, en espérant qu'une fois que j'aurais payé et retrouvé Murph en salle, Gavin se serait éclipsé. Peine perdue. Lorsque je m'aventurai enfin entre les tables, je constatai avec dépit que les deux hommes étaient attablés ensemble près des fenêtres. Ils me virent et me firent signe d'approcher.

Dans un soupir résigné, j'avançai vers eux et m'installai.

— Salut, Ingrid.

— Salut, Gavin.

— Alors, comment as-tu trouvé cette soirée au Rainbow Room, hier ? demanda-t-il. D'après ce que j'ai entendu dire à la réunion des associés, ce matin, ça avait l'air chouette.

Je scrutai le visage de Gavin, hésitante. Avait-il déjà eu vent de tout ce qui s'était passé, et cherchait-il à me piéger en jouant les innocents ? Mais

je me dis rapidement que Marty Adler n'avait certainement pas jugé utile de faire part de mon comportement lors de cette réunion.

— Oui, répondis-je avec un entrain affecté, c'était chouette. Tout s'est bien passé.

— Bien, bien, fit Gavin. À part ça, il paraît que tu fais un excellent boulot sur le dossier SunCorp. J'imagine que tu seras contente, la semaine prochaine, quand tout ça sera enfin validé et annoncé officiellement.

Je haussai les épaules.

— Oui, super expérience. C'est génial de pouvoir travailler avec un client comme SunCorp.

Murph nous regardait tour à tour sans rien dire. Il finit par s'éclaircir la voix.

— Bon, assez parlé boutique, là. Gavin, on te voit pour le dernier match de softball, ce soir ?

— Je ne peux pas. Trop de boulot.

— Quoi ? Mais c'est le match des All-Stars !

Gavin fit non de la tête.

— Désolé, je ne peux vraiment pas. Mais félicite donc Hunter pour moi quand tu le verras, d'accord ?

Murph laissa échapper un petit rire.

— Le féliciter de quoi ? D'être un coach aussi brillant ?

— Non. Je ne parle pas de softball, crétin. Tu n'es pas au courant de la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? s'enquit Murph.

— Hunter vient de décrocher le dossier de la Great American Trust. Il a gagné le concours de beauté, figure-toi. En battant cinq autres firmes concurrentes.

Murph hésita un instant, une moue dubitative sur les lèvres.

— Tu te fous de moi, là.

— Absolument pas, répondit Gavin. Pour tout te dire, Marty était le premier surpris – et content. On était tous persuadés que Hunter allait merder. Mais apparemment, il est plus malin qu'on le croit.

Il me coula un clin d'œil, me signifiant qu'en temps normal, il ne s'autoriserait pas de tels commentaires dans le dos d'un collaborateur ; mais là, puisqu'il s'agissait de Hunter... Gavin baissa les yeux vers son BlackBerry.

— Il faut que je file, dit-il avant d'abandonner sur la table son plateau dont il n'avait presque rien touché.

Murph surprit mon regard sur lui et me sourit.

— Eh bien, en voilà une surprise, non ? Qui l'eût cru ?

Je ris sous cape.

— Quoi, pour Hunter, tu veux dire ? Oh, ce n'est pas si surprenant que ça. Il n'est peut-être pas aussi bête qu'il en a l'air, en effet. Il a tout de même réussi un beau mariage...

— Eh oui, c'est vrai.

— En tout cas, ça nous aura au moins permis de garder le client. Je suis sûre que ce doit être un soulagement, même pour Adler. Surtout pour Adler.

— Oui, approuva Murph.

Après m'être assurée que personne ne nous observait, je parlai un ton plus bas et regardai Murph droit dans les yeux.

— Écoute, je... je ne suis pas fâchée pour hier soir, tu sais. J'étais juste agacée parce que...

— Hier soir ? Ah oui, bien sûr. Vraiment, je suis désolé. Je sais que je me suis conduit comme un idiot.

Je fus obligée de sourire.

— Alors oublions ça, dis-je avec sincérité, avant d'ajouter : Estime-toi plutôt heureux de ne pas avoir à intervenir dans toute cette histoire de diversité. Parce que franchement, tout ce cirque... c'est vraiment une mascarade.

Murph eut un sourire absent.

— Une mascarade. D'accord.

— Je t'assure. Tiens, hier soir, par exemple : Adler lance la soirée en nous faisant un grand discours sur les mille et une façons dont le cabinet joue le jeu de la diversité, blablabla, et puis, il commence à nous présenter tous les intervenants célèbres qui vont parler, comme Charlton James Randall, pour te donner un ordre d'idée.

— Charlton James Randall ? Qui c'est ?

Je ris et lui décochai une petite tape affectueuse sur le bras.

— Ha, ha, très drôle ! Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout. Qui est ce type ?

— Juste l'un des plus grands universitaires spécialistes de la Constitution de notre époque. Et si tu as déjà lu quelque chose sur la Théorie critique de la race, tu n'as pas pu passer à côté de ses écrits.

— Ce doit être une lacune due à mon éducation dans le public, alors, lâcha-t-il sèchement. Désolé.

Je le dévisageai, stupéfaite.

— Euh, pardon ? D'où est-ce que ça sort, ça ?

— Oh, laisse tomber.

Murph me désarçonnait totalement.

— Soit dit en passant, de quelle éducation dans le public parles-tu ? rétorquai-je. Aux dernières nouvelles, Williams College coûtait dans les cinquante mille par an.

— Pas quand tu es boursier, non, marmonna-t-il. De toute façon, je parlais du lycée.

— Mais moi aussi, je suis allée dans un lycée public, Murph, continuai-je sans trop savoir pourquoi je ne voulais pas lâcher le morceau sur ce sujet.

Comment en était-on arrivés à ce concours absurde ? Après ça, allait-on se mettre à se disputer pour savoir lequel des deux avait le plus de kilomètres à marcher pour aller à l'école ? Les pieds nus dans la neige ? Je préférerai renoncer.

— Bon, fais comme si je n'avais rien dit.

Nous restâmes quelques instants sans rien dire avant que Murph reprenne :

— Excuse-moi. Je dis n'importe quoi. Je suis vraiment crevé, je carbure à trois ou quatre heures de sommeil par nuit, en ce moment. Et le vote des associés approche à grands pas... Ça fait beaucoup de choses en même temps.

Il passa une main sous la table et me pressa le genou.

— Tu m'excuses, dis ?

Je repoussai sa main en regardant autour de nous.

— OK, OK.

J'avais l'impression d'être une lycéenne sous surveillance lors d'une sortie scolaire.

Nous échangeâmes un long regard sans parler, et je parvins à me convaincre que tout était normal entre nous. Murph était juste de mauvaise humeur. Nous avions besoin de nous retrouver seuls, rien que tous les deux, et de pouvoir nous parler vraiment.

— Écoute, dis-je avec douceur. On devrait se prévoir quelque chose bientôt, juste toi et moi... Qu'est-ce que tu fais demain soir ? J'ai cette

grosse réunion de pré-clôture du dossier avec SunCorp demain, mais après ça, je pense que je vais être d'humeur à festoyer un peu.

Je le regardai, pleine d'espoir. Mais son regard semblait perdu ailleurs.

— Hein ? Ah. Demain soir... Oui. D'accord.

Je me dis que tout rentrerait dans l'ordre lorsque nous nous retrouverions dans un endroit plus intime que le Jury Box. Murph et moi étions bien ensemble – du moins, nous pourrions l'être –, mais les choses se passaient encore mieux quand nous étions seuls, loin des contraintes et des sombres histoires de politique interne de la firme. Dès que le dossier SunCorp serait clos, dès que je serais sortie de l'Initiative diversité, dès que Murph et moi serions tous deux officiellement associés, tout serait plus simple. Tout se passerait bien.

OceanofPDF.com

Justin laissa échapper un bâillement.

— Je crois que c'est bon.

Nous étions tous deux assis à la longue table de la salle de conférences 3201-A, au milieu d'une mer de chemises cartonnées rouges, jaunes, vertes et bleues, que nous venions de disposer harmonieusement sur toute l'étendue de la surface en acajou. Cela me paraissait parfait. Nous étions prêts.

Comme à l'accoutumée, j'étais restée tard la veille au soir pour relire les documents et m'assurer que tout était irréprochable. À mon grand étonnement, Justin avait fait ces heures supplémentaires à mes côtés. Il n'était pas parti. Et il ne s'était même pas plaint de rester tard. Comme quoi, même lui pouvait me surprendre.

Justin et moi étions arrivés de bonne heure ce matin ; après avoir imprimé de nouveaux exemplaires des documents à montrer aux clients, nous les avions montés dans la salle de conférences. Ted Lassiter et Mark Traynor seraient là à 11 heures, et ce serait à moi de leur expliquer l'agenda de clôture du dossier.

Fidèle à son habitude, Adler n'avait rien préparé lui-même. Il semblait se satisfaire pleinement de me laisser prendre les choses en main.

Le cabinet Stratton & Thornwell nous avait fait parvenir ses commentaires la veille. En gros, ils disaient non à tout. Ils demandaient encore une réduction des frais de rupture et voulaient toujours inclure une ribambelle d'exclusions à notre clause MAC. Nous étions au point mort. C'était ce que Marty Adler voulait que j'explique à Lassiter.

Ce dernier, comme toujours, me salua comme si j'étais un vieux pote de l'armée.

— Comment ça va, championne ? demanda-t-il en me décochant une bourrade sur l'épaule.

— Bien, merci, Ted. Content de vous voir.

Adler nous contempla avec un sourire de père empli de fierté.

Chacun prit place autour de la table, Justin dans une chaise un peu en retrait sur ma droite. Adler commença en entrant dans le vif du sujet :

— Bien, alors, Ingrid va nous dérouler chaque élément des conditions du contrat, un à un. Elle a relevé quelques points délicats que Binney voudrait imposer, et je souhaite que vous entendiez directement de la bouche de l'experte les risques potentiels que cela pourrait comporter.

L'experte, c'était moi. Je me sentis rougir, flattée.

— Merci, Marty. Ted, Mark, si vous voulez bien aller à la page huit du contrat, je vais vous exposer la première des exclusions que Binney...

— Avant ça, Ingrid, qu'est-ce que je vois ici, à la première page ?

Ted Lassiter regardait de près le document devant lui.

Marty Adler s'empressa de chausser ses lunettes pour scruter son exemplaire.

— De quoi parlez-vous, Ted ?

— Ici, regardez, à « Prix d'achat ». Il y a une coquille. C'est écrit 990 *milliards* de dollars. Au lieu de *millions*.

Il se tourna vers Mark Traynor, qui paraissait surpris et faillit en rire. Mais il était clair que cela n'avait rien de drôle.

— Ce n'est tout de même pas rien, comme erreur.

— Ah. Oui, en effet, désolée, Ted.

Adler me fit les gros yeux.

— Ingrid ? Tu peux rectifier ça immédiatement ?

Je restai un instant bouche bée, avant de vite la refermer. Il était *impossible* qu'une telle erreur ait figuré dans la version que Justin et moi avions relue hier soir. Impossible. J'avais scrupuleusement tout vérifié, ligne par ligne. Je regardai Justin en biais. Il avait l'air aussi ébahi que moi.

Mais la règle voulait que jamais on ne discute ou tente de se justifier devant un client.

— Navrée, messieurs. Franchement, je ne sais pas comment cela a pu se produire. Mais nous allons corriger ça tout de suite, dis-je.

— J'y compte bien, répondit Lassiter en feuilletant les pages. Alors, Ingrid, que vouliez-vous que nous regardions ensemble ?

— Euh, si vous voulez bien vous rendre à la page...

Je me perdis dans mes papiers, cherchant la partie que j'avais au bout des doigts la minute précédente. L'incident m'avait ébranlée. Je n'étais déjà plus crédible.

— Page huit, chuchota Justin à ma droite.

— C'est ça. Merci. Page huit. Conditions du vendeur.

Bruit de pages tournées comme chacun se rendait à cette section.

— Ah, voilà, repris-je. C'est ici. Comme vous pouvez le voir, nous voulions stipuler dans la clause MAC que...

Marc Traynor se racla la gorge et me regarda, l'air presque gêné.

— Pardon de vous interrompre, mais il me semble qu'il y a une autre coquille ici, en haut de cette partie.

Adler me jeta un regard noir. Très, très noir.

— Ah bon ? fis-je d'une voix bien trop aiguë.

Dans des circonstances aussi catastrophiques, j'avais tendance à réagir en parlant de manière anormalement enjouée.

— Où ça ?

— Là, juste en dessous des frais de rupture.

— Oui, nous allons y venir. C'était justement une de leurs demandes : ils veulent les faire passer à cinq pour cent, dis-je.

— Cinq pour cent, ça irait encore. Sauf que là, c'est écrit *cinquante* pour cent, poursuivit Traynor. Un taux de frais de rupture du contrat à cinquante pour cent du prix d'achat, c'est bien ce que je lis, Ingrid ?

Lassiter me dévisagea.

— Ingrid, c'est une blague, ou quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

J'avais l'impression de rêver, d'être à côté de moi-même. J'avais envie de partir en courant, mais mes jambes ne répondaient pas. J'essayai de prendre une profonde inspiration pour me calmer. *Ce n'est pas possible.*

Je regardai la page. Mark Traynor avait raison. Là où il devait être indiqué cinq pour cent – et où il *était* indiqué cinq pour cent hier soir encore, quand j'avais tout revérifié –, on lisait maintenant cinquante pour cent. Noir sur blanc.

— Messieurs, je suis vraiment navrée. Il doit y avoir un problème technique avec notre système de traitement de texte, l'informatique ou autre chose.

Adler tentait de les amadouer, mais il me toisait durement.

— Nous tirerons cela au clair après cette réunion. Veuillez nous excuser, messieurs.

Le visage de Ted Lassiter était maintenant de marbre.

— Je ne m'attendais pas à cela de votre part, Ingrid.

— Je comprends, Ted, et j'avoue que je ne sais pas quoi vous dire. J'ai vérifié ces documents moi-même, hier soir encore, et je vous assure que tous ces chiffres étaient alors corrects.

— Ne perdons pas de temps à essayer de trouver un coupable, intervint Traynor. L'important est que tout cela soit corrigé avant de partir chez Binney.

Le reste de la réunion se déroula sans encombre, mais je restai profondément déstabilisée et hésitante pendant tout ce temps. Même Justin me jeta un regard dépité avant de disparaître dans son bureau.

Dès que nous eûmes raccompagné les clients aux ascenseurs, Adler se tourna vers moi et aboya :

— Dans mon bureau. Tout de suite.

Je le suivis dans le couloir, les poings moites et serrés.

— Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? jeta-t-il sitôt qu'il eut fermé la porte.

— Je ne sais pas, Marty. Tout ce que je peux te dire, c'est que je suis restée jusqu'à minuit pour vérifier chaque ligne de ce contrat. Ces erreurs ne figuraient pas dans la dernière version que j'ai sauvegardée.

— Es-tu sûre d'avoir vraiment sauvegardé la dernière version ?

— J'enregistre mon travail toutes les trente secondes.

Il poussa un grognement dubitatif.

— Et puis, tu me connais, Marty, ajoutai-je en m'efforçant de parler à l'octave normale. Tu connais la qualité de mon travail.

Il me fusilla du regard.

— Je le *croyais*, en tout cas.

C'était la pire chose qu'il pût me dire. J'avais l'impression d'être une lycéenne rentrant à la maison avec une mauvaise note ou une voiture accidentée, et qui devait encaisser le « tu me déçois terriblement » d'un parent révérent. Seulement, Adler n'était ni mon père ni ma mère. Son amour comportait des conditions.

— Tu sais bien qu'une erreur aussi grossière ne pourrait pas m'échapper.

— Eh bien, force est de constater que c'est pourtant arrivé, Ingrid.

Je réfléchis quelques instants.

— Et si quelqu'un d'autre avait eu accès au document et l'avait saboté ? suggérai-je. C'est possible, n'est-ce pas ?

Adler retira ses lunettes et les pointa vers moi.

— Mais de quoi est-ce que tu parles ? À qui penses-tu exactement ?

— Je... je ne sais pas. Mais enfin, à part ça, je ne vois pas comment...

Il secoua la tête et passa derrière son bureau.

— Inutile de te lancer dans des accusations, Ingrid. C'est très simple. Je ne veux plus jamais entendre parler de ce genre d'erreurs.

— Cela n'arrivera pas. Je suis désolée, Marty, dis-je, oubliant déjà que je m'étais promis de ne plus m'excuser pour des choses qui n'étaient pas de ma faute.

Je marchai tel un zombie jusqu'à mon bureau, le cerveau en surchauffe et la poitrine serrée, prête à exploser. Lorsque j'arrivai, Margo enfilait son manteau.

— Ah, tu es là, dit-elle. Est-ce que tu avais besoin d'autre chose avant que je parte ?

— Non, non, merci. Bonne soirée, Margo, répondis-je d'une voix abattue.

Elle se figea, son manteau à moitié enfilé, les coudes en l'air.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, ça va.

— Tu es sûre ? Tu es pâle comme un linge.

— Non, ça va, je t'assure. À demain, Margo.

Elle se tourna pour me suivre du regard comme je m'engouffrais dans mon bureau et refermais la porte. Quelques instants plus tard, une fois que le bruit des pas de ma secrétaire se fut évanoui dans le couloir, je pris mon téléphone et appelai le fixe de Justin. Pas de réponse. Évidemment. J'aurais dû m'y attendre. Je laissai un message après le bip :

— Justin, c'est Ingrid. Tu peux venir dans mon bureau dès que possible ? Il est 17 h 40. Merci.

Je m'assis dans mon fauteuil et laissai mon regard se perdre par la fenêtre.

Je ne faisais pas ce genre d'erreurs.

Cela ne signifiait pas que je n'en commettais jamais – bien sûr qu'il m'arrivait d'en faire, comme tout le monde. Seulement, je ne me laissais concrètement aucune chance de commettre des erreurs de ce genre. Pas quand j'étais allée aussi loin, en travaillant aussi dur. Pas quand j'étais si près du but.

Je me remémorai le déroulement de la soirée de la veille. C'était tout bonnement impossible. Justin Keating et moi étions restés à travailler jusqu'à minuit dans mon bureau. Ensemble, nous avions passé à la loupe la

moindre ligne de ce fichu document avant de partir. J'avais éteint mon ordinateur et verrouillé la porte de mon bureau derrière moi. J'avais vérifié tout cela deux ou trois fois pour avoir l'esprit parfaitement tranquille. En huit, presque neuf années en tant qu'avocate, je n'avais jamais – pas une seule fois – laissé sortir un document comportant une erreur aussi grossière.

Non que je m'estime parfaite. Simplement, je ne m'accordais jamais le luxe de pouvoir me tromper et échouer. Quand d'autres échouaient, ils échouaient seuls. Si moi j'échouais, j'avais l'impression de laisser tomber tous ceux qui comptaient sur moi.

Et j'en avais assez de ce fardeau. Je croulais littéralement sous son poids.

J'en avais assez de dire oui à tout le monde sauf à moi-même.

ASSEZ.

Je fis pivoter mon fauteuil pour revenir face à mon écran et cliquai sur l'icône de la base de données des documents internes de la firme. Une fois mon identifiant et mon mot de passe entrés, je cherchai « Contrat provisoire Projet Solaris ». Le Projet Solaris était le nom de code interne que nous avions donné au dossier SunCorp. Tel était le protocole imposé pour toutes les grosses transactions, à des fins de confidentialité.

Le fichier apparut à l'écran. Je cliquai sur « Historique du fichier » et consultai les noms des derniers utilisateurs en retenant mon souffle. Comme si... Comme si quoi ? Qu'espérais-je trouver, en fin de compte ? Je ne le savais pas vraiment. J'étais à la fois un personnage et un auteur de polar, attendant le moment de la grande révélation. La musique allait s'envoler, le mystère se dissiper. Une fois encore, je serais l'héroïne de ma propre histoire. J'en avais l'habitude. N'était-on pas venue me chercher pour ce premier rôle ?

Lorsque vous faisiez partie depuis des années d'un milieu aussi dysfonctionnel et friand de ragots que Parsons Valentine, et que vous vous battiez comme moi pour vous y faire une place au soleil, de nombreuses personnes étaient susceptibles de vous en vouloir ou de vous jalouser. Peut-être que Justin m'en voulait de l'avoir traité en subordonné pendant tout l'été. Peut-être que Hunter n'appréciait pas que je fasse partie de l'Initiative diversité, et que cela ait attiré l'attention sur son sketch raciste. Qui sait ? Mais je n'étais guère adepte des théories du complot.

Je vérifiai l'historique de mon document et découvris – avec autant de consternation que de soulagement – qu'en tout état de cause, il avait été ouvert la dernière fois par l'utilisateur *isyung*, hier soir, à 23 h 44.

Personne n'avait trafiqué mon fichier. Personne ne cherchait à me nuire. J'étais la seule et unique responsable de ce fiasco.

Il ne me restait plus qu'à me remettre en cause... et à me demander si, au fond, j'avais réellement envie d'être ici, à faire tout cela.

Je fermai les yeux et m'adossai dans mon fauteuil. Une pensée extrêmement désagréable et contrariante venait de germer dans ma tête, que j'essayai de refouler, refusant de la voir en face. Mais en dépit de cet effort, elle ne tarda pas à s'imposer : aurais-je plus ou moins fait cela *contre moi-même* ?

Il était hors de question que je laisse mon subconscient m'autosaboter. Entre maintenant et l'annonce des nouveaux associés élus la semaine prochaine, il était crucial que je ne fasse plus le moindre faux pas. J'étais tellement près du but. Et je ne pouvais pas me payer le luxe de baisser les bras.

Mon téléphone sonna. Je vis sur l'écran que c'était Murph, et décrochai avant la fin de la première sonnerie.

— Salut.

— Salut. Alors... Ça y est, c'est la fête ? On va prendre un verre ? Je peux partir dans cinq minutes.

Le contraste entre le désastre ambiant avec SunCorp et la voix enjouée de Murph me fit un pincement au cœur.

— La fête, ce ne sera pas pour tout de suite, dis-je d'une voix éteinte. En fait, ça ne s'est pas très bien passé aujourd'hui.

— Comment ça ? Ça va quand même ? s'enquit Murph, l'air inquiet.

— Ça va, soufflai-je d'un ton qui disait le contraire.

— Bon, j'arrive tout de suite.

Quelques minutes plus tard, il entra dans mon bureau et referma la porte derrière lui.

— Eh bien alors, qu'est-ce qui se passe ? Tu avais l'air... bizarre, au téléphone.

J'étais plantée face à la fenêtre, le front et les mains contre la vitre. Murph me donna un petit coup de coude.

— Ne fais pas ça, murmura-t-il. Tu as encore plein de belles choses à vivre.

Je fis semblant de sourire, sans me sentir mieux pour autant. Pendant un temps qui me parut assez long, Murph et moi restâmes silencieux, les yeux

baissés vers le chapelet sans fin de taxis jaunes circulant sur Madison Avenue.

Il finit par poser une main sur mon épaule.

— Alors, que s'est-il passé ? À moins que tu n'aies pas envie d'en parler... Comme tu veux.

J'exhalai un soupir.

— C'était un naufrage total, voilà ce qui s'est passé.

— Arrête. Je suis sûr que tu exagères.

— Non. Je t'assure, Murph.

— Je parie que tu es la seule à avoir trouvé que quelque chose n'allait pas.

Je me tournai vers lui.

— Le prix d'achat déconnait de trois zéros.

— Oh, putain ! lâcha-t-il.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Il émit un petit sifflement.

— Mais comment est-ce que ça a pu arriver, bordel ? Tu crois que c'est le petit Keating ? Tu m'avais déjà dit qu'il ne t'était d'aucune aide, mais de là à imaginer qu'il puisse faire une bourde pareille...

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. De toute façon, au bout du compte, c'est toujours l'avocat qui est responsable, pas l'assistant juridique.

Murph secoua la tête.

— Quelque chose ne va pas, dans cette histoire. Ça ne te ressemble pas.

— Écoute, je n'ai pas envie d'en parler, lui dis-je. C'est fait, c'est fait.

Je posai à nouveau mon front contre la vitre et fermai les yeux. Lorsque je sentis Murph s'approcher de moi, je me tournai et me dressai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Ce n'était nullement un baiser du bout des lèvres, juste pour le remercier d'être venu me réconforter ; non, c'était un baiser à pleine bouche, ardent, humide et profond. Il parut d'abord surpris, puis se laissa entraîner et me serra contre lui en me plaquant contre la fenêtre. Je n'avais qu'une envie : que Murph et moi partions ensemble quelque part, loin d'ici, loin de Marty Adler, Jack Hanover, Justin Keating, Hunter Russell et Gavin Dunlop, des élections d'associés et des sorties d'entreprise, des parodies de morceaux de rap et des quotas de softball, des consultants en diversité et des réunions professionnelles, et de tout le reste. Tout ce que je voulais – comme tout le monde ici –, c'était pouvoir

travailler dur et réussir par mes propres moyens, à ma manière. Était-ce vraiment beaucoup demander ?

Dans l'obscurité croissante de mon bureau, Murph m'embrassait maintenant avec fougue. Je guidai une de ses mains autour de ma taille, puis plus bas. Un frisson me parcourut.

— Allons ailleurs, murmurai-je. La suite R&R ! Tu crois qu'elle est libre ?

S'abstenant de répondre, il sortit de ma jupe le bas de mon chemisier en soie. Au travers de la fine étoffe, je sentais dans mon dos le froid et la dureté de la vitre, et sur mon buste la chaleur du corps de Murph. Le contraste était formidable. Jamais je n'avais vécu quelque chose d'aussi excitant au bureau. Pourquoi ne l'avions-nous pas fait plus tôt ? me demandai-je avant de partir à rire. À rire vraiment. Cela le fit rire aussi, un peu, avant qu'il ne me plaque davantage contre la vitre et se penche pour m'embrasser sauvagement dans le cou. Mes paupières se fermèrent. Nos respirations étaient assez bruyantes pour que ni lui ni moi n'entendions la porte s'ouvrir.

Murph s'écarta brusquement, se heurtant une jambe contre mon bureau.

Justin nous regardait, bouche bée. Il s'était figé en plein mouvement, un pied devant l'autre, l'air pétrifié. En d'autres circonstances, j'aurais jubilé d'être enfin parvenue à le choquer. Pour une fois, le petit rictus suffisant et je-sais-tout avait disparu de son visage.

Maladroitement, Justin fit quelques pas en arrière et percuta la porte, assez violemment.

— Pardon, je... je voulais juste... Je reviendrai plus tard, bredouilla-t-il. Et il disparut.

— C'est bon, Ingrid... Laisse tomber.

— Je ne peux pas. D'après toi, depuis combien de temps est-ce qu'il était là ? À ton avis, qu'est-ce qu'il a vu, exactement ?

Nous étions dimanche soir, et j'étais lovée sur le canapé de Murph, Steve Buscemi sommeillant et ronronnant sur mes genoux. Murph était assis à l'autre bout du canapé, la tête renversée, les yeux fermés, à m'écouter. Des boîtes de repas à emporter encombraient la table basse du salon, ainsi que deux verres et une bouteille de Jameson presque vide, que Murph avait quasiment descendue tout seul. Il était 1 h 30 du matin, et j'étais stressée.

— Allez, Yung. Il est tard. Allons nous coucher. Demain, c'est le grand jour. Tu n'as pas envie d'être fraîche et dispose ?

Le bruit courait au bureau que la firme pourrait annoncer les noms des nouveaux associés ce lundi. Personne n'en était sûr, évidemment – chez Parsons Valentine, on ne révélait jamais exactement le moment où le Comité des associés se rassemblait pour prendre ses décisions. À la différence de beaucoup d'autres firmes de la ville, Parsons Valentine procédait à ce vote en été, et le statut prenait effet à l'automne. Le cabinet s'enorgueillissait de cette tradition singulière – ces gens-là aimaient faire mariner les autres.

— Mais tu ne comprends pas ? C'est justement pour ça que je voudrais savoir ce que Justin a vu, au juste. À ton avis, est-ce qu'il a pu aller le dire à Marty Adler, ou à un autre associé ?

Murph poussa un profond soupir, les yeux toujours fermés.

— OK, Justin Keating nous a vus batifoler ensemble. Et alors ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Ce n'est pas une petite collégienne avide de commérages, Yung. On a passé l'âge.

Je ne vois pas trop la différence, pensai-je sans le lui dire.

— C'est facile à dire pour toi... Tu sais que tu vas être pris, marmonnai-je, plus pour mon propre compte que pour lui.

Il ouvrit les yeux et tourna lentement la tête vers moi.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Oh, rien.

— Si, si. Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Il se redressa vivement, paraissant soudain tout à fait éveillé.

— Je veux vraiment le savoir. Parce que j'ai cru entendre « c'est facile à dire pour toi ».

Je haussai les sourcils.

— Calme-toi, je voulais juste...

— Eh bien, permets-moi de te dire que, non, ce n'est pas facile pour moi. Pas facile du tout. Figure-toi que je n'ai aucune idée de ce qui va se passer demain. Tu sais quoi, Yung ? Depuis que je te connais, tu as toujours semblé croire que je n'ai pas besoin de travailler autant que toi, et que, je ne sais comment, les choses sont toutes tracées pour moi. Alors écoute bien, je vais te donner un scoop : ce n'est *pas* le cas.

Je restai abasourdie par son petit discours. D'où sortait cette soudaine colère ?

— Murph, je ne...

— Quoi ?

Il se pencha brusquement en avant, faisant tomber de ses genoux la télécommande de la télévision.

— Hein ? Alors, quoi ?

— Je ne sous-entendais rien de spécial... Je ne comprends pas pourquoi tu t'énerves, d'un coup.

Il eut un petit rire très déplaisant.

— Oh, mais je vais t'expliquer les choses, si tu en as besoin. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis un peu l'intrus de service, ces derniers temps.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

J'étais ébahie.

L'idée que Jeffrey Devon Murphy – avec son sourire irrésistible, son somptueux loft de célibataire, ses bons mots, ses coups d'éclat au softball, ses vacances à Cape Cod, ses copines mannequins et le cortège de cœurs brisés qu'il avait laissé derrière lui à Manhattan ; Monsieur Avril en personne, prenant une pose de Monsieur Muscle avec une telle autodérision, le seul type que je connaissais capable d'être la coqueluche de tout le monde sans jamais snober personne, d'allier le charme de l'intello sportif et l'affabilité la plus simple avec un naturel déconcertant –, l'idée

même que cet homme puisse être un *intrus* quelque part me paraissait tout bonnement inconcevable.

— Tout le monde dit que tu es un grand favori, Murph, l'informai-je.

— Ah oui, c'est ce qu'on dit ? Et à ton avis, qu'est-ce qu'on dit de *toi*, Ingrid, hein ?

Je restai sans voix. Je ne comprenais rien à ce qui avait pu provoquer tout cela, mais je savais que je n'avais pas besoin de ce genre de scène.

— Je ne sais pas, Murph. Et pour tout te dire, je m'en fous. Tu as trop bu. Je vais y aller.

— Attends, dit-il en posant une main sur mon bras.

J'hésitai.

— Tu n'as aucune idée de ce que je suis en train de te dire, pas vrai ?

Je savais ce que j'aurais dû faire. J'aurais dû gentiment repousser sa main, lui souhaiter bonne nuit et rentrer chez moi. Au lieu de quoi, je répondis :

— Vas-y, éclaire ma lanterne.

— Réfléchis deux secondes. Ils ne nomment que deux nouveaux associés par service chaque année. C'était bon pour nous, jusqu'à ce que le beau-père de Hunter débarque et lui offre la Great American Trust sur un plateau. Ce qui veut dire qu'en gros, le pompon est pour lui.

— OK, bon. Le cas de Hunter est particulier. Peut-être qu'ils nous nommeront tous les trois associés, cette année.

Murph laissa échapper un petit rire.

— Mon Dieu, ce que tu peux être naïve ! Tu n'as donc rien remarqué ? Les affaires se cassent la gueule, Yung. Les fusions-acquisitions n'avancent pas ; les faillites, si. Alors ce n'est certainement pas l'année où ils vont distribuer trois nouvelles parts du gâteau.

— Même si c'est vrai, ils ont toujours pris Hunter pour un tocard, et ils t'ont toujours adoré, toi.

— Les sentiments, ce n'est pas la même chose que d'être l'avocat de référence pour la Great American Trust, ma chérie, dit-il d'un ton tout sauf affectueux.

Je ne l'avais jamais entendu parler de la sorte avant ce soir. Je n'arrivais pas à croire que Murph puisse être aussi cynique.

— Et alors, continuai-je, qu'est-ce qui te fait croire que c'est toi qu'ils vont éjecter plutôt que moi ? S'ils prennent toujours deux associés, ils pourraient aussi bien *me* laisser tomber pour donner la place à Hunter.

Il rit encore.

— Mon Dieu, je rêve... Tu te fous de moi, là ?

Quelque chose dans sa voix et son regard m' alarma, et je me préparai au pire.

— Tu crois vraiment que la firme aurait embauché un consultant hors de prix pour aller ensuite désigner un homme blanc comme associé ? Eh bien, pas moi, je te le dis.

— Fais attention, s'il te plaît, dis-je posément.

Il m'ignora.

— Ça fait des années qu'ils rêvent d'annoncer qu'ils intègrent une femme dans les rangs des associés ! Le problème, c'est que toutes les femmes se sont barrées au fur et à mesure. Et puis un jour, qui voilà ? Un modèle de vertu, une véritable sainte-nitouche, l'irréprochable Ingrid Yung – en plus, tu es restée. Alléluia ! Mais donnez-lui donc sa médaille d'or, les gars ! Une femme, et issue d'une minorité, par-dessus le marché ! Alors ne te fous pas de moi, tu veux ? Tu es le fantasme sur pattes de tous les recruteurs des cabinets d'avocats !

Je me levai brusquement, réveillant Steve Buscemi qui miaula et bondit du canapé en même temps.

— Ce n'est rien, le chat. Elle s'en va, c'est tout, commenta Murph.

Je me figeai sur place. Nous échangeâmes un long regard noir.

Il rit à nouveau, basculant la tête en arrière.

— Tu es vraiment forte, Yung, tu le sais, ça ? Vraiment, très, très forte.

Il secoua la tête en souriant, comme si je venais de lui faire une bonne blague. Et continua :

— Ah, on peut dire que tu nous as tous bien niqués, pas vrai ? Bien joué : on vient tous te manger dans le creux de la main, maintenant.

J'avais les joues en feu.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, Murph.

— Le soir de la sortie, dans le club-house... Tout ce que tu m'as raconté, comme quoi tu ne savais pas jouer le jeu des relations dans le boulot. *Oh, ça te vient tellement naturellement à toi, Murph !* lança-t-il d'une voix suraiguë en me singeant.

Je voulais partir, mais tout mon corps refusait de bouger.

— Eh bien, je vais te dire une chose, Yung : je crois au contraire que tu sais *exactement* comment jouer à ce jeu-là, et que tu as toujours un coup

d'avance sur les autres. Que tu es même un putain de maître Jedi en la matière !

— Murph, je...

— S'il te plaît. Épargne-moi ton blabla condescendant, tu veux ? Tu mens comme tu respires. Mais tu peux te féliciter d'avoir su convaincre les associés, en tout cas. Tu mériterais de décrocher une médaille pour ça.

— Va te faire foutre !

Tremblante, je partis dans le couloir menant à la chambre de Murph, attrapai mon sac et mis mes chaussures. Je balayai la pièce du regard, les yeux brouillés par les larmes, et repérai un débardeur et un cardigan que j'avais laissés là quelques jours plus tôt. Je les fourrai vigoureusement dans mon sac, ainsi que la brosse à dents et le sèche-cheveux que je récupérai dans la salle de bains.

Lorsque je revins dans le salon, Murph s'était posté devant la porte d'entrée pour en bloquer l'accès. Ma tension monta d'un cran. Cela commençait à mal tourner. Jusqu'où pouvait-il aller dans l'abjection ? Je n'avais guère envie de le savoir.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Nous n'avons pas encore fini notre petite conversation.

— Oh, que si.

Optant pour le forcing, je me jetai vers la porte et, à mon grand étonnement, il n'essaya pas de m'arrêter. Si bien que je m'écrasai l'épaule droite contre le montant métallique de l'ouverture.

— Aïe ! lâchai-je en me frottant l'épaule.

Il s'approcha de moi.

— Tu t'es fait mal ? Attends, laisse-moi voir, dit-il en posant doucement une main sur mon bras.

— Ne me touche pas ! sifflai-je entre mes dents serrées. Ne pose plus jamais une main sur moi, Murph.

Son visage se rembrunit.

— Ah, d'accord. Donc si je comprends bien, maintenant, tu es train de rompre avec moi ?

— De *rompre avec toi* ? répétais-je en le regardant, abasourdie. Tu plaisantes, j'espère ? Je n'arrive pas à croire que j'aie pu me laisser aveugler à ce point. Maintenant, je comprends mieux pourquoi tes histoires

d'amour ne durent jamais très longtemps. C'est parce que les filles voient clair dans ton petit jeu. Et que tu es un authentique connard.

Il me regarda et éclata de rire.

— Oui, tout est clair, à présent, continuai-je. Si tu n'es jamais sorti avec une femme intelligente, ayant une belle carrière, c'est parce que tu ne le supportes pas. Tu ne supportes pas l'idée qu'une femme puisse être meilleure que toi dans ce domaine.

Murph plaqua ses deux mains sur son cœur.

— Oh, tu me blesses, là.

J'avais mon sac à l'épaule. Mes chaussures aux pieds. La main sur la poignée de la porte. Et pourtant, quelque chose m'empêchait de partir d'ici. Il me semblait que ce quelque chose était comme suspendu dans l'air, attendant d'être dit par l'un ou l'autre.

— Je croyais que tu partais, lança-t-il.

— C'est ce que je fais.

D'un pas nonchalant, il retourna alors vers son canapé et s'y installa. Maintenant que quelques mètres nous séparaient, je savais que c'était pour moi le moment de partir, d'aller retrouver la sécurité de mon appartement et d'essayer d'oublier tout ce qui venait de se passer. Mais je n'y arrivais pas.

Murph s'allongea sur le canapé et croisa les mains derrière sa nuque en me jetant un sourire plein de mépris.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Je savais pertinemment que c'était une mauvaise idée, même à cet instant précis. Et malgré tout, je ne pus m'en empêcher. Je voulais savoir. Parce que, oui, je me souciais de ce que les gens pouvaient penser et dire de ma petite personne. Je m'en souciais bien trop.

— Une dernière chose, Murph, juste pour savoir : qu'est-ce qu'on dit de moi dans mon dos ?

Il eut un rictus sardonique.

— Que tu es grande favorite pour devenir associée.

Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais. Mais il enchaîna immédiatement :

— Que tu as de beaux nichons, quoiqu'un peu petits – 85B, c'était le pari lancé par un des gars, alors j'ai vérifié dans ton tiroir à lingerie, l'autre jour. Des jambes plus que correctes, aussi. Surtout dans ces jupes crayon que tu portes tout le temps au bureau. Gavin Dunlop les apprécie tout particulièrement.

Je restai figée devant la porte, horrifiée.

— Quoi d'autre, voyons voir...

Murph pencha la tête sur le côté et regarda le plafond d'un air pensif.

— Qu'ils sont tous bien contents d'avoir attendu le temps nécessaire pour dégoter une gonzesse sexy issue des minorités susceptible de devenir associée, pour leur image. Quitte à être obligés d'en compter une parmi eux, autant qu'elle soit agréable à regarder, non ? Oh, au fait, inutile de t'inquiéter de savoir si le petit Keating a mouchardé après nous avoir vus... Parce que le cabinet entier est déjà au courant depuis des semaines. Je l'ai dit à Hunter dès le lendemain de la première fois où je t'ai enlevé ta culotte.

— Va te faire foutre, Murph, murmurai-je.

Il fit claquer sa langue.

— Dis donc, ce n'est pas une façon de parler à un futur collègue associé, ça. On ne peut pas garder des relations cordiales ? Sans ça, nos réunions hebdomadaires risquent d'être très inconfortables, pour tout le monde. On va devoir apprendre à jouer gentiment dans le même bac à sable, ma belle.

— Je ne crois pas un mot de tout ce que tu me dis, mentis-je.

— Crois ce que tu veux, dit-il avec un haussement d'épaules. Moi, j'y étais ; pas toi.

— Tu es vraiment une raclure de la pire espèce, Murph. Je te plains.

— Oh là là ! Eh, pas la peine de tuer le messenger, Yung. N'oublie pas que c'est *toi* qui m'as posé la question. On ne doit jamais poser une question quand on n'est pas prêt à entendre la réponse.

Si j'avais eu un objet gros et lourd à portée de main, je pense que je le lui aurais jeté à la figure. Au lieu de quoi, je me redressai, pris deux grandes inspirations et dis aussi calmement que je le pouvais :

— En fait, Murph, au cas où tu ne serais pas au courant, je suis sur le point de conclure l'acquisition de SunCorp dans les délais impartis. J'ai négocié un excellent accord en un temps record de cinq semaines. Leur PDG m'adore. Et mis à part un bug informatique, Marty Adler semble on ne peut plus satisfait de la façon dont j'ai géré le dossier. Je crois que c'est pour ça que je vais devenir associée, Murph. Et pas pour toutes les raisons de merde que tu viens de m'énumérer.

Il me fixa en plissant les yeux.

— Par ailleurs, continuai-je, à la différence de toi et Hunter, je n'ai pas eu besoin de mendier, de lécher des bottes ou de jouer au softball avec Marty Adler pour être choisie pour le dossier de SunCorp. Comme tu le

sais, ce n'est pas l'un de vous qu'il a sollicité pour gérer le plus gros contrat du cabinet. Mais moi.

Un éclat de rire hideux s'échappa de sa gorge.

— Et si tu demandais à Adler comment ça se fait, tiens ?

Je secouai la tête et me tournai vers la porte tandis que Murph en rajoutait une couche :

— Ah oui, tiens, voilà quelque chose que j'aimerais bien voir : interroge donc Adler sur les obligations des fournisseurs de SunCorp, un de ces quatre ?

Je fis volte-face.

— De quoi est-ce que tu parles, là ?

Il rit encore.

— Les obligations des fournisseurs en matière de minorités, Yung. Renseigne-toi là-dessus. Il s'avère que de nos jours, une grande partie des cinq cents plus grosses boîtes du pays ne peuvent pas engager d'avocats externes sans qu'il y ait au moins une femme ou une personne issue des minorités qui prenne part au concours de beauté.

— Qu'est-ce que tu veux dire, à la fin ?

— Je veux dire que si tu crois que Marty Adler a choisi de te confier le plus gros dossier du cabinet en raison de ton mérite, tu peux continuer de te fourrer le doigt dans l'œil si ça te chante. La vérité, c'est que le conseil d'administration de SunCorp a adopté un règlement selon lequel ils ne peuvent pas faire appel à un cabinet d'avocats si celui-ci ne dispose pas d'une équipe qui ressemble à une pub Benetton. Coup de bol pour toi : tu corresponds pile-poil à ce que le client voulait.

— Au revoir, Murph.

Je sortis de chez lui en claquant la porte derrière moi.

Petit matin, le lendemain. J'étais assise dans le silence de mon bureau, les bras croisés devant moi. Je me sentais fatiguée. Extrêmement fatiguée, et incroyablement triste. Face à moi, semblant m'accuser de je ne sais quel grief, se dressait le mur d'étagères en cerisier abritant tous les livres de comptes et les contrats de chaque transaction sur laquelle j'avais travaillé au cours de ma carrière chez Parsons Valentine. Il y avait aussi ma précieuse collection de cadeaux professionnels – un bric-à-brac tape-à-l'œil de figurines en verre ou argentées, de trophées, de cubes et de globes. Mon regard s'attarda sur le petit ballon de football en bronze de l'acquisition d'un gros fournisseur d'articles de sport, le premier contrat que j'avais conclu à la firme. Il se nichait à côté d'une maquette d'avion étincelante, souvenir de la fusion de deux compagnies aériennes que j'avais gérée avec brio, l'année dernière.

Sur l'étagère sous celle-ci, il y avait une petite photo encadrée de Rachel et moi lors de la pendaison de crémaillère que nous avions organisée dans notre premier appartement new-yorkais, ainsi qu'une photo de mes parents et moi le jour où j'avais été reçue à l'examen du barreau, presque neuf ans plus tôt. Nous posions tous les trois sur le trottoir devant le bâtiment de la Cour suprême de New York. C'était un des plus beaux jours de ma vie. « Nous sommes tellement fiers de toi, n'avaient cessé de me répéter mes parents en me bombardant de photos. Avocate au barreau ! Notre fille, un Maître ! »

Une fois seule ce soir-là, après avoir déposé mes parents à leur hôtel, j'avais prononcé ces mots à voix haute : « Maître Ingrid S. Yung ». Je me rappelais m'en être délectée. J'avais alors l'impression que le monde de l'entreprise – et le monde en général – me tendait les bras, regorgeant d'espoirs et de possibilités. *Quand on est une jeune femme intelligente et éduquée, le monde vous appartient !* On nous avait seriné cela toute notre vie, à Rachel et moi.

Et nous l'avions cru.

Nous étions tombées dans le panneau, à pieds joints.

J'entendis frapper doucement, et Margo passa la tête par la porte. Elle avait une mine réjouie.

— La secrétaire de M. Adler vient d'appeler. Il veut te voir dans son bureau. Il a dit que c'était très important.

Elle se pencha plus avant dans l'entrebâillement, un grand sourire aux lèvres. Si elle souriait ainsi, c'est qu'elle avait procédé à un calcul tout simple, et savait qu'une bonne nouvelle m'attendait. En arrivant, ce matin, elle avait croisé la secrétaire de Hunter ; celle-ci lui avait appris que Hunter Russell venait officiellement d'être nommé associé.

Et Murph, non.

D'après la secrétaire de Hunter, après avoir été appelé dans le bureau de Marty Adler à 9 h 15, Murph s'était fait porter pâle et était rentré chez lui.

J'aurais pu croire que cette nouvelle me réjouirait davantage – me laissant le sentiment d'être vengée, validée, ou quelque chose dans ce genre. Après tout, Murph n'avait que ce qu'il méritait. Ils avaient fait passer Hunter avant lui, ce qui me faciliterait grandement les choses lors de nos prochaines réunions entre associés.

S'il y avait un jour où j'aurais dû jubiler, c'était bien celui-ci. J'aurais dû être en train de danser la gigue dans mon bureau. Or, je n'éprouvais que fatigue et abattement.

Contre toute attente, après tout ce que Murph et moi avions vécu et toutes les choses cruelles et blessantes qu'il m'avait crachées à la figure hier soir, j'étais tout de même désolée pour lui. En mettant de côté la façon dont les choses s'étaient terminées entre nous la veille, il était difficile d'oublier qu'il avait été l'un de mes seuls amis au boulot depuis huit ans. Ironie du sort, c'est lui qui m'avait le plus aidée à me sentir intégrée ici, comme si j'y avais ma place. Désormais, j'avais non seulement perdu un petit ami, mais aussi un ami tout court. Du moins, celui qu'il prétendait être.

Murph avait travaillé comme une bête et était un excellent avocat. Depuis plusieurs années déjà, nous pensions tous deux que l'affaire était entendue pour lui. Je comprenais parfaitement sa déception.

Je ne me réjouissais pas de son malheur. En vérité, j'étais triste de voir son hypothèse se confirmer. Je savais qu'il était dans le juste, et cela m'embêtait. Vraiment. Parce que j'aurais aimé gravir les échelons en raison de mon mérite personnel. Si tout cela s'était passé une autre année que celle-ci, celle des grands efforts sur l'Initiative diversité, la question ne se

serait pas posée. Mais aujourd'hui, dans ce contexte si singulier, j'avais l'impression que l'annonce tant attendue de mon statut d'associée serait entachée à tout jamais. Que les gens se demanderaient toujours si Jeff Murphy n'avait pas raison, si Ingrid Yung n'avait pas juste eu de la chance que la boîte se préoccupe autant d'afficher sa diversité.

— Je confirme à M. Adler que tu montes tout de suite le voir ? me relança Margo.

J'acquiesçai.

— Bien sûr. C'est le moment de vérité, n'est-ce pas ? ajoutai-je avec un petit sourire.

— Je vais lui dire.

Elle retourna à son bureau en refermant la porte pour me laisser un petit moment d'intimité.

Je me levai, ouvris ma penderie et vérifiai mon reflet dans le miroir. Il ne ressemblait pas à celui d'une femme qui venait de rompre avec son petit ami, était rentrée chez elle en larmes peu avant l'aube et n'avait que trois heures de sommeil derrière elle. Mon maquillage était soigné, de bon goût. Chaque cheveu à sa place. Bref, au niveau de l'allure, j'étais *impeccable*.

Je retirai la manche droite de ma veste en soie ivoire et regardai mon bras. Un hématome jaune et violacé en forme de poulpe descendait de mon épaule suite à ma collision avec la porte de chez Murph.

Comment a-t-on pu en arriver là ? pensai-je encore.

Je passai en revue le reste de ma tenue – un haut noir à manches courtes et un pantalon en soie ivoire. J'avais pris grand soin d'éviter la jupe crayon aujourd'hui. À vrai dire, j'avais même envie de jeter toutes celles que je possédais.

Après avoir ajusté une mèche derrière mes oreilles et jeté un dernier coup d'œil dans le miroir, je passai devant Margo – qui leva les pouces en me regardant – et filai dans le couloir en direction des ascenseurs. Lorsque les portes s'ouvrirent devant moi, je pénétrai dans la sinistre cabine sombre et froide – un cauchemar pour les claustrophobes –, appuyai sur le bouton du trente-septième étage et m'adossai à la cloison. Au bout quelques secondes d'une ascension douce et rapide, les portes se rouvrirent devant moi.

Faisant claquer mes talons sur le sol de marbre, je glissai ma carte magnétique dans le bloc de sécurité, ouvris les portes en verre et entamai le long trajet dans le couloir couvert d'épaisse moquette menant au bureau de Marty. Je me sentais parfaitement calme, presque en majesté. Tous les

assistants et secrétaires tournaient la tête pour me regarder comme je passais près d'eux, sereine. Les nouvelles – surtout quand il s'agissait des nouveaux associés – se répandaient comme une traînée de poudre dans cet immeuble. Ils savaient tous exactement vers quel bureau je me dirigeais. Je fis exprès de soigner mon port de tête et m'efforçai d'arborer un petit sourire. Après tout, c'était *le* jour où je devais avoir l'air heureuse.

Le chemin me parut long.

Lorsque je parvins enfin au bureau d'Adler, Sharon me sourit et me dit gaiement :

— M. Adler vous attend. Entrez.

C'était bon signe, non ? Les secrétaires savaient tout ici. Sharon ne se serait pas montrée aussi enjouée si de mauvaises nouvelles m'attendaient – le contraire eût été cruel. N'est-ce pas ?

Allez, ressaisis-toi un peu, me dis-je. Tu réfléchis trop, là.

Je repensai au petit message trouvé dans le biscuit chinois lors de ma dernière commande de repas livré au travail, quelques jours auparavant. *La confiance vous montrera la voie.* S'il y avait une chose que je maîtrisais, après toutes ces années chez Parsons Valentine, c'était bien de simuler cela.

Arrivée devant la porte d'Adler, je frappai un coup sec.

— Entrez, beugla-t-il.

Je redressai le menton, inspirai à fond, plaquai un sourire neutre sur mes lèvres et pénétrai dans son antre. Il n'avait pas allumé les lumières du plafond. Dans un petit clic, je refermai la porte derrière moi.

Marty Adler était assis à quatre ou cinq mètres de moi, dans son gros fauteuil en cuir vert.

— Bonjour, Ingrid, dit-il d'un ton ne trahissant rien – ni regret ni enthousiasme à venir. Assieds-toi, je t'en prie.

Il me désigna l'un des deux fauteuils faisant face à son bureau, et non le petit salon de teck où il recevait souvent. Cela me parut un peu curieux. J'avais toujours trouvé les autres sièges plus confortables.

Je vis alors Adler baisser les yeux vers ses mains, le visage sombre.

— Ingrid, commença-t-il. Tout d'abord, sache que cet échange est extrêmement difficile pour moi.

Je le fixai bêtement, les yeux ronds. Avais-je mal entendu ? Ce n'était pas la manière dont cette conversation était censée débiter.

— J'aurais aimé avoir de meilleures nouvelles pour toi.

Oh, mon Dieu, pensai-je. *Non, non, non*. Quelque chose avait gravement, sérieusement, affreusement merdé. C'était à *moi* qu'on disait cela. Ingrid Yung. Moi qui avais fait tout ce qu'ils me demandaient, et plus encore, bien plus qu'ils ne pouvaient légitimement l'espérer.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Il soupira.

— Je tiens à ce que tu saches que les associés ont longuement réfléchi à ta candidature, et que la décision a été tout sauf unanime. Tu as compté – et tu *comptes* toujours, d'ailleurs – de nombreux soutiens parmi les associés, ta candidature a suscité beaucoup d'enthousiasme, et nous pensons que tu es une avocate extrêmement talentueuse, avec une grosse capacité de travail...

— Mais ? lançai-je bêtement.

— Mais. Nous avons décidé de ne pas te prendre comme associée. Pas cette année, du moins. Désolé, Ingrid.

L'espace d'un instant aussi absurde que radieux, je crus qu'il allait éclater de rire et me dire « Mais non, je plaisante ! Bien sûr que nous te voulons comme associée ! Bienvenue parmi nous ! ».

La vérité, c'est que j'étais sous le choc. Je ne l'aurais pas été davantage si Marty Adler avait ouvert la bouche pour en laisser sortir une énorme bulle rose, ou s'il avait baissé son pantalon pour se retrouver en chaussettes et caleçon et était monté sur son vieux bureau pour y danser la polka. Ce qui se passait là n'était tout bonnement pas croyable. Ça ne pouvait pas être vrai. J'avais envie de me pincer et de me réveiller de ce mauvais rêve.

— Marty, je...

— J'aimerais que tu comprennes. Nous espérons avoir l'occasion de revoir ta candidature l'année prochaine.

— Mais je... je ne comprends vraiment pas. Voilà des années déjà qu'on me dit que je suis prête à être associée. Et que je serai sûrement nommée cette année. Que du moment que je continue de fournir la même qualité de travail, c'est *une certitude*.

Adler se racla la gorge.

— Je comprends ta déception, Ingrid. Crois-moi, nous n'avons pas pris cette décision à la légère. Comme je te l'ai dit, nous réétudierons ta candidature l'année prochaine. D'ailleurs, nous t'encourageons fortement à poursuivre tes efforts actuels, en espérant que cela nous permette de t'annoncer une meilleure nouvelle la prochaine fois.

Je me carrai dans mon fauteuil, stupéfaite. Nous nous regardâmes en chien de faïence pendant de longues secondes. Au bout d'un moment, je demandai d'une voix posée :

— Mais que s'est-il passé entre ma dernière évaluation et aujourd'hui, Marty ? Qu'est-ce qui a changé ?

Il parut un peu mal à l'aise.

— Je n'aime pas avoir à dire cela, mais avant tout, j'ai eu peur que ton niveau d'attention aux détails ne soit pas à la hauteur de ce qui est attendu du travail d'un associé.

Je pris une courte inspiration en regardant Adler droit dans les yeux, sans prendre la peine de dissimuler ma stupeur et mon indignation. Il regarda par terre. Il avait l'air sombre, presque triste.

— Marty, dis-je en me retenant de crier, j'aimerais savoir, exactement, ce qui n'est pas à la hauteur d'un associé dans le travail que j'ai fourni. Parce que, comme tu le sais, tous les associés avec lesquels j'ai travaillé depuis ces quatre dernières années n'ont eu de cesse de me répéter, sur tous les tons, que j'avais au contraire géré et conclu tous mes dossiers avec une vraie « carrure d'associée ».

— Je comprends à quel point cela doit être frustrant pour toi, dit-il en joignant les mains sous son menton avant de soupirer. Mais, Ingrid, tu peux tout de même admettre que l'incident pendant notre réunion avec Ted Lassiter, la semaine dernière, était très embarrassant. C'est typiquement le genre d'erreur qu'on ne peut pas prendre à la légère. Comme tu le sais, Parsons Valentine & Hunt est l'un des plus prestigieux cabinets d'avocats de la ville. Nos associés des Fusions-acquisitions sont très demandés, très estimés, et nous ne pouvons pas prendre le risque d'entacher cette brillante réputation.

— Et comme je te l'ai dit, j'ai vérifié trois fois ces documents la veille au soir de cette réunion, et ces erreurs n'y figuraient pas à ce moment-là. Je peux le jurer.

— Navré, Ingrid.

— Et c'est tout ?

Ma voix montait progressivement dans les aigus ; je m'efforçai de la contrôler.

— Je vais devoir patienter un an de plus à cause d'une simple erreur de traitement de texte, c'est ça ?

— Eh bien..., fit Adler.

Je vis qu'il hésitait, et devinai que la vraie raison se cachait ailleurs, qu'il ne m'avait pas tout dit.

— Oui, quoi ?

Il poussa un énième soupir.

— Un autre souci a été évoqué par plusieurs autres grands associés. Pas par moi, sache-le, mais quelques autres.

— C'est-à-dire ?

Il sembla chercher les bons mots, et finit par expliquer :

— Eh bien, ils ont remis en question ta capacité à te consacrer à ton cœur de métier, ayant remarqué récemment que tu t'investissais beaucoup dans... d'autres domaines.

Mon ventre se noua subitement. Ils savaient, pour Murph et moi ! Bien sûr qu'ils le savaient. Oh, j'allais tuer Murph. Et ce petit morveux de Justin Keating par la même occasion. Oui, j'allais les tuer, tous les deux.

— Et de quels « autres domaines » s'agit-il, exactement ? parvins-je à demander.

Adler évita mon regard.

— De ton travail dans l'Initiative diversité.

— De mon travail dans l'*Initiative diversité* ?

Je n'avais jamais reçu de coup de poing dans le ventre de ma vie, mais j'imaginais que c'était ce que l'on devait ressentir. J'en avais littéralement le souffle coupé.

Adler gigota dans son fauteuil, évitant toujours soigneusement de croiser mon regard.

— Oui, dit-il avant de s'éclaircir la voix. Certains ont estimé que tu avais consacré beaucoup de temps et d'énergie à ta mission sur la diversité et l'inclusion, et quelques associés se sont demandé si tu serais capable de faire systématiquement passer ton travail d'avocate avant les autres priorités non rémunératrices pour le cabinet.

— Mais ce n'était pas *ma* priorité, Marty, c'était la tienne ! C'est *toi* qui m'as forcée à porter cet étendard ! me défendis-je précipitamment. Ça ne m'intéressait pas du tout de m'y impliquer, moi, mais tu m'as pratiquement mis le couteau sous la gorge en me faisant comprendre que c'était une condition *sine qua non* pour devenir associée. J'espère que tu le leur as dit !

— Holà, holà.

Adler leva les mains devant lui, l'air soudain moins navré.

— Attention. J'aimerais qu'il n'y ait aucun malentendu sur nos échanges, Ingrid. Je n'ai jamais posé la moindre condition à ton accession au statut d'associée. Pas une seule. Ce que tu as fait ou non est entièrement de ton ressort. Que ce soit bien clair.

— Eh bien, en l'occurrence, Marty, tu as été parfaitement clair sur ce que tu attendais de moi à ce sujet, pour me faire comprendre les règles du jeu ; et maintenant, je suis punie parce que j'ai suivi ces règles. Parce que j'ai fait précisément ce que tu me disais !

Il secoua la tête.

— Ingrid, je suis vraiment désolé que tu penses cela, et encore plus désolé si tu as mal interprété mes propos.

Nous nous toisâmes un moment tandis que j'essayais de me remémorer les termes de notre discussion devant l'ascenseur – cela me paraissait déjà très loin. Qu'avait-il dit exactement ? Était-il possible qu'il ait raison, et que j'aie mal interprété ce qu'il me demandait de faire ? Ses mots me revinrent en mémoire : « Je ne crois pas utile de te rappeler combien nous apprécions l'investissement d'un collaborateur sur des sujets annexes à notre cœur de métier lorsque nous votons pour recruter de nouveaux associés. » Non. Il n'y avait eu aucun malentendu. Ma seule erreur avait été de lui faire confiance.

— Je comprends tout à fait ce que tu ressens, osa-t-il me dire.

Je le dévisageai, incrédule.

— Non. Tu ne peux pas dire ça. Tu ne peux absolument pas comprendre.

Il eut un hochement de tête.

— Je maintiens. Et je suis désolé que tu aies mal compris.

Voilà, les dés étaient jetés. Que pouvait-il m'arriver de plus, maintenant ?

— Va te faire foutre, Marty.

— Pardon ? dit-il en clignant des yeux.

Je pris une grande inspiration.

— Va – te – faire – foutre.

— Calme-toi, Ingrid.

Il lança un regard furtif vers son téléphone.

— Je suis parfaitement calme. Huit ans. Huit ans, putain ! Où on me demande constamment de sauter, et où moi, je dis « OK, de quelle hauteur ? ». Tu prends le dossier SunCorp ? D'accord. Tu nous boucles ça en cinq semaines ? Pas de problème. Tu veux bien être notre jolie petite bête de cirque au dîner Diversité ? Bien sûr ! Fais la révérence, Ingrid. Mesdames et

messieurs, pour votre plus grand plaisir, voici la Petite Minorité Qui A Réussi !

— Ingrid, je suis désolé, mais cette conversation est terminée. Je ne pensais pas que tu réagirais de cette manière. J'avoue que c'est totalement inattendu.

Sur ces mots, il prit son téléphone et, sans me quitter des yeux, parla à un agent de la sécurité.

— Bonjour, ici Marty Adler. Je vais avoir besoin de quelqu'un pour raccompagner une jeune femme à l'extérieur du bâtiment. Oui, tout de suite. Merci.

Je fus surprise et un peu satisfaite de voir que j'étais enfin parvenue à choquer Marty Adler.

— Bon, fit-il. Je pense que tu comprends aussi bien que moi que ce comportement est totalement inacceptable.

— À vrai dire, rétorquai-je, je ne fais que suivre le meilleur conseil que tu m'aies jamais donné.

Adler arqua les sourcils.

— La fois où tu m'as dit d'arrêter de trop me prendre la tête, tu te souviens ?

Il hésita un instant, et je vis qu'il essayait de se rappeler s'il m'avait effectivement dit cela un jour. Mais peu importait.

— Ingrid, tu ne me laisses pas le choix. Nous en avons fini ensemble. Nos chemins se séparent maintenant.

— Je vais t'épargner de la paperasse, Marty : c'est moi qui pose ma démission.

Nous nous dévisageâmes par-dessus son bureau. Au bout de quelques instants, il secoua la tête et dit avec un semblant de tristesse :

— Tu ne peux pas savoir combien je suis navré que les choses se terminent ainsi entre nous.

— Et toi, tu ne peux pas savoir combien je suis navrée d'avoir perdu tant de temps ici.

Sur quoi, je me levai et sortis de la pièce.

En me voyant débouler, Sharon et trois autres secrétaires s'empressèrent de retourner derrière leurs bureaux respectifs. Elles relevèrent les yeux quand un agent de sécurité – un type costaud et chauve que je n'avais jamais vu avant, Dieu merci, et pas Ricardo ou un autre avec qui j'avais sympathisé – vint se poster à côté de moi sans un mot et m'emboîta le pas

avec une mine sinistre tandis que je refaisais le trajet en sens inverse jusqu'à mon bureau. Tout ce temps, je gardai la tête haute, le dos droit, et je trouvai un soupçon de réconfort dans le fait qu'à cette heure de la matinée, tout le monde n'était pas encore présent pour me voir partir.

Lorsque nous arrivâmes à mon bureau, Margo se leva de sa chaise et nous regarda, l'agent et moi, avec une surprise évidente.

— Ingrid, qu'est-ce que...

— Ce n'est rien, Margo, éructai-je, le malabar sur mes talons.

Poliment, celui-ci m'indiqua que j'avais le droit de faire un carton pour emporter mes effets personnels, mais j'abandonnai presque tout derrière moi – même mon diplôme d'avocate encadré sur le mur. Je pris simplement ma mallette, mon sac à main et les deux photos posées sur mes étagères – celles de moi avec Rachel et mes parents. *Pardon à tous*, me dis-je. *Pardon papa, maman. Désolée, Rachel. Désolée, professeur Tanaka. J'ai tout bousillé. Pour moi, pour vous, et pour tous ceux et celles qui devaient venir après.* Je rangeai les petits cadres dans ma mallette en réprimant un sanglot.

Je jetai un dernier regard sur le désordre de mon bureau et par la fenêtre donnant sur Madison Avenue. Puis, sous l'œil médusé de l'agent de sécurité, je balayai d'un coup de bras méthodique tout ce qui se trouvait sur l'étagère principale de la bibliothèque, envoyant valser huit années de récompenses, plaques et autres souvenirs de travail, qui vinrent se fracasser au sol dans un vacarme très satisfaisant. L'homme ne fit aucun geste pour m'en empêcher.

Je sortis de mon bureau la tête haute, l'agent toujours sur mes talons. Il m'escorta jusqu'aux ascenseurs, où nous tombâmes sur Cameron Alexander et son toutou, le fameux Steinberg du jour de la sortie, qui me scrutèrent avec une curiosité non dissimulée.

Une fois en bas, l'agent de sécurité m'accompagna dans le grand hall d'entrée où s'étalait le nom PARSONS VALENTINE & HUNT LLP au-dessus de l'accueil. Nous croisâmes Ricardo, qui nous regarda bouche bée, le temps que nous traversions la surface de marbre menant aux portes en verre tournantes. Juste avant que je sorte pour la toute dernière fois de chez Parsons Valentine & Hunt, l'agent me tendit la main et j'y déposai ma carte magnétique, mon badge et mon BlackBerry.

— Bonne continuation à vous, mademoiselle, se contenta-t-il de me dire.

Je restai au lit pendant trois jours entiers.

J'éteignais mon réveil quand il se mettait à sonner à 7 heures le matin, retournais sous la couette et dormais comme une masse jusqu'à 17 heures. Je me levais uniquement pour me traîner jusqu'aux toilettes et boire un verre d'eau.

Le deuxième jour, en retournant au lit, je jetai un œil à mon téléphone et vis que j'avais quatre nouveaux messages de Rachel, trois de Tyler et deux de Margo. Ainsi qu'un, beaucoup plus insouciant, de mes parents. Je ne leur avais pas encore dit. Je n'y arrivais pas. La nouvelle allait les rendre malades.

J'éteignis mon téléphone, le rangeai dans un tiroir et retournai me coucher. Je sombrai bientôt dans un sommeil fébrile, angoissé, troublé par tellement de cauchemars – dans l'un d'eux, j'arrivais en retard à un examen supervisé par Marty Adler, alors que tous les autres l'avaient passé la veille – que je me sentis encore plus fatiguée et éprouvée en me réveillant.

Lorsque je n'arrivais pas à dormir, je restais allongée des heures, à fixer le plafond, ou recroquevillée en boule, à mariner dans ma sueur et la chaleur moite de mes draps, dévorée d'inquiétude, de colère, de culpabilité, et incapable d'imaginer comment j'allais pouvoir me sortir de tout cela. Comment j'allais pouvoir rebondir.

Ce qui m'affligeait le plus – la pire pensée qui tournait en boucle dans ma tête –, c'était l'idée que ce soit *moi* qui aie laissé tout cela se produire. J'étais l'unique responsable de ce qui m'arrivait, puisque je m'étais laissé duper. Moi, Ingrid Sabrina Yung. Major de ma promotion. Meilleur espoir de ma génération. Eh bien, force était d'admettre que je n'avais pas été si maline, en fin de compte. J'avais tendu la main et m'étais laissé emmener sur le chemin, comme Hansel et Gretel, y ramassant naïvement les miettes pendant toutes ces années ; et maintenant, je n'avais plus rien.

Je m'étais totalement laissé bernier par le mythe de la méritocratie.

J'avais été assez bête pour croire qu'en me contentant de courber l'échine et de travailler dur, en faisant tout, *tout* ce qu'on me demandait, je serais un jour récompensée. Quelle imbécile ! Tyler n'avait-il pas essayé de me mettre en garde ? Rachel ne m'avait-elle pas conseillé de faire attention ? Bon sang, même la petite Isabel, du haut de ses quatre ans, m'avait dit qu'il ne fallait pas trop rêver quand rien n'était sûr. Étais-je donc *la seule* à ne pas avoir vu le coup venir ?

Je me demandai ce que dirait Mrs Salzstein, la conseillère d'orientation du lycée, si elle me voyait en ce moment. Ou ma mère. Mon Dieu, ma mère...

J'étais certaine d'être déjà tricarde dans tous les autres grands cabinets d'avocats de New York. Il était probable que je ne travaillerais plus jamais dans cette ville. Les histoires de ce genre circulaient à la vitesse de l'éclair, et j'étais sûre qu'on m'avait déjà collé l'étiquette de « la collaboratrice de chez Parsons Valentine qui a fait un scandale en apprenant qu'elle ne passait pas associée ». Je n'avais même pas besoin d'ouvrir mon ordinateur pour savoir qu'il y avait déjà des posts sarcastiques à propos de mon départ sur les blogs de sites comme Above the Law ou Gawker, suivis d'une rafale de commentaires au vitriol écrits par une bande d'inconnus qui ne savaient rien de moi ni de ce qui s'était réellement passé.

Je savais que personne ne remettrait en question l'intégrité de la décision de Parsons Valentine ; du moins, personne qui puisse y faire quoi que ce soit. Tous les associés qui embauchaient sur la côte Est des États-Unis ou de Boston à San Francisco seraient bien obligés de croire que je n'avais pas été à la hauteur du défi de l'intégration, que je n'avais pas la carrure pour faire partie des leurs.

Quel dommage, tout de même, murmurerait-on dans les cercles autorisés. *Ces entreprises se donnent tellement de mal pour donner leur chance à ces gens-là. Elle n'a simplement pas réussi.*

Je fus réveillée par la sonnerie continue de ma porte d'entrée. Je me haussai sur un coude et regardai l'heure : 18 h 07. Je ne savais pas quel jour nous étions. Je m'en moquais.

La sonnerie continuait de retentir. Je me levai, traînai les pieds jusqu'au miroir le plus proche et ne fus guère surprise de voir que mon apparence était conforme à l'état dans lequel je me sentais : catastrophique. J'avais les yeux rouges à force de pleurer et bouffis par le manque de sommeil

réparateur. Mon teint était blême. Des cernes profonds marquaient mon visage, et mes cheveux étaient gras et plats. Pitoyable.

La sonnerie se faisait toujours aussi insistante, maintenant entrecoupée de lourds coups sur la porte.

— C'est bon, c'est bon, j'arrive.

Je ne portais qu'un vieux t-shirt Radiohead gris et une culotte. Je dégotai un short de sport froissé dans le bac à linge sale, l'enfilai et me rendis à la porte.

Rachel se fraya un chemin dans l'entrebâillement sitôt que j'eus entrouvert.

— Vous voyez ! Elle va bien. Je m'en occupe, maintenant. Merci pour votre aide, lança-t-elle à Dennis, le portier, que je vis essayer de jeter un œil curieux à l'intérieur pendant la demi-seconde qu'il fallut à Rachel pour refermer derrière elle.

Elle déposa un gros sac de courses et trois exemplaires du *Times* sur la table de l'entrée et s'arrêta un instant en avisant le nombre de messages non écoutés clignotant en rouge sur mon répondeur. Puis elle écarquilla les yeux en me voyant de près, et ses épaules s'affaissèrent à ce spectacle.

— Bon... ça va ? J'ai eu ton texto, mais comme tu ne répondais à aucun de mes appels ou de mes e-mails, j'ai commencé à m'inquiéter. Même ton portier était inquiet, si bien que j'ai pu le persuader de me laisser monter. Il m'a dit qu'il ne t'avait pas vue depuis des jours et que tes journaux s'accumulaient devant ta porte.

Elle se rapprocha un peu et me toucha le bras.

— Alors... tu tiens le coup ? me demanda-t-elle.

— Je ne suis absolument pas prête à parler de ça maintenant, Rachel, OK ?

Je me détournai, repartis dans le couloir et retournai illico dans mon lit, où je tirai le drap par-dessus ma tête.

Mon amie me suivit dans la chambre.

— Bon sang, Ingrid... mais ça pue, là-dedans !

Je l'entendis relever partiellement les stores et secouer la couette qui était tombée par terre. Puis, je sentis qu'elle s'asseyait au pied du lit. Il n'y avait pas d'autre endroit où se poser dans ma chambre sommairement meublée.

— Écoute, Ingrid, tu ne peux pas rester cloîtrée ici indéfiniment, à dormir toute la journée. Il faut que tu te lèves, que tu t'habilles, que tu

sortes, que tu fasses quelque chose. Ce n'est pas en vivant comme ce fou d'Unabomber que tu vas te sentir mieux.

Elle parlait d'une voix douce, patiemment, comme on le ferait avec un petit enfant apeuré. Pendant quelques instants, je me dis que j'aurais aussi bien pu être Isabel. Que j'aurais même aimé être Isabel, avec toute la joie et l'espoir inhérents à l'enfance, et tant de belles décisions à prendre encore.

— Ça me va, à moi, de vivre comme Unabomber, grommelai-je de sous mon drap.

Rachel se leva et alla ouvrir la fenêtre. Une brise légère et le bruit de fond de la rue s'immiscèrent dans la chambre. Je dus admettre que les deux me faisaient du bien.

Mon amie revint s'asseoir au bout du lit et me tapota la cheville.

— Alors, dit-elle à mi-voix au bout d'un moment. Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

Je repoussai le drap de ma tête et me redressai un peu pour la regarder.

— Je ne sais pas du tout, dis-je avec sincérité. Repartir de zéro, je suppose.

Rachel m'observa attentivement.

— Oh là là... Tu as vraiment une mine épouvantable.

— Merci, Rach. Tu sais trouver les mots qu'il faut.

— Je ne plaisante pas. Tu es toute pâle, ça fait peur. Est-ce que tu es sortie de chez toi depuis la semaine dernière ? Est-ce que tu as pris une douche, au moins ? Quand est-ce que tu as pris un vrai repas pour la dernière fois ?

Je réfléchis à cette dernière question.

— Je crois que j'ai mangé une boîte de nouilles instantanées hier.

Elle soupira et secoua la tête. Je m'allongeai à nouveau et roulai sur le côté.

Peu après, je m'éveillai en sentant une délicieuse odeur. Rachel était près de mon lit et tendait une assiette qu'elle faisait aller et venir sous mon nez. Elle m'avait apporté un gros sandwich au fromage bien grillé et un verre de lait.

Je m'assis dans le lit et acceptai le sandwich avec reconnaissance. En l'avalant, je me rendis compte que j'avais bien plus faim que je ne le croyais. Et que jamais je n'aurais une aussi bonne amie que Rachel.

Elle s'installa à côté de moi sur le matelas et, sans le moindre effort, plia les jambes pour prendre la position du lotus, comme elle le faisait tout le

temps lorsque nous étions étudiantes et colocataires. J'étais impressionnée qu'elle ait conservé une telle souplesse, tant d'années plus tard.

Elle n'attendit pas que j'aie terminé d'engloutir le sandwich pour me faire moi aussi passer sur le gril :

— Alors, tu veux bien me dire ce qui s'est passé ? Ce n'est pas clair, ce qu'on peut lire sur les blogs... Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, exactement ?

J'avalai mon dernier morceau de pain grillé.

— Que mon travail n'était pas « à la hauteur de ce qui était attendu d'un associé », dis-je en mimant les guillemets.

— Pfff, souffla Rachel avec colère. La même connerie que tous les cabinets d'avocats sortent un jour à leurs collaboratrices, quoi. Après des années de félicitations sur leur boulot irréprochable. Tu connais la chanson : « Garde la tête basse et continue comme ça, c'est excellent ! Tu es sur la bonne voie, ne t'en fais pas ! » Toujours la même rengaine.

J'opinaï, préférant éviter de trop penser à cela. Pas déjà. Je pris mon verre et avalai une grande gorgée de lait. Je ne me rappelais même pas la dernière fois où j'avais bu du lait frais, comme une vraie boisson. C'était délicieux.

— C'est toujours soit ça, soit l'argument de l'instinct de tueur.

Rachel avait maintenant la larme à l'œil.

— Tu sais, quand ils te sortent « Nous craignons que tu manques un peu de cet instinct de tueur si nécessaire à nos affaires. Il faut savoir être très agressif dans ce domaine ». Instinct de tueur, mon cul ! Ce qu'ils veulent dire, c'est « Nous ne savons pas si tous les hommes seront à l'aise avec le fait d'embaucher un avocat qui ne possède pas une paire de couilles ».

Je terminai mon verre de lait et m'essuyai la bouche du revers de la main. Nous restâmes là, sans rien dire, pendant un assez long moment.

Rachel avait le regard perdu par la fenêtre ouverte. Un coup de vent léger vint faire frémir les stores.

— C'est toujours la même histoire, murmura-t-elle. Si une femme doit partir de bonne heure pour aller chercher un enfant malade ou assister à un match de foot de son gamin, tout le monde tique et remet en cause son « implication ». Mais quand un homme fait la même chose, tout le monde applaudit et lui décerne une médaille de bon père.

J'acquiesçai.

— Oui, je sais.

J'avais beau ne pas être mère, j'avais vu cela se produire à de nombreuses reprises au sein de la firme.

— Et qu'en est-il du gros contrat sur lequel tu travaillais, alors ? Tu sais ce qui s'est passé ou pas ? s'enquit Rachel.

J'acquiesçai de nouveau. Je savais que Murph avait déjà été mis sur le coup pour conclure le dossier SunCorp. Lorsque je m'étais brièvement connectée sur mon ordinateur portable, j'avais vu un court article dans le *Wall Street Journal*, faisant état de l'annonce de l'acquisition de Binney pile dans les délais prévus. Et en voyant cela, je n'avais pas pu m'empêcher de me rendre sur le site de la firme et de cliquer sur l'onglet « Actualités ». Évidemment, il s'y trouvait un lien vers l'article du *Wall Street Journal*, à côté d'un encart intitulé « L'équipe de négociation » où l'on pouvait lire le profil des avocats et voir les photos de Martin J. Adler et de Jeffrey D. Murphy l'un à côté de l'autre, tout sourire. L'image de ce Murph affable, rayonnant, me narguant à travers l'écran, était trop pour moi. J'avais refermé mon portable et ne l'avais plus touché depuis.

Finalement, Murph avait obtenu une partie de ce qu'il voulait. Il ne devait pas s'en être trop mal sorti, au bout du compte. Je n'aurais pas dû m'en faire pour lui.

Une fois que j'eus fini de lui raconter tout cela, Rachel eut le tact d'éviter le « je te l'avais bien dit » que je redoutais. Ce dont je lui fus reconnaissante, une fois encore.

— Tu sais, me dit-elle, j'ai toujours été affreusement jalouse de toi, Ingrid. Après avoir quitté Cleary.

Je la regardai avec des yeux ronds. Je songeai à la belle Rachel, si bien mariée, si bien installée dans sa jolie banlieue de Westchester, avec ses deux superbes enfants, et sincèrement amoureuse de l'unique banquier d'investissement doté d'une âme de poète dans ce pays.

— Toi ? Jalouse de moi ? Mais pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Je me suis toujours un peu demandé ce qui se serait passé si j'étais restée à la firme... Qu'est-ce que j'aurais pu accomplir ? J'ai souvent eu l'impression de m'être dévalorisée, d'une certaine manière.

Je ne savais pas pourquoi Rachel me disait cela maintenant. Qu'essayait-elle de prouver ? Cela aurait pu se révéler pertinent lorsque j'avais une chance de réussir moi-même. Aujourd'hui, cela me semblait hors sujet. Comme si nous avions toutes deux été vaincues. Comme si ni l'une ni

l'autre n'avait pu trouver sa voie. Je regrettai soudain l'idéalisme de mes jeunes années, quand j'étais étudiante.

— Eh bien, il n'est pas impossible que je me sois dévalorisée moi aussi, tu sais. J'ai perdu tellement de temps là-bas...

— Non, ne dis pas ça.

Rachel secoua la tête avec une telle vigueur qu'elle délogea les mèches coincées derrière ses oreilles.

— Ce n'était pas du temps perdu. Tu as été quelqu'un, agissant dans le monde. Tu étais là, dehors, à faire et provoquer des choses.

Nous restâmes silencieuses un moment, pensives.

Je pensai alors à un dessin humoristique du *New Yorker* que j'avais un jour découpé et collé sur un coin de l'écran de mon ordinateur au bureau. Il montrait une touffe d'herbe poussant d'un côté d'une clôture, qui regardait de l'autre côté et se disait : « Je suis plus verte, certes. Mais suis-je plus heureuse ? »

Rachel et moi avions encore toutes deux beaucoup à apprendre.

Elle posa une main sur mon épaule.

— Il y a un truc que je ne comprends pas. Est-ce que c'est vrai qu'on t'a accompagnée jusqu'à la sortie de l'immeuble ? C'est n'importe quoi... Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je la regardai, un peu embarrassée.

— Il ne s'agit pas de ce qu'il m'a dit. Mais de ce que *je* lui ai dit.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— D'aller se faire foutre.

— Tu as dit ça à... Adler ?

— Oui.

Les yeux de Rachel s'écarrillèrent.

— Non !

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Oh, Ingrid, fit-elle. Ma chérie.

Elle avait beau se retenir de rire, cela ne suffirait pas. Et depuis que nous nous connaissions, dès que Rachel commençait à rire de cette manière – de son grand rire tonitruant, qui semblait être un appel au secours pour lui éviter de se rouler par terre, il m'était presque impossible de ne pas me joindre à elle. Ce fut le cas une fois de plus.

Nous avons ri jusqu'à en pleurer toutes les deux.

Bien plus tard ce soir-là, alors que Rachel partait de chez moi en me forçant à lui promettre que j'allais prendre une douche et manger la tourte à la dinde, la *frittata* et le gaspacho maison qu'elle avait laissés dans des Tupperware dans mon réfrigérateur, elle me serra dans ses bras et me dit :

— Ce n'est pas la fin du monde, Ingrid. Tu finiras bien par trouver autre chose. Crois-moi. Tu trouveras.

Je commençais déjà à la croire un peu.

OceanofPDF.com

Rachel avait raison, naturellement. Vivre comme l'Unabomber n'était pas une solution. Il faudrait bien que je me lève, un jour ou l'autre.

Le lendemain matin, je me forçai à prendre une douche ; j'enfilai mon jean préféré, un t-shirt blanc à col en V et des tongs ; je m'attachai les cheveux en une queue-de-cheval basse sans chichi ; et je pris l'ascenseur pour descendre les dix-neuf étages jusqu'en bas. Dennis était de service. Il m'offrit son plus large sourire dès qu'il me vit.

— Tiens, qui voilà !

Il me regarda de haut en bas, surpris par ma tenue décontractée et mon visage dénué de maquillage.

— Vous êtes en congé, ou quelque chose comme ça ?

J'eus un petit sourire triste.

— Quelque chose comme ça, oui.

Je pris une grande inspiration et poussai les portes tournantes pour gagner la lumière du soleil.

C'était une belle journée de juillet, chaude sans être étouffante. J'appréciai de me retrouver dehors et de pouvoir bouger mes membres. Mais la sensation avait également un je-ne-sais-quoi de bizarre – proche d'une impression de somnambulisme. Quelle étrangeté que de sentir *qu'on ne m'attendait nulle part* ! Margo n'attendait pas que je réponde à une série de messages griffonnés sur des Post-it jaunes en mon absence. Marty Adler n'attendait pas que je lui rende une énième version revue et corrigée du contrat en cours. Justin Keating n'attendait pas que je surgisse pour lui pourrir la vie.

Je n'avais pas de visioconférence. Pas de réunion. Pas de déjeuner. Pas de rendez-vous. Pas de *deadline*. Pas de séminaire. Rien.

Si je le voulais, je pouvais très bien mettre le même jean et les mêmes tongs tous les jours. Je possédais désormais toute une garde-robe inutile, remplie de tailleurs onéreux dont certains avaient encore l'étiquette Bergdorf accrochée à la manche. J'essayai de me rappeler si j'avais gardé

certaines factures. Pourrais-je tout leur rendre ? À moins que je n'organise un vide-dressing, un genre de vente privée pour cause de liquidation personnelle. « VENTE EXCEPTIONNELLE. AVOCATE AU REBUT À SAISIR D'URGENCE. PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE... »

Je dépassai un jeune papa du quartier, très séduisant dans son pantalon de survêtement Adidas et son vieux t-shirt Race for the Cure, qui tenait par la main son fils – son portrait tout craché – comme ils traversaient la rue. Le gamin, qui devait avoir cinq ans, trimballait une petite batte en plastique. De toute évidence, ces deux-là se rendaient au parc.

Juste après, je croisai une femme d'un certain âge très mince, aux cheveux presque rasés, qui fredonnait la chanson passant dans ses écouteurs.

Voilà donc à quoi ressemblait la ville pendant la semaine, au cours de toutes ces longues heures de travail que j'avais perdues à la firme. Je ne cessais de m'émerveiller en voyant tous les gens qui arpentaient le quartier au beau milieu d'un mardi matin comme les autres. Quel était leur secret ? Que faisaient-ils, dans la vie ? Ils ne pouvaient pas tous être retraités ou rentiers. Travaillaient-ils de nuit ? À moins que, comme Dennis l'avait présumé pour moi, ils n'aient simplement pris un jour de congé.

En poursuivant ma petite marche, je me rendis compte que j'étais affamée. Peut-être que le sandwich au fromage de Rachel, hier, m'avait sortie d'une sorte d'hibernation alimentaire. Ou peut-être était-ce dû au fait que je prenais l'air pour la première fois depuis quatre jours. Quoi qu'il en fût, mon corps me signifiait clairement que je n'avais pas prêté suffisamment attention à ses besoins. Et qu'il n'était pas content.

Je tournai les talons et partis en sens inverse, vers la boutique de bagels à trois pâtés de maisons de là. Ma faim était telle que je me mis presque à courir. Et c'était bon d'avoir un but, même si ma destination était seulement le Bagel Boat.

— Que désirez-vous ? me demanda l'homme derrière le comptoir en enfilant des gants en plastique.

Je ne l'avais jamais vu avant. Habituellement, je venais ici dans l'effervescence du week-end mais à cette heure, en semaine, le personnel n'était pas le même et l'endroit était calme, presque désert. Quelle joie de découvrir toute cette vie des jours de semaine sans bureau, dont je ne connaissais rien !

— Je vais prendre un complet grillé avec saumon et fromage frais, s’il vous plaît.

— Autre chose ?

— Oui, ceci, dis-je en prenant un exemplaire du *Wall Street Journal* dans le présentoir métallique.

En souvenir de ma vie d’avant. Et pour les offres d’emploi, aussi. À moins que... ? En fin de compte, je ne savais même pas s’ils publiaient encore ce genre d’annonces.

Pendant que l’employé préparait ma commande, le petit carillon sonna au-dessus de la porte et trois femmes entrèrent dans le magasin en bavardant et en riant, poussant chacune une poussette. Toutes trois étaient vêtues de la même manière, en jean, t-shirt et tennis ou tongs. Elles rangèrent les poussettes dans un angle et se dirigèrent vers un recoin près des boissons fraîches. Apparemment, le passage à la boutique de bagels faisait partie de leur routine.

Ces femmes étaient plus jeunes que moi – entre vingt et trente ans maximum, probablement. La plus grande des trois avait une superbe peau couleur caramel et, lorsqu’elle parla à ses amies, je perçus un léger accent des Caraïbes dans sa voix. Les deux autres étaient asiatiques, de peau plutôt mate, avec une expression ouverte, souriante. Des Tibétaines, peut-être, ou bien des Thaïlandaises.

Et chacune de ces trois jeunes femmes s’occupait d’un enfant blond aux yeux bleus.

Il y avait quelque chose de frappant dans le spectacle de ces trois femmes brunes avec leurs petits blondinets. Je levai les yeux vers la pendule au-dessus de la caisse : 10 h 18. Apparemment, c’était l’heure de rendez-vous des nounous de Manhattan. Les mamans qui les employaient devaient être parties de chez elles depuis des heures déjà, leurs doigts pianotant sur leur BlackBerry ou leur iPhone tandis qu’elles filaient vers un travail stressant ou un autre – un boulot avec un diplôme accroché au mur, des dossiers dans une armoire, une assistante, un téléphone avec haut-parleur, une fenêtre avec vue sur les rues, en bas. Ces mêmes rues où leurs nounous se promenaient chaque jour de la semaine, jusqu’à ce que les femmes actives courent chez elles prendre le relais, à la tombée de la nuit. Juste à temps pour lire une histoire à leurs enfants avant de dormir.

Je pris mon journal et m’assis à l’une des petites tables contre le mur.

« Quinze personnes tuées dans un attentat à la bombe à Kaboul. » « Le chômage en hausse de deux pour cent. » « Le Congrès dans une impasse partisane sur la réforme du forage. » « Un conseiller municipal démissionne dans le cadre d'une enquête sur des pots-de-vin. » Il n'y avait plus que des mauvaises nouvelles.

Pour me distraire un peu, je regardai l'enfant dans la poussette stationnée à côté de moi. Une petite fille aux joues roses, aux boucles blondes et aux cils incroyablement longs y était sagement installée. Elle devait avoir quatre ans – franchement, je la trouvais un peu grande pour circuler en poussette dans une ville comme New York, mais on ne pouvait nier qu'elle était adorable.

Le carillon tinta à nouveau, et une femme qui n'était clairement pas une nounou entra. D'abord, elle était seule. Ensuite, elle était dans mes âges, petite, jolie, avec des cheveux blond cendré et une allure générale extrêmement soignée, en dépit de sa tenue sportive – pantalon de yoga gris, débardeur noir moulant, chaussures de course. Une bouteille d'eau rose fuchsia, un sac banane compact et un iPhone étaient solidement harnachés à sa taille.

Elle s'approcha du comptoir, commanda un bagel au blé complet avec un œuf à la coque, puis se tourna vers moi. Je sentis son regard me scruter – ma coiffure approximative, mon jean et mes tongs, la poussette de luxe à mes côtés. Sans détour, elle avança et regarda dans la poussette.

— Oh là là, fit-elle avec de grands yeux émerveillés. Cette petite est magnifique.

Ce fut à mon tour d'écarquiller les yeux. Elle m'avait prise au dépourvu ; les gens n'avaient pas l'habitude de s'adresser la parole avec une telle spontanéité dans le monde des actifs du centre-ville. Mais peut-être en était-il autrement dans celui des gens étrangers à la vie de bureau ; on avait le droit d'aller parler à des inconnus. Je lançai un regard vers la nounou de l'enfant, essayant de croiser le sien, mais elle tournait la tête.

Mes yeux se posèrent sur la petite, puis sur la sportive du mardi. Ne voulant pas paraître impolie, je lui souris.

La femme se pencha au-dessus de la poussette et agita les doigts devant le visage de l'enfant endormie. Elle s'inclina alors davantage – révélant au passage le généreux décolleté qui pigeonnait sous son débardeur – et alla carrément chatouiller le nez de la petite fille.

— Hé, intervins-je en rapprochant instinctivement la poussette de moi. Je crois que vous ne..., commençai-je en regardant du côté de la nounou, désormais occupée à choisir quel jus vitaminé elle allait prendre.

La sportive se redressa et me sourit.

— Depuis combien de temps vous occupez-vous de ce petit ange ? me demanda-t-elle.

Mes doigts se refermèrent sur la barre de la poussette en un geste possessif.

— Euh, eh bien...

— Vous venez jusqu'ici du Queens, ou d'un autre quartier ? demanda-t-elle sans se départir de son sourire bienveillant.

— Non, je... en fait, j'habite juste à côté, répondis-je.

Mais qu'est-ce que je faisais ? Pourquoi est-ce que je ne lui expliquais pas simplement la méprise ? Qu'est-ce qui me prenait ?

— Vous savez, je trouve que c'est vraiment une *excellente* idée pour des parents d'embaucher une nounou parlant asiatique, à notre époque, s'épancha-t-elle.

Ah. Est-ce que je savais parler *asiatique*, moi ?

J'eus un petit sourire hésitant.

— Écoutez, continua-t-elle, vous avez l'air vraiment charmante. Permettez-moi de vous laisser mon numéro de téléphone.

Sur ce, elle pêcha une carte de visite dans son sac banane et leva le menton vers la poussette.

— Quand ce petit trésor ira à l'école, ce qui ne devrait pas tarder, j'imagine, vous aurez peut-être besoin d'un autre travail. Rob et moi avons des *tas* d'amis qui *adoreraient* avoir une nounou asiatique qui connaît déjà le quartier.

Elle me tendit sa carte.

— Merci, c'est gentil de votre part, dis-je, presque sincèrement.

Elle agita gaiement une main en l'air.

— Oh, ce n'est rien. Je suis comme ça, que voulez-vous. J'adore aider les gens !

— Bagel complet, saumon et fromage frais ! lança l'employé derrière le comptoir en brandissant un sac en papier.

— C'est pour moi.

Je me levai, embarquai mon journal et pris le bagel.

Il me semblait que je devais tout de même dire quelque chose à cette femme. Après tout, à sa manière un peu singulière, elle venait juste d'essayer de me trouver un travail.

— Eh bien, ravie de vous avoir rencontrée, dis-je en restant plantée là avec mon bagel, un peu gênée.

— Ne perdez pas mon numéro, hein ! lança-t-elle avec un sourire radieux. Si vous avez besoin d'une recommandation pour une autre famille, n'hésitez pas à appeler.

— Très bien, bredouillai-je en commençant à reculer en direction de la porte.

— Attendez ! s'écria-t-elle. *Vous oubliez la petite !*

Un demi-sourire sur les lèvres, je lui adressai un signe de la main avant de me retourner pour me précipiter vers la sortie.

Une fois dehors, sans savoir pourquoi, je me mis bientôt à trotter puis à courir, autant que mes tongs me le permettaient. Et, tout en courant, le fou rire me prit. Un vrai rire, libérateur. Tout cela n'avait aucun sens mais, tout à coup, je me sentis légère et euphorique. Étrangement libre.

Je courus ainsi sur une centaine de mètres avant d'avoir le courage de regarder derrière moi. Je m'arrêtai et me penchai, les mains sur les cuisses, pour reprendre mon souffle. Je m'attendais à moitié à voir la sportive surgir au bout de la rue, flanquée d'un officier de police et d'une troupe de nounous indignées me montrant du doigt. *La voilà ! C'est une usurpatrice ! Arrêtez-la !*

Je me remis à courir, cette fois en direction de l'est. Devant moi, je repérai bientôt une enfilade de vieilles cabines téléphoniques, quelques-unes des seules existant encore à Manhattan. Je ralentis et marchai en regardant prudemment autour de moi – sans savoir exactement qui aurait pu être susceptible de m'arrêter –, avant de me diriger vers la première cabine. Je ne savais même pas ce que j'allais faire. Ce fut automatique.

Mes doigts composèrent tout seuls le numéro de mon ancien bureau.

La curiosité l'avait emporté. Trois sonneries retentirent mais, au lieu du message habituel, j'entendis alors la voix de Margo : « Bonjour. Vous êtes sur le répondeur d'Ingrid Yung. Nous vous informons que Mrs Yung ne fait désormais plus partie du cabinet Parsons Valentine and Hunt, et qu'aucun message personnel laissé sur cette ligne ne lui sera transmis. Si vous avez une demande d'ordre professionnel, nous vous invitons à composer le zéro

afin de joindre l'accueil, où nous vous mettrons en relation avec un autre avocat. »

Seul quelqu'un connaissant Margo aussi bien que moi aurait pu déceler le léger accent de tristesse qui teintait sa voix en fin de message. Cette chère Margo... Elle me manquait.

De retour chez moi, dans la relative sécurité de mon appartement dont le remboursement de l'emprunt serait bientôt au-dessus de mes moyens, je balançai mon journal et le sac du bagel sur le comptoir en marbre, m'assis face à la table de la cuisine et me pris la tête entre les mains. Bon sang, je perdais vraiment les pédales. Je venais de faire semblant d'être la nounou d'une petite fille ; et d'appeler mon propre répondeur.

Brusquement, l'idée me vint que j'étais devenue le genre de personne sur qui les autres s'apitoient. *Moi*. Ingrid Sabrina Yung. Après tout, c'était bien pour cela que la sportive du mardi avait voulu m'aider, pas vrai ? Parce qu'elle pensait que j'allais vite avoir besoin d'un travail.

Eh bien, oui, m'admonestai-je, *tu as besoin d'un travail !* Et alors, être une nounou serait-il vraiment indigne de moi ? Rachel ne m'avait-elle pas toujours dit que j'étais formidable avec Isabel et Jacob ? Peut-être ne serait-il pas si absurde d'appeler la sportive, un de ces quatre.

Dans combien de livres et de films voyait-on des femmes dévouées à leur carrière vivre la même chose ? Un jour ou l'autre, nous avions toutes une sorte de révélation concernant notre travail, et nous finissions par envoyer balader nos chefs dominateurs une bonne fois pour toutes, en leur disant enfin ce que nous avions sur le cœur et d'aller se faire voir ; après quoi, le fait de quitter nos somptueuses tours de verre nous permettait souvent de nous découvrir un goût et un talent cachés pour faire des *cupcakes*, coudre des sacs à main, aller promener des chiens ou autre chose de ce genre. C'était cela, ou trouver et épouser Monsieur Parfait, en espérant que celui-ci ait un endroit décent où vivre. Pas vrai ?

Pour ma part, je ne savais pas cuisiner. Je n'avais jamais été forte en couture non plus. Et j'avais récemment essayé de m'engager sur le chemin d'un Monsieur Parfait, ce qui s'était terminé par un fiasco aussi monumental que douloureux.

Juste ciel... Je me sentis soudain très, très fatiguée. Je croisai les bras sur la table et y posai ma tête, qui me semblait affreusement lourde.

Voilà donc où tout cela m'avait menée. Après m'être tuée à la tâche pendant toutes ces années, je ne changerais pas le cours de l'histoire,

finalement. Au lieu de quoi, j'appellerais la sportive pour trouver une place de nounou parlant une langue exotique.

Je restai là, affalée sur la table pendant un long moment, à écouter le bruit régulier de mon souffle, le son lointain de la circulation dix-neuf étages plus bas, et à réfléchir.

Je n'en revenais pas de la vitesse et de l'ampleur avec lesquelles j'avais été dépossédée des symboles et objets d'identification – mallette, BlackBerry, rubrique Affaires du *Times* – qui m'avaient immunisée pendant toutes ces années. Avec un sentiment proche de la culpabilité, je me rendis compte que j'avais passé une grande partie de ma vie à accumuler puis garder jalousement ce trésor personnel de signes d'immunité. Nous les amassions et les chérissions tous, nous autres enfants chéris des minorités qui étaient parvenus aussi loin socialement.

Nous amassions autre chose aussi, à l'insu des collègues avec lesquels nous riions et prenions un verre après le travail. Il s'agissait d'un compte méticuleux de toutes les injures et vexations encaissées au fil des ans – le regard surpris d'un nouveau client lors d'une première rencontre, les conversations soudain chuchotées ou interrompues quand nous entrions dans une pièce. En de rares occasions, quand nous étions en confiance, nous nous les racontions pour nous alléger, en leur conférant des allures de récits de guerre. Nous relevions nos manches et nous les révélions mutuellement, comme on se montrerait les blessures reçues sur le champ de bataille.

Je t'ai raconté la fois où une dame m'a tendu son linge sale quand je faisais la queue derrière elle au pressing ?

Ce n'est rien, ça. Je t'ai dit qu'un jour, un client avait utilisé le mot « nègre » au téléphone, avant d'apprendre que j'étais noir ?

Et la fois où le professeur Cahill m'a demandé si j'avais fait Stanford grâce à une bourse en athlétisme ?

Arrête. Moi, on m'a demandé si mes parents étaient des clandestins.

Etc., etc.

Je comprenais maintenant que j'avais passé le plus clair de mon existence à tenter de me mettre à l'abri de toutes sortes de blessures. Et cela avait presque fonctionné. Toutes ces années durant, j'avais presque réussi à vivre ma vie quotidienne en ignorant les différences qui existaient entre moi et n'importe quel autre cadre dynamique de cette ville, qui lisait le *Times*, portait un costume et était accro à son téléphone portable. Jusqu'à maintenant.

J'avais cru que le fait de devenir associée ferait de moi une femme accomplie et épanouie. Que je serais alors immunisée contre les mille petites humiliations que j'avais subies jusqu'ici. Seulement, ça n'avait pas marché. Et ça ne marcherait jamais. La course était vouée à l'échec dès le départ. Je le savais désormais. Je savais aussi exactement ce que cet échec faisait de moi à partir de maintenant : une décrocheuse de plus, une autre enfant chérie des minorités qui avait été tout près, tout près du but.

OceanofPDF.com

J'étais recroquevillée sur le canapé quand le téléphone sonna. Je me redressai à moitié, le regard flou. Je n'avais toujours pas envie de parler à qui que ce soit. Je laissai sonner jusqu'à ce que le répondeur se déclenche.

Bonjour, vous êtes bien chez Ingrid. Laissez-moi un message. Bip.

« Ingrid-ah », fit la voix enjouée de ma mère en mandarin. Cela me faisait du bien de l'entendre, et en même temps, j'eus un pincement au cœur en pensant que mes parents me manquaient, et qu'il allait m'être très douloureux de les décevoir. Ils avaient sacrifié tellement de choses en venant s'installer ici au terme de leurs études, des décennies plus tôt. Qu'éprouveraient-ils en apprenant que j'avais eu le rêve américain à portée de main, et que je l'avais laissé m'échapper ?

Je tendis l'oreille pour écouter le message de ma mère. Sa voix était plus plaintive et plus forte qu'elle ne l'aurait fait en m'appelant au bureau, mais demeurait un peu hésitante.

« Comme on n'a pas de nouvelles de toi depuis un moment, on voulait juste savoir si tu allais bien, papa et moi. Appelle-nous quand tu pourras. Je sais que tu as beaucoup de travail, comme toujours, et que tu dois être très occupée. Bisous, maman. »

Bip.

Il fallait que je leur dise.

Je repoussai le plaid, pris le téléphone et composai le numéro de mes parents. Mes mains tremblaient tellement que je dus m'y reprendre à deux fois.

Je ne savais pas comment j'allais leur annoncer la nouvelle, mais ils méritaient de connaître la vérité. Le coup allait être rude pour eux. Tant pis, il fallait que je me lance et que j'assume.

La sonnerie retentit trois fois avant que mon père décroche.

— Allô ? fit-il d'une voix guillerette qui m'occasionna un nouveau pincement au cœur.

— Salut, papa, dis-je aussi gaiement que possible.

— Ah, Ingrid !

Je l’entendis écarter le combiné de son oreille et crier à ma mère :

— Yan-Mei ! C’est Ingrid ! Viens vite ! Un instant, ma puce, maman arrive, on va mettre le haut-parleur...

— Non, papa, attends... En fait, je préfère que tu ne mettes pas le haut-parleur.

Il y eut un grand bruit, et mes deux parents se mirent à parler en même temps.

— Bonjour ! s’écria mon père.

— Coucou, Ingrid ! fit la voix joyeuse de ma mère. Quelle surprise ! Il n’est que 18 heures. Tu n’appelles jamais si tôt, d’habitude. Tu es partie du travail en avance ?

Oui, en quelque sorte, pensai-je avec un petit sourire triste.

— Eh bien, commençai-je, justement, je voulais vous parler de ça.

Et, sans avoir rien préparé ni réfléchi, je leur déballai alors toute mon histoire en un long monologue plus ou moins cohérent. Je leur parlai en mandarin, afin d’éviter toute incompréhension, pour leur raconter ce qui s’était passé dernièrement : Marty Adler, Ted Lassiter, l’horrible sketch de Hunter à la sortie, le comité Diversité, le Dr Rossi, Zhang Liu et la terrible réunion avec le client où tout était parti en vrille ; sur ma lancée, je leur parlai même de Murph.

Je leur décrivis enfin l’affreux entretien dans le bureau d’Adler et avouai que j’étais maintenant à la maison – depuis plusieurs jours, à vrai dire.

Je m’attendais à ce que ma mère fonde en larmes. Cela n’arriva pas. En fait, mon père et elle gardèrent le silence pendant un temps qui me parut très long. Lorsque ma mère parla enfin, elle s’exprima également en mandarin, d’un ton calme et pragmatique. Purement factuel, même. À mon grand étonnement, elle me fit penser à Rachel.

— Bon, eh bien, rentre chez nous et trouve-toi un travail ici, c’est tout ce qu’il y a à faire, dit-elle avec conviction avant que sa voix se radoucisse. Tu pourras peut-être parler à Cindy Bai ou Susan Wu... Si ça se trouve, elles connaissent un avocat dans le coin, qui serait content d’avoir quelqu’un pour donner un coup de main au bureau. En attendant que tu te retapes.

Donner un coup de main au bureau ? *Moi*, qui avais été à deux doigts de devenir la première femme associée d’un des cabinets d’avocats les plus prestigieux au monde ? Ma foi, cela me ferait mal, mais finalement, pourquoi pas... Peut-être que j’en étais là, en fin de compte.

— Ce n'est pas si simple, maman. Je ne veux pas me précipiter. Pour l'instant, j'ai juste besoin d'y voir un peu plus clair.

Nouveau silence au bout de la ligne.

— Il n'est pas trop tard pour postuler à la faculté de médecine, dit-elle.

Je me mis à rire, et j'eus du mal à m'arrêter. Cela me faisait un bien fou de rire aux éclats.

De son côté, ma mère paraissait plutôt contrariée :

— Tout ce que je veux dire, c'est que tu pourrais encore, si tu voulais.

— Je crois qu'Ingrid a raison, intervint mon père. Elle a besoin de temps pour réfléchir à tout ça, Yan-Mei.

Cher papa, pensai-je avec un soupir d'aise.

Ma mère déclara alors posément :

— Écoute Ingrid, tu peux très bien revenir à la maison et prendre un nouveau départ. Il y a plein d'endroits charmants où vivre dans le Maryland ou en Virginie. Je t'aiderai à chercher.

Mais je ne voulais pas vivre dans un endroit charmant, moi. Je voulais juste rester à Manhattan.

— Je suis sûre que dans une autre ville, poursuivit ma mère, tout le monde se moquera de savoir que tu as travaillé sur un mauvais projet avec un méchant patron dans une entreprise de New York. Si ça se trouve, ils n'auront même jamais entendu parler de cette Valentine je ne sais quoi.

J'exhalai un soupir.

— Oh, si, ils en auront entendu parler, maman, crois-moi. Tout le monde connaît cette boîte.

Je marquai une pause, puis ajoutai :

— Je suis désolée. J'aurais préféré ne pas avoir à vous dire tout ça. Et vous donner de meilleures nouvelles.

Ma mère soupira à son tour.

— Ingrid-ah.

Un silence se fit, et je devinai qu'elle s'apprêtait à dire quelque chose de difficile.

— Tu sais, ça nous a toujours inquiétés, ton père et moi, que tu aies ce travail et que tu vives en célibataire dans cet appartement, que tu ne manges pas bien, que tu travailles tard tous les soirs et que tu rentres seule chez toi à 3 heures du matin. Peut-être, hésita-t-elle, peut-être que finalement, c'est une bonne chose, ce qui t'arrive. S'il te plaît, rentre à la maison. Tout ce

qu'il te faut, c'est du temps, pour essayer de savoir ce qui te rendra heureuse.

Je restai figée, le combiné plaqué contre mon oreille. J'avais toujours cru que mes parents seraient incapables d'encaisser les déboires qui pouvaient m'arriver. Alors qu'en fait, ils voulaient peut-être tout simplement que je sois *heureuse*, de quelque manière que ce soit.

— Ta mère et moi avons fait une fille intelligente, déclara mon père. Tu t'en sortiras très bien. Ça ne m'inquiète pas.

Moi qui avais cru devoir les protéger pendant des années... Et si, finalement, ils n'avaient eu besoin d'aucune protection ? Alors que c'était *moi* qui en avais besoin ?

— Promets-moi au moins que tu réfléchiras à l'idée de revenir à la maison, dit ma mère. À l'automne, peut-être ? Tout est toujours plus radieux en automne. Tu te souviens que tu me disais toujours ça, avant ?

Je souris au bout du fil.

— Oui, je m'en souviens, soufflai-je.

Nous prîmes congé, et je restai assise une minute de plus, à réfléchir aux paroles de ma mère.

L'automne avait toujours été ma saison préférée. Il y avait un je-ne-sais-quoi que j'adorais dans l'air, quelque chose de vif et de stimulant, que j'associais encore à l'odeur des cartables neufs, des cahiers à spirale et des boîtes de feutres. J'adorais aller faire les courses de rentrée des classes avec ma mère pour acheter des jupes et des pulls neufs chez Sears and Penney's. Un nouveau départ à chaque fois, en d'autres termes. Oui, pour moi, l'automne était toujours un nouveau départ. On pouvait partir pendant l'été et revenir en septembre en s'étant totalement réinventé.

Tout semblait possible.

Ce n'est que trois soirs plus tard que je me trouvais enfin suffisamment calme – et courageuse – pour écouter tous les messages laissés sur mon répondeur depuis mon départ de chez Parsons Valentine. Lorsque je me sentis prête, je me servis un verre de vin rouge, m'enveloppai dans un vieux plaid en flanelle, appuyai sur le bouton LECTURE de l'appareil et me pelotonnai sur le canapé. La tête basculée en arrière, je fermai les yeux et écoutai.

« Ingrid, ma chérie, fit la voix tendue de Rachel. Comment tu vas ? Je viens d'apprendre ce qui s'est passé à ton travail. Rappelle-moi. » Bip.

« Coucou, c'est encore moi. Où es-tu ? Ça va, ou pas ? Je n'ai pas de nouvelles depuis plusieurs jours... tu manges encore, au moins ? Dis-moi si tu veux que je passe te voir. Ou au moins, passe-moi un coup de fil pour me rassurer, d'accord ? Quelle que soit l'heure. » Bip.

« Ingrid ? » Margo parlait à mi-voix, et je devinai qu'elle devait être au bureau, en train de se faire discrète. « Je viens d'apprendre la nouvelle... On est tous super choqués, on n'arrive pas à y croire. Tu le méritais plus que quiconque. Dis-moi si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, ma belle. » Bip.

« Ingrid, c'est Tyler. Écoute, je ne sais pas du tout ce qui s'est passé, et personne ne veut rien me dire. Je n'arrive pas à y croire, tu sais. Si quelqu'un le méritait, c'est bien toi, tout le monde est d'accord là-dessus. C'est vraiment du grand n'importe quoi. Bref, je voulais juste te dire que je m'inquiétais pour toi. Appelle-moi quand tu en auras envie. J'espère que tu vas bien, bises. » Bip.

« Yung, c'est moi. » La voix grave et chaude de Murph s'éleva dans mon salon. « Je sais que tu m'en veux sûrement à mort, mais je voulais te dire que... que je suis vraiment désolé de tout ce qui s'est passé. » Il marqua une pause. « Je veux dire, pour le vote des associés, et... et pour nous deux aussi. Je suis vraiment, vraiment désolé. Je sais que j'ai tout bousillé. » Il se tut quelques instants et soupira. Je l'imaginai en train de jouer sa petite

comédie. « Et j'espère que, enfin, je sais que c'est beaucoup te demander, mais j'espère qu'un jour, plus tard, tu pourras me pardonner. » Dernier silence, puis : « Voilà, c'est tout ce que je voulais te dire. Appelle-moi un de ces quatre, si tu veux. Ça me ferait plaisir. Salut, Ingrid. »

Comment osait-il !

Je bondis du canapé et restai plantée au beau milieu du salon, sur le point de hurler. Là, je serrai les paupières tellement fort que je vis des petites spirales rouges danser devant moi. Comment avait-il osé m'appeler ici, chez moi, avec un ton si calme, si posé, si réfléchi ? Dans quel univers parallèle les choses que Murph m'avait dites – toutes ces choses horribles, blessantes, qu'il m'avait jetées à la figure dans son appartement – pourraient-elles être pardonnables ?

Je rouvris et baissai les yeux. J'avais renversé du vin sur mon beau canapé couleur pistache. Je me précipitai dans la cuisine, passai deux torchons sous l'eau froide et revins au pas de course dans le salon, où je commençai à tamponner puis frictionner le tissu. Rien à faire : la teinte bordeaux ne partait pas. Tout ce que j'avais réussi à faire, c'était d'élargir la tache.

Et merde. Laisse tomber.

Je repartis dans la cuisine et balançai les torchons en boule dans l'évier. Puis je m'appuyai contre le plan de travail et pressai mes paumes sur mes paupières fermées tout en essayant de chasser les petites spirales rouges. Je rouvris les yeux. Et pris quelques longues respirations pour me calmer.

Inspirer, expirer.

Inspirer, puis expirer.

Encore.

Respirer.

Calmement.

Voilà.

Je me penchai et posai les deux coudes sur la surface de marbre. Comme d'habitude, ma cuisine était impeccable. Facile, quand on ne cuisine pas. Mon regard s'arrêta alors sur la seule chose encombrant le comptoir – l'exemplaire du *Wall Street Journal* que j'avais acheté trois jours plus tôt, et qui se trouvait à quelques centimètres de mon coude gauche. L'un des titres que j'avais brièvement aperçus l'autre jour au Bagel Boat me sauta soudain aux yeux :

LE CONGRÈS DANS UNE IMPASSE PARTISANE SUR LA RÉFORME DU FORAGE

Je me redressai vivement, attrapai le journal et l'étais sur le comptoir. Je l'ouvris à la page de l'article et commençai à lire.

PAR DEBRA M. FINNEGAN

Les démocrates de la Chambre et du Sénat prévoient d'introduire dans les mois à venir une nouvelle législation qui renforcera considérablement les exigences en matière de sécurité des forages en mer et supprimera les plafonds de responsabilité des entreprises en cas de marées noires catastrophiques, selon des sources au Capitole.

Les associations environnementales, les syndicats et les groupes de défense des travailleurs et des petites entreprises touchés de manière disproportionnée par la marée noire de BP dans le golfe du Mexique, l'année dernière, ont exprimé leur frustration face à la lenteur de la réponse législative du Congrès à cette catastrophe. Les démocrates, confrontés à la prochaine année électorale, tentent de reconquérir leur base électorale traditionnelle en proposant un nouveau projet de réforme qui adoptera une ligne plus dure en matière de sécurité des forages en mer.

Les changements clés du nouveau projet de loi comprennent l'élimination des limites de responsabilité pour les entreprises privées impliquées dans des accidents de forage en mer, de nouvelles normes réglementaires pour les plates-formes en mer et des mises à niveau obligatoires de l'OSHA et de la sécurité environnementale pour les propriétaires et les exploitants de ces plates-formes de forage.

Bien que l'on s'attende à ce que les républicains s'opposent au nouveau projet de loi, qui pourrait se révéler coûteux pour les grands conglomérats pétroliers, les experts affirment désormais que si un bloc de législateurs peut se mettre d'accord sur des ajustements au projet de loi afin de s'assurer que les petites compagnies pétrolières ne seront pas affectées de manière disproportionnée, l'ensemble des réformes a une chance d'être adopté avec une faible majorité. « Nous savons que nous n'en sommes encore qu'au tout début, a déclaré la porte-parole Kathryn McAlister, membre le plus récent de la commission de l'énergie et du commerce de la Chambre, mais nous sommes convaincus que nous allons l'emporter. »

Sitôt ma première lecture achevée, je lus à nouveau l'article. Et une fois encore. *Merci, Debra M. Finnegan*. Je fermai les yeux, convoquant tout ce que je pouvais me souvenir du cours d'éthique juridique et de responsabilité professionnelle du professeur Gunderson, il y a de nombreuses années.

Avant de perdre mon aplomb, j'attrapai mon téléphone portable. J'avais encore le numéro d'enregistré, après l'avoir appelé tant de fois au cours des deux derniers mois, mais mes mains tremblaient tellement que je dus m'y prendre à plusieurs reprises pour lancer l'appel.

J'entendis enfin sonner au bout de la ligne. Une fois, deux fois, trois fois.

— Championne, fit la voix bourrue mais chaleureuse qui décrocha. Tiens, tiens. Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

OceanofPDF.com

L'interphone sonna dans mon entrée. Je relevai la tête, les yeux chassieux, contrariée par cette interruption. J'avais veillé toute la nuit, assise devant mon ordinateur, à travailler fébrilement, créant des feuilles de calcul, de budget, des listes, pour retranscrire toutes les notes que j'avais prises et les stratégies que j'avais élaborées après mes trois quarts d'heure de conversation avec Ted Lassiter, la veille au soir.

La sonnerie retentit à nouveau.

Je songeai un instant à faire comme si je n'étais pas là, mais Dennis savait tout. Dans un soupir, je jetai un œil à l'heure sur ma box Internet. Qui diable pouvait bien se pointer chez moi à l'improviste à 10 h 30 un samedi matin ? En vérité, je n'étais pas très présentable – en caraco et pantalon de pyjama, et je ne m'étais même pas brossé les dents. Je posai ma sixième tasse de café et avançai dans le couloir tout en enfilant un gilet.

— Allô ? fis-je dans l'interphone avec une certaine méfiance.

J'en étais au point où je m'attendais presque à me voir expulser d'un jour à l'autre.

— Bonjour, Ingrid. Il y a quelqu'un ici qui veut vous voir, dit Dennis. Je le fais monter ?

— Je n'attends personne. Vous pouvez lui demander son nom ?

J'entendis un bruit étouffé tandis que Dennis parlait à quelqu'un derrière lui. Un silence se fit, puis un marmonnement.

— C'est Justin Keating, annonça le portier.

Incroyable. Que venait-il faire ici ? Se moquer de moi ?

— Dites-lui de s'en aller, répondis-je. Je ne veux voir personne en ce moment.

Nouveaux bruits de voix étouffés. Le ton de Dennis paraissait ferme, mais le marmonnement persistait derrière lui. Il soupira dans le combiné.

— Il insiste et dit que c'est très important. Et que ça ne prendra que quelques minutes, m'annonça-t-il.

Trois minutes plus tard, Justin sonnait à ma porte. J'entrouvris, sans retirer la chaînette de sécurité.

— Eh bien, quelle surprise, dis-je. Qu'est-ce que tu veux, Justin ?

Il regarda autour de lui, visiblement nerveux. Il portait un jean et un sweat à capuche gris sous une veste. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches, comme à son habitude, sauf qu'aujourd'hui, il n'arborait pas son éternel petit rictus. Il avait l'air plutôt stressé.

— Je peux entrer ?

Je soupirai, puis défis la chaîne et ouvris la porte en grand. Justin entra et scruta les lieux prudemment. Je refermai la porte et croisai les bras en le dévisageant.

— Voilà, tu es entré, maintenant. Qu'est-ce que tu veux ?

Il parut surpris.

— Tu n'as pas eu mon e-mail ? demanda-t-il.

— Justin, on m'a repris mon BlackBerry. Et je n'ai même plus de compte mail Parsons Valentine.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai demandé à Margo de me donner ton mail perso.

— Je ne consulte plus mes e-mails en ce moment. Je fais une pause plus que nécessaire.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Pourquoi donc tenais-tu tellement à me joindre ?

— J'ai quelque chose à te montrer.

Il sortit de sa veste un long document imprimé et me le tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je sans le prendre.

— Vas-y, lis, insista-t-il en agitant le papier.

Dans un nouveau soupir, je pris la feuille et l'aplatis pour la lire. C'était un journal du serveur central de Parsons Valentine. Un tableau y relatait les dates, heures, noms d'utilisateurs, les identifiants matériels, les numéros de documents et l'emplacement des postes de travail.

— Et donc ?

— Ici, regarde, dit Justin en tendant le doigt.

Deux lignes du document avaient été mises en évidence. Je les lus attentivement. Il y avait un numéro de document, Doc 235986, version 12, à côté de mon nom d'utilisateur, *isyung*, et l'heure, 23:44. La ligne juste en dessous disait Doc 235986, version 12, à côté du nom d'utilisateur, *jdmurphy*, et l'heure, 00:08, à la date du lendemain.

Je levai les yeux vers Justin, stupéfaite.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

Il haussa les épaules.

— Le serveur enregistre chaque fois que quelqu'un accède à un document. Ça prouve que Murph a ouvert le contrat de SunCorp après que nous sommes partis, ce soir-là. Et comme on ne l'a pas vérifié avant de l'imprimer le lendemain matin...

— Mais j'avais déjà consulté l'historique du document moi-même, et je n'ai vu le nom d'aucun autre utilisateur, à part toi et moi.

Il secoua la tête.

— C'est normal. Quand on vérifie depuis son propre poste de travail, ça montre uniquement qui y a accédé de manière normale sur l'un des ordinateurs du cabinet. On ne voit pas qui peut y avoir accédé à distance, modifié le fichier et l'avoir enregistré après. Mais le serveur, lui, enregistre *tout*.

Je restai les yeux rivés sur le document, ébahie.

— Comment sais-tu tout cela, Justin ?

— Oh. Ce n'est pas grand-chose. Je suis diplômé en informatique. Avec des potes, on essaie de lancer une start-up, mais mon père a voulu que je me trouve un « vrai boulot » en attendant. C'est comme ça que j'ai atterri à la firme.

— Je ne savais pas que tu étais diplômé en informatique.

— Tu ne m'as jamais posé ce genre de questions, dit-il avec un petit haussement d'épaules.

— C'est vrai.

— Bref, le service informatique imprime le journal du serveur toutes les semaines, et après ça, ils le jettent simplement à la poubelle pour que ça file au recyclage. Donc ce n'était pas dur à trouver.

— Mais comment as-tu eu l'idée de chercher ça ? demandai-je, cramponnant toujours la feuille comme si je doutais encore de son existence.

— J'ai vu Murph au bureau assez tard, ce soir-là. Du coup, j'ai eu un genre d'intuition. Surtout après vous avoir vus ensemble, et tout ce qui s'en est suivi... Enfin, tu vois.

— Justin. Tu mériterais que je t'embrasse.

Il me sourit.

— Je n'en demande pas tant, répondit-il à mi-voix avant de se tourner vers la porte, prêt à s'en aller.

— Justin. Attends.

— Oui ?

Il me regarda en biais. Il avait toujours les mains dans les poches de son sweat, et les épaules basses, comme s'il avait froid. Il me parut brusquement très jeune en cet instant, bien plus jeune que ses vingt-trois ans.

— Je me demandais... Enfin, j'aimerais bien savoir..., bredouillai-je avant de reprendre : Pourquoi est-ce que tu fais ça pour moi ? J'ai toujours été... un peu dure avec toi.

Il réfléchit quelques instants.

— Je ne sais pas trop, dit-il. Peut-être parce que justement, tu n'as jamais eu l'air de te soucier de qui était mon père. Tu ne faisais pas semblant de m'apprécier à cause de lui.

Il me regarda avec un petit sourire en coin, et je retrouvai cet air de roublardise que je lui connaissais.

— Tu étais la seule avocate de toute la boîte à me traiter comme de la merde, comme si j'étais un assistant juridique lambda.

23

Lundi matin. Je payai le chauffeur de taxi, le remerciai, puis, sur un coup de tête, lui laissai un énorme pourboire – désormais bien au-dessus de mes moyens.

— Oh, merci, dit-il en pivotant sur son siège pour me regarder.

— Souhaitez-moi bonne chance, vous voulez bien ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais bonne chance à vous, mademoiselle !

Je sortis sur le trottoir. Le taxi redémarra et se fondit bientôt dans la circulation de Madison Avenue. Je le regardai s'éloigner pendant un moment. Plus moyen de faire machine arrière, maintenant.

Je fouillai dans mon sac et en sortis mes grandes lunettes de soleil à la Audrey Hepburn, dont j'imaginais toujours qu'elles me conféraient une certaine aura de mystère. Je levai alors les yeux vers le gratte-ciel de cinquante étages si familier, avec son drapeau flottant au-dessus de l'entrée, sa statue en bronze sur le parvis, son toit-terrasse au sommet, le bleu du ciel et quelques filaments de nuages formant un cadre parfait à cette vue sur la tour étincelante. J'étais nerveuse, naturellement, mais je me sentais également mieux que je ne l'avais été depuis des semaines. C'était formidable de porter à nouveau des escarpins, d'entendre leur claquement sur le pavé, et d'avoir un endroit où me rendre. Je portais mon tailleur de crêpe noir préféré avec un chemisier en georgette classique, des boucles d'oreilles en diamant et des escarpins en crocodile dignes d'une vraie dame. Quant à la jupe crayon de mon tailleur, je l'assumais fièrement.

Je me dressai de toute ma hauteur – c'est-à-dire, de tout mon mètre soixante –, pris quelques respirations profondes, et pénétrai dans l'immeuble. Un court instant, j'eus l'impression que je pourrais à nouveau me fondre dans la foule des petits soldats tirés à quatre épingles de chez Parsons Valentine, qui franchissaient chaque jour ces portes de verre tournantes.

Mais il s'était passé bien trop de choses pour cela.

Je traversai le hall au sol de marbre, comme je l'avais fait mille fois lors de matins semblables à celui-ci, passant devant les murs aux imposantes boiseries et l'exposition d'art savamment éclairée du moment – ce mois-ci, une collection de photos de Walker Evans, période de la Grande Dépression, prêtées par le Whitney –, et m'approchai du comptoir de l'accueil derrière lequel s'étalait en grosses lettres d'or le nom de la firme.

Ricardo était de service.

Il sourit en me voyant, mais son sourire s'effaça comme il se rappelait la dernière fois qu'il m'avait vue, escortée jusqu'à l'extérieur par un agent en uniforme. Ricardo jeta un regard circulaire autour de lui avant de me dire tout bas :

— Ingrid. Je suis content de te voir.

— Moi aussi, Ric. Comment vas-tu ?

— Bien, bien, dit-il en regardant encore autour de lui. Mais la question est surtout : *toi*, comment vas-tu ?

— Eh bien, contre toute attente, je vais bien.

— Ah, ça c'est une bonne nouvelle. Alors, qu'est-ce qui t'amène ici ?

Je levai les yeux vers la grosse pendule accrochée au mur de la réception. Il était presque 10 h 45. À cette heure-ci, tout le monde devait déjà vaquer à ses occupations dans son bureau. Pour l'instant, Ricardo et moi étions seuls.

— J'ai un gros service à te demander, Ric. Je voudrais que tu me laisses passer pour que je puisse monter voir Marty Adler.

Il hésita. Puis fouilla dans un tiroir devant lui et glissa discrètement une carte magnétique bleue plastifiée sur le comptoir entre nous.

— Si quelqu'un te pose une question, tu diras que quelqu'un a dû la laisser tomber du côté des ascenseurs, OK ?

— Ça marche, dis-je en lui souriant. Merci infiniment, Ric. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Je me rendis aux ascenseurs les plus en retrait et appuyai sur le bouton du trente-septième étage. L'ascension fut rapide et douce, et j'appréciai même étrangement le son feutré de la cabine s'élevant dans les airs, qui eut sur moi un effet apaisant.

Un *ding* ! retentissant me ramena bientôt à la réalité. Arrivée à l'étage d'Adler, je sortis de la cabine.

Par chance, personne ne passait par là en cet instant. Je fonçai en direction des portes de verre, insérai la carte dans le boîtier, et entrai comme la petite lumière passait au vert. Pourvu qu'Adler se trouve dans son bureau

! Telles que je m'étais figuré les choses, je disposerais de quatre ou cinq secondes pour le convaincre de m'écouter avant qu'il n'appelle la sécurité.

Une montée d'adrénaline m'envahit tandis que je m'engageais dans le couloir. À l'angle, je tombai soudain nez à nez avec Sharon, la secrétaire d'Adler, qui renversa le gobelet de café fumant qu'elle avait à la main, en répandant partout sur la moquette. Elle jura entre ses dents avant de me dévisager.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? me jeta-t-elle d'une voix de mégère. Je vais être obligée d'appeler le PC sécurité...

— C'est ça ! lançai-je en poursuivant mon chemin vers le bureau d'Adler, où j'entraî sans frapper.

Il était seul, assis à son bureau avec sa boisson chaude de chez Starbucks, son *Wall Street Journal* et son muffin aux myrtilles. La vive lumière matinale se déversait à flots derrière lui, illuminant sa tête et ses épaules, presque à la manière d'un halo.

— Ingrid, dit-il en se levant d'un bond.

— Marty, avant de dire quoi que ce soit, s'il te plaît, écoute-moi.

Il recula doucement, à petits pas prudents, les deux mains en l'air, comme si j'étais un bandit masqué brandissant une arme.

— Écoute, Marty, dis-je d'une voix forte et posée. C'est *Murph* qui a accédé au contrat SunCorp, la veille de notre réunion. Il l'a trafiqué délibérément afin de m'humilier face à toi et Lassiter. Et je peux te le prouver.

Adler avait reculé jusqu'aux baies vitrées contre lesquelles il se tenait maintenant, les deux mains agrippées à la rampe derrière lui. Et son expression était celle d'un homme profondément peiné.

Sharon passa la tête par la porte et me toisa.

— Désolée, monsieur Adler, je ne sais pas comment elle a réussi à entrer. J'appelle tout de suite la sécurité pour leur dire de...

— Attendez une minute, Sharon, dit Adler en levant une main, mais sans me quitter des yeux. Laissez-nous un peu de temps, je vous prie.

La secrétaire me jeta un dernier regard noir avant de se retirer en fermant la porte derrière elle.

Je pus enfin souffler.

— Merci, Marty.

Il secoua la tête avec vigueur.

— Ne me remercie pas, Ingrid. Bon, qu'est-ce que c'est que cette preuve dont tu me parles ? C'est une accusation extrêmement grave. J'ai du mal à croire que Jeff Murphy puisse faire une chose pareille.

J'exhumai de mon sac le journal du serveur et le lui tendis.

Adler me coula un regard suspicieux avant de chausser ses lunettes et de passer la page en revue. Il les retira bientôt en me rendant le document.

— Désolé, mais je ne vois pas comment je pourrais en conclure qu'un de nos avocats a accédé à un document avec la ferme intention de *saboter* l'une de nos affaires en cours avec un client. Il y a cent bonnes raisons pour lesquelles Murph aurait pu avoir besoin de consulter ce fichier.

Il croisa les bras sur sa poitrine en secouant lentement la tête.

— Tu voudrais me faire croire que Murph s'est donné tout ce mal pour te saboter ? *Nous* saboter ? Pourquoi donc aurait-il pris un risque aussi absurde ? Ça n'a aucun sens.

Il secoua de nouveau la tête, avec encore plus de conviction.

— Non, non, vraiment, je suis navré, Ingrid, mais je crois que nous en sommes déjà venus à la seule conclusion raisonnable qui s'imposait.

Ses propos me désarçonnèrent, et je dus prendre quelques instants pour savoir quoi lui répondre. Franchement, je m'attendais à ce qu'Adler m'accorde au moins le bénéfice du doute. Le fait qu'il ne me croie pas et qu'il ne veuille même pas entendre ce que j'avais à lui dire, après tout ce que j'avais fait pour lui et pour cette firme, m'était insupportable. Cela me faisait mal de me rendre compte, une fois encore, que la bonne volonté dont ces associés étaient capables à mon égard serait toujours inférieure à celle dont ils pourraient faire preuve à l'égard de Murph, de Hunter, ou d'autres types leur rappelant leurs fils, leurs frères ou eux-mêmes.

— Je ne pense pas utile d'appeler la sécurité si tu veux bien partir sans esclandre, Ingrid, mais il faut que tu t'en ailles maintenant. Tout de suite.

Une bouffée de rage monta en moi. Or, on est mille fois plus courageux quand on n'a plus rien à perdre.

— Non, lui opposai-je féroce. Je crois que tu ne comprends pas bien, Marty : *je ne partirai pas d'ici avant que mon nom soit lavé.*

Adler resta muet. Nous nous dévisageâmes fixement, telles deux statues.

— Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à appeler Justin Keating, il te le confirmera lui-même, dis-je enfin.

Cela parut retenir son attention. Il étrécit les yeux en me regardant.

— Le fils de Donald Keating ? Qu'est-ce que ce gamin a à voir dans cette histoire ?

— C'est lui qui a découvert le pot aux roses. C'est Justin qui me l'a dit.

— Oh, bon Dieu !

Adler poussa un lourd soupir. Il me tourna le dos pour regarder par la fenêtre et resta là de longs instants, à hocher la tête, tandis que je patientais, les bras croisés. Enfin, il revint vers son bureau et fit pivoter avec hargne son fauteuil en cuir vert. Un regard vers moi. Puis il appuya sur le bouton de son téléphone.

— Sharon, faites venir Justin Keating dans mon bureau. Oui, *tout de suite*.

Justin arriva sur-le-champ. Comme s'il avait attendu l'appel d'Adler.

Un quart d'heure plus tard, un Murph impeccablement coiffé et rasé passa la tête par la porte.

— Tu voulais me voir, Marty ?

— Oui, répondit Adler en se levant, la mine sombre. Entre, Jeffrey, je t'en prie.

Murph s'esclaffa en entendant prononcer son prénom.

— Oh, tu me donnes du *Jeffrey* aujourd'hui ! Personne ne m'a jamais appelé comme ça, sauf ma mère quand je jouais au ballon dans...

Il avança dans la pièce et se figea comme je me levais de la banquette du coin salon.

La tête qu'il fit n'avait pas de prix.

— Salut, Murph. Surpris de me voir ? lançai-je.

Il se ressaisit rapidement.

— Oh. Salut, Ingrid, dit-il d'un ton presque normal.

Son regard oscilla, incertain, entre Adler et moi puis Justin, qui croisa et décroisa les jambes sur son fauteuil, mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Adler soupira.

— Murph, je viens d'apprendre des révélations très surprenantes, et...

— Des révélations ? le coupa Murph avec un petit rire nerveux. De quoi s'agit-il ?

Adler s'éclaircit la voix.

— Eh bien, apparemment, dit-il, tu aurais ouvert et modifié le contrat SunCorp la veille au soir de notre rendez-vous avec le client. Ma question

est donc la suivante : pourquoi cette connexion apparaî-t-elle dans le journal du serveur ?

— Je n'en ai aucune idée, déclara Murph.

Adler fit un geste en direction de la table basse.

Murph me jeta un furtif regard en biais, s'empara du document imprimé et arbora une expression de totale confusion.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? En quoi est-ce que ça me concerne ?

— Lis-le, ordonna Adler.

Le silence se fit cependant que Murph lisait le rapport informatique.

— Regarde bien la date et l'heure, Murph, dis-je. Tu as délibérément saboté le fichier SunCorp afin de me faire perdre la face devant Marty et le client. Et nous le savons tous, maintenant.

Il leva les yeux vers Adler, qui détourna le regard. Il partit alors dans un rire désespéré qui sonnait affreusement faux.

— Je ne sais pas ce que tu essaies de prouver, Ingrid, mais si tu insinues que j'aurais été capable de trafiquer volontairement un fichier, tu es encore plus folle et instable émotionnellement que nous le pensions tous !

Il tourna de nouveau les yeux vers Adler, espérant obtenir son soutien.

Mais c'est moi qu'Adler regarda. Il semblait me jauger, essayant de se forger une conviction. Murph profita de cet instant de doute pour s'en prendre encore à moi :

— Je ne comprends strictement rien à toute cette histoire, Ingrid, vitupéra-t-il en tendant vers moi le document imprimé.

Justin se racla la gorge et parla soudain d'une voix posée mais parfaitement claire :

— Je t'ai vu, Murph. Il était très tard, et je t'ai vu attendre qu'on ait fini de bosser, qu'on se déconnecte et qu'on s'en aille. C'est pour ça que j'ai pensé que ça pouvait être toi.

Adler regarda Justin avec la plus grande attention ; quelque chose parut se consolider dans son expression. Il se tourna ensuite vers Murph :

— Eh bien ?

La panique se lut un instant dans les yeux de l'accusé, mais il se ressaisit rapidement pour prendre un air outré. Il jura dans sa barbe, puis fit face à Adler qui se massait le front, comme terrassé par un mal de tête.

— Marty, écoute-moi, dit Murph d'une voix fébrile. Tu ne peux tout de même pas croire ça ? Ne me dis pas que tu fais plus confiance à ce... ce

petit morveux, qui n'est là que depuis trois mois, qu'à *moi* ? Je te jure que je ne comprends rien à ce qu'il manigance.

Adler lâcha un nouveau soupir.

— Justin n'a aucune raison d'inventer tout cela.

Un rire caustique s'échappa de la gorge de Murph.

— Comment peux-tu le savoir ? siffla-t-il. Si ça se trouve, elle couche avec *lui* aussi, comme elle le fait avec la moitié de la firme !

Justin rougit violemment – de colère ou de gêne, je n'aurais su le dire.

— Ça suffit, maintenant ! gronda Adler.

J'étais tellement hors de moi que je tremblais de la tête aux pieds. Je n'arrivais pas à croire que Murph ait pu me duper à ce point. Et quand je disais « duper », c'était un euphémisme.

— Écoute... je t'ai vu, Murph, répéta Justin d'une voix plus forte et plus ferme.

Murph regarda Justin, décontenancé. Il ouvrit et referma la bouche tandis que sa lèvre inférieure commençait à trembloter.

— Murph, reprit Adler, je vais malheureusement devoir parler de cette histoire au Comité de direction. Tu le sais. Et tu sais également ce que cela signifie, n'est-ce pas ?

Les jeux étaient faits. J'avais visé juste : si Marty devait prendre parti pour Justin contre Murph, ce dernier n'avait pas une chance. Comme je n'avais eu aucune chance moi-même avec ma seule parole face à celle de Murph, et comme ni lui ni moi n'en avions face à Hunter. Dans la hiérarchie d'influence de Parsons Valentine, tout était relatif.

L'air attristé, Adler continua :

— Murph, je crois qu'il vaut mieux que tu prennes ta journée aujourd'hui, le temps que nous tirions tout cela au clair. Si tu pars tranquillement, tout de suite, sans faire de scène, je peux tout à fait m'abstenir d'appeler la sécurité.

— Ah, carrément, la *sécurité* ! explosa-t-il. Tu déconnes, j'espère ?

— Murph, je t'en prie, dit Adler. Essayons de nous comporter de manière juste et raisonnable. Ne rendons pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà.

— Juste ?

Murph pivota sur ses talons et me montra du doigt.

— *Juste* ? Parce que tu crois peut-être que je n'ai rien vu de ce qui se tramait ? Tu crois que je ne savais pas que Hunter était favori, et qu'Ingrid

arrivait derrière lui ?

Il eut un nouvel éclat de rire affreux, amer.

— C'est une femme, et issue des minorités, par-dessus le marché ! Je n'avais aucune chance. Et tu trouves que ça, c'est *juste* ?

— Bon, tu ne me laisses pas le choix, Murph, dit Adler en décrochant son téléphone. Allô ? Oui, j'ai besoin de deux agents de sécurité dans mon bureau, tout de suite, merci.

Murph se mit à arpenter la pièce en grommelant dans sa barbe tandis qu'Adler, Justin et moi le regardions. Sans bouger.

Brusquement, il se tourna vers moi et me fixa en secouant la tête avec un rictus où se mêlaient rage et mépris.

— Et toi, là, pour qui tu te prends ?

Je le regardai droit dans les yeux ; et me rendis compte, non sans une certaine tristesse, qu'il ne restait décidément rien en lui du Murph que je croyais connaître. Nous étions désormais deux étrangers.

— Je sais exactement qui je suis, déclarai-je avant d'ajouter, un ton plus bas : Tu devrais plutôt te soucier de ton propre cas.

Deux agents de sécurité pénétrèrent dans le bureau, et Adler leur adressa un signe de tête en direction de Murph.

— Merci à vous de raccompagner ce monsieur hors d'ici, je vous prie.

Murph me jeta un dernier regard assassin avant de repousser brutalement la main de l'agent qui essayait de le prendre par le bras.

— Je te promets que tu vas avoir mon avocat au cul, Marty, lança-t-il à Adler tandis que les deux agents l'entraînaient déjà hors du bureau.

Sitôt qu'il eut disparu, Adler alla refermer la porte. Il poussa un soupir et se tourna vers moi.

— Ingrid, dit-il d'un ton solennel.

Je me redressai et lui adressai mon sourire le plus magnanime en inspirant avec délectation. C'était le moment que j'avais tant attendu. J'étais prête à me montrer clémente, voire chevaleresque. J'allais accepter les excuses de la firme. Ç'allait être drôle de voir Adler s'aplatir un peu.

— Ingrid, répéta-t-il.

J'attendis.

— Je crois que le cabinet va avoir besoin de quelqu'un sans délai pour clore le dossier SunCorp, la finalisation de l'acquisition étant maintenant imminente. Naturellement, au vu des circonstances, je pense que nous pourrons rétablir immédiatement ton ancien statut de collaboratrice.

C'est tout ? Après tout ce qui s'était passé, il n'avait rien de plus à me dire ? Aucune excuse, pas de « Nous sommes désolés d'avoir douté de toi » ? Ni de « Nous espérons que tu accepteras de nous pardonner » ? Il ne comptait donc pas se mettre à genoux et s'aplatir un peu ?

Eh bien, une fois de plus, et pour la toute dernière fois, je les avais surestimés. Sauf qu'aujourd'hui, cela ne me dérangeait pas. Au contraire : cela allait me faciliter la tâche pour finir ma mission avec brio.

— Oh, *merci*, Marty, répondis-je avec un sourire mielleux.

Justin tourna vivement la tête et me regarda avec incrédulité.

— Mais, continuai-je, je pense qu'en fait, vous n'allez avoir besoin de personne pour finaliser le dossier SunCorp.

Adler eut un petit rire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que si ! D'abord, il va falloir soumettre le dossier fissa à la loi Hart-Scott-Rodino, après quoi, quand on aura obtenu l'approbation de la Commission fédérale, on devra préparer la prochaine salve de...

— Il est effectivement grand temps que *quelqu'un* adresse le dossier pour examen par les autorités, approuvai-je avant de secouer la tête. Seulement, ce ne sera pas Parsons Valentine.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu dis, Ingrid ?

Marty Adler retira de son nez ses petites lunettes rondes et me regarda avec irritation.

— Ce que je dis, répondis-je d'un ton parfaitement posé, c'est que, vraisemblablement, SunCorp a décidé de confier ses affaires à quelqu'un d'autre. Vois-tu, poursuivis-je en ouvrant mon sac et en lui passant la coupure du *Wall Street Journal*, Ted Lassiter a beaucoup apprécié que je l'informe des réformes potentielles du forage en mer qui vont être votées sous peu par les deux chambres du Congrès. Si le projet de loi est adopté, le plafond actuel des 75 millions de dollars de responsabilité en cas de marée noire disparaît. Les compagnies privées seront responsables de *tout*. Et tu sais ce que ça signifie, n'est-ce pas ?

Marty Adler continuait de me regarder, ébahi et furieux, en ouvrant et fermant la bouche sans qu'un son en sorte, tel un poisson ayant mordu à l'hameçon.

— Cela signifie que la clause MAC serait enclenchée. Ce qui aboutirait très probablement au paiement des frais de rupture. Et puisque ceux-ci ont été fixés à cinq pour cent du prix d'achat...

Adler leva les yeux au ciel, s'efforçant d'effectuer le calcul.

— ... cela engendrerait une perte de pas moins de 49 millions de dollars pour pouvoir se retirer de l'affaire. Ted Lassiter s'est dit très reconnaissant de mes conseils à ce sujet. Et extrêmement surpris que son avocat principal ait négligé de lui en parler.

Adler commença à bafouiller.

— Quoi ? Tu nous as piqué SunCorp ? Quelle ingratitude, espèce de...

— Ingrate, moi ?

J'inclinai la tête et lui souris.

— Non, je préfère me dire que ce sera mon indemnité de rupture à *moi*, en quittant la firme. Parce que je ne reviendrai pas, Marty.

— Ne me fais pas rire, s'esclaffa Adler. Je vais te faire radier du barreau en deux temps trois mouvements. Aurais-tu oublié un petit détail appelé les règles de déontologie du métier ? Utiliser les informations confidentielles d'un client après avoir quitté son ancien cabinet d'avocats est...

— Parfaitement légal, terminai-je. Sans vouloir jouer les Perry Mason, Marty, permets-moi de te rappeler l'article 1.9(c)(1), qui stipule qu'un avocat ayant déjà représenté un client n'a pas le droit d'utiliser ensuite ses informations confidentielles *au détriment* de l'ancien client. Je pense que même toi, tu conviendras – et je sais que c'est l'avis de Ted Lassiter – qu'il était clairement à son *avantage* que je l'informe du risque potentiel de frais de rupture s'élevant à 49 millions de dollars. En outre, je n'ai même pas eu besoin d'utiliser d'informations confidentielles. Je sais que la presse écrite est censée être une espèce en voie de disparition, mais je ne crois pas qu'on puisse encore considérer un article du *Wall Street Journal* comme de l'information confidentielle.

Le visage d'Adler était écarlate. Il abattit un poing rageur sur son bureau tout en vitupérant de manière inintelligible avec force postillons. Puis il ferma les yeux une ou deux secondes. Lorsqu'il les rouvrit, ce fut pour parler d'une voix étranglée :

— Ingrid, ne... ne faisons pas de bêtise, tu veux ? Prenons quelques instants pour nous calmer. Je pense pouvoir parler au nom de tous les associés si je te dis que nous serions prêts à réexaminer sur-le-champ ta candidature au statut d'associée, au lieu de la remettre à plus tard. Reviens avec nous. Tu seras la première interlocutrice de SunCorp parmi nous, je te le promets. C'est *toi* qui récolteras tous les lauriers pour nous avoir permis de les garder comme clients.

— Comme c'est gentil de ta part, Marty.

Je pris mon sac à main et me dirigeai vers la porte.

— Mais je ne resterai pas dans cette firme, quand bien même vous me nommeriez grande associée.

En tournant le dos à Adler, je lançai un regard à Justin, lui exprimant un immense *merci*. Et c'est avec un grand sourire non dissimulé et plein d'admiration qu'il me suivit des yeux jusqu'à la porte.

OceanofPDF.com

Murph fut licencié discrètement le lendemain. La firme ne pouvant établir officiellement de motivation malveillante au fait qu'il avait accédé au fameux document, son avocat en droit du travail parvint à négocier un accord dans lequel l'employeur acceptait de lui offrir une recommandation globalement positive, et les deux parties convinrent d'une clause perpétuelle de confidentialité et de non-dénigrement. Avec une recommandation correcte de Parsons Valentine & Hunt, Murph pouvait sans problème intégrer une autre firme – peut-être même en tant que membre émérite ou associé latéral. Il s'en sortirait bien. Tous les Murph du monde s'en sortiraient toujours bien.

Mais j'étais en train d'apprendre que moi aussi, j'allais bien m'en sortir.

J'avais travaillé sans compter pendant trop longtemps, et j'étais trop compétente dans mon métier pour renoncer à mon objectif – c'est-à-dire, décrocher cette ultime preuve de mon immunité. Il pouvait paraître naïf de croire que devenir la première femme issue d'une minorité à devenir associée dans un cabinet d'avocats reconnu à l'international me vaccinerait contre les formes subtiles de racisme et de sexisme qui me faisaient encore enrager – que ce succès m'endurcirait le cuir –, mais je n'avais jamais été du genre à abandonner mes idéaux sans me battre.

Et au bout du compte, je me rendis compte qu'il fallait vraiment que quelqu'un essaie ; jusqu'au bout. Après tout, il fallait bien un premier en toute chose. Et jamais je ne gagnerais si je continuais de jouer en suivant les règles imposées par les autres. Au lieu de quoi, il était nécessaire que nous soyons plus nombreuses à les inventer nous-mêmes.

Dès le lendemain de la parution de l'article relatant mon cas dans le *Wall Street Journal* – ainsi que dans la rubrique Affaires du *Times*, dans le *New York Law Journal*, sur les sites de Salon, Slate, Gawker et même dans un encart subtilement intitulé « Les rumeurs de la ville » dans le *New Yorker* de la semaine suivante –, c'est-à-dire le jour où ma réputation fut lavée, les propositions d'emploi commencèrent à affluer. Et ce flux paraissait

intarissable. Au bout d'une semaine seulement, j'avais reçu des offres émanant de non moins de neuf autres énormes firmes new-yorkaises – toutes concurrentes directes de Parsons Valentine –, ainsi que des appels des magazines *Fortune* et *Forbes* me demandant si je serais prête à leur accorder une interview.

Bien entendu, c'était une manœuvre très judicieuse de la part des concurrents de Parsons Valentine que de me faire de telles propositions. Un coup de publicité monstrueux et gratuit pour la firme élue – rien qu'en m'embauchant, celle-ci serait automatiquement portée au pinacle pour avoir eu la vision si *xxi*^e siècle d'embaucher la plus chérie des enfants chéris issus des minorités, tout en s'adjoignant les services d'une jeune avocate de talent. Ma capacité de travail n'avait jamais été remise en cause. Pas plus que la question de savoir si la qualité de ce travail était « à la hauteur de ce qu'on pouvait attendre d'un associé ».

Tyler Robinson m'appela pour me féliciter de toutes ces propositions. Je lui rendis ces félicitations. Lui-même avait donné sa démission la semaine suivant mon départ de chez Parsons Valentine. Le timing avait pu donner l'impression qu'il s'agissait là d'une forme de manifestation de soutien à mon égard, mais la vérité était simplement qu'il avait enfin reçu une offre d'embauche à ce moment-là. Tyler chapeautait désormais un gros fonds d'investissement.

La seule proposition d'embauche qui me fit hésiter arriva quelques jours après mon acquittement public. Je rentrais chez moi, rouge et en sueur après un jogging matinal à Central Park – une nouvelle habitude que j'avais le temps de cultiver depuis mon départ –, quand j'avais vu Dennis me tendre un bouquet d'une douzaine de roses rouges.

— On vient de livrer ça pour vous, me dit-il. Un admirateur secret ?

Je sortis la petite enveloppe crème glissée entre les fleurs et lus le message dans le hall d'entrée de mon immeuble.

Championne,

J'ai ouï dire que vous veniez de retrouver votre liberté. Que diriez-vous de venir jouer dans notre équipe ? J'ai toujours besoin du meilleur avocat pour mes affaires, comme vous l'avez été depuis le début.

Vous n'avez qu'un mot à dire.

Ted

Je souris à Dennis.

— Oh, pas si secret que ça, en fait, lui dis-je.

Je montai chez moi sans tarder et appelai directement Ted Lassiter.

— Je suis flattée, Ted, sincèrement. Et, oui, je serais ravie de clore pour vous le dossier entre SunCorp et Binney. Seulement, je ne pense pas être prête à revenir travailler pour quelqu'un.

— Ce sera différent, dit-il. Les choses n'auront plus rien à voir avec la façon dont ça se passait à la firme.

J'hésitai, et repensai à ce que Murph m'avait dit – aux raisons pour lesquelles Adler avait voulu que ce soit moi qui emporte le concours de beauté de SunCorp.

— J'aurais une question à vous poser, dis-je.

— Je vous écoute.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé des obligations des fournisseurs de SunCorp concernant les minorités ? Je suis au courant de leur existence, vous savez. Et je n'ai pas de problème à en parler.

— Je serais heureux de pouvoir en parler si seulement je savais de quoi il s'agissait, répondit Lassiter.

— Vous voulez dire que votre conseil d'administration n'a établi aucune règle en la matière ? Comme quoi, par exemple, le cabinet d'avocats extérieur auquel vous faites appel n'est pas obligé d'avoir au moins une femme ou une personne issue des minorités qui planche sur votre dossier ?

Lassiter éclata de rire.

— Si c'était le cas, je peux vous garantir que je serais au courant. Non, la seule règle qui vaille pour nous, c'est d'embaucher le meilleur avocat qui existe pour gérer nos affaires, point barre. Et de mon point de vue, cette personne, c'est vous.

C'était la chose la plus gentille qu'on m'ait jamais dite. Je laissai échapper un souffle libérateur que je n'avais même pas eu conscience de retenir jusqu'ici.

— Alors, reprit Lassiter, vous êtes sûre de ne pas vouloir intégrer la maison SunCorp ? Parce que nous allons avoir beaucoup d'autres affaires à gérer, très prochainement. De grosses affaires. Mark Traynor aurait bien besoin d'une pointure comme vous à ses côtés.

Mais j'avais déjà une bien meilleure idée.

Les bureaux du cabinet Ingrid Yung PLLC ont ouvert officiellement en octobre de cette même année. Je m'occupe toujours de SunCorp, ainsi que de tous les autres clients qui se sont présentés au fil du temps – timidement au début, puis avec davantage d'assurance à mesure que les PDG et leurs conseillers juridiques commençaient à reconnaître certains noms d'entreprises sur la liste de mes clients actuels, et que ces entreprises se voyaient citées et félicitées pour la « pertinence » de leur choix en la matière.

Certes, l'article du magazine *Fortune* m'avait donné un sérieux coup de pouce. On y voyait une grande et belle photo de moi, postée devant la baie vitrée inondée de soleil dans mon nouveau bureau, sous le titre « La souris qui rugissait : une jeune femme défie le club des vieux briscards ». Un titre excellent pour mes affaires.

Tout aussi heureusement pour moi, Margo ne prit pas plus de deux secondes pour accepter le poste que je lui proposais, et elle s'empressa de me trouver les locaux de notre nouveau lieu de travail, de commander nos cartes de visite et de gérer les rendez-vous avec les concepteurs de sites Internet, graphistes et autres publicitaires. J'adore notre nouveau bureau ; c'est un endroit merveilleusement chaleureux, lumineux et douillet, lové quelque part dans le ciel. Et, oui, il possède même une vue sur Central Park.

J'avais prévenu Margo que sa rémunération ne serait pas la même que ce qu'elle gagnait auparavant, mais elle me répondit que cela lui était égal. Au bout du compte, elle n'y perdit rien du tout – c'était une honte, ce que les assistantes touchaient chez Parsons Valentine. Pas étonnant, après cela, que les firmes puissent verser de telles rémunérations à leurs avocats. Margo est désormais mon assistante de direction, et non plus ma secrétaire – un simple changement de nomenclature témoignant à mon sens de plus de respect, que les autres avocats de mon cabinet ont également adopté.

Les autres avocats dont je parle sont Dave Cavender, qui s'occupe de la fiscalité des entreprises (et qui, maintenant qu'il dispose d'horaires plus

flexibles, s'adonne au stand-up le week-end et commence à avoir une petite notoriété) ; Sofia Mateo, une brillante associée latérale en valeurs mobilières sortie de chez Stratton & Thornwell, qui a lu l'article dans *Fortune* et décroché son téléphone sur-le-champ pour me proposer de travailler ensemble ; ainsi que nos jeunes collaborateurs, Andrea Carr, Cameron Alexander et Jason Steinberg, qui m'ont tous envoyé leur CV le matin même où j'ai publié mon annonce de recrutement sur le site Above the Law, bien que tous trois eussent déjà commencé à travailler chez Parsons Valentine.

Lorsque j'ai reçu Andrea Carr en entretien, je lui ai demandé pourquoi elle voudrait quitter une firme aussi installée, solide et réputée que Parsons Valentine, pour commencer sa carrière dans une jeune entreprise comme la mienne ; elle m'a répondu sans hésiter qu'elle voulait mettre sa pierre à l'édifice d'un changement historique, voilà pourquoi. Je l'ai embauchée immédiatement.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il est bien plus difficile de diriger mon propre cabinet que d'être salariée, mais c'est aussi la grande aventure de ma vie. J'aime follement être mon propre patron et pouvoir décider des règles du jeu à mesure que j'avance, sans avoir à me demander si je suis appréciée ou même aimée. C'est beaucoup de travail, bien entendu. Faire venir des clients représente une grosse pression, et je me rends compte que, comme Murph avait voulu me le dire à sa manière, je « calcule tout avec un temps d'avance ».

Naturellement, il existe de nombreux aspects sur lesquels nous ne pouvons pas rivaliser avec les Parsons Valentine du monde entier. Nous n'avons pas une belle cafétéria, une salle de sport dans nos locaux, ou la possibilité de rembourser des notes de frais démentielles. Nous ne commandons pas de grosses berlines noires pour nous déplacer quand le trajet peut facilement se faire en métro. Je n'ai pas les moyens de payer des journées de sortie luxueuses à mes collègues, ou de mettre à leur disposition une salle de repos avec lits et douches. (À ce propos, je préfère leur dire que la meilleure salle de repos, c'est leur domicile. S'il est 2 heures du matin, pitié, *rentre chez toi* !) Notre salle de pause est minuscule, et mon ambition actuelle est d'acheter une nouvelle machine à café, car celle que nous avons déconne un peu.

Avoir mon propre cabinet se révèle être une expérience libératrice et effrayante, à parts égales.

Mais il est aussi très stimulant d'être entourée d'une équipe d'avocats extrêmement doués et motivés, qui viennent chaque jour travailler le sourire aux lèvres et sont finalement plus productifs qu'avant, parce que nous ne perdons pas notre temps à insulter l'intelligence des autres en justifiant ce que nous faisons à chaque seconde de la journée. Car, oui, j'ai aboli le système des heures facturables. Chez nous, on facture le client en fonction de la prestation qu'il désire que nous lui fournissions et du résultat que nous obtenons, quel que soit le temps que nous y passons. Cela veut dire qu'Andrea, Cameron ou Jason ne sont plus obligés de surfer sur Internet jusqu'à minuit tous les soirs pour essayer de facturer des heures en plus. C'est un système qui m'a toujours paru ridicule.

J'ai décidé que l'on pouvait s'habiller de manière décontractée le vendredi, mais pas les quatre autres jours de la semaine. Je dirige une entreprise, tout de même !

— Des messages, Margo ?

Je m'arrêtai à son bureau en revenant de déjeuner.

— Ta mère a téléphoné. Elle veut que tu la rappelles. Et voilà ton courrier du jour.

Elle me tendit une pile de journaux, lettres et factures. Je passai rapidement les lettres en revue : une demande de participation à une enquête intitulée « Les transactions de fusions et acquisitions au XXI^e siècle » ; une invitation à intervenir lors d'une conférence appelée « Le pied dans la porte : les femmes leaders dans le milieu juridique » ; et une sollicitation pour sponsoriser un stand lors du gala de Nouvel An lunaire du Fonds pour la défense et l'éducation des Asio-Américains. Je tendis les trois courriers à Margo en hochant la tête.

— Vérifie les dates, mais c'est OK pour les trois.

Je partis dans mon bureau, en refermai la porte d'un coup de hanche, m'enfonçai dans mon fauteuil moelleux et pivotai pour faire face à la fenêtre. C'était une magnifique journée d'automne sur Central Park.

— Allô ?

— Coucou, maman.

— Ingrid-ah ?

— Oui, c'est moi !

Elle ne s'était toujours pas habituée à ce que je puisse l'appeler en milieu de journée. Maintenant que je gérais mon temps à ma guise, c'était devenu

bien plus facile.

— Tu viens toujours nous voir ce week-end ?

— Oui. Je prendrai l'Amtrak. J'arriverai vers midi, samedi.

— Super, dit-elle, l'air ravi. C'est ce que je voulais savoir.

— C'est tout ? demandai-je tout en avisant la pendule. J'ai encore quelques minutes avant mon rendez-vous de 14 heures. Tu ne voulais pas discuter d'autre chose ?

— Oh, il n'y a pas grand-chose de neuf ici, tu sais... On discutera quand tu seras là. Ah, si : comment va ta copine Rachel ? demanda-t-elle finalement.

— Elle va bien, comme d'habitude.

À vrai dire, Rachel allait mieux que bien. Elle venait de reprendre le travail, trois jours par semaine, chez Proskauer. Jusqu'ici, tout se passait à merveille. Et maintenant qu'elle revenait dans le centre régulièrement, nous nous retrouvions pour déjeuner tous les mardis.

— Bon, parfait.

J'entendis les clés de voiture de ma mère tinter au bout du fil.

— Écoute, je dois y aller, Ingrid-ah. Je vais déjeuner avec tatie Wu. Je te rappelle plus tard, d'accord ?

— D'accord.

— De toute façon, on se voit samedi.

Sur ce, ma mère raccrocha.

C'était plutôt agréable de ne pas toujours être celle qui devait se presser de mettre fin à une conversation.

Un appel de Margo arriva juste après.

— Est-ce que tu es prête pour ton rendez-vous de 14 heures ? Elle est déjà là, un peu en avance.

Je m'apprêtais à recevoir une jeune femme nommée Grace Chen, qui postulait à un poste de collaboratrice débutante dans mon cabinet. Elle avait déjà rencontré Dave, Cameron et Andrea, et suscité le même enthousiasme chez chacun d'entre eux. Je jetai un œil au CV impeccablement présenté posé sur mon bureau.

Nom : Grace Xiao-Li Chen. Faculté : Université Stanford, mention Très bien, Anglais et Économie. École de droit : Université Harvard, Ordre de la coiffe ; *Harvard Law Review* : rédactrice ; Association Harvard Law Women : présidente. Loisirs : danse moderne, architecture de la

Renaissance italienne, poésie slam. Langues étrangères : parle couramment le français et l'italien ; maîtrise le mandarin.

Ouah. Parfois, en lisant le CV de certains jeunes, j'avais l'impression que je n'aurais aucune chance d'être retenue pour intégrer une école de droit si je postulais aujourd'hui.

J'ouvris la porte et passai la tête dans l'entrebâillement. Margo était debout près de son bureau, en train de discuter avec une jeune femme pétillante. Celle-ci était jolie, avec de beaux cheveux noirs à longueur d'épaules et des yeux vifs et confiants. Son sourire était d'une sincérité désarmante.

— Bonjour, dis-je avec un sourire en lui tendant la main et en la regardant dans les yeux. Vous devez être Grace. Je suis Ingrid. Soyez la bienvenue. Venez, nous allons discuter dans mon bureau.

J'étais heureuse de ne plus avoir à faire semblant de l'ignorer, ni elle ni personne d'autre au monde, plus jamais.

Cet après-midi-là, Cameron Alexander vint frapper à ma porte.

— Pardon de te déranger. Tu aurais une minute ?

— Bien sûr.

Je lui fis signe d'entrer – je prône une « politique de la porte ouverte » dans mon cabinet.

Cameron se percha sur l'un des confortables fauteuils vert sauge en face de mon bureau.

— Juste une seconde, s'il te plaît, le temps que j'envoie un truc, lui dis-je, les yeux rivés à l'écran de mon ordinateur.

J'étais en train de finaliser un contrat de souscription d'actions. Le genre de document assez simple que j'aurais normalement laissé à l'un de mes collaborateurs, mais la start-up en nouvelles technologies de Justin Keating venait juste de bénéficier d'investissements providentiels et j'avais accepté de vérifier moi-même leur dossier, à titre de faveur personnelle.

— Voilà.

Je cliquai sur « Envoyer » et accordai toute mon attention à Cameron.

— Oui, qu'y a-t-il ?

Elle me sourit.

— J'ai croisé Grace aux ascenseurs, tout à l'heure. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Elle est super, non ?

— C'est vrai, convins-je. Mais on en a encore quelques autres à voir, la semaine prochaine.

— Je sais, fit Cameron. Et on reçoit encore des tas de CV assez impressionnants. Tu es au courant qu'on est la nouvelle firme la plus attractive aux yeux du Bureau d'orientation professionnelle de Harvard ? Il paraît qu'ils disent aux étudiants de postuler directement. Je crois que leurs employés font ça pour se sentir moins coupables, ou quelque chose de ce genre.

— Eh bien, pourvu que ça dure ! dis-je en riant.

Cameron s'éclaircit la voix et repoussa une mèche blonde derrière son oreille.

— Alors. Euh... Avec Andrea et Jason, on s'est dit que...

Je me figeai.

— Oui ?

Allaient-ils me demander une augmentation ? Plus de jours de congé ? En avaient-ils déjà assez de notre petite expérience de laboratoire, et préféraient-ils retourner à la sécurité d'un mastodonte comme Parsons Valentine ?

— On s'est dit qu'il serait temps qu'on fasse une sortie, tous ensemble. Tous les autres cabinets le font. Il suffirait qu'on prenne un jour de congé et qu'on aille dans un endroit sympa, tous les sept. Tant qu'il fait encore beau.

Ah, ce n'était donc que cela ? Je me sentis tellement soulagée qu'un rire m'échappa. Je me carrai dans mon fauteuil et le poussai pour m'écarter un peu du bureau tout en croisant les mains derrière ma nuque.

— Écoute. Je n'ai aucune objection à ce que vous preniez tous un jour de congé, tu le sais... mais tu dois aussi savoir que le Oak Hollow Country-Club, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Qui te parle d'un country-club ? Tu plaisantes ? Personne parmi nous n'aurait envie de ça. Non, l'idée, ce serait un endroit complètement différent. Un endroit à l'opposé de Oak Hollow, justement.

— Comme quoi ? Coney Island ? dis-je en riant.

Son visage s'illumina.

— Exactement.

Andrea s'arrêta juste devant ma porte, les bras chargés de dossiers.

— C'est quoi, cette histoire de Coney Island ?

— Continuons de bousculer les codes : nous allons organiser la première sortie annuelle officielle du cabinet dans un *parc d'attractions*, répondis-je. Vous êtes tous cordialement invités.

Andrea eut un sourire jusqu'aux oreilles.

— Non, sans blague ? Pas de golf, de squash ou de tennis imposé ? On ne sera pas obligés de manger du filet de dinde en sauce sur une nappe blanche ?

— Pas de golf imposé ! Pas de filet de dinde ! confirmai-je.

Andrea et Cameron se regardèrent en levant les poings en l'air.

Nous eûmes un score de cent pour cent de présents à la sortie d'entreprise du cabinet Yung & Associés. À vrai dire, plus de cent pour cent, même, en comptant Tim Hollister, venu nous rejoindre en qualité de petit ami potentiel – *mon* petit ami potentiel.

Eh oui, Tim Hollister. J'étais tombée sur lui un mois plus tôt lors d'une conférence sur l'éthique dans les cabinets d'avocats au New York City Bar, et il ne m'avait pas laissée filer sans me parler un peu :

— Ingrid, ce que je suis content de te voir ! avait-il dit. Il paraît que ta boîte fait un carton. C'est génial.

J'avais scruté son visage, y cherchant une éventuelle trace d'ironie. Je n'y décelai rien de la sorte.

J'avoue avoir été d'abord un peu méfiante, à la fois parce que Tim était toujours associé chez Parsons Valentine, et parce que je n'étais sortie avec personne depuis le désastre avec Murph. Mais Tim paraissait sincèrement heureux pour moi, et nous convînmes de prendre un café la semaine prochaine, puis ce fut un déjeuner la semaine suivante, suivi d'un dîner la semaine d'après. Dîner qui se prolongea jusqu'aux premières lueurs du jour, le lendemain. C'était donc une affaire à suivre.

Alors que nous marchions tous tranquillement sur la promenade du parc d'attractions, Tim et moi picorant le même beignet, Cameron et Jason s'arrêtèrent brusquement, la tête en l'air.

— Oh, il est ouvert, dit Jason.

Cameron opina, l'air fasciné.

Je levai les yeux à mon tour. Ils contemplaient le Cyclone, les illustres montagnes russes du parc de Coney Island.

Cameron et Jason insistèrent pour patienter trois tours de plus afin de pouvoir avoir le premier wagon du grand huit. Mais lorsque le petit train arriva dans la vieille station branlante avec force claquements et que vint

enfin leur tour de s'installer à l'avant, tous deux s'écartèrent et nous firent signe, à Tim et moi, de prendre place devant.

— Vous plaisantez ? Vous venez d'attendre trois tours pour avoir cette place, dis-je.

— S'il te plaît. On insiste.

— Vous êtes sûrs ? renchérit Tim.

L'employé baraqué et tatoué de partout qui surveillait les entrées du manège regarda la foule agglutinée derrière nous et grogna :

— Oui, oui, ils sont sûrs. Allez, m'sieurs dames, on ne traîne pas, on y va maintenant.

Tim sourit, me prit le bras, et nous grimpâmes à bord de la première voiture du Cyclone tandis que Cameron et Jason, Margo et Sofia ainsi que Dave et Andrea prenaient place dans les trois derrière nous.

Je penchai la tête et tâtonnai sur les bords intérieurs du petit wagon.

— Il n'y a pas de ceintures de sécurité dans ce truc ?

Le malabar tatoué s'approcha et abaissa la barre transversale devant nous.

— Et voilà, pas besoin de ceinture de sécurité, lâcha-t-il d'un ton bourru.

Le train se mit en mouvement. Sans attendre, j'attrapai la barre de sécurité et m'y cramponnai de toutes mes forces.

Tandis que le célèbre train en bois entamait lentement l'ascension de la première crête, je tournai la tête vers Tim. Il me souriait, regardait le sol en contrebas et lançait des regards rieurs aux autres, derrière nous, qui commençaient déjà à pousser des cris d'excitation et brandir leurs poings en l'air. Je ne me rappelais même pas la dernière fois où j'étais montée dans des montagnes russes. Je les adorais, quand j'étais petite.

Les claquements métalliques se firent bientôt plus forts, plus lents et plus espacés, et soudain, le train s'arrêta, comme suspendu au sommet pendant un instant, le temps de prendre son souffle avant de se lancer dans la première descente.

Tim me donna un coup de coude.

— Allez. Lâche prise, maintenant !

— Quoi ? criai-je alors que nous partions déjà doucement en avant.

— Lâche ! s'écria-t-il.

Nous commençâmes à descendre ; derrière nous, tout le monde se mit à hurler, et Tim leva les bras de la barre et poussa un grand cri de joie propulsé par l'adrénaline.

Je lâchai la barre et levai à mon tour les bras au-dessus de ma tête au moment précis où je sentis toute la force du train se précipiter dans la pente. Mon estomac fit un bond dans mon ventre, et je hurlai comme jamais je n'avais hurlé. Le vent bourdonnait à mes oreilles, faisait voler mes cheveux dans tous les sens et me fouettait le visage. Je me sentais formidablement libre. Jeune et sans peur.

OceanofPDF.com

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

JAMES BAILEY

Ma vie à pile ou face

Josh est en pleine crise de la trentaine. Jade, sa petite amie de longue date, vient de le quitter, il a perdu son job et doit retourner vivre chez ses parents, à Bristol.

Alors qu'il s'interroge sur ce qu'il a bien pu faire pour en arriver là, le jeune homme est pris d'une idée folle : et si, à partir de maintenant, il décidait de tout à pile ou face ? Après tout, planifier sa vie comme il l'a toujours fait lui a valu de finir sans domicile, sans emploi et célibataire... Alors pourquoi ne pas tout miser sur les deux faces d'une pièce de monnaie ?

Ce qui commence comme une simple plaisanterie va bientôt rythmer sa vie tout entière. Mais, au jeu de l'amour et du hasard, un simple pile ou face pourrait bien tout faire basculer...

*Né en 1991 à Bristol, où il réside, **James Bailey**, diplômé du King's College de Londres, a porté la flamme olympique, prononcé un discours à la Chambre des communes, et été reporter people. Ma vie à pile ou face est son premier roman.*

« Vous vous surprendrez à rire aux éclats. »

Woman & Home

« Un Journal de Bridget Jones au masculin. »

Booklist

ISBN 978-2-8098-4144-2 / 21 €

OceanofPDF.com

MICHELLE FRANCES

Le scoop

Kate a élevé seule sa fille Beth, son unique amour, sa fierté. D'autant que Beth vole depuis peu de ses propres ailes. Journaliste stagiaire, elle s'apprête même à sortir prochainement le scoop qui lancera sa carrière.

Mais Beth meurt subitement. D'abord anéantie, Kate cherche à comprendre les circonstances de l'accident. Et, peu à peu, elle en arrive à douter. Se pourrait-il que Beth ait été éliminée ? Son enquête dérangeait-elle à ce point qu'on ait voulu la faire taire ?

En décidant de reprendre à son compte les investigations de sa fille, Kate s'expose à présent au danger. Encore faudrait-il qu'elle sache d'où il vient...

*Productrice et scénariste de séries TV pour la BBC, **Michelle Frances** est l'autrice de La Petite Amie, un premier suspense traduit dans dix pays. La Remplaçante, lui aussi plébiscité par le public, a paru aux éditions Archipoche.*

« Mensonges et rebondissements
rythment ce suspense étouffant. »
Library Journal

ISBN 978-2-8098-4191-6 / 22 €

OceanofPDF.com

ANGIE HOCKMAN

Duel au soleil

Henley Evans, 28 ans, est accro au travail. Entre son emploi de responsable marketing chez un croisiériste et les cours du soir, elle n'a plus de temps à elle. Et surtout pas pour une relation amoureuse !

Tous ses sacrifices sont sur le point de payer : la voilà pressentie pour un poste de direction. Il n'y a qu'un seul problème : Graham.

Crawford-Collins, le *community manager* de la société et rival de Henley, est lui aussi en lice pour cette promotion. Pour les départager, il leur faut doper les réservations de croisières pour les Galapagos... en s'y rendant ensemble !

Quand Henley rencontre Graham en chair et en os, la surprise est totale : il n'a rien à voir avec ce qu'elle avait imaginé... Entre décor paradisiaque et cocktails acidulés, les préjugés de Henley vont être mis à rude épreuve. Est-elle prête à tous les sacrifices pour décrocher le job de ses rêves ?

*Après avoir enchaîné plusieurs emplois dans le juridique, l'enseignement ou encore l'écotourisme, **Angie Hockman** s'est consacrée à l'écriture. Lauréate du RWA Golden Heart Award, elle vit dans l'Ohio, aux États-Unis, avec son mari et son fils.*

« Un roman ensoleillé qui met le cœur en joie. Aussi prenant que son cadre de vacances tropical. »

Entertainment Weekly

« Avec ses héros imparfaits mais attachants et ses décors exotiques, cette histoire d'amour originale emporte ses lecteurs. »

Publishers Weekly

ISBN 978-2-8098-4186-2 / 20 €

OceanofPDF.com

TARA CONKLIN

Les derniers romantiques

Dans un monde en proie au dérèglement climatique, Fiona Skinner, 102 ans, poétesse de renom, vient de donner sa première lecture publique depuis vingt-cinq ans quand une jeune femme se lève dans l'auditorium. Elle lui dit s'appeler Luna.

Luna. Une apparition fantomatique... Un prénom surgi du passé...

Alors Fiona se souvient.

Au cours de l'été 1981, Reine, Caroline, Joe et Fiona Skinner perdent leur père. Puis assistent, impuissants, à la dérive de leur mère. Âgés de 12 à 4 ans et livrés à eux-mêmes, ils ne sortiront pas indemnes, mais soudés à jamais, de cet été-là – qu'ils appelleront par la suite la Grande Parenthèse.

Vingt ans plus tard, surviendra une nouvelle tragédie familiale... Émouvant et ambitieux, *Les Derniers Romantiques* interroge nos choix de vie, les conséquences qu'ils ont sur notre avenir, et les liens qui nous unissent à ceux que nous aimons.

Utilisant l'art du flash-back, **Tara Conklin** nous livre avec une grande finesse psychologique le portrait d'une famille américaine, dans la veine des romans de Meg Wolitzer, Ann Patchett ou Elizabeth Strout. Les Portraits de Joséphine, son premier roman, a été traduit dans huit pays. Elle vit à Seattle, où elle se consacre à l'écriture.

« La force comme la fragilité des liens familiaux
sont au cœur du roman de Tara Conklin. »

The Washington Post

« Une famille dépeinte avec tant de vigueur
et de détails qu'on ne veut plus la quitter. »
Meg Wolitzer (auteure du livre *Les Intéressants*)

ISBN 978-2-8098-3960-9 / 22 €

OceanofPDF.com

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[_@editions_archipel](https://www.instagram.com/_@editions_archipel)

Achevé de numériser en décembre 2022
par Atlant'Communication

OceanofPDF.com